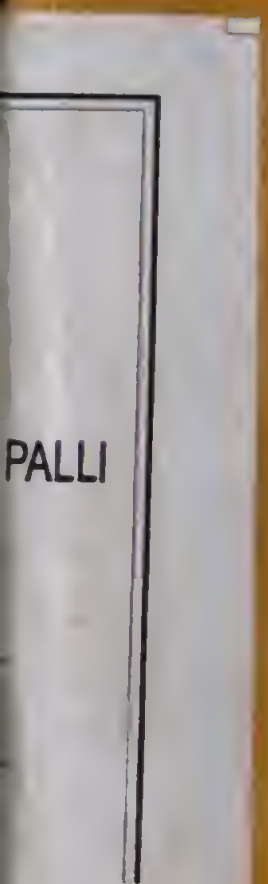

PALLI

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

GS

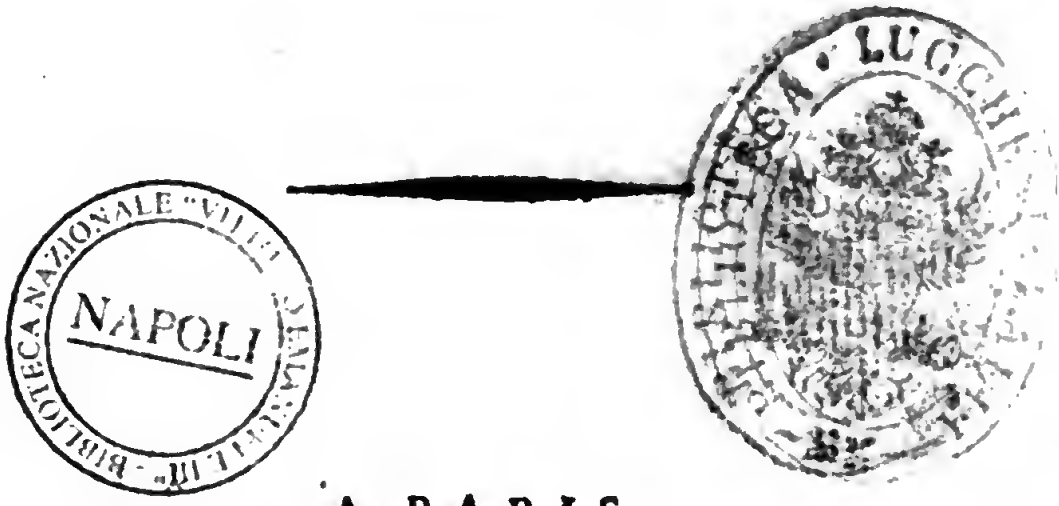
Digitized by Google

III 19 V 2 (7

VOYAGE
DU JEUNE ANACHARSIS
EN GRÈCE,

DANS LE MILIEU DU QUATRIEME SIECLE AVANT L'ERE VULGAIRE.

TOME SEPTIEME.



A PARIS,

Chez DE BURE l'aîné, Libraire de MONSIEUR, Frere du Roi; de la Bibliotheque du Roi, & de l'Académie Royale des Inſcriptions, hôtel Ferrand, rue Serpente, n°. 6.

M. DCC. XC.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce 7e. Volume.

CHAPITRE LXIV. Suite de la Bibliothéque Phyſique. Hiſtoire naturelle. Génies. Page 1

CHAPITRE LXV. Suite de la Bibliothéque. L'Hiſtoire. 74

CHAPITRE LXVI. Sur les noms propres uſités parmi les Grecs. 101

CHAPITRE LXVII. Socrate. 107

CHAPITRE LXVIII. Fêtes & myſteres d'Éleuſis. 169

CHAPITRE LXIX. Hiſtoire du théatre des Grecs. 191

CHAPITRE LXX. Représentation des pieces. 255
CHAPITRE LXXI. Entretiens sur la nature & sur l'objet de la tragédie. . . . 296
Notes. 379

VOYAGE

VOYAGE
DU JEUNE ANACHARSIS
EN GRECE.

Dans le milieu du 4e. ſiecle avant J. C.

CHAPITRE LXIV.

Suite de la Bibliothéque. Phyſique. Hiſtoire Naturelle. Génies.

A MON retour de Perſe, je retournai chez Euclide: il me reſtoit à parcourir une partie de ſa bibliothéque; je l'y trouvai avec Méton & Anaxarque. Le premier étoit d'Agrigente en Sicile, & de la même famille que le célebre Empédocle; le ſecond étoit d'Abdere en Thrace, & de l'école de Démocrite: tous deux, un livre à la main, paroiſſoient enſevelis dans une méditation profonde.

Euclide me montra quelques traités ſur les animaux, ſur les plantes, ſur les foſſiles. Je ne ſuis pas fort riche en ce genre, me

dit-il ; le goût de l'hiſtoire naturelle & de la phyſique proprement dite, ne s'eſt introduit parmi nous que depuis quelques années. Ce n'eſt pas que pluſieurs hommes de génie ne ſe ſoient anciennement occupés de la nature ; je vous ai montré autrefois leurs ouvrages, & vous vous rappelez ſans doute ce diſcours où le grand-prêtre de Cérès vous donna une idée ſuccincte de leurs ſyſtêmes *. Vous apprîtes alors qu'ils chercherent à connoître les cauſes plutôt que les effets, la matiere des êtres plutôt que leurs formes (1).

Socrate dirigea la philoſophie vers l'utilité publique ; & ſes diſciples, à ſon exemple, conſacrerent leurs veilles à l'étude de l'homme (2). Celle du reſte de l'univers, ſuſpendue pendant près d'un ſiecle, & renouvelée de nos jours, procede avec plus de lumieres & de ſageſſe. On agite, à la vérité, ces queſtions générales, qui avoient diviſé les anciens philoſophes ; mais on tâche en même-temps de remonter des effets aux cauſes, du connu à l'inconnu (3). Dans cette vue, on deſcend plus dans les détails,

* Voyez le Chapitre XXX de cet ouvrage.

(1) Ariſtot. de nat. auſcult. lib. 2, cap. 2, t. 1, p. 329. Id. de part. anim. lib. 1, cap. 1, t. 1, p. 967 & 968.

(2) Id. de part. anim. p. 971.

(3) Id. ibid. p. 967. Id. de nat. auſcult. lib. 1, cap. 1, p. 315.

& l'on commence à recueillir les faits & à les comparer.

Un défaut eſſentiel arrêtoit autrefois les progrès de la ſcience ; on n'étoit pas aſſez attentif à expliquer l'eſſence de chaque corps en particulier (1), ni à définir les termes dont on ſe ſervoit ; cette négligence avoit fini par inſpirer tant de dégoût, que l'étude de la phyſique fut abandonnée au moment précis où commença l'art des définitions. Ce fut au temps de Socrate (2).

A ces mots, Anaxarque & Méton s'approcherent de nous. Eſt ce que Démocrite, dit le premier, n'a pas donné des définitions exactes ? Eſt-ce qu'Empédocle, dit le ſecond, ne s'eſt pas attaché à l'analyſe des corps ? Plus fréquemment que les autres philoſophes, répondit Euclide, mais pas auſſi ſouvent qu'ils l'auroient dû (3). La converſation devint alors plus animée : Euclide défendoit avec vivacité la doctrine d'Ariſtote ſon ami ; Anaxarque & Méton, celle de leurs compatriotes : ils accuſerent plus d'une fois Ariſtote d'avoir altéré, dans ſes ouvrages, les ſyſtêmes des anciens, pour les combattre avec plus d'avantage (4). Méton

(1) Id. de nat. auſcult. lib. 2, cap. 2, p. 329.

(2) Ariſtot. de part. anim. lib. 1, cap. 1, p. 977. Id. metaph. lib. 1, cap. 6, t. 2, p. 848.

(3) Id. de part. anim. lib. 1, cap. 2, t. 1, p. 970.

(4) Porphyr. vit. Pythag. §. 53, pag. 49. Bruck.

alla plus loin ; il prétendit qu'Ariſtote, Platon, Socrate même, avoient puiſé dans les écrits des Pythagoriciens d'Italie & de Sicile, preſque tout ce qu'ils ont enſeigné ſur la nature, la politique & la morale. C'eſt dans ces heureuſes contrées, ajouta-t-il, que la vraie philoſophie a pris naiſſance, & c'eſt à Pythagore que l'on doit ce bienfait (1).

J'ai la plus profonde vénération pour ce grand homme, reprit Euclide ; mais puiſque lui & d'autres philoſophes ſe ſont approprié, ſans en avertir, les richeſſes de l'Egypte, de l'Orient & de tous les peuples que nous nommons Barbares (2), n'avions-nous pas le même droit de les tranſporter dans la Grece ? Ayons le courage de nous pardonner mutuellement nos larcins ; ayez celui de rendre à mon ami la juſtice qu'il mérite. Je lui ai ſouvent ouï dire, qu'il faut diſcuter les opinions avec l'équité d'un arbitre impartial (3) ; s'il s'eſt écarté de cette regle, je le condamne. Il ne cite pas les auteurs dont il emprunte des lumieres, parce

---

hiſtor. philoſ. differt. prælim. p. 14 ; & lib. 2, cap. 1, p. 464. Moshem. ad. Cudw. cap. 1. § 7, not. y.

(1) Porphyr. vit. Pyth. pag. 49. Anonym. ap. Phot. p. 1316.

(2) Tatian. orat. ad. Græc. pag. 2. Clem. Alexandr. ſtromat. lib. 1, p. 355. Bruck. hiſt. philoſ. lib. 1, cap. 1, p. 47.

(3) Ariſtot. de cœl. lib. 1, cap. 10, t. 1, p. 446.

qu'il a déclaré en général, que ſon deſſein étoit d'en profiter (1). Il les cite plus ſouvent, quand il les réfute, parce que la célébrité de leur nom n'étoit que trop capable d'accréditer les erreurs qui vouloit détruire.

Ariſtote s'eſt emparé du dépôt des connoiſſances, accru par vos ſoins & par les nôtres; il l'augmentera par ſes travaux, &, en le faiſant paſſer à la poſtérité, il élevera le plus ſuperbe des monumens, non à la vanité d'une école en particulier, mais à la gloire de toutes nos écoles.

Je le connus à l'Académie; nos liens ſe fortifierent avec les années, &, depuis qu'il eſt ſorti d'Athenes, j'entretiens avec lui une correſpondance ſuivie. Vous, qui ne pouvez le juger que d'après le petit nombre d'ouvrages qu'il a publiés, apprenez quelle eſt l'étendue de ſes projets, & reprochez-lui, ſi vous l'oſez, des erreurs & des omiſſions.

La nature, qui ne dit rien à la plupart des hommes, l'avertit de bonne heure qu'elle l'avoit choiſi pour ſon confident & ſon interprête. Je ne vous dirai pas que, né avec les plus heureuſes diſpoſitions, il fit les plus rapides progrès dans la carriere des ſciences & des arts; qu'on le vit, dès ſa

(1) Id. de mor. lib. 10, cap. 10, t. 2, p. 144.

tendre jeuneſſe, dévorer les ouvrages des philoſophes, ſe délaſſer dans ceux des poëtes, s'approprier les connoiſſances de tous les pays & de tous les temps (1) : ce ſeroit le louer comme on loue le commun des grands hommes. Ce qui le diſtingue, c'eſt le goût & le génie de l'obſervation ; c'eſt d'allier, dans les recherches, l'activité la plus ſurprenante, avec la conſtance la plus opiniâtre ; c'eſt encore cette vue perçante, cette ſagacité extraordinaire, qui le conduit, dans un inſtant, aux réſultats, & qui feroit croire ſouvent que ſon eſprit agit plutôt par inſtinct que par réflexion ; c'eſt enfin d'avoir conçu que tout ce que la nature & l'art préſentent à nos yeux, n'eſt qu'une ſuite immenſe de faits, tenant tous à une chaîne commune, ſouvent trop ſemblables pour n'être pas facilement confondus, & trop différens pour ne devoir pas être diſtingués. De là le parti qu'il a pris d'aſſurer ſa marche par le doute (2), de l'éclairer par l'uſage fréquent des définitions, des diviſions & ſubdiviſions, & de ne s'avancer vers le ſéjour de la vérité, qu'après avoir reconnu les dehors de l'enceinte qui la tient renfermée.

Telle eſt la méthode qu'il ſuivra dans l'exécution d'un projet qui effrayeroit tout autre que lui ; c'eſt l'hiſtoire générale &

(1) Ammon. vit. Ariſtot.
(2) Ariſtot. metaph. lib. 3, cap. 1, t. 2, p. 858.

particuliere de la nature. Il prendra d'abord les grandes maſſes ; l'origine ou l'éternité du monde (1) ; les cauſes, les principes & l'eſſence des êtres (2) ; la nature & l'action réciproque des élémens ; la compoſition & la décompoſition des corps (3). Là ſeront rappellées & diſcutées les queſtions ſur l'infini, ſur le mouvement, le vide, l'eſpace & le temps (4).

Il décrira en tout ou en partie, ce qui exiſte & ce qui s'opere dans les cieux, dans l'intérieur & ſur la ſurface de notre globe ; dans les cieux, les mètéores (5), les diſtances & les révolutions des planetes, la nature des aſtres & des ſpheres auxquelles ils ſont attachés (6) ; dans le ſein de la terre, les foſſiles, les minéraux (7), les ſecouſſes violentes qui bouleverſent le globe (8) ; ſur ſa ſurface, les mers, les fleuves (9), les plantes (10), les animaux (11).

(1) Ariſtot. de cœl. lib. 1, cap 2, t. 1, p. 432.
(2) Id. de nat. auſcult. lib. 1 & 2, t. 1, p. 315, &c. Id. metaph. t. 2, p. 838.
(3) Id. de gener. corrupt. t. 1, p. 493, &c. Diog. Laert. lib. 5, §. 25.
(4) Ariſtot. de nat. auſcult. lib. 3, 4, &c.
(5) Id. meteor. t. 1, p. 528.
(6) Id. de cœl. lib. 2, t. 1, p. 452. Id. aſtronom. ap. Diog. Laert. lib 5, §. 26.
(7) Ariſtot. meteor. lib. 3, cap. 6, t. 1, p. 583.
(8) Id. ibid. lib. 2, cap. 8, p. 566.
(9) Ariſtot. meteor lib. 2, cap. 2, p. 551, &c.
(10) Diog. Laert. lib. 5, §. 25.
(11) Ariſtot. hiſt. anim. Id. de animal. inceſſ. part. gener. t. 1. Diog. Laert. ibid.

Comme l'homme eſt ſujet à une infinité de beſoins & de devoirs, il ſera ſuivi dans tous ſes rapports. L'anatomie du corps humain (1), la nature & les facultés de l'ame (2), les objets & les organes des ſenſations (3), les regles propres à diriger les plus fines opérations de l'eſprit (4) & les plus ſecrets mouvemens du cœur (5), les loix (6), les gouvernemens (7), les ſciences, les arts (8); ſur tous ces objets intéreſſans, l'hiſtorien joindra ſes lumieres à celles des ſiecles qui l'ont précédé; &, conformément à la méthode de pluſieurs philoſophes, appliquant toujours la phyſique à la morale, il nous rendra plus éclairés, pour nous rendre plus heureux.

Voilà le plan d'Ariſtote, autant que je l'ai pu comprendre par ſes converſations & par ſes lettres: je ne ſais s'il pourra s'aſſujettir à l'ordre que je viens d'indiquer. Et

(1) Ariſtot. hiſt. anim. lib. 1, cap. 7, pag. 768, &c. Diog. Laert. ibid.

(2) Ariſtot. de anim. tom. 1, p. 616. De mem. ibid. p. 678.

(3) Id. de ſenſ. ibid. p. 662.

(4) Id. categ. analyt. topic. t. 1, pag. 14, &c. Diog. Laert. ibid. §. 23 & 24.

(5) Ariſtot. de mor. magn. mor.; Id. de virt. & vit. t. 2, p. 3, &c.

(6) Diog. Laert. ibid. §. 26.

(7) Ariſtot. de rep. t. 2, p. 296.

(8) Diog. Laert. ibid. Fabric. bibl. Græc. lib. 3, cap. 6 & 7, t. 2, p. 107, &c.

pourquoi ne le ſuivroit-il pas, lui dis-je ? C'eſt, répondit-il, que certaines matieres exigent des éclairciſſemens préliminaires. Sans ſortir de ſon cabinet, où il a raſſemblé une bibliotheque précieuſe (1), il eſt en état de traiter quantité de ſujets ; mais quand il faudra tracer l'hiſtoire & les mœurs de tous les animaux répandus ſur la terre, de quelle longue & pénible ſuite d'obſervations n'aura t-il pas beſoin ! Cependant ſon courage s'enflamme par les obſtacles, outre les matériaux qui ſont entre ſes mains il fonde de juſtes eſpérances ſur la protection de Philippe, dont il a mérité l'eſtime (2), & ſur celle d'Alexandre, dont il va diriger l'éducation. S'il eſt vrai, comme on le dit, que ce jeune prince montre un goût très-vif pour les ſciences (3), j'eſpere que, parvenu au trône, il mettra ſon inſtituteur à portée d'en hâter les progrès (4).

A peine Euclide eut achevé, qu'Anaxarque prenant la parole : Je pourrois, dit-il, attribuer à Démocrite le même projet que vous prêtez à Ariſtote. Je vois ici les ouvrages ſans nombre qu'il a publiés ſur la nature & les différentes parties de l'univers, ſur

(1) Strab. lib. 13, p. 608. Aul. Gell. noct. Att. lib. 3, cap. 17.

(2) Aul. Gell. lib. 9, cap. 3. Ammon. vit. Ariſtot. Ælian. var. hiſt. lib. 4, cap. 19.

(3) Plut. de fort. Alexand. t. 2, p. 327, 328, &c.

(4) Plin. lib. 8, cap. 16, t. 1, p. 443.

les animaux & les plantes ; ſur notre ame, nos ſens, nos devoirs, nos vertus ; ſur la médecine, l'anatomie, l'agriculture, la logique, la géométrie, l'aſtronomie, la géographie ; j'ajoute ſur la muſique & la poéſie (1) : & je ne parle pas de ce ſtyle enchanteur qui répand des graces ſur les matieres les plus abſtraites (2). L'eſtime publique l'a placé au premier rang des phyſiciens qui ont appliqué les effets aux cauſes. On admire dans ſes écrits une ſuite d'idées neuves, quelquefois trop hardies, ſouvent heureuſes. Vous ſavez qu'à l'exemple de Leucippe ſon maître, dont il perfectionna le ſyſtême (3), il admit le vide, les atomes, les tourbillons ; qu'il regarda la lune comme une terre couverte d'habitans (4) ; qu'il prit la voie lactée pour une multitude de petites étoiles (5) ; qu'il réduiſit toutes nos ſenſations à celle du toucher (6), & qu'il nia toujours que les couleurs & les autres qualités ſenſibles fuſſent inhérentes aux corps (7).

(1) Diog. Laert. lib. 9, §. 46. Fabric. bibl. Græc. t. 1, p. 803.

(2) Cicer. de orat. lib. 1, cap. 11, t. 1, p. 141.

(3) Bruck. hiſt. philoſ. t. 1, p. 1187.

(4) Plut. de plac. Philoſ. lib. 2, cap. 25, t. 2, p. 891.

(5) Ariſtot. meteor. lib. 1, cap. 8, t. 1, p. 538. Plut. ibid. p. 893.

(6) Ariſtot de ſenſ. cap. 4, t. 1, p. 669.

(7) Id. de anim. lib. 3, cap. 1, t. 1, p. 649. Sext. Empir. adv. logic. lib. 7, p. 399.

Quelques-unes de ces vues avoient été propoſées (1); mais il eut le mérite de les adopter & de les étendre. Il fut le premier à concevoir les autres, & la poſtérité jugera ſi ce ſont des traits de génie, ou des écarts de l'eſprit : peut-être même découvrira-t-elle ce qu'il n'a pu que deviner. Si je pouvois ſoupçonner vos philoſophes de jalouſie, je dirois que, dans leurs ouvrages, Platon affecte de ne le point nommer, & Ariſtote de l'attaquer ſans ceſſe.

Euclide ſe récria contre ce reproche; on reprit les queſtions déjà traitées. Tantôt chaque athlete combattoit ſans ſecond; tantôt le troiſieme avoit à ſoutenir les efforts de deux autres. En ſupprimant les diſcuſſions, pour m'en tenir aux réſultats, je vais expoſer en peu de mots l'opinion d'Ariſtote & celle d'Empédocle, ſur l'origine & l'adminiſtration de l'univers. J'ai rapporté dans un autre endroit celle de Démocrite ſur le même ſujet *.

PHISYQUE GÉNÉRALE. SYSTÊME D'ARISTOTE.

Tous les philoſophes, dit Euclide, ont avancé que le monde avoit été fait pour tou-

(1) Ariſtot. de ſenſ. cap. 4, t. 1, p. 669.

* Voyez le chapitre XXX de cet ouvrage.

toujours ſubſiſter, ſuivant les uns; pour finir un jour, ſuivant les autres; pour finir & ſe reproduire dans des intervalles périodiques, ſuivant les troiſiemes. Ariſtote ſoutient que le monde a toujours été, & ſera toujours (1). Permettez que je vous interrompe, dit Méton. Avant Ariſtote, pluſieurs de nos Pythagoriciens, & entre autres, Ocellus de Lucanie, avoient admis l'éternité du monde (2). Je l'avoue, répondit Euclide; mais Ariſtote a fortifié ce ſentiment par de nouvelles preuves. Je me borne à celles qu'il tire du mouvement. En effet, dit-il, ſi le mouvement a commencé, il fut dans l'origine imprimé à des êtres préexiſtans; ces êtres avoient été produits, ou exiſtoient de toute éternité. Dans le premier cas, ils ne purent être produits que par un mouvement antérieur à celui que nous ſuppoſons être le premier; dans le ſecond cas, il faut dire que les êtres, avant d'être mus, étoient en repos; or l'idée du repos entraîne toujours celle d'un mouvement ſuſpendu, dont il eſt la privation (3). Le mouvement eſt donc éternel.

Quelques-uns admettent l'éternité de la

(1) Ariſtot. de nat. auſcul. lib. 8, cap. 1, tom. 1, p. 409. Id. de cœl. lib. 1, cap. 10, p. 447.

(2) Ocell. Lucan. cap. 2.

(3) Ariſtot. de nat. auſcult. lib. 8, cap. 1, tom 1, p. 408.

matiere, & donnent une origine à l'univers : les parties de la matiere, diſent-ils, furent agitées ſans ordre dans les chaos, juſqu'au moment où elles ſe réunirent pour former les corps. Nous répondons que leur mouvement devoit être conforme ou contraire aux loix de la nature (1), puiſque nous n'en connoiſſons pas d'autres. S'il leur étoit conforme, le monde a toujours été ; s'il leur étoit contraire, il n'a jamais pu être ; car dans la premiere ſuppoſition, les parties de la matiere auroient pris d'elles-mêmes ; & de toute éternité, l'arrangement qu'elles conſervent aujourd'hui ; dans la ſeconde, elles n'auroient jamais pu le prendre, puiſque le mouvement contre nature, ſépare & détruit, au lieu de réunir & de conſtruire (2). Et qui concevra jamais que des mouvemens irréguliers aient pu compoſer des ſubſtances telles que les os, la chair & les autres parties de notre corps (3) !

Nous appercevons par-tout une ſuite de forces motrices qui, en opérant les unes ſur les autres, produiſent une continuité de cauſes & d'effets. Ainſi, la pierre eſt remuée par le bâton (4), le bâton par le bras, le bras par la volonté, &c. La ſérie de ces forces ne

(1) Id. de cœl. lib. 3, cap. 2, t. 1, p. 475.
(2) Id. ibid. lib. 1, cap. 2, t. 1, p. 433.
(3) Ariſtot. de cœl. lib. 3, cap. 2, p. 475.
(4) Id. de nat. auſcult. lib. 8, cap. 5, t. 1, p. 415.

Le mouvement du premier mobile ſe communique aux ſpheres inférieures, & les fait rouler tous les jours d'orient en occident : mais chacune d'elles a de plus un ou pluſieurs mouvemens dirigés par des ſubſtances éternelles & immatérielles (1).

Ces agens ſecondaires ſont ſubordonnés au premier moteur (2), à-peu-près comme dans une armée, les officiers le ſont au général (3). Ce dogme n'eſt pas nouveau. Suivant les traditions antiques, la divinité embraſſe la nature entiere. Quoiqu'on les ait altérées par des fables monſtrueuſes, elles n'en conſervent pas moins les débris de la vraie doctrine (4).

Le premier mobile étant mu par l'action immédiate du premier moteur, action toujours ſimple, toujours la même, n'éprouve point de changement, point de génération ni de corruption (5). C'eſt dans cette uniformité conſtante & paiſible que brille le caractere de l'immortalité.

Il en eſt de même des ſpheres inférieures ; mais la diverſité de leurs mouvemens produit ſur la terre dans la région

(1) Ariſtot. metaph. lib. 14, cap. 8, t. 2, p. 1002. Bruck. t. 1, p. 831.
(2) Ariſtot. de gener. lib. 2, cap. 10, t. 1, p. 525.
(3) Id. metaph. lib. 14, cap. 10, t. 2, p. 1004.
(4) Ariſtot. metaph. lib. 14, cap. 8, tome 2, p. 1003, D.
(5) Id. de gener. lib. 2, cap. 10, t. 2, pag. 524.

ſublunaire, des révolutions continuelles ; telles que la deſtruction & la reproduction des corps (1).

Euclide, après avoir tâché de montrer la liaiſon de ces effets aux cauſes qu'il venoit de leur aſſigner, continua de cette maniere :

L'excellence & la beauté de l'univers conſiſtent dans l'ordre qui le perpétue (2) ; ordre qui éclate plus dans les cieux que ſur la terre (3) ; ordre auquel tous les êtres tendent plus ou moins directement. Comme dans une maiſon bien réglée (4), les hommes libres, les eſclaves, les bêtes de ſomme concourent au maintien de la communauté, avec plus ou moins de zele & de ſuccès, ſuivant qu'ils approchent plus ou moins de la perſonne du chef ; de même dans le ſyſtême général des choſes, tous les efforts ſont dirigés à la conſervation du tout, avec plus de promptitude & de concert dans les cieux, où l'influence du premier moteur ſe fait mieux ſentir ; avec plus de négligence & de confuſion dans les eſpaces ſublunaires, parce qu'ils ſont plus éloignées de ſes regards (5).

(1) Id. ibid. & lib. 2, cap. 10, p. 525.
(2) Id. metaph. lib. 14, cap. 10, t. 2, p. 1004.
(3) Id. de part. anim. lib. 1, cap. 1, tome 1, p. 970, A.
(4) Ariſtot. metaph. lib. 14, cap. 10, t. 2, p. 1105.
(5) Id. de gener. lib. 2, cap, 10, t. 1, p. 524. Id. de part. anim. lib. 3, cap. 1, t. 1, p. 970.

De

De cette tendance univerſelle des êtres à un même but, il réſulte que la nature, loin de rien faire d'inutile, cherche toujours le mieux poſſible (1), & ſe propoſe une fin dans toutes ſes opérations (2).

A ces mots, les deux étrangers s'écrierent à la fois : Eh ! pourquoi recourir à des cauſes finales ? & qui vous a dit que la nature choiſit ce qui convient le mieux à chaque eſpece d'êtres ? Il pleut ſur nos campagnes, eſt-ce pour les fertiliſer ? non ſans doute ; c'eſt parce que les vapeurs attirées par le ſoleil, & condenſées par le froid, acquierent par leur réunion, une gravité qui les précipite ſur la terre. C'eſt par accident qu'elles font croître votre blé, & le pourriſſent quand il eſt amoncelé dans votre aire. C'eſt par accident que vous avez des dents propres à diviſer les alimens, & d'autres propres à les broyer (3). Dans l'origine des choſes, ajouta Méton, quand le haſard ébauchoit les animaux, il forma des têtes qui n'étoient point attachées à des cous (4). Bientôt il parut des hommes à tête de

(1) Id. de cœl. lib. 2, cap. 5, t. 1, p. 458 ; cap. 11, p. 463. Id. de gener. ibid. p. 525.

(2) Id. de nat. auſcult. lib. 2, cap. 8, t. 1, p. 356. Id. de anim. inceſſ. cap. 2, p. 734.

(3) Ariſtot. de nat. auſcult. lib. 2, cap. 8, t. 1, p. 336.

(4) Emped. ap. Ariſtot. de anim. lib. 3, cap. 7, t. 1, p. 654. Id. de cœl. lib. 3, cap. 2, t. 1, p. 476.

taureau, des taureaux à face humaine (1). Ces faits ſont confirmés par la tradition, qui place, après le débrouillement du chaos, des géans, des corps armés de quantité de bras, des hommes qui n'avoient qu'un œil (2). Ces races périrent par quelque vice de conformation ; d'autres ont ſubſiſté. Au lieu de dire que ces dernieres étoient mieux organiſées, on a ſuppoſé une proportion entre leurs actions & leur fin prétendue.

Preſqu'aucun des anciens philoſophes, répondit Euclide, n'a cru devoir admettre comme principe, ce qu'on appelle haſard ou fortune (3). Ces mots vagues n'ont été employés que pour expliquer des effets qu'on n'avoit pas prévus, & ceux qui tiennent à des cauſes éloignées, & juſqu'à préſent ignorées (4). A proprement parler, la fortune & le haſard ne produiſent rien par eux mêmes ; & ſi, pour nous conformer au langage vulgaire, nous les regardons comme des cauſes accidentelles, nous n'en admettons pas moins l'intelligence & la nature, pour cauſes premieres (5).

---

(1) Id. de nat. auſcult. lib. 2, cap. 8, t. 1, p. 336. Plut. adv. Colot. t. 2, p. 1123. Ælian. hiſt anim. lib. 16, cap. 29.

(2) Hom. Heſiod. Æſchyl. ap. Strab. lib. 1, p. 43 ; lib. 7, p. 299.

(3) Ariſtot. de nat. auſcult. lib. 2, cap. 4, t. 1, p. 332.

(4) Id. ibid. cap. 5, p. 333.

(5) Id. ibid. cap. 6, p. 335.

Vous n'ignorez pas, dit alors Anaxarque, que le mot nature a diverſes acceptions. Dans quel ſens le prenez-vous ici ? J'entends par ce mot, répondit Euclide, le principe du mouvement ſubſiſtant par lui-même dans les élémens du feu, de l'air, de la terre & de l'eau (1). Son action eſt toujours uniforme dans les cieux ; elle eſt ſouvent contrariée par des obſtacles dans la région ſublunaire. Par exemple, la propriété naturelle du feu eſt de s'élever ; cependant une force étrangere l'oblige ſouvent à prendre une direction oppoſée (2). Auſſi, quand il s'agit de cette région, la nature eſt non-ſeulement le principe du mouvement, mais elle l'eſt encore, par accident, du repos & du changement (3).

Elle nous préſente des révolutions conſtantes & régulieres, des efforts qui ſont invariables, ou preſque toujours les mêmes. Permettez que je ne m'arrête qu'à ceux-là. Oſeriez-vous les regarder comme des cas fortuits (4) ? Sans m'étendre ſur l'ordre admirable qui brille dans les ſpheres ſupérieures, direz-vous que c'eſt par haſard que les pluies ſont conſtamment plus fré-

(1) Id. ibid. cap. 1, page 327 ; lib. 3, cap. 1 & 2, p. 339.
(2) Ariſtot. de gener. lib. 2, cap. 6, t. 1, p. 521.
(3) Id. de nat. auſcult. lib. 2, cap. 1, t. 1, p. 327.
(4) Id. ibid. cap. 5, p. 333.

quentes en hiver qu'en été, les chaleurs plus fortes en été qu'en hiver (1) ? Jettez les yeux ſur les plantes, & principalement ſur les animaux, où la nature s'exprime avec des traits plus marqués. Quoique les derniers agiſſent ſans recherche & ſans délibération ; leurs actions néanmoins ſont tellement combinées, qu'on a douté ſi les araignées & les fourmis ne ſont pas douées d'intelligence. Or, ſi l'hirondelle a un objet en conſtruiſant ſon nid, & l'araignée en ourdiſſant ſa toile ; ſi les plantes ſe couvrent de feuilles pour garantir leurs fruits, & ſi leurs racines, au lieu de s'élever, s'enfoncent dans la terre pour y puiſer des ſucs nourriciers, ne reconnoîtrez-vous pas que la cauſe finale ſe montre clairement dans ces effets toujours reproduits de la même maniere (2) ?

L'art s'écarte quelquefois de ſon but, même lorſqu'il délibere ; il l'atteint quelquefois, même ſans délibérer. Il n'en eſt pas moins vrai qu'il a toujours une fin. On peut dire la même choſe de la nature. D'un côté, des obſtacles l'arrêtent dans ſes opérations, & les monſtres ſont ſes écarts (3). D'un autre côté, en forçant des êtres incapables de délibération, à ſe reproduire ;

(1) Id ibid. cap. 8, p. 336 & 337.
(2) Ariſtot. de nat. auſcult. lib. 2, cap. 8.
(3) Id. ibid. p. 337.

elle les conduit à l'objet qu'elle ſe propoſe. Quel eſt cet objet ? la perpétuité des eſpeces. Quel eſt le plus grand bien de ces eſpeces ? leur exiſtence & leur conſervation (1).

Pendant qu'Euclide expoſoit ainſi les idées d'Ariſtote, Anaxarque & Méton lui arrachoient des aveux qu'ils tournerent bientôt contre lui.

Vous reconnoiſſez, lui dirent-ils, un Dieu, un premier moteur, dont l'action immédiate entretient éternellement l'ordre dans les cieux; mais vous nous laiſſez ignorer juſqu'à quel degré ſon influence agit ſur la terre. Preſſé par nos inſtances, vous avez d'abord avancé que le ciel & la terre ſont dans ſa dépendance (2); vous avez dit enſuite avec reſtriction, que tous les mouvemens lui ſont, *en quelque façon*, ſubordonnés (3); qu'il *paroît* être la cauſe & le principe de tout (4); qu'il *paroît* prendre quelque ſoin des choſes humaines (5); vous avez enfin ajouté qu'il ne peut voir dans l'univers que lui-même; que l'aſpect du crime & du déſordre ſouilleroit ſes regards (6); qu'il ne ſauroit être l'auteur

(1) Ariſtot. de gener. lib. 2, cap. 10, p. 525, B.
(2) Id. metaph. lib. 14, cap. 7, t. 2, p. 1000, E.
(3) Id. de gener. lib. 2, cap. 10, t. 1, p. 525, E.
(4) Id. metaph. lib. 1, cap. 2, p. 841, D.
(5) Id. de mor. lib. 10, cap. 9, t. 2, p. 140, E.
(6) Id. metaph. lib. 14, cap. 9, t. 2, p. 1004. Du Val, Synopſ. analyt. ibid. p. 122.

ni de la proſpérité des méchans, ni de l'infortune des gens de bien (1). Pourquoi ces doutes, ces reſtrictions ? expliquez-vous nettement ; ſa providence s'étend-elle ſur les hommes ?

Comme celle d'un chef de famille, répondit Euclide, s'étend ſur ſes derniers eſclaves (2). La regle établie chez lui pour le maintien de la maiſon, & non pour leur bien particulier, n'en ſubſiſte pas moins, quoiqu'ils s'en écartent ſouvent ; il ferme les yeux ſur leurs diviſions & ſur les vices inſéparables de leur nature : ſi des maladies les épuiſent ; s'ils ſe détruiſent entr'eux, ils ſont bientôt remplacés. Ainſi, dans ce petit coin du monde, où les hommes ſont relégués, l'ordre ſe ſoutient par l'impreſſion générale de la volonté de l'être ſuprême. Les bouleverſemens qu'éprouve ce globe, & les maux qui affligent l'humanité, n'arrêtent point la marche de l'univers ; la terre ſubſiſte, les générations ſe renouvellent, & le grand objet du premier moteur eſt rempli (3).

Vous m'excuſerez, dit Euclide, ſi je n'entre pas dans de plus grands détails : Ariſtote n'a pas encore développé ce point

(1) Ariſtot. magn. mor. lib. 2, cap. 8, tome 2, p. 185, A.
(2) Id. metaph. lib. 14, cap. 10, tom. 2, p. 1004.
(3) Id. de gener. lib. 2, cap. 10, t. 1, p. 525.

de doctrine, & peut-être le négligera-t-il, car il s'attache plus aux principes de la phyſique qu'à ceux de la théologie (1). Je ne ſais même ſi j'ai bien ſaiſi ſes idées ; le récit d'une opinion que l'on ne connoît que par de courts entretiens, ſans ſuite & ſans liaiſon, reſſemble ſouvent à ces ouvrages défigurés par l'inattention & l'ignorance des copiſtes.

SYSTÊME D'EMPÉDOCLE.

Euclide ceſſa de parler, & Méton prenant la parole : Empédocle, diſoit-il, illuſtra ſa patrie par ſes loix (2), & la philoſophie par ſes écrits : ſon poëme ſur la nature (3), & tous ſes ouvrages en vers fourmillent de beautés qu'Homere n'auroit pas deſavouées (4). Je conviens néanmoins que ſes métaphores, quelque heureuſes qu'elles ſoient, nuiſent à la préciſion de ſes idées, & ne ſervent quelquefois qu'à jetter un voile brillant ſur les opérations de la nature (5). Quand aux dogmes, il ſuivit Pythagore, non avec la déférence aveugle d'un ſoldat, mais avec la noble

(1) Procl. in Tim. p. 90.
(2) Diog. Laert. lib. 8, §. 66.
(3) Id. ibid. §. 77.
(4) Id. ibid. §. 57.
(5) Ariſtot. meteor. lib. 2, cap. 3, t. 1, p. 555.

audace d'un chef de parti, & l'indépendance d'un homme qui avoit mieux aimé vivre en ſimple particulier dans une ville libre, que des régner ſur des eſclaves (1). Quoiqu'il ſe ſoit principalement occupé des phénomenes de la nature, il n'en expoſe pas moins ſon opinion ſur les premieres cauſes.

Dans ce monde, qui n'eſt qu'une petite portion du tout, & au-delà duquel il n'y a ni mouvement, ni vie (2), nous diſtinguons deux principes; l'un actif, qui eſt Dieu; l'autre paſſif, qui eſt la matiere (3).

Dieu intelligence ſuprême, ſource de vérité, ne peut être conçu que par l'eſprit (4); la matiere n'étoit qu'un aſſemblage de parties ſubtiles, ſimilaires, rondes (5), immobiles, poſſédant par eſſence deux propriétés, que nous déſignons ſous le nom d'amour & de haine, deſtinées, l'une à joindre ces parties, l'autre à les ſéparer (6). Pour former le monde, Dieu ſe contenta de donner de l'activité à ces

(1) Xant. & Ariſtot. ap. Diog. Laert. lib. 8, §. 63.
(2) Plut. de plac. philoſ. lib. 1, cap. 5, t. 2, p. 879. Stob. eclog. phyſ. lib. 1, p. 52.
(3) Bruck. hiſt. philoſ. t. 1, p. 1112.
(4) Onat. ap. Stob. eclog. phyſ. p. 1 & 4.
(5) Plut. de plac. phil. lib. 1, cap. 13 & 17, p. 883. Stob. eclog. phyſ. lib. 1, p. 33.
(6) Ariſtot. de nat. auſcult. lib. 1, cap. 6, t. 1, p. 322, Id. metaph. lib. 1, cap. 4, t. 2, p. 844.

deux

deux forces motrices, juſqu'alors enchaînées : auſſi-tôt elles s'agiterent, & le chaos fut en proie aux horreurs de la haine & de l'amour. Dans ſon ſein bouleverſé de fond en comble, des torrens de matiere rouloient avec impétuoſité, & ſe briſoient les uns contre les autres : les parties ſimilaires, tour-à-tour attirées & repouſſées, ſe réunirent enfin, & formerent les quatre élémens (1), qui, après de nouveaux combats, produiſirent des natures informes, des êtres monſtrueux (2), remplacés dans la ſuite par des corps dont l'organiſation étoit plus parfaite.

C'eſt ainſi que le monde ſortit du chaos ; c'eſt ainſi qu'il y rentrera ; car ce qui eſt compoſé a un commencement, un milieu & une fin. Tout ſe meut & ſubſiſte, tant que l'amour fait une ſeule choſe de pluſieurs, & que la haine en fait pluſieurs d'une ſeule (3) ; tout s'arrête & ſe décompoſe, quand ces deux principes contraires ne ſe balancent plus. Ces paſſages réciproques du mouvement au repos, de l'exiſtence des corps à leur diſſolution, reviennent dans des intervalles périodiques (4).

---

(1) Bruck. t. 1, p. 1115. Moshem. in Cudw. cap. 1, §. 13, t. 1, p. 24 & 210.

(2) Ariſtot. de nat. auſcult. lib. 2, cap. 8, t. 1, p. 336.

(3) Id. ibid. lib. 8, cap. 1, t. 1, p. 408.

(4) Ariſtot. de nat. auſcult. lib. 2, cap. 5, tom 1,

Des dieux & des génies dans les cieux (1), des ames particulieres dans les animaux & dans les plantes, une ame univerſelle dans le monde (2), entretiennent par-tout le mouvement & la vie. Ces intelligences, dont un feu très-pur & très-ſubtil compoſe l'eſſence, ſont ſubordonnées à l'Etre ſuprême, de même qu'un chœur de muſique l'eſt à ſon coryphée, une armée à ſon général (3) : mais comme elles émanent de cet être, l'école de Pythagore leur donne le nom de ſubſtances divines (4) ; & de là viennent ces expreſſions qui lui ſont familieres : » Que le ſage eſt un dieu (5) ; » que la divinité eſt l'eſprit & l'ame du » monde (6) ; qu'elle pénétre la matiere, » s'incorpore avec elle & la vivifie (7). » Gardez-vous d'en conclure que la nature divine eſt diviſée en une infinité de par-

---

p. 319 ; lib. 8, cap. 1, p. 409. Id. de cœl. lib. 1, cap. 10, t. 1, p. 441.

(1) Diog. Laert. lib. 8, §. 32. Pythag. aur. carm. v. 3. Hierocl. ibid. p. 16. Plut. de plac. philoſ. lib. 1, cap. 8, t. 2, p. 882.

(2) Bruck, t. 1, p. 1113.

(3) Onat. ap. Stob. eclog. phyſ. pag. 4. Plat. ibid. pag. 1.

(4) Onat. ibid. p. 5.

(5) Pythag aur. carm. v. ultim. Diog. Laert. lib. 8, §. 62. Bruck, p. 1107.

(6) Onat ibid. p. 4.

(7) Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap. 11, t. 2, p. 405. Id. de Senect. cap. 21, t. 3, p. 319.

celles. Dieu eſt l'unité même (1) ; il ſe communique, mais il ne ſe partage point.

Il réſide dans la partie la plus élevée des cieux, miniſtres de ſes volontés, les dieux inférieurs préſident aux aſtres, & les génies à la terre, ainſi qu'à l'eſpace dont elle eſt immédiatement entourée. Dans les ſpheres voiſines du ſéjour qu'il habite, tout eſt bien, tout eſt dans l'ordre, parce que les êtres les plus parfaits ont été placés auprès de ſon trône, & qu'ils obéiſſent aveuglément au deſtin, je veux dire aux loix qu'il a lui-même établies (2). Le déſordre commence à ſe faire ſentir dans les eſpaces intermédiaires, & le mal prévaut totalement ſur le bien (3), dans la région ſublunaire, parce que c'eſt-là que ſe dépoſerent le ſédiment & la lie de toutes ces ſubſtances que les chocs multipliés de la haine & de l'amour ne purent conduire à leur perfection (4). C'eſt-là que quatre cauſes principales influent ſur nos actions ; dieu, notre volonté, le deſtin & la fortune (5) : dieu, parce qu'il prend ſoin de nous (6) ; notre volonté, parce que nous délibérons avant

(1) Beauſobr. hiſt. du manich. liv. 5, t. 2, p. 170.
(2) Bruck. hiſt. phil. t. 1, p. 1084.
(3) Ocell. Lucan. cap. 2.
(4) Anonym. ap. Phot. p. 1316.
(5) Anonym. ap. Phot. p. 1316. Bruck, ibid.
(6) Diog. Laert. lib. 8, §. 27. Ammon. ap. Bruck, t. 1, p. 1115.

que d'agir ; le deſtin & la fortune (1), parce que nos projets ſont ſouvent renverſés par des événemens conformes ou contraires en apparence aux loix établies.

Nous avons deux ames, l'une ſenſitive, groſſiere, corruptible, périſſable, compoſée des quatre élémens ; l'autre intelligente, indiſſoluble, émanée de la divinité même (2). Je ne parlerai que de cette derniere ; elle établit les rapports les plus intimes entre nous, les dieux, les génies, les animaux, les plantes, tous les êtres dont les ames ont une commune origine avec la nôtre (3). Ainſi la nature animée & vivante, n'eſt qu'une ſeule famille, dont Dieu eſt le chef.

C'eſt ſur cette affinité qu'eſt fondé le dogme de la métempſycoſe, que nous avons emprunté des Egyptiens (4), que quelques-uns admettent avec différentes modifications, & auquel Empédocle s'eſt cru permis de mêler les fictions qui parent la poéſie.

Cette opinion ſuppoſe la chûte (5), la punition & le rétabliſſement des ames. Leur nombre eſt limité (6) ; leur deſtinée, de

(1) Ariſtot. de nat. auſcult. lib. 2, cap. 4, t. 1, p. 332, &c. Anonym. ap. Phot. p. 1317.
(2) Bruck. t. 1, p. 1117.
(3) Id. ibid. p. 1118.
(4) Herodot. lib. 2, cap. 123.
(5) Bruck. t. 1, p. 1091. Moshem. in Cudw. cap. 1, §. 31, p. 64.
(6) Bruck. ibid. p. 1092.

vivre heureuſes dans quelqu'une des planetes. Si elles ſe rendent coupables, elles ſont proſcrites & exilées ſur la terre. Alors, condamnées à s'envelopper d'une matiere groſſiere, elles paſſent continuellement d'un corps dans un autre, épuiſant les calamités attachées à toutes les conditions de la vie, ne pouvant ſupporter leur nouvel état, aſſez infortunées pour oublier leur dignité primitive (1). Dès que la mort briſe les liens qui les enchaînent à la matiere, un des génies céleſtes s'empare d'elles; il conduit aux enfers & livre pour un temps aux furies, celles qui ſe ſont ſouillées par des crimes atroces (2); il tranſporte dans les aſtres, celles qui ont marché dans la voie de la juſtice. Mais ſouvent les décrets immuables des dieux, ſoumettent les unes & les autres à des plus rudes épreuves; leur exil & leurs courſes durent des milliers d'années (3), il finit lorſque, par une conduite plus réguliere, elles ont mérité de ſe réjoindre à leur auteur, & de partager en quelque façon avec lui les honneurs de la divinité (4).

---

(1) Plut. de exil. t. 2, p. 607. Id. de eſu carn. p. 996. Stob. eclog. phyſ. p. 112. Bruck. t. 1, p. 1118.

(2) Diog. Laert. lib. 8, §. 31. Bruck. t. 1, p. 1092.

(3) Herodot. lib. 2, cap. 123. Emped. ap. Plut de exil. t. 2, p. 607.

(4) Hierocl. aur. carm. v. ult. Bruck. tom. 1, p. 1094.

Empédocle décrit ainſi les tourmens qu'il prétendoit avoir éprouvés lui-même. « J'ai » paru ſucceſſivement ſous la forme d'un » jeune homme, d'une jeune fille, d'une » plante, d'un oiſeau, d'un poiſſon (1) : » dans une de ces tranſmigrations, j'errai » pendant quelque-temps comme un fan- » tôme léger dans le vague des cieux ; » mais bientôt je fus pluſieurs fois préci- » pité dans la mer, rejetté ſur la terre, » lancé dans le ſoleil, relancé dans les » tourbillons des airs (2). En horreur aux » autres & à moi-même, tous les élémens me » repouſſoient comme un eſclave qui s'étoit » dérobé aux regards de ſon maître (3). »

Méton, en finiſſant, obſerva que la plupart de ces idées étoient communes aux diſciples de Pythagore, mais qu'Empédocle avoit le premier ſuppoſé la deſtruction & la reproduction alternative du monde, établi les quatre élémens comme principes (4), & mis en action les élémens par le ſecours de l'amour & de la haine.

Convenez, me dit alors Anaxarque en riant, que Démocrite avoit raiſon de prétendre que la vérité eſt reléguée dans un

(1) Diog. Laert. lib. 8, § 77. Anthol. lib. 1., p. 127. Élian. de animal. lib. 12, cap. 7.

(2) Emped. ap. Plut. de vit. ære alien. t. 2, p. 830.

(3) Id. ap. Plut. de exil. t. 2, p. 607.

(4) Ariſtot. metaph. lib. 1, cap. 4, t. 2, p. 845.

puits d'une profondeur immenſe (1). Convenez auſſi, lui répondis-je, qu'elle ſeroit bien étonnée ſi elle venoit ſur la terre, & principalement dans la Grece. Elle s'en retourneroit bien vîte, reprit Euclide, nous la prendrions pour l'erreur.

Les ſyſtêmes précédens concernent l'origine du monde. On ne s'eſt pas moins partagé ſur l'état de notre globe après ſa formation, & ſur les révolutions qu'il a éprouvées juſqu'à préſent. Il fut long-temps enſeveli ſous les eaux de la mer, diſoit Anaxarque; la chaleur du ſoleil en fit évaporer une partie, & la terre ſe manifeſta (2); du limon reſté ſur ſa ſurface, & mis en fermentation par la même chaleur, tirerent leur origine les diverſes eſpeces d'animaux & de plantes. Nous en avons encore un exemple frappant en Egypte; après l'innodation du Nil, les matieres dépoſées ſur les campagnes produiſent un nombre infini de petits animaux (3). Je doute de ce fait, dis-je alors; on me l'avoit raconté dans la Thébaïde, & je ne pus jamais le vérifier. Nous ne ferions aucune difficulté de l'admettre, répondit Euclide,

(1) Cicer. quæſt. acad lib. cap. 12, t. 1, p. 75.

(2) Ariſtot. meteor. lib. 2, cap. 1, tom 1, p. 548. Anaxim. ap. Plut. de plac. philoſ. lib. 3, tom. 2, p. 896.

(3) Diod. Sic. lib. 1, p. 7 & 8.

nous qui n'attribuons d'autre origine à certaines eſpeces de poiſſons, que la vaſe & les ſables de la mer (1).

Anaxarque continua : J'ai dit que dans la ſuite des ſiecles, le volume des eaux qui couvroient la terre, diminua par l'action du ſoleil. La même cauſe ſubſiſtant toujours, il viendra un temps où la mer ſera totalement épuiſée (2). Je crois, en vérité, reprit Euclide, entendre Eſope raconter à ſon pilote la fable ſuivante : Charybde a deux fois ouvert ſa bouche énorme, & deux fois les eaux qui couvroient la terre ſe ſont précipitées dans ſon ſein : à la premiere, les montagnes parurent ; à la ſeconde, les îles ; à la troiſieme, la mer diſparoîtra (2). Comment Démocrite a-t-il pu ignorer que ſi une immenſe quantité de vapeurs eſt attirée par la chaleur du ſoleil, elles ſe convertiſſent bientôt en pluies, retombent ſur la terre, & vont rapidement reſtituer à la mer ce qu'elle avoit perdu (4) ? N'avouez-vous pas, dit Anaxarque, que les champs aujourd'hui chargés de moiſſons étoient autrefois cachés

(1) Ariſtot. hiſt. animal. lib. 6, cap. 15, t. 1, p. 871.
(2) Democr. ap. Ariſtot. meteor. lib. 2, cap. 3, t. 1, p. 554.
(3) Democr. ap. Ariſtot. meteor. lib. 2, cap. 3, t. 1, p. 554.
(4) Ariſtot. ibid. lib. 2, cap. 2, p. 552.

ſous ſes eaux ? Or, puiſqu'elle a été forcée d'abandonner ces lieux-là, elle doit avoir diminué de volume. Si en certains endroits, répondit Euclide, la terre a gagné ſur la mer, en d'autres la mer a gagné ſur la terre (1).

Anaxarque alloit inſiſter ; mais, prenant auſſi-tôt la parole : Je comprends à préſent, dis-je à Euclide, pourquoi on trouve des coquilles dans les montagnes & dans le ſein de la terre, des poiſſons pétrifiés dans les carrieres de Syracuſe (2). La mer a une marche lente & réglée qui lui fait parcourir ſucceſſivement toutes les régions de notre globe ; elle enſevelira ſans doute un jour Athenes, Lacédémone & les plus grandes villes de la Grece. Si cette idée n'eſt pas flatteuſe pour les nations qui comptent ſur l'éternité de leur renommée, elle rappele du moins ces étonnantes révolutions des corps céleſtes, dont me parloient les prêtres Egyptiens. A-t-on fixé la durée de celle de la mer ?

Votre imagination s'échauffe, me répondit Euclide : calmez-vous ; la mer & le continent, ſuivant nous, ſont comme deux grands empires qui ne changent jamais de place, & qui ſe diſputent

(1) Id. ibid. lib. 1, cap. 14, p. 546 & 548.
(2) Xenoph. ap. Origen. philoſ. cap. 14, t. 1, p. 893.

quelquefois la poſſeſſion de quelques petits pays limitrophes. Tantôt la mer eſt forcée de retirer ſes bornes par le limon & les ſables que les fleuves entraînent dans ſon ſein ; tantôt elle les recule par l'action de ſes flots, & par d'autres cauſes qui lui ſont étrangeres. Dans l'Acarnanie, dans la plaine d'Ilion, auprès d'Epheſe & du Méandre, les attérriſſemens formés à l'embouchure des rivieres, ont prolongé le continent (1).

Quand je paſſai, lui dis-je, aux Palus-Méotides, on m'apprit que les dépôts qu'y laiſſe journellement le Tanaïs, avoient tellement exhauſſé le fond de ce lac, que depuis quelques années les vaiſſeaux qui venoient y trafiquer, étoient plus petits que ceux d'autrefois (2). J'ai un exemple plus frappant à vous citer, répondit-il : cette partie de l'Egypte qui s'étend du nord au midi, depuis la mer juſqu'à la Thébaïde, eſt l'ouvrage & un préſent du Nil. C'eſt-là qu'exiſtoit, dans les plus anciens temps, un golfe qui s'étendoit dans une direction à-peu-près parallele à celle de la mer Rouge (3) ; le

(1) Herodot. lib. 2, cap. 10. Strab. lib. 1, p. 58 ; lib. 13, p. 595 & 598. Diod. Sic. lib. 1, p. 37.

(2) Ariſt. meteor. lib. 1, cap. 14, t. 1, p. 549. Polyb. l. 4, p. 308.

(3) Herodot. lib 2, cap. 11. Ariſtot. meteor. ibid. pag. 548. Strab. lib. 1, pag. 50, lib. 12, pag. 536.

Nil l'a comblé par les couches de limon qu'il y dépoſe tons les ans. Il eſt aiſé de s'en convaincre, non-ſeulement par les traditions des Egyptiens, par la nature du terrain, par les coquilles que l'on trouve dans les montagnes ſituées au-deſſus de Memphis (1) * ; mais encore par une obſervation qui prouve que malgré ſon exhauſſement actuel, le ſol de l'Egypte n'a pas encore atteint le niveau des régions voiſines. Séſoſtris, Nécos, Darius, & d'autres princes, ayant eſſayé d'établir des canaux de communication entre la mer Rouge & le Nil, s'apperçurent que la ſurface de cette mer étoit plus haute que celle du ſol de l'Egypte (2).

Pendant que la mer ſe laiſſe ravir ſur ſes frontieres quelques portions de ſes domaines, elle s'en dédommage de temps à autres par ſes uſurpations ſur la terre. Ses efforts continuels lui ouvrent tout-à-

---

Ephor. ap. Diod. Sic. lib. 1, p. 37. Diod. lib. 3, p. 144.

(1) Herodot. lib. 2, cap. 12.

* Les Anciens croyoient qu'une grande partie de l'Egypte étoit l'ouvrage du Nil. Les modernes ſe ſont partagés ſur cette queſtion. (Voyez Bochard, geogr. ſacr. lib. 4, cap. 24, col. 261. Frer. Mém. de l'Acad. des Bell. Lett. t. 16, p. 333. Wood, an eſſay on the orig. gen. of. Homer p. 101, &c &c.)

(2) Herodot. lib 2, cap. 158. Ariſtot. meteor. lib. 1, cap. 14, t. 1, p. 548. Diod. Sic. lib. 1, p. 29.

coup de paſſages à travers des terrains qu'elle minoit ſourdement ; c'eſt elle qui, ſuivant les apparences, a ſéparé de l'Italie, la Sicile (1) ; de la Béotie, l'Eubée (2) ; du continent voiſin, quantité d'autres îles : de vaſtes régions ont été englouties par une ſoudaine irruption de ſes flots. Ces révolutions effrayantes n'ont point été décrites par nos hiſtoriens, parce que l'hiſtoire n'embraſſe que quelques momens de la vie des nations ; mais elle ont laiſſé quelquefois des traces ineffaçables dans le ſouvenir des peuples.

Allez à Samothrace, vous apprendrez que les eaux du Pont-Euxin, long-temps reſſerrées dans un baſſin fermé de tous côtés, & ſans ceſſe accrues par celles de l'Europe & de l'Aſie, forcerent les paſſages du Boſphore & de l'Helleſpont, &, ſe précipitant avec impétuoſité dans la mer Egée, étendirent ſes bornes aux dépens des rivages dont elle étoit entourée. Des fêtes établies dans l'île, atteſtent encore le malheur dont les anciens habitans furent menacés, & le bienfait des dieux qui les en garantirent (3). Conſultez la mythologie : Hercule, dont on s'eſt plu à

(1) Æſchyl. ap. Strab. lib. 6, p. 258. Mém. de l'Acad. des Bell. Lett t. 37, p. 66.

(2) Strab. lib. 1, p. 60.

(3) Diod. Sic. lib. 5, p. 322.

confondre les travaux avec ceux de la nature, cet Hercule ſéparant l'Europe de l'Afrique, ne déſigne-t-il pas que la mer Atlantique détruiſit l'iſthme qui uniſſoit ces deux parties de la terre, & ſe répandit dans la mer intérieure (1) ?

D'autres cauſes ont multiplié ces funeſtes & prodigieux effets. Au-delà du détroit dont je viens de parler, exiſtoit, ſuivant les traditions anciennes, une île auſſi grande que l'Aſie & l'Afrique ; un tremblement de terre l'engloutit avec ſes malheureux habitans, dans les gouffres profonds de la mer Atlantique (2). Combien de région ont été ſubmergées par les eaux du ciel ! Combien de fois des vents impétueux ont tranſporté des montagnes de ſable, ſur des plaines fertiles ! L'air, l'eau & le feu ſemblent conjurés contre la terre : cependant ces terribles cataſtrophes, qui menacent le monde entier d'une ruine prochaine, affectent à peine quelques points de la ſurface d'un globe qui n'eſt qu'un point de l'univers (3).

Nous avons vu plus haut la mer & le continent, anticiper l'un ſur l'autre par

(1) Strat. ap. Strab. lib. 1, p. 49. Plin. lib. 3, cap. 1, t. 1, p. 135.
(2) Plat. in Tim. t. 3, p. 25 ; in Crit. p. 112, &c.
(3) Ariſtot. meteor lib. 1, cap. 14, t. 1, p. 548.

droit de conquête, & par conſéquent aux dépens des malheureux mortels. Les eaux qui coulent ou reſtent ſtagnantes ſur la terre, n'alterent pas moins ſa ſurface. Sans parler de ces fleuves qui portent tour-à-tour l'abondance & la déſolation d'un pays, nous devons obſerver que ſous différentes époques, la même contrée eſt ſurchargée, ſuffiſamment fournie, abſolument dépourvue des eaux dont elle a beſoin. Du temps de la guerre de Troye, on voyoit aux environs d'Argos un terrain marécageux, & peu de mains pour le cultiver; tandis que le territoire de Mycenes, renfermant encore tous les principes de la végétation, offroit de riches moiſſons & une nombreuſe population. La chaleur du ſoleil, ayant, pendant huit ſiecles, abſorbé l'humidité ſuperflue du premier de ces cantons, & l'humidité néceſſaire au ſecond, a rendu ſtériles les champs de Mycenes, & fécondé ceux d'Argos (1).

Ce que la nature a fait ici en petit, elle l'opere en grand ſur toute la terre; elle la dépouille ſans ceſſe par le miniſtere du ſoleil, des ſucs qui la fertiliſent: mais, comme elle finiroit par les épuiſer, elle ramene de temps à autre des déluges qui,

(1) Ariſtot. meteor. lib. 1, cap. 14, t. 1, p. 347.

ſemblables à de grands hivers, réparent en peu de temps les pertes que certaines régions ont eſſuyées pendant une longue ſuite de ſiecles (1). C'eſt ce qui eſt indiqués par nos annales, où nous voyons les hommes ſans doute échappés au naufrage de leur nation, s'établir ſur des hauteurs (2), conſtruire des digues, & donner un écoulement aux eaux reſtées dans les plaines. C'eſt ainſi que, dans les plus anciens temps, un roi de Lacédémone aſſervit dans un canal celles dont la Laconie étoit couverte, & fit couler l'Eurota (3).

D'après ces remarques, nous pourrons préſumer que le Nil, le Tenaïs & tous les fleuves qu'on nomme éternels, ne furent d'abord que des lacs formés dans des plaines ſtériles par des inondations ſubites, & contraints enſuite par l'induſtrie des hommes, ou par quelque autre cauſe, à ſe frayer une route à travers des terres (4). Nous devons préſumer encore qu'ils abandonnerent leur lit, lorſque de nouvelles révolution les forcerent à ſe répandre dans des lieux qui ſont aujourd'hui arides & déſerts. Telle eſt, ſuivant Ariſtote, la

(1) Id. ibid. p. 548.
(2) Id. ibid. p. 547. Plut. ap. Strab. lib. 13, p. 592.
(3) Pauſan. lib. 3, cap 1, p. 204.
(4) Ariſtot. meteor. lib. 1, cap. 14, t. 1, p. 549.

que les plus grandes montagnes donnent naiſſance aux plus grands fleuves (1).

PHYSIQUE PARTICULIERE.

Anaxarque & Méton ayant pris congé d'Euclide, je reſtai, & je le priai de me communiquer quelques-unes de ſes idées ſur cette partie de la phyſique, qui conſidere en particulier, l'eſſence, les propriétés & l'action réciproque des corps. Cette ſcience, répondit Euclide, a quelque rapport avec la divination : l'une doit manifeſter l'attention de la nature, dans les cas ordinaires ; l'autre, la volonté des dieux, dans les événemens extraordinaires : mais les lumieres de la premiere diſſiperont tôt ou tard les impoſtures de ſa rivale. Il viendra un temps où les prodiges qui alarment le peuple ſeront rangés dans la claſſe des choſes naturelles, ou ſon aveuglement actuel ſera ſeul regardé comme une ſorte de prodige.

Les effets de la nature étant infiniment variés, & leurs cauſes infiniment obſcures, la phyſique n'a, juſqu'à préſent, haſardé que des opinions ; point de vérité peut-être qu'elle n'ait entrevue ; point d'abſurdité qu'elle n'ait avancée. Elle devroit

(1) Id. ibid. p. 545.

donc, quand à préſent, ſe borner à l'obſervation, & renvoyer la déciſion aux ſiecles ſuivans. Cependant, à peine ſortie de l'enfance, elle montre déjà l'indiſcrétion & la préſomption d'un âge plus avancé; elle court dans la carriere, au lieu de s'y traîner; &, malgré les reglés ſéveres qu'elle s'eſt preſcrites, on la voit tous les jours élever des ſyſtêmes ſur de ſimples probabilités, ou ſur de frivoles apparences.

Je ne raporterai point ce qu'ont dit les différentes écoles ſur chacun des phénomenes qui frappent nos ſens. Si je m'arrête ſur la théorie des élémens & ſur l'application qu'on a faite de cette théorie, c'eſt que rien ne me paroît donner une plus juſte idée de la ſagacité des philoſophes Grecs. Peu importe que leurs principes ſoient bien ou mal fondés: on leur reprochera peut-être un jour de n'avoir pas eu des notions exactes ſur la phyſique, mais on conviendra du moins qu'ils ſe ſont égarés en hommes d'eſprit.

Pouvoient-ils ſe flatter du ſuccès, les premiers phyſiciens qui voulurent connoître les principes conſtitutifs des êtres ſenſibles? L'art ne fourniſſoit aucun moyen pour décompoſer ces êtres; la diviſion, à quelque terme qu'on puiſſe la conduire, ne préſente à l'œil ou à l'imagination de l'obſervateur, que des ſurfaces plus ou moins étendues: cependant on crut s'appercevoir,

après bien des tentatives, que certaines ſubſtances ſe réduiſoient en d'autres ſubſtances ; & de-là on conclut ſucceſſivement qu'il y avoit dans la nature, des corps ſimples & des corps mixtes, que les derniers n'étoient que les réſultats des combinaiſons des premiers ; enfin, que les corps ſimples conſervoient, dans les mixtes, les mêmes affections, les mêmes propriétés qu'ils avoient auparavant. La route fut dès-lors ouverte, & il parut eſſentiel d'étudier d'abord la nature des corps ſimples. Voici quelques-unes des obſervations qu'on a faites ſur ce ſujet ; je les tiens d'Ariſtote.

La terre, l'eau, l'air, & le feu, ſont les élémens de tous les corps ; ainſi chaque corps peut ſe réſoudre en quelques-uns de ces élémens (1).

Les élémens étant des corps ſimples, ne peuvent ſe diviſer en deux corps d'une autre nature ; mais ils s'engendrent mutuellement, & ſe changent ſans ceſſe l'un dans l'autre (2).

Il n'eſt pas poſſible de fixer d'une maniere préciſe quelle eſt la combinaiſon de ces principes conſtitutifs dans chaque corps ; ce n'eſt donc que par conjecture, qu'Empédocle a dit qu'un os eſt compoſé

(1) Ariſtot. de cœl. lib. 3, cap. 3, t. 1, p. 477.
(2) Id. ibid. cap. 4, p. 479. Id. de gener. lib. 2, cap. 10, t. 1, p. 525. Moshem. in Cudw. t. 1, p. 24.

de deux parties d'eau, deux de terre, quatre de feu (1).

Nous ne connoiſſons pas mieux la forme des parties intégrantes des élémens ; ceux qui ont entrepris de la déterminer, ont fait de vains efforts. Pour expliquer les proſpérités du feu, les uns ont dit : Ses parties doivent être de forme pyramidale ; les autres ont dit : Elles doivent être de forme ſphétique. La ſolidité du globe que nous habitons a fait donner aux parties de l'élément terreſtre, la forme cubique (2).

Les élémens ont eux-mêmes un principe de mouvement & de repos qui leur eſt inhérent (3) : ce principe oblige l'élément terreſtre à ſe réunir vers le centre de l'univers ; l'eau, à s'élever au-deſſus de la terre ; l'air au-deſſus de l'eau ; le feu, au deſſus de l'air (4) : ainſi la peſanteur poſitive, & ſans mêlange de légéreté, n'appartient qu'à la terre ; la légéreté poſitive, & ſans mêlange de peſanteur, qu'au feu ; les deux intermédiaires, l'air & l'eau, n'ont, par rapport aux deux extrêmes, qu'une peſanteur & une légéreté relatives, puiſqu'ils ſont plus légers que la terre &

(1) Il. de anim. lib. 1, cap. 7, t. 1, p. 627.
(2) Ariſtot. de cœl. lib. 3, cap. 8, p. 483.
(3) Id. de nat. auſcult. lib. 2, cap. 1, t. 1, p. 327. Id. de cœl. lib. 1, cap. 2, t. 1, p. 432.
(4) Id. ibid lib. 4, cap. 4, p. 489.

plus peſans qne le feu. La peſanteur relative s'évanouit, quand l'élément qui la poſſede, deſcend dans une région inférieure à la ſienne : c'eſt ainſi que l'air perd ſa peſanteur dans l'eau, & l'eau dans la terre (1).

Vous croyez donc, dis-je à Euclide, que l'air eſt peſant ? On n'en ſauroit douter, répondit-il, un ballon enflé peſe plus que s'il étoit vide (2).

Aux quatre élémens ſont attachées quatre propriétés eſſentielles : froideur, chaleur, ſéchereſſe & humidité. Les deux premieres ſont actives, les deux ſecondes paſſives (3) ; chaque élément en poſſede deux : la terre eſt froide & ſeche ; l'eau froide & humide ; l'air, chaud & humide ; le feu, ſec & chaud (4). L'oppoſition de ces qualités ſeconde les vues de la nature, qui agit toujours par les contraires ; auſſi ſont-elles les ſeuls agens qu'elle emploie pour produire tous ſes effets (5).

Les élémens qui ont une propriété commune, ſe changent facilement l'un dans l'autre ; il ſuffit pour cela de détruire, dans l'un ou dans l'autre, la propriété qui

(1) Id. ibid. p. 490.
(2) Ariſtot. de cœl. lib. 4, p. 490.
(3) Id. meteor. lib. 4, cap 1, t. 1, p. 583.
(4) Id. de gener. lib. 2, cap. 3, p. 516.
(5) Id. de nat. auſcult. lib. 2, cap. 6, t. 1, pag. 321. Plut. adv. Col. t. 2, p. 1111.

les différencie (1). Qu'une cauſe étrangere dépouille l'eau de ſa froideur, & lui communique la chaleur, l'eau ſera chaude & humide; elle aura donc les deux propriétés caractériſtiques de l'air, & ne ſera plus diſtinguée de cet élément; & voilà ce qui fait que par l'ébullition, l'eau s'évapore, & monte à la région de l'air. Que dans ces lieux élevés, une autre cauſe la prive de ſa chaleur, & lui rende ſa froideur naturelle: elle reprendra ſa premiere forme, & retombera ſur la terre; & c'eſt ce qui arrive dans les pluies. De même, ôtez à la terre ſa froideur, vous la convertirez en feu; ôtez-lui la ſéchereſſe, vous la changerez en eau (2).

Les élémens, qui n'ont aucune qualité commune, ſe métamorphoſent auſſi réciproquement; mais ces permutations ſont plus rares & plus lentes (3).

D'après ces aſſertions établies ſur des faits ou ſur des inductions (4), on conçoit aiſément que les corps mixtes doivent être plus ou moins peſans, ſuivant qu'ils contiennent plus ou moins de parties des élémens qui ont la peſanteur poſitive ou relative (5). Prenez deux corps d'un volume

(1) Ariſtot de gener. lib. 2, cap. 4, p. 517.
(2) Ariſtot. de meteor. lib. 2, cap. 4, t. 1, p. 558.
(3) Id. de generat. lib. 2, cap. 4, p. 517.
(4) Id. meteor. lib. 4, cap. 1, t. 1, p. 583.
(5) Id. de cœl. lib. 4, cap. 4, p. 490.

égal : ſi l'un eſt plus peſant que l'autre, concluez que l'élément terreſtre domine dans le premier, & l'eau ou l'air dans le ſecond.

L'eau s'évapore par la chaleur, & ſe gêle par le froid ; ainſi, les liquides ſujets aux mêmes viciſſitudes, ſeront en grande partie compoſés de cet élément (1). La chaleur ſeche & durcit la terre ; ainſi, tous les corps ſur leſquels elle agit de même, ſeront principalement compoſés de l'élément terreſtre.

De la nature des quatre élémens, de leurs propriétés eſſentielles, qui ſont la chaleur & la froideur, la ſéchereſſe & l'humidité, dérivent non-ſeulement la peſanteur & la légéreté, mais encore la denſité & la rareté, la molleſſe & la dureté, la fragilité, la flexibilité, & toutes les autres qualités des corps mixtes (2). C'eſt par là qu'on peut rendre raiſon de leurs changemens continuels ; c'eſt par-là qu'on explique les phénomenes du ciel, & les productions de la terre. Dans le ciel, les météores (3) ; dans le ſein de notre globe, les foſſiles, les métaux, &c. ne ſont que le produit des exhalaiſons ſeches, ou des vapeurs humides (4).

(1) Ariſtot. meteor. lib 4. cap. 10, t. 1, p. 597.

(2) Id. de part. anim. lib. 2, cap. 1, t. 1, p. 976. Id. meteor. lib. 4, cap. 2, 3, &c. t. 1, p. 585.

(3) Id. meteor. lib. 2, cap 4, p. 558.

(4) Id. ibid. lib. 3, cap. 6, p. 583.

L'exemple ſuivant montrera, d'une maniere plus claire, l'uſage que l'on fait des notions précédentes. Les phyſiciens s'étoient partagés ſur la cauſe des tremblemens de terre : Démocrite entr'autres les attribuoit aux pluies abondantes qui pénétroient la terre, & qui, en certaines occaſions, ne pouvant être contenues dans les vaſtes réſervoirs d'eau qu'il ſuppoſoit dans l'intérieur du globe, faiſoient des efforts pour s'échapper (1). Ariſtote, conformément aux principes établis ci-deſſus, prétend au contraire que l'eau des pluies, raréfié par la chaleur interne de la terre, ou par celle du ſoleil, ſe convertit en un volume d'air, qui, ne trouvant pas d'iſſue, ébraule & ſouleve les couches ſupérieures du globe (2).

HISTOIRE NATURELLE.

Les anciens philoſophes vouloient ſavoir comment les choſes avoient été faites, avant que de ſavoir comment elles ſont (3). Le livre de la nature étoit ouvert devant leurs yeux ; au lieu de le lire, ils entreprirent de le commenter. Après de longs & inutiles détours, on comprit enfin que

(1) Ariſtot. meteor. lib. 2, cap. 7, t. 1, p. 566.
(2) Id. ibid. cap. 8.
(3) Id. de part. anim. lib. 1, cap. 1, t. 1, p. 967 & 968.

pour

pour connoître les animaux, les plantes & les différentes productions de la nature, il falloit les étudier avec une conſtance opiniâtre. Il eſt réſulté de là un corps d'obſervations, une nouvelle ſcience, plus curieuſe, plus féconde, plus intéreſſante que l'ancienne phyſique. Si celui qui s'en occupe veut me faire part de ſes veilles long-temps conſacrées à l'étude des animaux, il doit remplir deux devoirs eſſentiels; d'abord celui d'hiſtorien, enſuite celui d'interprete.

Comme hiſtorien, il traitera de leur génération, de leur grandeur, de leur forme, de leur couleur, de leur nourriture, de leur caractere, de leurs mœurs. Il aura ſoin de donner l'expoſition anatomique de leurs corps, dont les parties lui ſeront connues par la voie de la diſſection (1).

Comme interprete, il doit me faire admirer la ſageſſe de la nature (2) dans les rapports de leur organiſation avec les fonctions qu'ils ont à remplir, avec l'élément où ils doivent ſubſiſter, avec le principe de vie qui les anime (3); il doit me la montrer dans le jeu des divers reſſorts qui produiſent le mouvement (4), ainſi

(1) Ariſtot. de anim. inceſſ. cap 7, tome 1, p. 738 Id. hiſt. anim. lib. 2, cap. 11, t. 1, p. 785.
(2) Id. de part. anim. paſſim.
(3) Id. ibid. lib. 1, cap. 5, t. 1, p. 976.
(4) Ariſtot. de anim. inceſſ. t. 1, p. 733.

que dans les moyens employés pour conſerver & perpétuer chaque eſpece (1).

Quelque bornée que ſoit l'étude des corps céleſtes & éternels, elle excite plus nos tranſports que celle des ſubſtances terreſtres & périſſables. On diroit que le ſpectacle des cieux fait ſur un phyſicien la même impreſſion que feroit la beauté ſur un homme qui, pour avoir l'objet dont il eſt épris, conſentiroit à fermer les yeux ſur le reſte du monde (2). Mais ſi la phyſique, en montant dans les régions ſupérieures, nous étonne par la ſublimité de ſes découvertes, du moins en reſtant ſur la terre, elle nous attire par l'abondance des lumieres qu'elle nous procure, & nous dédommage avec uſure des peines qu'elle nous coûte. Quels charmes en effet la nature ne répand-elle pas ſur les travaux du philoſophe qui, convaincu qu'elle ne fait rien en vain (3), parvient à ſurprendre le ſecret de ſes opérations, trouve par-tout l'empreinte de ſa grandeur, & n'imite pas ces eſprits puérilement ſuperbes, qui n'oſent abaiſſer leurs regards ſur un inſecte ? Des étrangers étoient venus pour conſulter Héraclite ; ils le trouverent aſſis auprès d'un four, où la rigueur de la

(1) Id. de gener. t. 1, p. 493.
(2) Id. de part. anim. lib. 1, cap. 5, tome 1, p. 974.
(3) Id. de cœl. lib. 2, c. 11, tome 1, p. 463. Id. de anim. inceſſ. cap. 2, t. 1, p. 734.

ſaiſon l'avoit obligé de ſe réfugier. Comme une ſorte de honte les arrêtoit ſur le ſeuil de la porte : « Entrez, leur dit-il ; les » dieux immortels ne dédaignent pas d'ho- » norer ces lieux de leur préſence. » La majeſté de la nature ennoblit de même les êtres les plus vils à nos yeux ; par-tout cette mere commune agit avec une ſageſſe profonde, & par des voies ſûres, qui la conduiſent à ſes fins (1).

Quand on parcourt d'un premier coup d'œil le nombre infini de ſes productions, on ſent aiſément que, pour les étudier avec fruit, ſaiſir leurs rapports, & les décrire avec exactitude, il faut les ranger dans un certain ordre, & les diſtribuer d'abord en un petit nombre de claſſes, telles que celles des animaux, des plantes, & des minéraux. Si l'on examine enſuite chacune de ces claſſes, on trouve que les êtres dont elles ſont compoſées, ayant entr'eux des reſſemblances, & des différences plus ou moins ſenſibles, doivent être diviſés & ſubdiviſés en pluſieurs eſpeces, juſqu'à ce qu'on parvienne aux individus.

Ces ſortes d'échelles ſeroient faciles à dreſſer, s'il étoit poſſible de reconnoître le paſſage d'une eſpece à l'autre. Mais de

(1) Ariſtot. de part. anim. lib. 1, cap. 5, tome 1, p. 975.

telles tranſitions, ſe faiſant d'une maniere imperceptible (1), on riſque à tout moment de confondre ce qui doit être diſtingué, & de diſtinguer ce qui doit être confondu. C'eſt le défaut des méthodes publiées juſqu'à préſent (2); dans quelques-uns de ces tableaux de diſtribution, on voit avec ſurpriſe certains oiſeaux rangés parmi les animaux aquatiques, ou dans une eſpece qui leur eſt également étrangere. Les auteurs de ces tableaux ſe ſont trompés dans le principe; ils ont jugé du tout par une partie: en prenant les aîles pour une différence ſpécifique, ils ont diviſé tous les animaux en deux grandes familles; l'une, de ceux qui ſont aîlés; l'autre de ceux qui ne le ſont pas; ſans s'appercevoir que parmi les individus d'une même eſpece, les fourmis, par exemple, il en eſt qui ſont doués de cet organe, d'autres qui en ſont privés (3).

La diviſion en animaux domeſtiques & ſauvages, quoique adoptée par quelques naturaliſtes, eſt également défectueuſe; car l'homme & les animaux dont il a ſu adoucir les mœurs, ne different pas ſpéci-

(1) Ariſtot. hiſt. anim. lib. 8, cap. 1, tome 1, p. 897.

(2) Id. de part. anim. lib. 1, cap. 2, tome 1, p. 971.

(3) Ariſtot. de part. anim. lib. 1, cap. 3, page 972.

ſiquement de l'homme, du cheval & du chien qui vivent dans les bois (1).

Toute diviſion, pour être exacte, doit établir une diſtinction réelle entre les objets qu'elle ſépare ; toute différence, pour être ſpécifique, doit réunir, dans une ſeule & même eſpece, tous les individus qui lui appartiennent (2) ; c'eſt-à-dire tous ceux qui ſont abſolument ſemblables, ou qui ne different que du plus au moins.

Comme ces conditions ſont très-difficiles à remplir (3), Ariſtote a conçu un plan de diſtribution qui réunit tous les avantages ſans aucun des inconvéniens des méthodes précédentes. Il l'expoſera dans un de ſes traités (4) ; & ce traité ſera certainement l'ouvrage d'un homme laborieux qui ne néglige rien, & d'un homme de génie qui voit tout *.

Parmi les obſervations dont il enrichira ſon hiſtoire des animaux, il en eſt quelques-unes qu'il m'a communiquées & que je vais rapporter pour vous inſtruire de la maniere dont on étudie à préſent la

(1) Id. ibid. cap. 3, t. 1, p. 972.
(2) Id. ibid. p. 971.
(3) Id. ibid. lib. 1, cap. 4, p. 974.
(4) Id. hiſt. anim. t. 1, p. 761.

* M. de Buffon a très-bien développé ce plan dans la préface du premier volume de l'hiſtoire naturelle.

nature. 1°. En enviſageant les animaux par rapport au climat, on a trouvé que les ſauvages ſont plus farouches en Aſie, plus forts en Europe, plus variés dans leurs formes en Afrique, où, ſuivant le proverbe, il paroît ſans ceſſe quelque nouveau monſtre (1); ceux qui vivent ſur les montagnes, ſont plus méchans que ceux des plaines (2). Je ne ſais pourtant ſi cette différence vient des lieux qu'ils habitent, plutôt que du défaut de vivres; car en Egypte où l'on pourvoit à la ſubſiſtance de pluſieurs ſortes d'animaux, les plus féroces & les plus doux vivent paiſiblement enſemble, & le crocodile flatte la main du prêtre qui le nourrit (3).

Le climat influe puiſſamment ſur leurs mœurs (4). L'excès du froid & de la chaleur, les rend agreſtes & cruels (5); les vents, les eaux, les alimens ſuffiſent quelquefois pour les altérer (6). Les nations du midi ſont timides & lâches; celles du nord courageuſes & confiantes: mais les premieres ſont plus éclairées, peut-être parce qu'elles ſont plus anciennes, peut être auſſi parce qu'elles ſont plus amollies. En

(1) Ariſt. hiſt. animal. lib. 8, cap. 28, t. 1, p. 920, A.
(2) Id. ibid. cap. 10, p. 920, C.
(3) Id ibid. lib. 9, cap. 1, p 923.
(4) Plat. de leg. lib. 5, t. 2, p. 747.
(5) Ariſtot. problem. ſect. 14, t. 2, p. 750.
(6) Plat. de leg. ibid.

effet, les ames fortes ſont rarement tourmentées du déſir inquiet de s'inſtruire (1).

La même cauſe qui produit ces différences morales parmi les hommes, agit encore ſur leur organiſation. Entre autres preuves, les yeux ſont communément bleus dans les pays froids & noirs dans les pays chauds (2).

2°. Les oiſeaux ſont très-ſenſibles aux rigueurs des ſaiſons (3). A l'approche de l'hiver ou de l'été, les uns deſcendent dans la plaine ou ſe retirent ſur les montagnes ; d'autres quittent leur demeure & vont au loin reſpirer un air plus tempéré. C'eſt ainſi que, pour éviter l'excès du froid & de la chaleur, le roi de Perſe tranſporte ſucceſſivement ſa cour au nord & au midi de ſon empire (4).

Le temps du départ & du retour des oiſeaux eſt fixé vers les équinoxes. Les plus foibles ouvrent la marche, preſque tous voyagent enſemble, & comme par tribus ; ils ont quelquefois un long chemin à faire avant que de parvenir à leur deſtination ; les grues viennent de Scythie, &

(1) Ariſtot. ibid. p. 752.
(2) Id. ibid. p. 751.
(3) Id. hiſt. animal. lib. 8, cap. 12, t. 1, p. 908.
(4) Xenoph. inſtit. Cyr. lib. 8, p. 233. Plut. de exil. t. 2, p. 604. Athen. lib. 12, p. 513. Ælian. de animal. lib. 3, cap. 13.

ſe rendent vers des marais qui ſont au-deſſus de l'Egypte, & d'où le Nil tire ſon origine : c'eſt là qu'habitent les Pygmées. Quoi ! repris-je, vous croyez aux Pygmées ? ſont-ils encore en guerre avec les grues, comme ils l'étoient du temps d'Homere (1) ? Cette guerre, répondit-il, eſt une fiction du poëte, qui ne ſera point adoptée par l'hiſtorien de la nature * ; mais les Pygmées exiſtent ; c'eſt une race d'hommes très-petits, ainſi que leurs chevaux ; ils ſont noirs & paſſent leur vie dans des cavernes, à la maniere des Troglodytes (2).

La même cauſe, ajouta Euclide, qui oblige certains oiſeaux à s'expatrier tous les ans, agit dans le ſein des eaux (3). Quand on eſt à Byſance, on voit, à des époques marquées, pluſieurs eſpeces de poiſſons, tantôt remonter vers le Pont-Euxin, tantôt deſcendre dans la mer Egée : ils vont en corps de nation, comme les oiſeaux ; & leur route, comme notre vie, eſt marquée par des piéges qui les attendent au paſſage.

---

(1) Homer. Iliad. lib. 3, v. 4.

* Ariſtote n'a point rapporté cette fable, quoique des auteurs l'en aient accuſé ſur la foi de la traduction latine.

(2) Ariſtot hiſt animal. lib. 8, cap. 12, page 907. Herodot. lib. 2, cap. 32. Nonnoſ. ap. Phot. page 8. Cteſias, ap eumd. page 144. Mém. de l'Acad. des Bell. Lettr. tome 28, p 306.

(3) Ariſtot. ibid. cap. 13, p. 909.

3°. On a fait des recherches ſur la durée de la vie des animaux, & l'on croit s'être apperçu que dans pluſieurs eſpeces, les femelles vivent plus long-temps que les mâles ; mais ſans nous attacher à cette différence, nous pouvons avancer que les chiens vont pour l'ordinaire juſqu'à 14 ou 15 ans, & quelquefois juſqu'à 20 (1) ; les bœufs à-peu-près au même terme (2) ; les chevaux, communément à 18 ou 20, quelquefois à 30 & même à 50 (3) ; les ânes, à plus de 30 (4) * ; les chameaux, à plus de 50 (5) **, quelques-uns juſques à 100 (6) ; les éléphans parviennent, ſuivant les uns, à 200 ans ; ſuivant les autres, à 300 (7). On prétendoit anciennement que le cerf vivoit quatre fois l'âge de la corneille, & cette derniere neuf fois l'âge de l'homme (8). Tout ce qu'on ſait de certain aujourd'hui à l'égard des cerfs, c'eſt que le temps de la geſtation, & leur rapide

(1) Id. ibid. lib. 6, cap. 20, t. 1, p. 878. Buff. hiſt. nat. t. 5, p. 225.
(2) Ariſtot. ibid. cap. 21, p. 879.
(3) Ariſtot hiſt. animal. lib. 6, cap. 22, p. 880.
(4) Id. ibid. cap. 26, p. 882.
* Suivant M. de Buffon, les ânes, comme les chevaux, vivent 25 ou 30 ans. (Hiſt. natur. t. 4, p. 226).
(5) Id. ibid. cap. 26, p. 882.
** Suivant M. de Buffon, 40 ou 50 ans (t. 2, p. 239).
(6) Id ibid. lib. 8, cap. 9, p. 906.
(7) Id. ibid.
(8) Heſiod. ap. Plut, de orac. def. t. 2, p. 415.

accroiſſement, ne permettent pas de leur attribuer une très-longue vie (1).

La nature fait quelquefois des exceptions à ſes loix générales. Les Athéniens vous citeront l'exemple d'un mulet qui mourut à l'âge de 80 ans. Lors de la conſtruction du temple de Minerve, on lui rendit ſa liberté, parce qu'il étoit extrêmement vieux, mais il continua de marcher à la tête des autres, les animant par ſon exemple, & cherchant à partager leurs peines. Un décret du peuple défendit aux marchands de l'écarter, quand il s'approcheroit des corbeilles de grains ou de fruits expoſées en vente (2).

4°. On a remarqué, ainſi que je vous l'ai dit, que la nature paſſe d'un genre & d'une eſpece à l'autre par des gradations imperceptibles (3), & que depuis l'homme juſqu'aux êtres les plus inſenſibles, toutes ſes productions ſemblent ſe tenir par une liaiſon continuelle. Prenons les minéraux qui forment le premier anneau de la chaîne.

Je ne vois qu'une matiere paſſive, ſtérile, ſans organes, & par conſéquent

(1) Ariſtot. ibid. lib. 6, cap. 29, p. 883.

(2) Ariſtot. hiſt. anim. lib. 6, cap. 24, p. 882. Plin. lib. 8, cap. 44, t. 1, p. 470. Plut. de ſolert. anim. §. 2, p. 970.

(3) Ariſtot. ibid. lib. 8, cap. 1, t. 1, p. 897.

ſans beſoins & ſans fonctions. Bientôt je crois diſtinguer dans quelques plantes une ſorte de mouvement, des ſenſations obſcures, une étincelle de vie, dans toutes une reproduction conſtante, mais privée de ſoins maternels qui la favoriſent. Je vais ſur les bords de la mer; & je douterois volontiers, ſi ces coquillages appartiennent au genre des animaux, ou à celui des végétaux. Je retourne ſur mes pas, & les ſignes de vie ſe multiplient à mes yeux. Voici des êtres qui ſe meuvent, qui reſpirent, qui ont des affections & des devoirs. S'il en eſt qui, de même que les plantes dont je viens de parler, furent dès leur enfance, abandonnés au haſard, il en eſt auſſi dont l'éducation fut plus ou moins ſoignée. Ceux-ci vivent en ſociété avec le fruit de leurs amours; ceux-là ſont devenus étrangers à leurs familles. Pluſieurs offrent à mes regards l'eſquiſſe de nos mœurs. Je trouve parmi eux des caracteres faciles, j'en trouve d'indomptables; des traits de douceur, de courage, d'audace, de barbarie, de crainte, de lâcheté, quelquefois même l'image de la prudence & de la raiſon. Nous avons l'intelligence, la ſageſſe & les arts; ils ont des facultés qui ſuppléent à ces avantages (1).

(1) Ariſtot. hiſt. anim. lib. 8, cap. 1, t. 1, p. 897; lib. 9, cap. 7, p 928.

Cette ſuite d'analogies nous conduit enfin à l'extrêmité de la chaîne, où l'homme eſt placé. Parmi les qualités qui lui aſſignent le rang ſuprême, j'en remarque deux eſſentielles : la premiere, eſt cette intelligence qui pendant ſa vie l'éleve à la contemplation des choſes céleſtes (1) ; la ſeconde eſt ſon heureuſe organiſation, & ſur-tout ce tact, le premier, le plus néceſſaire & le plus exquis de nos ſens (2), la ſource de l'induſtrie & l'inſtrument le plus propre à ſeconder les opérations de l'eſprit. C'eſt à la main, diſoit le philoſophe Anaxagore, que l'homme doit une partie de ſa ſupériorité (3).

GÉNIES.

Pourquoi, dis-je alors, placez-vous l'homme à l'extrêmité de la chaîne ? L'eſpace immenſe qui le ſépare de la divinité, ne ſeroit-il qu'un vaſte déſert ? Les Egyptiens, les mages de Chaldée, les Phrygiens, les Thraces, le rempliſſent

---

(1) Id. de mor. lib. 10, cap. 9, t. 2, p. 140.

(2) Ariſtot. de part. anim. lib. 2, cap 8, tome 1, p. 987. De ſenſ. cap. 4, t. 1, p. 668. Hiſt. anim. lib. 1, cap. 15, t. 1, p. 773. De anim. lib 2, cap 9, t. 1, p. 642 ; lib. 3, cap. 12, 661. Anonym. ap. Phot. p. 1316.

(3) Plut. de frat. amor. t. 2, p. 478.

d'habitans auſſi ſupérieurs à nous, que nous le ſommes aux brutes (1).

Je ne parlois, répondit Euclide, que des êtres viſibles. Il eſt à préſumer qu'il en exiſte au-deſſus de nous une infinité d'autres qui ſe dérobent à nos yeux. De l'être le plus groſſier, nous ſommes remontés par des degrés imperceptibles, juſqu'à notre eſpece; pour parvenir de ce terme juſqu'à la divinité, il faut ſans doute paſſer par divers ordres d'intelligences, d'autant plus brillantes & plus pures, qu'elles approchent plus du trône de l'Eternel.

Cette opinion, conforme à la marche de la nature, eſt auſſi ancienne que générale parmi les nations; c'eſt d'elles que nous l'avons empruntée; nous peuplons la terre & les cieux de génies auxquels l'être ſuprême a confié l'adminiſtration de l'univers (2). Nous en diſtribuons par-tout où la nature paroît animée, mais principalement dans ces régions qui s'étendent autour & au-deſſus de nous, depuis la terre juſqu'à la ſphere de la lune. C'eſt là

(1) Ariſtot. metaph. lib. 14, cap. 4, t 2, p. 1003. Plut. de orac. def. t. 2, p. 415.

(2) Pythag. ap. Diog. Laert. lib. 8, §. 32. Thaleſ. ap. eumd. lib. 1, §. 27. Id. ap. Ariſtot. de anim. lib. 1, cap. 8, t. 1, p. 628. Id. ap. Cicer. de leg. lib. 2, cap. 11, t. 3, p. 145. Plat. de leg. lib. 10, t. 2, p. 899.

qu'exerçant une immenſe autorité, ils diſpenſent la vie & la mort, les biens & les maux, la lumiere & les ténebres.

Chaque peuple, chaque particulier trouve dans ces agens inviſibles, un ami ardent à le protéger, un ennemi non moins ardent à le pourſuivre. Ils ſont revêtus d'un corps aérien (1); leur eſſence tient le milieu entre la nature divine & la nôtre (2); ils nous ſurpaſſent en intelligence, quelques-uns ſont ſujets à nos paſſions (3), la plupart à des changemens qui les font paſſer à un rang ſupérieur. Car le peuple innombrable des eſprits eſt diviſé en quatre claſſes principales; la 1re eſt celle des dieux, que le peuple adore, & qui réſident dans les aſtres; la 2e. celle des génies proprement dits; la 3e. celle des héros qui, pendant leur vie, ont rendu de grands ſervices à l'humanité; la 4e. celle de nos ames après qu'elles ſont ſéparées de leurs corps. Nous décernons aux trois premieres claſſes des honneurs, qui deviendront un jour le partage de la nôtre, & qui nous éleveront ſucceſſivement à la dignité des héros, des génies & des dieux (4).

---

(1) Plut. de orac. def. t. 2, p. 431.
(2) Plut. de orac. def t. 2, p. 415.
(3) Id. ibid. p. 416.
(4) Heſiod. ap. Plut. de orac. def. t. 2, page 415. Pythag. ap. Diog. Laert. lib. 8, § 23.

Euclide, qui ne comprenoit pas mieux que moi les motifs de ces promotions, ajouta que certains génies étoient, comme nous, dévorés de chagrins; comme nous, deſtinés à la mort (1). Je demandai quel terme on aſſignoit à leur vie. Suivant Héſiode, répondit-il, les nymphes vivent des milliers d'années; ſuivant Pindare, une Hamadriade meurt avec l'arbre qui la renferme dans ſon ſein (2).

On ne s'eſt pas aſſez occupé, repris-je, d'un objet ſi intéreſſant : il ſeroit pourtant eſſentiel de connoître l'eſpece d'autorité que ces intelligences exercent ſur nous : peut-être doit-on leur attribuer pluſieurs effets dont nous ignorons la cauſe; ce ſont elles peut-être qui amenent les événemens imprévus, ſoit dans les jeux de haſard, ſoit dans ceux de la politique. Je vous l'avouerai, je ſuis dégoûté de l'hiſtoire des hommes; je voudrois qu'on écrivît celle des êtres inviſibles. Voici quelqu'un, répondit Euclide, qui pourra vous fournir d'excellens mémoires.

Le pythagoricien Téléſiclès étant entré dans ce moment, il s'informa du ſujet de notre entretien, & parut ſurpris de ce que nous n'avions jamais vu de génies (3).

(1) Plut. ibid. p. 419.
(2) Plut de orac def. t. 2, p. 415.
(3) Ariſtot. ap. Apul. de deo Socr. t. 2, p. 85.

Il eſt vrai, dit-il, qu'ils ne ſe communiquent qu'aux ames depuis long-temps préparées par la méditation & par la priere. Il convint enſuite que le ſien l'honoroit quelquefois de ſa préſence, & que, cédant un jour à ſes inſtances réitérées, il le tranſporta dans l'empire des eſprits. Daignez, lui dis-je, nous raconter votre voyage, je vous en conjure *au nom de celui qui vous enſeigna la vertu des nombres*. 1. 2. 3. 4. (1). *. Téléſiclès ne fit plus de réſiſtance, & commença par ces mots :

Le moment du départ étant arrivé, je ſentis mon ame ſe dégager des liens qui l'attachoient au corps, & je me trouvai au milieu d'un nouveau monde de ſubſtances animées, bonnes ou malfaiſantes (2). gaies ou triſtes, prudentes ou étourdies ; nous les ſuivîmes pendant quelque temps, & je crus reconnoître qu'elles dirigent les intérêts des états & ceux des particuliers, les recherches des ſages & les opinions de la multitude (3).

(1) Jamblic cap. 28, page 127, cap. 29, page 138. Pythag. aur. carm. v. 47. Hieroc!. ibid. p. 170.

* C'eſt-à-dire, *au nom de Pythagore*. J'ai rapporté la formule du ſerment uſité parmi les diſciples de ce grand homme qui avoit découvert les propoſitions harmoniques dans ces nombres.

(2) Thal. Pythag. Plat. ap. Plut. de plac. philoſ. lib. 1, cap. 8, t. 2, p. 882.

(3) Moshem. in Cudw. cap. 4, §. 34, page 798. Bruck. t. 1, p. 1113.

Bientôt

Bientôt une femme de taille giganteſque, étendit ſes crêpes noirs ſous la voûte des cieux, & étant deſcendue lentement ſur la terre, elle donna ſes ordres au cortége dont elle étoit accompagnée. Nous nous gliſſâmes dans pluſieurs maiſons; le ſommeil & ſes miniſtres y répandoient des pavots à pleines mains; & tandis que le ſilence & la paix s'aſſeyoient doucement auprès de l'homme vertueux, les remords & les ſpectres ſecouoient avec violence le lit du ſcélérat. Platon écrivoit ſous la dictée du génie d'Homere, & des ſonges agréables voltigeoient autour de la jeune Lycoris.

L'aurore & les heures ouvrent les barrieres du jour, me dit mon conducteur; il eſt temps de nous élever dans les airs. Voyez les génies tutélaires d'Athenes, de Corinthe, de Lacédémone, planer circulairement au-deſſus de ces villes (1); ils en écartent, autant qu'il eſt poſſible, les maux dont elles ſont menacées; cependant leurs campagnes vont être dévaſtées; car les génies du midi, enveloppés de nuages ſombres, s'avancent en grondant contre ceux du nord. Les guerres ſont auſſi fréquentes dans ces régions que dans les vôtres, & le combat des Titans & des

(1) Pauſan. lib. 8, cap. 10, page 620. Clem. Alex. cohort ad gent. p 35.

Typhons ne fut que celui des deux peuplades des genies (1).

Obſervez maintenant ces agens empreſſés, qui d'un vol auſſi rapide, auſſi inquiet que celui de l'hirondelle, raſent la terre, & portent de tous côtés des regards avides & perçans ; ce ſont les inſpecteurs des choſes humaines ; les uns répandent leurs douces influences ſur les mortels qu'ils protégent (2) ; les autres détachent contre les forfaits l'implacable Néméſis (3). Voyez ces médiateurs, ces interpretes, qui montent & deſcendent ſans ceſſe, ils portent aux dieux vos vœux & vos offrandes ; ils vous rapportent les ſonges heureux ou funeſtes, & les ſecrets de l'avenir (4), qui vous ſont enſuite révélés par la bouche des oracles.

O mon protecteur ! m'écriai-je tout-à-coup, voici des êtres dont la taille & l'air ſiniſtre inſpirent la terreur ; ils viennent à nous. Fuyons, me dit-il ; ils ſont malheureux, le bonheur des autres les irrite, & ils n'épargnent que ceux qui paſſent

---

(1) Plut. de Iſid. tome 2, page 360. Id. de orac. def. p. 421.

(2) Plut. de orac. def. p. 417. Heſiod ibid.

(3) Tim. Locr. in oper. Plat. t. 3, p 105.

(4) Plat. in conviv. t. 3, p. 202 & 203. Plut. de Iſid. t. 2, p. 361. Id. de orac. def. page 416. Diog. Laert. lib. 8, §. 32.

leur vie dans les ſouffrances & dans les pleurs (1).

Echappés à leur fureur, nous trouvâmes d'autres objets non moins affligeans : Até, la déteſtable Até, ſource éternelle des diſſentions qui tourmentent les hommes, marchoit fièrement au-deſſus de leur tête, & ſouffloit dans leur cœur l'outrage & la vengeance (2). D'un pas timide, & les yeux baiſſés, les prieres ſe traînoient ſur ſes traces, & tâchoient de ramener le calme par-tout où la diſcorde venoit de ſe montrer (3). La gloire étoit pourſuivie par l'envie, qui ſe déchiroit elle-même les flancs ; la vérité, par l'impoſture, qui changeoit à chaque inſtant de maſque ; chaque vertu, par pluſieurs vices, qui portoient des filets ou des poignards.

La fortune parut tout-à-coup ; je la félicitai des dons qu'elle diſtribuoit aux mortels. Je ne donne point, me dit-elle d'un ton ſévere ; mais je prête à groſſe uſure (4). En proférant ces paroles, elle trempoit les fleurs & les fruits qu'elle tenoit d'une main, dans une coupe empoiſonnée qu'elle ſoutenoit de l'autre.

Alors paſſerent auprès de nous deux

(1) Xenocr. ap. Plut. de Iſid. t. 2, p. 361.
(2) Homer. iliad. lib. 19, v. 91.
(3) Id. ibid. lib. 9, v. 500.
(4) Bion. ap. Stob. ſerm. 103, p. 563.

puiſſantes divinités qui laiſſoient après elles de longs ſillons de lumiere. C'eſt l'impétueux Mars & la ſage Minerve, me dit mon conducteur : deux armées ſe rapprochent en Béotie ; la déeſſe va ſe placer auprès d'Epaminondas, chef des Thébains ; & le dieu court ſe joindre aux Lacédémoniens, qui ſeront vaincus ; car la ſageſſe doit triompher de la valeur.

Voyez en même temps ſe précipiter ſur la terre ce couple de génies, l'un bon, l'autre mauvais ; ils doivent s'emparer d'un enfant qui vient de naître ; ils l'accompagneront juſqu'au tombeau : dans ce premier moment, ils chercheront, à l'envi, à le douer de tous les avantages ou de toutes les difformités du cœur & de l'eſprit : dans le cours de ſa vie, à le porter au bien ou au mal, ſuivant que l'influence de l'un prévaudra ſur celle de l'autre (1).

Cependant je voyois monter & deſcendre des êtres dont les traits me paroiſſoient plus groſſiers que ceux des génies. J'appris que c'étoient les ames qui alloient s'unir à des corps mortels, ou qui venoient de les quitter. Il en parut tout-à-coup de nombreux eſſaims ; ils ſe ſuivoient par intervalles, & ſe répandoient dans les

(1) Empedocl. ap. Plut. de anim. tranquil. tome 2, p. 474 Xenocr. & Plut. ap. eumd. de orac. def. pag. 419. Van Dale de orac. p. 6.

plaines des airs, comme ces amas de pouſſiere blanchâtre, qui tourbillonnent dans nos campagnes. La bataille a commencé, me dit le génie; le ſang coule à gros bouillons. Aveugles & malheureux mortels! Voilà les ames des Lacédémoniens & des Thébains, qui viennent de périr dans les champs de Leuctres. Où vont-elles? lui dis-je. Suivez-moi, répondit-il, & vous en ſerez inſtruit.

Nous franchîmes les limites de l'empire des ténébres & de la mort; &, nous étant élancés au-delà de la ſphere de la lune, nous parvînmes aux régions qu'éclaire un jour éternel. Arrêtons-nous un inſtant, me dit le guide; jettez les yeux ſur le magnifique ſpectacle qui vous entoure; écoutez l'harmonie divine qui produit la marche réguliere des corps céleſtes (1); voyez comme à chaque planete, à chaque étoile, eſt attaché un génie qui dirige ſa courſe. Ces aſtres ſont peuplés d'intelligences ſublimes & d'une nature ſupérieure à la nôtre.

Pendant que, les yeux fixés ſur le ſoleil, je contemplois avec raviſſement le génie dont le bras vigoureux pouſſoit ce globe étincelant dans la carriere qu'il décrit (2),

(1) Jamblic. de vit Pythag. cap. 15, page 52. Empedocl. ap. Porphyr. de vit. Pythag. p. 35.

(2) Plat. de leg. lib. 10, t. 2, p. 819.

je le vis écarter avec fureur la plupart des ames que nous avions rencontrées, & ne permettre qu'au plus petit nombre de ſe plonger dans les flots bouillonnans de cet aſtre (1). Ces dernieres, moins coupables que les autres, diſoit mon conducteur, ſeront purifiées par la flamme; elles s'envoleront enſuite dans les différens aſtres, où elles furent diſtribuées lors de la formation de l'univers. Elles y reſteront en dépôt juſqu'à ce que les loix de la nature les rappellent ſur la terre pour animer d'autres corps (2). Mais celles que le génie vient de repouſſer, lui dis-je, qu'elle ſera leur deſtinée? Elles vont ſe rendre au champ de la vérité, répondit-il; des juges integres condamneront les plus criminelles aux tourmens du Tartare (3); les autres, à des courſes longues & déſeſpérantes. Alors, dirigeant mes regards, il me montra des millions d'ames, qui, depuis des milliers d'années erroient triſtement dans les airs, & s'épuiſoient en vains efforts pour obtenir un aſyle dans un des globes céleſtes (4). Ce ne ſera me dit-il, qu'après ces rigoureuſes épreuves

(1) Porphyr. de abſtin. lib. 4, §. 10, p. 329. Brucker. t. 1, p. 296.

(2) Plat. in Tim. t. 3, p. 42.

(3) Axioch. ap. Plat t. 3, p. 371.

(4) Empedocl ap. Plut. de vitand. ære alien. tome 2, p. 83. Diog. Laert. lib. 8, §. 77.

qu'elles parviendront, ainſi que les premieres, au lieu de leur origine (1).

Touché de leur infortune, je le priai de m'en dérober la vue, & de me conduire au loin vers une enceinte, d'où s'échappoient les rayons d'une lumiere plus éclatante. J'eſpérois entrevoir le ſouverain de l'univers entouré des aſſiſtans de ſon trône, de ces êtres purs que nos philoſophes appellent nombres, idées éternelles, génies immortels (2). Il habite des lieux inacceſſibles aux mortels, me dit le génie, offrez-lui votre hommage, & deſcendons ſur la terre.

Après que Téléſiclès ſe fut retiré, je dis à Euclide: Quel nom donner au récit que nous venons d'entendre? Eſt-ce un ſonge? eſt-ce une fiction? L'un ou l'autre, répondit-il; mais enfin, Téléſiclès n'a preſque rien avancé qui ne ſoit conforme aux opinions des philoſophes: il faut lui rendre juſtice; il pouvoit, en adoptant celles de la multitude, augmenter conſidérablement la population des airs, nous parler de ces ombres, que l'art des devins ou des ſorciers attire du fond des tombeaux (3); de ces ames infortunées qui s'agitent tumul-

(1) Plat. in Tim. t. 3, p. 42.

(2) Anonym. de vit. Pythag. ap. Phot. p. 1316. Beauſobr. hiſt. du manich. t. 1, p. 576.

(3) Homer. odyſſ. lib. 11, v. 37.

tueuſement autour de leurs corps privés de ſépulture ; de ces dieux & de ces fantômes qui rôdent la nuit dans les rues, pour effrayer les enfans ou pour les dévorer (1).

Je lui ſais gré de cette modération, repris-je, mais j'aurois ſouhaité qu'il ſe fût un peu plus étendu ſur la nature de cet être bienfaiſant auquel j'appartiens. Dieu l'a commis, à ce qu'on prétend, pour veiller ſur mes ſentimens & ſur mes actions (2) ; pourquoi ne m'eſt-il pas permis de le connoître & de l'aimer ? Téléſiclès vous a répondu d'avance, dit Euclide : Le bonheur de voir les génies n'eſt réſervé qu'aux ames pures. — J'ai oui cependant citer des apparitions dont tout un peuple avoit été témoin. — Sans doute, & telle eſt celle dont la tradition s'eſt conſervée en Italie, & qu'on eut autrefois l'attention de repréſenter dans un tableau que j'ai vu. Attendez-vous à un tiſſu d'abſurdités ; elles vous montreront du moins juſqu'à quel excès on a porté quelquefois l'impoſture & la crédulité.

Ulyſſe ayant abordé à Témèſe, ville des Brutiens, un de ſes compagnons, nommé Polités, fut maſſacré par les habitans, qui,

(1) Plat. de rep. lib. 2, tome 2, page 381. Theocr. idyl. 15, v. 40.

(2) Plat. de leg. lib. 10, t. 2, p. 903 & 906.

bientôt

bientôt après, éprouverent tous les fléaux de la vengeance céleſte. L'oracle, interrogé, leur ordonna d'appaiſer le génie de Politès, d'élever en ſon honneur un édifice ſacré, & de lui offrir tous les ans la plus belle fille de la contrée. Ils obéirent, & jouirent d'un calme profond. Vers la 66e. olympiade, un fameux athlete, nommé Euthyme, arriva au moment qu'on venoit d'introduire dans le temple une de ces malheureuſes victimes. Il obtint la permiſſion de la ſuivre, &, frappé de ſes attraits, il lui demanda ſi elle conſentiroit à l'épouſer, dès qu'il auroit briſé ſes chaînes. Elle y conſentit; le génie parut, & ayant ſuccombé ſous les coups de l'athlete, il renonça au tribut qu'on lui avoit offert pendant ſept à huit ſiecles, & alla ſe précipiter dans la mer voiſine (1).

(1) Strab. lib. 6, page 255. Pauſan. lib. 6, cap. 6, page 419.

FIN DU CHAPITRE SOIXANTE-QUATRIEME.

CHAPITRE LXV.

Suite de la Bibliothéque. L'Hiſtoire.

LE lendemain, Euclide me voyant arriver de bonne heure: Vous ne raſſurez, me dit-il; je craignois que vous ne fuſſiez dégoûté de la longueur de notre derniere ſéance: nous allons aujourd'hui nous occuper des hiſtoriens, & nous ne ſerons point arrêtés par des opinions & par des préceptes. Pluſieurs auteurs ont écrit l'hiſtoire, aucun ne s'eſt expliqué ſur la maniere de l'écrire, ni ſur le ſtyle qui lui convient (1).

Nous placerons à leur tête Cadmus, qui vivoit il y a environ deux ſiecles, & qui ſe propoſa d'éclaircir les antiquités de Milet, ſa patrie (2); ſon ouvrage fut abrégé par Bion de Proconneſe (3).

Depuis Cadmus, nous avons une ſuite non interrompue d'hiſtoriens. Je cite parmi les plus anciens, Eugéon de Samos, Deïochus de Proconneſe, Eudémus de Paros,

(1) Cicer. de orat. lib. 2, cap. 15, t. 1, p. 206.
(2) Suid. in *Kadm.*
(3) Clem. Alex. ſtrom. lib. 6, page 752.

Démoclès de Pygele (1). Quand je lus ces auteurs, dis-je alors, non-ſeulement je fus révolté des fables abſurdes qu'ils rapportent; mais, à l'exception des faits dont ils ont été les témoins, je les rejettai tous. Car enfin, dès qu'ils ont été les premiers à nous les tranſmettre, dans quelles ſources les avoient-ils puiſés.

Euclide me répondit : Ils ſubſiſtoient dans la tradition qui perpétue d'âge en âge le ſouvenir des révolutions qui ont affligé l'humanité; dans les écrits des prêtres qui avoient conſervé la gloire des héros, les généalogies des ſouverains, l'origine & les émigrations de pluſieurs peuples (2); dans ces longues inſcriptions qui contenoient des traités entre les nations (3), & l'ordre ſucceſſif des miniſtres attachés aux principaux temples de la Grece (4); dans les fêtes, les ſtatues, les autels, les édifices conſacrés à l'occaſion de certains événemens que l'aſpect continuel des lieux & des cérémonies ſembloit renouveler tous les ans.

Il eſt vrai que le récit de ces évé-

(1) Dionyſ. Halic. de Thucyd. jud. tome 6, page 818.
(2) Mém. de l'Acad. des Bell. Lett. tome 6, page 165.
(3) Tacit. ann. 4, cap. 43.
(4) Thucyd. lib. 2, cap. 2, Schol. ibid. Dionyſ. Halic. antiq. Roman. lib. 1, tome 1, page 181. Polyb. excerpt. page 50. Mém. de l'Acad. des Bell. Lett. tome 23. p. 394.

nemens s'étoit, peu-à-peu, chargé des circonſtances merveilleuſes, & que nos premiers hiſtoriens adopterent ſans examen cet amas confus de vérités & d'erreurs. Mais bientôt, Acuſilaüs, Phérécide, Hécatée, Xanthus, Hellanicus & d'autres encore, montrerent plus de critique ; & s'ils ne débrouillerent pas entiérement le chaos, ils donnerent au moins l'exemple du mépris que méritent les fictions des premiers ſiecles.

Voici l'ouvrage dans lequel Acuſilaüs, en rapportant les généalogies des anciennes familles royales (1), remonte aux ſiecles antérieurs, à la guerre de Troye, & juſqu'à Phoronée roi d'Argos. Je le ſais, répondis-je, & j'ai bien ri, quand j'ai vu cet auteur, & ceux qui l'ont ſuivi, nommer Phoronée le premier des humains (2); cependant Acuſilaüs mérite de l'indulgence, s'il rapproche trop de nous l'origine du genre humain, il releve celle de l'Amour, qu'il regarde comme un des plus anciens des dieux, & qu'il fait naître avec le monde (3).

Peu de temps après Acuſilaüs, dit Euclide, floriſſoit Phérécide d'Athenes, ou

(1) Suid. in *Acouſil.*

(2) Clem. Alex. ſtrom. lib. 1, page 380. Solon ap. Plat. in Tim. t. 3, page 22.

(3) Plat. in conv. tome 3, page 178.

plutôt de Léros, une des îles Sporades (1); il a recueilli les traditions relatives à l'ancienne hiſtoire d'Athenes, & par occaſion à celle des peuples voiſins (2). Son ouvrage contient des détails intéreſſans, tels que la fondation de pluſieurs villes, & les émigrations des premiers habitans de la Grece (3); ſes généalogies ont un défaut qui, dans l'origine des ſociétés, aſſuroit la gloire d'une maiſon. Après être parvenus aux ſiecles les plus réculés, elles ſe dénouent par l'intervention de quelque divinité. On y voit, par exemple, qu'Orion étoit fils de Neptune & d'Euriale; Triptoleme fils de l'Océan & de la Terre (4).

Vers le même temps, parurent Hécatée de Milet & Xanthus de Lydie. Ils jouirent l'un & l'autre d'une réputation, affoiblie & non détruite par les travaux de leurs ſucceſſeurs. Le premier, dans ſon hiſtoire & dans ſes généalogies, ſe propoſa de même d'éclaircir les antiquités des Grecs. Il a quelquefois l'attention de les diſcuter & d'en écarter le merveilleux. « Voici, » dit-il au commencement de ſon hiſtoire » ce que raconte Hécatée de Milet: j'écris

(1) Salm. in Plin. page 846. Voſſ. de hiſt. Græc. lib. 4, page 445. Mém. de l'Acad. des Bell. Let. tome 29, page 67.

(2) Suid. in *Pher.* Schol. Apoll. Rhop. paſſim.

(3) Dionyſ. Halic. antiq. Rom. lib 1, t. 1, p. 35.

(4) Apollod. biblioth. lib. 1, pag. 15 & 17.

» ce qui me paroît vrai. Les Grecs, à mon » avis, ont rapporté beaucoup de choſes » contradictoires & ridicules (1). » Croiroit-on qu'après cette promeſſe, il accorde le don de la parole au bélier, qui tranſporta Phrixus en Colchide (2)?

L'hiſtoire ne s'étoit encore occupée que de la Grece. Hécatée étendit ſon domaine; il parcourut l'Egypte & d'autres contrées juſqu'alors inconnues (3). Sa deſcription de la terre ajouta de nouvelles lumieres à la géographie (4), & fournit des matériaux aux hiſtoriens qui l'ont ſuivi (5).

Voici l'hiſtoire de Lydie par Xanthus, écrivain exact & très inſtruit des antiquités de ſon pays (6); elle eſt accompagnée de pluſieurs ouvrages qu'Hellanicus de Lesbos a publiés ſur les différentes nations de la Grece (7). Cet auteur, qui mourut dans la vingt-unieme année de la guerre du

---

(1) Demer. Phal de eloc cap. 12.
(2) Mém. de l'Acad. des Bell Lett. tome 6, p. 478.
(3) Herodot. lib. 2, cap. 143. Agathem. de geogr. lib. 1, cap. 1.
(4) Strab. lib. 1, p. 1 & 7; lib. 6, page 271; lib. 12, page 550.
(5) Porph. ap. Euſeb. præp. evang. lib. 10, cap. 3, page 466.
(6) Dionyſ. Halic. antiq. Rom. lib. 1, tome 1, page 73.
(7) Voſſ. de hiſt. Græc. lib. 1, cap. 1, page 7; lib. 4, cap. 5, page 448.

Péloponeſe (1) *, manque, quelquefois d'ordre & d'étendue (2); mais il termine avec honneur la claſſe de nos premiers hiſtoriens.

Tous s'étoient bornés à tracer l'hiſtoire d'une ville ou d'une nation; tous ignoroient l'art de lier à la même chaîne les événemens qui intéreſſent les divers peuples de la terre, & de faire un tout régulier, de tant de parties détachées. Hérodote eut le mérite de concevoir cette grande idée, & de l'exécuter. Il ouvrit aux yeux des Grecs les annales de l'univers connu, & leur offrit ſous un même point de vue, tout ce qui s'étoit paſſé de mémorable dans l'eſpace d'environ 240 ans (3). On vit alors, pour la premiere fois, une ſuite de tableaux qui, placés les uns auprès des autres, n'en devenoient que plus effrayans: les nations, toujours inquietes & en mouvement, quoique jalouſes de leur repos, déſunies par l'intérêt, & rapprochées par la guerre, ſoupirant pour la liberté, & gémiſſant ſous la tyrannie; par-tout le crime triomphant, la vertu pourſuivie, la terre abreuvée de ſang, & l'empire de la deſtruction établie d'un bout du monde à l'autre. Mais la main

(1) Mém. de l'Acad. des Bell. Lett. tome 29, p. 70.
* Vers l'an 410 avant J. C.
(2) Thucyd. lib. 1, cap. 97.
(3) Dionyſ. Halic. de Thucyd. judic. tome 6, p. 820.

qui peignit ces tableaux, ſut tellement en adoucir l'horreur par les charmes du coloris & par des images agréables; aux beautés de l'ordonnance, elle joignit tant de graces, d'harmonie & de variétés; elle excita ſi ſouvent cette douce ſenſibilité, qui ſe réjouit du bien, & s'afflige du mal (1), que ſon ouvrage fut regardé comme une des plus belles productions de l'eſprit humain.

Permettez moi de haſarder une réflexion. Il ſemble que dans les lettres, ainſi que dans les arts, les talens entrent d'abord dans la carriere, & luttent pendant quelque temps contre les difficultés. Après qu'ils ont épuiſé leurs efforts, il paroît un homme de génie qui va poſer le modele au-delà des bornes connues. C'eſt ce que fit Homere pour le poëme épique; c'eſt ce qu'a fait Hérodote pour l'hiſtoire générale. Ceux qui viendront après lui, pourront ſe diſtinguer par des beautés de détail, & par une critique plus éclairée: mais pour la conduite de l'ouvrage & l'enchaînement des faits, ils chercheront ſans doute moins à le ſurpaſſer qu'à l'égaler.

Quant à ſa vie, il ſuffira d'obſerver qu'il nâquit dans la ville d'Halicarnaſſe en Carie, vers la 4e. année de la 73 olympiade (2)*;

(1) Dionyſ. Halic. epiſt. ad Pomp. tome 6, page 774.
(2) Scalig. ad Euſeb. page 120, Curſin. faſt. Att. ome 3, page 157.
* Vers l'an 484 avant J. C.

qu'il voyagea dans la plupart des pays dont il vouloit écrire l'hiſtoire ; que ſon ouvrage, lu dans l'aſſemblée des jeux Olympiques, & enſuite dans celle des Athéniens, y reçut des applaudiſſemens univerſels (1); & que forcé de quitter ſa patrie, déchirée par des factions, il alla finir ſes jours dans une ville de la grande Grece (2).

Dans le même ſiecle vivoit Thucydide, plus jeune qu'Hérodote, d'environ 13 ans (3). Il étoit d'une des premieres familles d'Athenes (4): placé à la tête d'un corps de troupes, il tint pour quelque temps en reſpect celles de Braſidas, le plus habile général de Lacédémone (5); mais ce dernier ayant ſurpris la ville d'Amphipolis, Athenes ſe vengea ſur Thucydide, d'un revers qu'il n'avoit pu prévenir.

Pendant ſon exil qui dura 20 ans (6), il raſſembla des matériaux pour l'hiſtoire de la guerre du Péloponeſe, & n'épargna ni ſoins ni dépenſes pour connoître non-ſeulement les cauſes qui la produiſirent,

---

(1) Lucian. in Herodot. tome 1, page 833. Euſeb. chron. p. 169. Plut. de Herod. malign. tome 2, p. 862.
(2) Suid. in *Erodot.*
(3) Pamph. ap. Aul. Gell. lib. 15, cap. 23.
(4) Marcell. vit. Thucyd.
(5) Thucyd. lib. 4, cap. 107.
(6) Id. lib. 5, cap. 26.

mais encore les intérêts particuliers qui la perpétuerent (1). Il ſe rendit chez les différentes nations ennemies, conſulta partout les chefs de l'adminiſtration, les généraux, les ſoldats, & fut lui-même témoin de la plupart des événemens qu'il avoit à décrire. Son hiſtoire qui comprend les 21 premieres années de cette fatale guerre, ſe reſſent de ſon amour extrême pour la vérité, & de ſon caractere qui le portoit à la réflexion. Des Athéniens, qui l'avoient vu après ſon retour de l'exil, m'ont aſſuré qu'il étoit aſſez ſérieux, penſant beaucoup, & parlant peu (2).

Il étoit plus jaloux d'inſtruire que de plaire, d'arriver à ſon but que de s'en écarter par des digreſſions (3); auſſi ſon ouvrage n'eſt point, comme celui d'Hérodote, une eſpece de poëme, où l'on trouve les traditions des peuples ſur leur origine, l'analyſe de leurs uſages & de leurs mœurs, la deſcription des pays qu'ils habitent, & des traits d'un merveilleux qui réveille preſque toujours l'imagination, ce ſont des annales, ou ſi l'on veut, les mémoires d'un militaire, qui tout à la-fois homme d'état & philoſophe, a mêlé, dans ſes

(1) Marcell. vit. Thucyd.
(2) Id. ibid.
(3) Thucyd. lib. 1, cap. 22. Quintil. lib. 10, cap. 1; page 634.

récits & dans ſes harangues, les principes de ſageſſe qu'il avoit reçus d'Anaxagore, & les leçons d'éloquence qu'il tenoit de l'orateur Antiphon (1). Ses réflexions ſont ſouvent profondes, toujours juſtes : ſon ſtyle énergique, concis, & par-là même quelquefois obſcur (2), offenſe l'oreille par intervalles, mais il fixe ſans ceſſe l'attention, & l'on diroit que ſa dureté fait ſa majeſté (3). Si cet auteur eſtimable emploie des expreſſions ſurannées, ou des mots nouveaux, c'eſt qu'un eſprit tel que le ſien, s'accommode rarement de la langue que tout le monde parle. On prétend qu'Hérodote, pour des raiſons perſonnelles, a rapporté des traditions injurieuſes à certains peuples de la Grece (4). Thucydide n'a dit qu'un mot de ſon exil, ſans ſe défendre, ſans ſe plaindre (5), & a repréſenté, comme un grand homme, Braſidas, dont la gloire éclipſa la ſienne, & dont les ſuccès cauſerent ſa diſgrace. L'hiſtoire de Thucydide fut continuée avec ſuccès par Xénophon, que vous avez connu (6).

(1) Marcell. vit. Thucyd.

(2) Cicer. de orat. lib. 2, cap. 13 & 22, t. 1, p. 204 & 214. Id. de clar. orat. cap. 83, tome 1, page 406. Id. orat. cap. 9, page 426. Dionyſ. Halic. de Thucyd. jud. tome 6, page 867.

(3) Demetr. Phal. de eloc. cap. 48 & 49.

(4) Plut. de Herodot. malign. tome 2, page 854.

(5) Thucyd. lib. 5, cap. 26.

(6) Xenoph. hiſt. Græc. page 428.

Hérodote, Thucydide & Xénophon ſeront ſans doute regardés, à l'avenir, comme les principaux de nos hiſtoriens, quoiqu'ils différent eſſentiellement par le ſtyle; & ſur-tout, dis je alors, par la maniere dont ils enviſagent communément les objets. Hérodote voit par-tout une divinité jalouſe, qui attend les hommes & les empires au point de leur élévation, pour les précipiter dans l'abyme (1): Thucydide ne découvre dans les revers que les fautes des chefs de l'adminiſtration ou de l'armée: Xénophon attribue preſque toujours à la faveur ou à la colere des dieux, les bons ou les mauvais ſuccès. Ainſi tout dans le monde dépend de la fatalité, ſuivant le premier, de la prudence, ſuivant le ſecond, de la piété envers les dieux, ſuivant le troiſieme. Tant il eſt vrai que nous ſommes naturellement diſpoſés à tout rapporter à un petit nombre de principes favoris.

Euclide pourſuivit: Hérodote avoit ébauché l'hiſtoire des Aſſyriens & des Perſes; ſes erreurs ont été relevées par un auteur qui connoiſſoit mieux que lui ces deux célébres nations. C'eſt Ctéſias de Cnide, qui a vécu de notre temps. Il fut médecin du roi Artaxerxès, & fit un long ſéjour à la cour de Suze (2): il nous a

(1) Herodot. lib. 1, cap. 32; lib. 3, cap. 40, &c.
(2) Phot. bibl. page 105.

communiqué ce qu'il avoit trouvé dans les archives de l'empire (1), ce qu'il avoit vu, ce que lui avoient tranſmis des témoins oculaires (2); mais s'il eſt plus exact qu'Hérodote (3), il lui eſt inférieur quant au ſtyle, quoique le ſien ait beaucoup d'agrémens (4), & ſe diſtingue ſur-tout par une extrême clarté (5). Entre pluſieurs autres ouvrages (6) Ctéſias nous a laiſſé une hiſtoire des Indes, où il traite des animaux & des productions naturelles de ces climats éloignés. Mais comme il n'eut pas d'aſſez bons mémoires, on commence à douter de la vérité de ſes récits (7).

Voici les antiquités de la Sicile, la vie de Denys l'Ancien & celle de ſon fils, par Phyliſtus (8), mort il y a quelques années après avoir vu diſſiper la flotte qu'il commandoit au nom du plus jeune de ces princes. Phyliſtus avoit des talens qui l'ont en quelque façon, rapproché de Thucy-

(1) Diod. Sic. lib. 2, page 118.
(2) Phot. ibid. page 108.
(3) Mém. de l'Acad. des Bell. Lett. tome 6, page 176; tome 14, page 247.
(4) Dionyſ. Halic. de compoſ. verb. tome 5, p. 53.
(5) Demetr. Phal. de eloc. cap. 218.
(6) Fabr. bibl. Græc. tome 1, page 881.
(7) Ariſtot. hiſt. animal. lib. 8, cap. 28, tome 1, page 919. Id. de gener. animal. lib. 2, cap. 2, page 1076. Lucian. ver. hiſt. lib. 1, tome 2, page 71.
(8) Suid. in *Phyliſt.* Diod. Sic. lib. 15, page 397.

dide (1) ; mais il n'avoit pas les vertus de Thucydide. C'eſt un eſclave qui n'écrit que pour flatter les tyrans (2), & qui montre à chaque inſtant, qu'il eſt encore plus ami de la tyrannie que des tyrans mêmes.

Je termine ici cette énumération déjà trop longue. Vous ne trouverez peut-être pas un peuple, une ville, un temple célébre, qui n'ait ſon hiſtorien. Quantité d'écrivains s'exercent actuellement dans un genre : je vous citerai Ephore & Théopompe qui s'y ſont déjà ſignalés ; deux Béotiens, nommés Anaxis & Dionyſiodore, qui viennent de publier l'hiſtoire de la Grece (3); Anaximene de Lampſaque qui nous a donné celle des Grecs & des Barbares, depuis la naiſſance du genre humain, juſqu'à la mort d'Epaminondas (4).

Un titre ſi pompeux, lui dis-je, me préviendroit contre l'ouvrage : votre chronologie ſe traîne avec peine à cinq ou ſix ſiecles au-delà de la guerre de Troye ; après quoi les temps finiſſent pour vous : à l'exception d'un petit nombre de peuples étrangers, le reſte de la terre vous eſt inconnu. Vous

(1) Cicer de orat. lib. 2, cap. 13, tome 1, page 275.
(2) Dionyſ. Halic. de priſc. ſcript. t. 5, p. 427. Tim. & Ephor. ap. Plut. in Dion. t 1, p. 974
(3) Diod. Sic. lib. 15, page 403.
(4) Id. ibid. page 397.

n'appercevez qu'un point dans la durée ainſi que dans l'eſpace, & votre auteur prétend nous inſtruire de ce qui s'eſt fait dans les ſiecles & les pays les plus éloignés!

Quand on connoît les titres d'ancienneté que les Egyptiens & les Chaldéens produiſent en leur faveur, de quel œil de pitié regarde-t-on l'imperfection & la nouveauté des vôtres! Combien furent ſurpris les prêtres de Saïs, lorſqu'ils entendirent Solon leur étaler vos traditions, leur parler du regne de Phoronée, du déluge de Deucalion & de tant d'époques ſi récentes pour eux, ſi anciennes pour lui! « Solon, Solon, » lui dit un de ces prêtres, vos Grecs ne » ſont que des enfans (1). »

Ils n'ont pas ceſſé de l'être depuis. Les uns ne cherchent dans un hiſtorien que les charmes du ſtyle; les autres, que des aventures ſurnaturelles & puériles (2): d'autres dévorent avec intérêt ces fatigantes liſtes de noms inconnus & de faits ſtériles, qui, étayés d'un long amas de fables & de prodiges, rempliſſent preſque entiérement votre ancienne hiſtoire; cette hiſtoire ſur laquelle Homere avoit répandu un éclat immortel, à laquelle vos chroniqueurs n'ont ajouté que l'ennui le plus exceſſif.

Je voudrois que déſormais vos auteurs

(1) Plat. in Crit. tome 2, page 22.
(2) Iſocr. panathen. tome 2, p. 180.

ne s'occupaſſent que des deux ou trois derniers ſiècles, & que les temps antérieurs reſtaſſent en proie aux poëtes. Vous avez interprété la penſée d'Iſocrate, me dit Euclide ; il engagea deux de ſes diſciples, Ephore & Théopompe, à ſe conſacrer uniquement à l'hiſtoire (1). Ephore eſt lent & incapable de pénibles recherches ; Théopompe, actif, ardent, & propre aux diſcuſſions (2) : que fit Iſocrate ? il lâcha le premier ſur l'hiſtoire ancienne, & deſtina le ſecond à l'hiſtoire moderne.

Ephore & Théopompe arriverent dans ce moment, Euclide qui les attendoit, me dit tout bas qu'ils devoient nous lire quelques fragmens des ouvrages dont ils s'occupoient alors : ils amenoient avec eux deux ou trois de leurs amis ; Euclide en avoit invité quelques-uns des ſiens. Avant qu'ils fuſſent tous réunis, les deux hiſtoriens déclarerent qu'ils n'avoient pas conſumé leur temps à éclaircir les fictions des ſiecles antérieurs à la guerre de Troye (3), &, faiſant profeſſion d'un vif amour pour la vérité, ils ajouterent qu'il

(1) Cicer. de orat. lib. 2, cap. 13, tome 1, p. 205. Senec. de tranquil. anim. cap. 6, Phot. biblioth. page 1456.

(2) Cicer. de clar. orat. cap. 56, tome 1, p. 383.

(3) Diod. Sic. lib. 4, page 209.

ſeroit

ſeroit à déſirer qu'un auteur eût été préſent à tous les faits qu'il raconte (1).

Je me ſuis propoſé, dit enſuite Ephore, d'écrire tout ce qui s'eſt paſſé parmi les Grecs & les Barbares, depuis le retour des Héraclides juſqu'à nos jours, pendant l'eſpace de 850 ans. Dans cet ouvrage diviſé en 30 livres, précédés chacun d'un avant-propos (2), on trouvera l'origine des différens peuples, à la fondation des principales villes, leurs colonies, leurs loix, leurs mœurs, la nature de leurs climats, & les grands hommes qu'elles ont produits (3). Ephore finit par reconnoître que les nations barbares étoient plus anciennes que celles de la Grece (4), & cet aveu me prévint en ſa faveur.

Ce préambule fut ſuivi de la lecture d'un morceau tiré du onzieme livre de ſon hiſtoire, & contenant une deſcription de l'Egypte. C'eſt-là qu'aux diverſes opinions haſardées ſur le débordement du Nil (5), il en ſubſtitue une qui ne s'accorde, ni avec les loix de la phyſique, ni avec les circonſtances de ce phénomene (6). J'étois auprès

(1) Polyb. lib. 12, page 669. Strab. lib 9, p 422.
(2) Diod. Sic. lib. 4, page 209; lib. 16, page 468.
(3) Polyb. lib. 6, p. 488; lib. 9, p. 540. Strab. lib. 1, page 33; lib. 10, page 465.
(4) Diod. Sic. lib. 1, page 9.
(5) Theon. progymn. page 13.
(6) Diod. Sic. ibid. page 36.

d'Euclide ; je lui dis : Ephore ne connoît pas l'Egypte, & n'a point conſulté ceux qui la connoiſſent (1).

Je me convainquis bientôt que l'auteur ne ſe piquoit pas d'exactitude, & que, trop fidelle imitateur de la plupart de ceux qui l'ont précédé, il affectoit d'aſſaiſonner ſa narration, des fables conſignées dans les traditions des peuples, & dans les récits des voyageurs (2).

Il me parut s'abandonner volontiers à des formes oratoires. Comme pluſieurs écrivains placent l'orateur au deſſus de l'hiſtorien, Ephore crut ne pouvoir mieux leur répondre, qu'en s'efforçant de réuſſir dans les deux genres (3).

Malgré ces défauts, ſon ouvrage ſera toujours regardé comme un treſor d'autant plus précieux, que chaque nation y trouvera ſéparement, & dans un bel ordre, tout ce qui peut l'intéreſſer : le ſtyle en eſt pur, élégant fleuri (4), quoique trop ſouvent aſſujetti à certaines harmonies (5), & preſque toujours dénué d'élévation & de chaleur (6).

---

(1) Id. ibid page 37.

(2) Diod. Sic lib. 1, p. 37. Strab. lib. 5, p 244; lib. 9, page 422 Senec. quæſt. natur. lib. 7, cap. 16.

(3) Polyb. lib. 12, p. 670.

(4) Dionyſ. Halic. de compoſ. verb. tome 5, p. 173.

(5) Cicer. orat cap. 57, t. 1, p. 463.

(6) Suid. in *Ephor.* Dio. Chryſoſt. orat. 18, p. 256.

Après cette lecture, tous les yeux ſe tournerent vers Théopompe (1), qui commença par nous parler de lui. Mon pere Damoſtrate, nous dit-il, ayant été banni de l'île de Chio, ſa patrie, pour avoir montré trop d'attachement aux Lacédémoniens, m'amena dans la Grece, & quelque temps après, je vins dans cette ville, où je m'appliquai ſans relâche à l'étude de la philoſophie & de l'éloquence (2).

Je compoſai pluſieurs diſcours; je voyageai chez différens peuples; je parlai dans leurs aſſemblées, &, après une longue ſuite de ſuccès, je crois pouvoir me placer parmi les hommes les plus éloquens de ce ſiecle, au deſſus des plus éloquens du ſiecle dernier: car tel qui jouiſſoit alors du premier rang, n'obtiendroit pas le ſecond aujourd'hui (3).

Iſocrate me fit paſſer, de la carriere brillante où je m'étois ſignalé, dans celle qu'avoient illuſtrée les talens d'Hérodote & de Thucydide; j'ai continué l'ouvrage de ce dernier (4): je travaille maintenant à la vie de Philippe de Macédoine (5); mais loin de me borner à décrire les actions de ce prince, j'ai ſoin de les lier avec l'hiſtoire

(1) Voſſ. de hiſt. Græc. lib. 1, cap. 7, Bayle, art. Théopompe.
(2) Phot. bibl. page 392.
(3) Id. ibid. page 393.
(4) Polyb. excerpt. page 26. Marcell. vit. Thucyd.
(5) Dionyſ. Halic. ep. ad Pomp. t. 6, page 783.

de preſque tous les peuples, dont je rapporte les mœurs & les loix. J'embraſſe un objet auſſi vaſte que celui d'Ephore; mon plan différe du ſien.

A l'exemple de Thucydide, je n'ai rien épargné pour m'inſtruire des faits: pluſieurs des événemens que je raconte ſe ſont paſſés ſous mes yeux; j'ai conſulté, ſur les autres, ceux qui en ont été les acteurs ou les témoins (1), il n'eſt point de canton dans la Grece que je n'aie parcouru (2); il n'en eſt point, où je n'aie contracté des liaiſons avec ceux qui ont dirigé les opérations politiques ou militaires. Je ſuis aſſez riche pour ne pas craindre la dépenſe, & trop ami de la vérité pour redouter la fatigue (3).

Une ſi ſotte vanité nous indiſpoſa contre l'auteur: mais il s'engagea tout à coup dans une route ſi lumineuſe, il développa de ſi grandes connoiſſances ſur les affaires de la Grece & des autres peuples, tant d'intelligence dans la diſtribution des faits (4), tant de ſimplicité, de clarté, de nobleſſe & d'harmonie dans ſon ſtyle (5), que nous fûmes forcés d'accabler d'éloges, l'homme du monde qui méritoit le plus d'être humilié.

---

(1) Dionyſ. Halic. ep. ad Pomp. tome 6, page 783.
(2) Phot. bibl. page 392.
(3) Athen. lib. 3, cap. 7, page 85.
(4) Dionyſ. ibid. page 782, &c.
(5) Dionyſ. Halic. ep. ad Pomp. tome 6, page 785.

Cependant il continuoit de lire, & notre admiration commençoit à ſe refroidir ; nous vîmes reparoître des fables ; nous entendîmes des récits incroyables (1). Il nous dit qu'un homme qui, malgré la défenſe des dieux, peut entrer dans un temple de Jupiter en Arcadie, jouit pendant toute ſa vie d'un privilége ſingulier : ſon corps, frappé des rayons du ſoleil, ne projette plus d'ombre (2). Il nous dit encore que dans les premieres années du regne de Philippe, on vit tout à-coup, en quelques villes de Macédoine, les figuiers, les vignes & les oliviers, porter des fruits mûrs au milieu du printemps, & que depuis cette époque, les affaires de ce prince ne ceſſerent de proſpérer (3).

Ses digreſſions ſont ſi fréquentes, qu'elles rempliſſent près des trois quarts de ſon ouvrage (4), & quelquefois ſi longues, qu'on oublie à la fin l'occaſion qui les a fait naître (5). Les harangues qu'il met dans la bouche des généraux au moment du combat, impatientent le lecteur, comme elles auroient laſſé les ſoldats (6).

Son ſtyle, plus convenable à l'orateur

(1) Cicer. de leg. lib. 1, cap. 1, tome 3, page 116. Ælian. var. hiſt. lib. 3, cap. 18.
(2) Polyb. lib. 16, page 732.
(3) Theop. ap Athen lib. 3, cap. 4, page 77.
(4) Phot. bibl. page 393.
(5) Theon progymn. page 34.
(6) Plut. præcept. reip. ger. tome 2, page 803.

qu'à l'hiſtorien, a de grandes beautés & de grands défauts (1), il n'eſt pas aſſez négligé quand il s'agit de l'arrangement des mots; il l'eſt trop, quand il eſt queſtion de leur choix. Vous voyez l'auteur quelquefois tourmenter ſes périodes pour les arrondir, ou pour en écarter le choc des voyelles (2); d'autres fois les défigurer par des expreſſions ignobles & des ornemens déplacés (3).

Pendant le cours de ces lectures, je me convainquis ſouvent du mépris ou de l'ignorance des Grecs, à l'égard des peuples éloignés. Ephore avoit pris l'Ibérie * pour une ville (4), & cette erreur ne fut point relevée, j'avois appris par un marchand Phénicien, dont le commerce s'étendoit juſqu'à Gadir, que l'Ibérie eſt une région vaſte & peuplée. Quelques momens après, Théopompe ayant cité la ville de Rome, on lui demanda quelques détails ſur cette ville. Elle eſt en Italie, répondit-il; tout ce que j'en ſais, c'eſt qu'elle fut priſe une fois par un peuple des Gaules (5).

---

(1) Quintil. inſtit. lib. 10, cap. 1, page 634.

(2) Dionyſ. Halic. ep. ad. Pomp. tome 6, page 786; Quintil. lib. 9, page 593.

(3) Longin. de ſubl. cap. 42. Demetr. Phal. de eloc. cap. 75.

* L'Eſpagne.

(4) Joſeph in App. lib. 1, tome 2, page 444.

(5) Plin. lib. 3, cap. 5, tome 1, page 152.

Ces deux auteurs s'étant retirés, on leur donna les éloges qu'ils méritoient à bien des égards. Un des aſſiſtans, qui étoit couvert d'un manteau de philoſophe, s'écria d'un ton d'autorité : Théopompe eſt le premier qui ait cité le cœur humain au tribunal de l'hiſtoire : voyez avec quelle ſupériorité de lumieres, il creuſe dans cet abîme profond; avec quelle impétuoſité d'éloquence, il met ſous nos yeux ſes affreuſes découvertes. Toujours en garde contre les belles actions, il tâche de ſurprendre les ſecrets du vice déguiſé ſous le maſque de la vertu (1).

Je crains bien, lui dis-je, qu'on ne démêle un jour dans ſes écrits le poiſon de la malignité caché ſous les dehors de la franchiſe & de la probité (2). Je ne puis ſouffrir ces eſprits chagrins qui ne trouvent rien de pur & d'innocent parmi les hommes. Celui qui ſe défie ſans ceſſe des intentions des autres m'apprend à me défier des ſiennes.

Un hiſtorien ordinaire : me répondit-on, ſe contentent d'expoſer les faits; un hiſtorien philoſophe, remonte à leurs cauſes. Pour moi; je hais le crime, & je veux connoître le coupable, pour l'accabler de ma haine. Mais il faut du moins, lui dis-je, qu'il ſoit

(1) Dionyſ Halic. ep. ad Pomp. tome 6, page 785.

(2) Nep in Alcib. cap. 11. Plut. in Lyſand. t. 1, p. 450. Joſeph. in Appion. lib. 1, tome 2, page 452.

convaincu. Il eſt coupable répondit mon adverſaire, s'il avoit intérêt de l'être. Qu'on me donne un ambitieux, je dois reconnoître dans toutes ſes démarches, non ce qu'il a fait, mais ce qu'il a voulu faire, & je ſaurai gré à l'hiſtorien de me révéler les odieux myſteres de cette paſſion. Comment lui dis-je! de ſimples préſomptions, qu'on ne riſque devant les juges, que pour étayer des preuves plus fortes, & qu'en les expoſant à la contradiction, ſuffiront dans l'hiſtoire pour imprimer, ſur la mémoire d'un homme, un opprobre éternel!

Théopompe paroît aſſez exact dans ſes récits; mais il n'eſt plus qu'un déclamateur, quand il diſtribue à ſon gré le blâme & la louange. Traite-t-il d'une paſſion? elle doit être attroce & conſéquente. S'agit il d'un homme contre lequel il eſt prévenu (1)? il juge de ſon caractere par quelques actions, & du reſte de ſa vie par ſon caractere. Il ſeroit bien malheureux que de pareils impoſteurs puſſent diſpoſer des réputations!

Il le ſeroit bien plus, répliqua-t-on avec chaleur, qu'il ne fût pas permis d'attaquer les réputations uſurpées. Théopompe eſt comme ces juges de l'enfer qui liſent clairement dans le cœur des coupables; comme ces médécins qui appliquent le fer

(1) Lucian. quom. Hiſt. conſcrib. tome 2, page 67.

& le feu ſur le mal, ſans offenſer les parties ſaines (1). Il ne s'arrête à la ſource des vices, qu'après s'être aſſuré qu'elle eſt empoiſonnée. Et pourquoi donc, répondis-je, ſe contredit-il lui même ? Il nous annonce au commencement de ſon ouvrage, qu'il ne l'entreprend que pour rendre à Philippe l'hommage dû au plus grand homme qui ait parut en Europe, & bientôt il le repréſente comme le plus diſſolu, le plus injuſte & le plus perfide des hommes (2). Si ce prince daignoit jetter un regard ſur lui, il le verroit ſe traîner honteuſement à ſes pieds. On ſe récria; j'ajoutai : Apprenez donc qu'à préſent même, Théopompe compoſe en l'honneur de Philippe un éloge rempli d'adulations (3). Qui croire ſur ce point ? l'hiſtorien, ou le philoſophe ?

Ni l'un ni l'autre, répondit Léocrate, ami d'Euclide. C'étoit un homme de lettres qui s'étant appliqué à l'étude de la politique & de la morale, mépriſoit celle de l'hiſtoire. Acuſilaüs, diſoit-il, eſt convaincu de menſonge par Hellanicus, & ce dernier par Ephore, qui le ſera bientôt par d'autres. On découvre tous les jours de nouvelles erreurs dans Hérodote, & Thucydide même

(1) Dionyſ. Halic. ep. ad. Pomp. t 6, p 785.

(2) Polyb. excerpt. p. 21 & 22. Athen. lib. 6, p. 260; lib. 10, p. 420, &c.

(3) Theon. progymn. p. 15 & 77.

n'en eſt pas exempt (1). Des écrivains ignorans ou prévenus, des faits incertains dans leur cauſe & dans leurs circonſtances, voilà quelques-uns des vices inhérens à ce genre.

En voici les avantages, répondit Euclide : de grandes autorités pour la politique, de grands exemples pour la morale. C'eſt à l'hiſtoire que les nations de la Grece ſont à tout moment forcées de recourir pour connoître leurs droits reſpectifs, & terminer leurs différens ; c'eſt-là que chaque république trouve les titres de ſa puiſſance & de ſa gloire ; c'eſt enfin à ſon témoignage que remontent ſans ceſſe nos orateurs pour nous éclairer ſur nos intérêts. Quant à la morale, ſes préceptes nombreux ſur la juſtice, ſur la ſageſſe, ſur l'amour de la patrie, valent-ils les exemples éclatans d'Ariſtide, de Socrate & de Léonidas ?

Nos auteurs varient quelquefois, lorſqu'il s'agit de notre ancienne chronologie, ou lorſqu'ils parlent des nations étrangeres : nous les abandonnerons, ſi vous voulez, ſur ces articles ; mais depuis nos guerres avec les Perſes, où commencent proprement notre hiſtoire, elle eſt devenue le dépôt précieux des expériences que chaque ſiecle laiſſe aux ſiecles ſuivans (2). La paix, la

(1) Joſeph. in Ap. lib. 1, t. 2, p. 439.
(2) Thucyd. lib. 1, cap. 22.

guerre, les impoſitions, toutes les branches de l'adminiſtration ſont diſcutées dans des aſſemblées générales ; ces délibérations ſe trouvent conſignées dans des regiſtres publics ; le récit des grands événemens eſt dans tous les écrits, dans toutes les bouches ; nos ſuccès, nos traités ſont gravés ſur des monumens expoſés à nos yeux. Quel écrivain ſeroit aſſez hardi pour contredire des témoins ſi viſibles & ſi authentiques ?

Direz vous qu'on ſe partage quelquefois ſur les circonſtances d'un fait ?

Et qu'importe qu'à la bataille de Salamine, les Corinthiens ſe ſoient bien ou mal comportés (1) ? Il n'en eſt pas moins vrai qu'à Salamine, à Platée & aux Thermopyles, quelques milliers des Grecs réſiſterent à des millions de Perſes, & qu'alors fut dévoilée, pour la premiere fois peut-être, cette grande & inſigne vérité, que l'amour de la patrie eſt capable d'opérer des actions qui ſemblent être au-deſſus des forces humaines.

L'hiſtoire eſt un théatre où la politique & la morale ſont miſes en action ; les jeunes gens y reçoivent ces premieres impreſſions, qui décident quelquefois de leur deſtinée ; il faut donc qu'on leur préſente de beaux modeles à ſuivre, & qu'on ne leur inſpire que de l'horreur pour le faux héroïſme. Les

(1) Herodot. lib. 8, cap. 94. Dion. Chryſoſt. orat. 37, p. 456.

ſouverains & les nations peuvent y puiſer des leçons importantes ; il faut donc que l'hiſtorien ſoit impaſſible, comme la juſtice dont il doit ſoutenir les droits ; & ſincere comme la vérité dont il prétend être l'organe. Ses fonctions ſont ſi auguſtes, qu'elles devroient être exercées par des hommes d'une probité reconnue, & ſous les yeux d'un tribunal auſſi ſévere que celui de l'Aréopage. En un mot, dit Euclide en finiſſant, l'utilité de l'hiſtoire n'eſt affoiblie que par ceux qui ne ſavent pas l'écrire, & n'eſt méconnue que de ceux qui ne ſavent pas la lire.

FIN DU CHAPITRE SOIXANTE-CINQUIEME.

CHAPITRE LXVI.

Sur les noms propres uſités parmi les Grecs.

PLATON a fait un traité dans lequel il haſarde pluſieurs étymologies ſur les noms des héros, des génies & des dieux (1). Il y prend des licences dont cette eſpece de travail n'eſt que trop ſuſceptible. Encouragé par ſon exemple, & moins hardi que lui, je place ici quelques remarques touchant les noms propres uſités chez les Grecs, le haſard les avoit amenées pendant les deux entretiens que je viens de rapporter. Des écarts d'un autre genre, ayant dans ces mêmes ſéances arrêté plus d'une fois notre attention ſur la philoſophie & ſur la mort de Socrate, j'appris des détails dont je ferai uſage dans le chapitre ſuivant.

On diſtingue deux ſortes de noms ; les uns ſimples, les autres compoſés. Parmi les premiers, il en eſt qui tirent leur origine de certains rapports qu'on avoit trouvés entre

(1) Plat. in Cſatyl. t. 1, p. 383.

un tel homme & un tel animal. Par exemple, Léo, *le lion*; Lycos, *le loup*; Moſchos; *le veau*; Corax, *le corbeau*; Sauros, *le lézard*; Batrachos, *la grenouille* (1); Alectryon, *le coq*, &c. (2). Il en eſt encore qui paroiſſent tirés de la couleur du viſage; Argos, *le blanc*; Mélas; *le noir*; Xanthos, *le blond*; Pyrrhos, *le roux* *.

Quelquefois un enfant reçoit le nom d'une divinité, auquel on donne une légere inflexion. C'eſt ainſi qu'Apollonios vient d'Apollon; Poſéidonios, de Poſéidon ou Neptune; Démétrios, de Déméter ou Cérès; Athénée, d'Athené ou Minerve.

Les noms compoſés ſont en plus grand nombre que les ſimples. Si des époux croient avoir obtenu par leurs prieres la naiſſance d'un fils, l'eſpoir de leur famille, alors, par reconnoiſſance, on ajoute avec un très-léger changement au nom de la divinité protectrice; le mot doron, qui ſignifie *préſent*. Et de là les noms de Théodore, Diodore, Olympiodore, Hypatodore, Hérodore, Athénodore, Hermodore, Héphestiodore, Héliodore, Aſclépiodore, Céphi-

(1) Plin lib. 26, cap. 5, t. 2, p. 731.
(2) Homer. illiad lib. 17, v. 602.
* Argos eſt la même qu'Argus; Pyrrhos que Pyrrhus, &c. Les Latins ayant terminé en *us*, les noms propres qui, parmi les Grecs, finiſſent en *os*.

ſodore, &c. c'eſt-à-dire, *préſent* des dieux, de Jupiter, de dieu d'Olympie, du très-haut, de Junon, de Minerve, de Mercure, de Vulcain, du Soleil, d'Eſculape, du fleuve Céphiſe, &c.

Quelques familles prétendent deſcendre des dieux : & de là les noms de Théogene ou Thégene, *né des Dieux* ; Diogene, *né de Jupiter* ; Hermogene, *né de Mercure*, &c.

C'eſt une remarque digne d'attention, que la plupart des noms rapportés par Homere, ſont des marques de diſtinction. Elles furent accordées comme récompenſe, aux qualités qu'on eſtimoit le plus dans les ſiecles héroïques ; telles que la valeur, la force, la légéreté à la courſe, la prudence, & d'autres vertus. Du mot polémos, qui déſigne *la guerre*, on fit Tlépoleme (1), c'eſt-à-dire, *propre à ſoutenir les travaux de la guerre* (2) ; Archeptoleme (3), *propre à diriger les travaux de la guerre.*

En joignant au mot maké, *combat*, des prépoſitions, & diverſes parties d'oraiſon qui en modifient le ſens d'une maniere toujours honorable, on compoſa les noms d'Amphimaque, d'Antimaque, de Pomaque, de Télémaque. En procédant de la même maniere ſur le mot hénoréa, *force*,

(1) Homer. iliad. lib. 2, v. 657.
(2) Etymol. magn. in *Tle.*
(3) Homer. iliad. lib. 8, v. 128.

intrépidité, on eut Agapénor, *celui qui eſtime la valeur* (1), Agénor, *celui qui la dirige*; Prothoénor, *le premier par ſon courage* (2): quantité d'autres encore, tels que Alégénor, Anténor, Eléphénor, Euchénor, Péſénor, Hypſénor, Hypérénor, &c. Du mot damao, *je dompte, je ſoumets*, on fit Damaſtor, Amphidamas, Cherſidamas, Iphidamas, Polydamas, &c.

De thoos, *léger à la courſe*, dériverent les noms d'Aréithoos, d'Alcathoos, de Panthoos, de Pirithoos, &c.

De noos, *eſprit, intelligence*, ceux d'Aſtynoos, Arſinoos, Autonoos, Iphinoos, &c. De médos, *conſeil*, ceux d'Agamede, Eumede, Lycomede, Périmede, Thraſymede. De cléos, *gloire*, ceux d'Amphiclès, Agaclès, Bathyclès, Doriclos, Echéclos, Iphiclos, Patrocle, Cléobule, &c.

Il ſuit de là que pluſieurs particuliers avoient alors deux noms (3), celui que leur avoient donné leurs parens, & celui qu'ils mériterent par leurs actions; mais le ſecond fit bientôt oublier le premier.

Les titres d'honneur que je viens de rapporter, & d'autres en grand nombre que

(1) Homer. iliad. lib. 2, v. 609. Schol. in lib. 8, v. 114.

(2) Schol. Hom. in iliad. lib. 2, v. 495.

(3) Euſtath. in lib. 1. iliad. t. 1, p. 124. Id. in lib. 2, p. 351.

je ſupprime, tels que celui d'Oiménos (1), *l'impétueux* ; d'Aſtéropéos (2), *le foudroyant*, ſe tranſmettoient aux enfans, pour leur rappeler les actions de leurs peres, & les engager à les imiter (3).

Ils ſubſiſtent encore aujourd'hui ; & comme ils ont paſſé dans les différentes claſſes des citoyens, ils n'impoſent aucune obligation. Quelquefois même il en réſulte un ſingulier contraſte avec l'état ou le caractere de ceux qui les ont reçus dans leur enfance.

Un Perſe, qui fondoit tout ſon mérite ſur l'éclat de ſon nom, vint à Athenes. Je l'avois connu à Suze ; je le menai à la place publique. Nous nous aſsîmes auprès de pluſieurs Athéniens qui converſoient enſemble. Il me demanda leurs noms, & me pria de les lui expliquer. Le premier, lui dis-je, s'appelle Eudoxe, c'eſt-à-dire, *illuſtre*, *honorable* : & voilà mon Perſe qui s'incline devant Eudoxe. Le ſecond, répris-je, ſe nomme Polyclete, ce qui ſignifie *fort célébre* : autre révérence plus profonde. Sans doute, me dit il, ces deux perſonnages ſont à la tête de la république. Point du tout, répondis-je ; ce ſont des gens du peuple à

(1) Homer. iliad. lib. 8, v. 174.
(2) Id. ibid. lib. 17, v. 217.
(3) Euſtath. in iliad. t. 2, pag. 650, lin. 25. Schol. Hom. in lib. 2, v. 495.

peine connus. Le troiſieme qui paroît foible, ſe nomme Agaſthene, ou peut-être, Mégaſthene, ce qui ſignifie *le fort*, ou même *le très fort*. Le quatrieme qui eſt ſi gros & ſi peſant s'appelle Prothoos, mot qui déſigne *le léger, celui qui dévance les autres à la courſe*. Le cinquieme qui vous paroît ſi triſte, ſe nomme Epicarès, *le gai*. Et le ſixieme, me dit le Perſe avec impatience ? Le ſixieme c'eſt Socrate, c'eſt-à-dire, *le ſauveur de l'armée*. — Il a donc commandé ? — Non, il n'a jamais ſervi. Le ſeptieme, qui s'appelle Clitomaque, *illuſtre guerrier*, a toujours pris la fuite, & on l'a déclaré infame. Le huitieme s'appelle Dicæus (1), *le juſte*. — Eh bien ? — Eh bien, c'eſt le plus inſigne frippon qui exiſte. J'allois lui citer encore le neuvieme qui s'appeloit Evelton, *le bien venu* (2), lorſque l'étranger ſe leva, & me dit : Voilà des gens qui déshonorent leurs noms. Mais du moins, repris-je, ces noms ne leur inſpirent point de vanité.

On ne trouve preſque aucune dénomination flétriſſante dans Homere. Elles ſont plus fréquentes aujourd'hui, mais beaucoup moins qu'on n'auroit dû l'attendre d'un peuple qui eſt ſi aiſément frappé des ridicules & des défauts.

(1) Herodot. lib. 8, cap. 65. Marmor. Nointel.
(2) Herodot. lib. 4, cap. 162.

FIN DU CHAPITRE SOIXANTE-SIXIEME.

CHAPITRE LXVII.

Socrate.

SOCRATE étoit fils d'un ſculpteur nommé Sophroniſque (1) ; il quitta la profeſſion de ſon pere, après l'avoir ſuivie pendant quelque-temps (2). Phénarete, ſa mere, exerçoit celle de ſage femme (3).

Ces belles proportions, ces formes élégantes que le marbre reçoit du ciſeau, lui donnerent la premiere idée de la perfection ; &, cette idée s'élevant par degrés, il ſentit qu'il devoit régner dans l'univers une harmonie générale entre ſes parties, & dans l'homme, un rapport exact entre ſes actions & ſes devoirs.

Pour développer ces premieres notions, il porta dans tous les genres d'études l'ardeur & l'obſtination d'une ame forte & avide d'inſtruction. L'examen de la nature (4),

(1) Plat. in Alcib. 1, t. 2, pag. 131. Diog. Laert. lib. 2, §. 18.

(2) Diog. Laert. ibid §. 19 Pauſan. lib. 1, cap. 22, p. 53; lib. 9, cap. 35, p. 782. Suid. ſn *Socrat.*

(3) Plat. in Theæt. t. 1, p. 149.

(4) Id. in Phædon. t. 1, p. 96.

les ſciences exactes (1) & les arts agréables; fixerent tour-à-tour ſon attention.

Il parut dans un temps où l'eſprit humain ſembloit tous les jours s'ouvrir de nouvelles ſources de lumieres. Deux claſſes d hommes ſe chargeoient du ſoin de les recueillir ou de les répandre : les philoſophes, dont la plupart paſſoient leur vie à méditer ſur la formation de l'univers, & ſur l'eſſence des êtres ; les ſophiſtes qui, à la faveur de qu elques notions légeres & d'une éloquence faſtueuſe, ſe faiſoient un jeu de diſcourir ſur tous les objets de la morale & de la politique, ſans en éclaircir aucun.

Socrate fréquenta les uns & les autres (2); il admira leurs talens, & s'inſtruiſit par leurs écarts. A la ſuite des premiers, il s'apperçut que plus il avançoit dans la carriere, plus les ténebres s'épaiſſiſſoient autour de lui : alors il reconnut que la nature, en nous accordant ſans peine les connoiſſances de premiere néceſſité, ſe fait arracher celles qui ſont moins utiles, & nous refuſe avec rigueur toutes celles qui ne ſatisferoient qu'une curioſité inquiete. Ainſi, jugeant de leur importance, par le degré d'évidence ou d'obſcurité dont elles ſont accompagnées ; il prit le parti de

(1) Xenoph. memor. lib. 4, p. 814.
(2) Plat in Men. t. 2, p. 96. Diog. Laert. lib. 2, § 19.

renoncer à l'étude des premieres cauſes, & de rejetter ces théories abſtraites qui ne ſervent qu'à tourmenter ou qu'à égarer l'eſprit (1).

S'il regarda comme inutiles les méditations des philoſophes, les ſophiſtes lui parurent d'autant plus dangereux que, ſoutenant toutes les doctrines, ſans en adopter aucune, ils introduiſoient la licence du doute dans les vérités les plus eſſentielles au repos des ſociétés.

De ſes recherches infructueuſes, il conclut que la ſeule connoiſſance néceſſaire aux hommes, étoit celle de leurs devoirs; la ſeule occupation digne du philoſophe, celle de les en inſtruire; &, ſoumettant à l'examen de ſa raiſon les rapports que nous avons avec les dieux & nos ſemblables, il s'en tint à cette théologie ſimple que les nations ſuivoient paiſiblement depuis une longue ſuite de ſiecles.

PRINCIPE DE SOCRATE.

La ſageſſe ſuprême conſerve dans une éternelle jeuneſſe, l'univers qu'elle a formé (2), inviſible en elle-même, les

(1) Xenoph. memor. lib. 1, p. 710; lib. 4, p. 815. Diog. Laert. lib. 2, §. 21.

(2) Xenoph. cyrop. lib. 8, p. 237. Id. memor. lib. 4, p. 802.

merveilles qu'elle produit l'annoncent avec éclat : les dieux étendent leur providence ſur la nature entiere : préſens en tous lieux, ils voient tout, ils entendent tout (1). Parmi cette infinité d'être ſortis de leurs mains, l'homme, diſtingué des autres animaux par des qualités éminentes, & ſur-tout par une intelligence capable de concevoir l'idée de la divinité, l'homme fut toujours l'objet de leur amour & de leur prédilection (2) ; ils lui parlent ſans ceſſe par ces loix ſouveraines, qu'ils ont gravées dans ſon cœur : « Proſternez-vous devant les dieux ; ho-» norez vos parens ; faites du bien à ceux » qui vous en font (3). » Ils lui parlent auſſi par leurs oracles répandus ſur la terre, & par une foule de prodiges & de préſages, indices de leurs volontés (4).

Qu'on ne ſe plaigne donc plus de leur ſilence : qu'on ne diſe point qu'ils ſont trop grands pour s'abaiſſer juſqu'à notre foibleſſe (5). Si leur puiſſance les éleve au deſſus de nous, leur bonté nous rapproche d'eux. Mais qu'exigent-ils ? le culte établi dans chaque contrée (6) ; des prieres qui

(1) Xenoph. memor. lib. 1, p. 711 & 728.
(2) Id. ibid. p. 727 ; lib. 4, p. 800 & 802. Plat. in Phædon. t. 1, p. 62.
(3) Xenoph. memor. lib. 4, p. 807 & 808.
(4) Id. ibid. lib. 1, p. 708 & 709 ; lib. 4, p. 802.
(5) Id. ibid. lib. 1, p. 728.
(6) Id. ibid. lib. 4, p. 803.

ſe borneront à ſolliciter en général leur protection ; des ſacrifices où la pureté du cœur eſt plus eſſentielle que la magnificence des offrandes (1). Ils exigent encore plus : c'eſt les honorer, que de leur obéir (2) ; c'eſt leur obéir, que d'être utile à la ſociété. L'homme d'état qui travaille au bonheur du peuple, le laboureur qui rend la terre plus fertile, tous ceux qui, dans le déſir de leur plaire, s'acquittent exactement de leurs devoirs, rendent aux dieux les plus beaux des hommages (3) ; mais il faut qu'ils ſoit continuel : leurs faveurs ſont le prix d'une piété fervente, & accompagnée d'eſpoir & de confiance (4). N'entreprenons rien d'eſſentiel ſans les conſulter, n'exécutons rien contre leurs ordres (5), & ſouvenons nous que la préſence des dieux éclaire & remplit les lieux les plus obſcurs & les plus ſolitaires (6).

Socrate ne s'expliqua point ſur la nature de la divinité ; mais il s'énonça toujours clairement ſur ſon exiſtence & ſur ſa providence, vérité dont il étoit intimement convaincu, & les ſeules auxquelles il lui fut poſſible & important de parvenir. Il

(1) Id. ibid. lib. 1, p. 722.
(2) Id. ibid. lib. 4, p. 803.
(3) Id. ibid. lib. 3, p. 780.
(4) Id. ibid. lib. 4, p. 803.
(5) Id. ibid. lib. 1, p. 709.
(6) Id. ibid. lib. 1, p. 728.

reconnut un Dieu unique, auteur & conſervateur de l'univers (1); au-deſſous de lui, des dieux inférieurs, formés de ſes mains; revêtus d'une partie de ſon autorité, & dignes de notre vénération. Pénétré du plus profond reſpect pour le ſouverain, par-tout il ſe fût proſterné devant lui, par-tout il eût honoré ſes miniſtres, ſous quelque nom qu'on les invoquât, pourvu qu'on ne leur attribuât aucune de nos foibleſſes, & qu'on écartât de leur culte les ſuperſtitions qui les défigurent. Les cérémonies pouvoient varier chez les différens peuples; mais elles doivent être autoriſées par les loix, & accompagnées de la pureté d'intention (2).

Il ne rechercha point l'origine du mal qui regne dans le moral, ainſi que dans le phyſique; mais il connut les biens & les maux qui font le bonheur & le malheur de l'homme; & c'eſt ſur cette connoiſſance qu'il fonda ſa morale.

Le vrai bien eſt permanent & inaltérable; il remplit l'ame ſans l'épuiſer, & l'établit dans une tranquillité profonde pour le préſent, dans une entiere ſécurité pour l'avenir. Il ne conſiſte donc point dans la jouiſſance des plaiſirs, du pouvoir, de la ſanté, des richeſſes & des honneurs. Ces

(1) Cudw. ſyſt. intellect. cap. 4, §. 23. Bruck. hiſtor. philoſ. t. 1, p. 562, &c.

(2) Xenoph. memor. lib. 4, p. 803.

avantages

avantages, & tous ceux qui irritent le plus nos déſirs, ne ſont pas des biens par eux-mêmes puiſqu'ils peuvent être utiles ou nuiſibles par l'uſage qu'on en fait (1), ou par les effets qu'ils produiſent naturellement: les uns ſont accompagnés de tourmens, les autres ſuivis de dégoûts & de remords; tous ſont détruits, dès qu'on en abuſe; & l'on ceſſe d'en jouir, dès qu'on craint de les perdre.

Nous n'avons pas de plus juſtes idées des maux que nous redoutons: il en eſt, comme la diſgrace, la maladie, la pauvreté, qui, malgre la terreur qu'ils inſpirent, procurent quelquefois plus d'avantages que le crédit, les richeſſes & la ſanté (2).

Ainſi, placé entre des objets dont nous ignorons la nature, notre eſprit flottant & incertain, ne diſcerne qu'à la faveur de quelques lueurs ſombres, le bon & le mauvais, le juſte & l'injuſte, l'honnête & le malhonnête (3); &, comme toutes nos actions ſont des choix, & que ces choix ſont d'autant plus aveugles qu'ils ſont plus importans, nous riſquons ſans ceſſe de tomber dans les piéges qui nous entourent.

---

(1) Plat. in Men. t. 2, p. 88. Xenoph. memor. lib. 3, p. 777; lib. 4, p 798.

(2) Xenoph. memor. lib. 4, p. 798 & 797.

(3) Plat. in Alcib. 1, t. 1, p. 117. Id. in Protag. t. 2, p. 357.

De là tant de contradictions dans notre conduite, tant de vertus fragiles, tant de ſyſtêmes de bonheur renverſés.

Cependant les dieux nous ont accordé un guide pour nous diriger au milieu de ces routes incertaines : ce guide & la ſageſſe ; qui eſt le plus grand de biens, comme l'ignorance eſt le plus grand des maux (1). La ſageſſe eſt une raiſon éclairée (2), qui, dépouillant de leurs fauſſes couleurs les objets de nos craintes & de nos eſpérances, nous les montre tels qu'ils ſont en eux-mêmes, fixe l'inſtabilité de nos jugemens, & détermine notre volonté par la ſeule force de l'évidence.

A la faveur de cette lumiere vive & pure, l'homme eſt juſte, parce qu'il eſt intimement perſuadé que ſon intérêt eſt d'obéir aux loix, & de ne faire tort à perſonne (3) ; il eſt frugal & tempérant, parce qu'il voit clairement que l'excès des plaiſirs entraîne, avec la perte de la ſanté, celle de la fortune & de la réputation (4) ; il a le courage de l'ame, parce qu'il connoît le danger, & la néceſſité de le braver (5). Ses autres vertus émanent du même prin-

(1) Plat. in Euthyd. t. 1, p. 281. Diog. Laert. lib. 2, §. 31.
(2) Xenoph. memor. lib. 4, p. 812.
(3) Id. ibid. p. 803, 805 & 806.
(4) Plat. in Protag. t. 1, p. 353.
(5) Xenoph. ibid. p. 812.

cipe, ou plutôt elles ne ſont toutes que la ſageſſe appliquée aux différentes circonſtances de la vie (1).

Il ſuit de là que toute vertu eſt une ſcience qui s'augmente par l'exercice & la méditation (2); tout vice, une erreur qui, par ſa nature, doit produire tous les autres vices (3).

Ce principe, diſcuté encore aujourd'hui par des philoſophes, trouvoit des contradicteurs du temps de Socrate. On lui diſoit: Nous devons nous plaindre de notre foibleſſe, & non de notre ignorance; & ſi nous faiſons le mal, ce n'eſt pas faute de le connoître (4). Vous ne le connoiſſez pas répondoit-il; vous le rejetteriez loin de vous, ſi vous le regardiez comme un mal (5): mais vous le préférez au bien, parce qu'il vous paroît un bien plus grand encore.

On inſiſtoit; Cette préférence, nous la condamnons avant & après nos chûtes (6); mais il eſt des momens où l'attrait de la

(1) Id. ibid. lib. 3, p. 778; lib. 4, p. 812.

(2) Id. ibid. lib. 2, p. 754. Ariſtot. de mor. lib. 6, cap. 13, t. 2, p. 82. Id. magn. moral. lib. 1, cap. 1, t. 2, p. 145.

(3) Plat. in Euthydem. t. 1, p. 281. Id. de Protag. p. 357.

(4) Plat. in Protag. t. 1, p. 352.

(5) Id. ibid. p. 358. Id. in Men. t. 2, p. 77.

(6) Ariſtot. de mor. lib. 7, cap. 3, t. 2, p. 86.

volupté nous fait oublier nos principes, & nous ferme les yeux ſur l'avenir (1). Et pouvons-nous, après tout, éteindre les paſſions qui nous aſſerviſſent malgré nous ?

Si vous êtes des eſclaves, répliquoit Socrate, vous ne devez plus compter ſur votre vertu, & par conſéquent ſur le bonheur. La ſageſſe qui peut ſeule le procurer, ne fait entendre ſa voix qu'à des hommes libres, ou qui s'efforcent de le devenir (2). Pour vous rendre votre liberté, elle n'exige que le ſacrifice des beſoins que la nature n'a pas donnés ; à meſure qu'on goûte & qu'on médite ſes leçons, on ſecoue aiſément toutes ces ſervitudes qui troublent & obſcurciſſent l'eſprit ; car ce n'eſt pas la tyrannie des paſſions qu'il faut craindre, c'eſt celle de l'ignorance qui vous livre entre leurs mains, en exagérant leur puiſſance : détruiſez ſon empire, & vous verrez diſparoître ces illuſions qui vous éblouiſſent, ces opinions confuſes & mobiles que vous prenez pour des principes. C'eſt alors que l'éclat & la beauté de la vertu font une telle impreſſion ſur nos ames, qu'elles ne réſiſtent plus à l'attrait impérieux qui les entraîne. Alors on peut dire que nous n'avons pas le pouvoir d'être

(1) Plat. in Protag p. 352 & 356.
(2) Xenoph. memor. lib. 4, p. 808.

méchans (1), parce que nous n'aurons jamais celui de préférer avec connoiſſance de cauſe le mal au bien, ni même un plus petit avantage, à un plus grand (2).

Pénétré de cette doctrine, Socrate conçut le deſſein auſſi extraordinaire qu'intéreſſant, de détruire, s'il en étoit temps encore, les erreurs & les préjugés qui font le malheur & la honte de l'humanité. On vit donc un ſimple particulier, ſans naiſſance, ſans crédit, ſans aucune vue d'intérêt, ſans aucun déſir de la gloire, ſe charger du ſoin pénible & dangereux d'inſtruire les hommes, & de les conduire à la vertu par la vérité; on le vit conſacrer, tous les momens de ſa vie à ce glorieux miniſtere, s'exercer avec la chaleur & la modération qu'inſpire l'amour éclairé du bien public, & ſoutenir, autant qu'il lui étoit poſſible, l'empire chancelant des loix & des mœurs.

Socrate ne chercha point à ſe mêler de l'adminiſtration; il avoit de plus nobles fonctions à remplir. En formant de bons citoyens, diſoit-il, je multiplie les ſervices que je dois à ma patrie (3).

Comme il ne devoit ni annoncer ſes

(1) Ariſtot. magn. mor. lib. 1, t. 2, cap 9, p. 155.
(2) Plat. in Protag. t. 1, p. 358. Id. in Men p. 77.
(3) Xenoph. memor. lib. 1, p. 732.

projets de réforme, ni en accélérer l'exécution, il ne compoſa point d'ouvrage ; il n'affecta point de réunir à des heures marquées, ſes auditeurs auprès de lui (1). Mais dans les places & les promenades publiques, dans les ſociétés choiſies, parmi le peuple (2), il profitoit de la moindre occaſion pour éclairer ſur leurs vrais intérêts, le magiſtrat, l'artiſan, le laboureur, tous ſes freres en un mot ; car c'étoit ſous ce point de vue qu'il enviſageoit tous les hommes (3) *. La converſation ne rouloit d'abord que ſur des choſes indifférentes ; mais par degrès, & ſans s'en appercevoir, ils lui rendoient compte de leur conduite, & la plupart apprenoient, avec ſurpriſe, que dans chaque état, le bonheur conſiſte à être bon parent, bon ami, bon citoyen (4).

Socrate ne ſe flattoit pas que ſa doctrine ſeroit goûtée des Athéniens, pendant que la guerre du Péloponeſe agitoit les eſprits, & portoit la licence à ſon comble ; mais il préſumoit que leurs enfans, plus dociles,

(1) Plut. an. ſeni, &c. t. 2, p. 796.
(2) Xenoph. ibid. p. 709. Plat. in apol. t. 1, p. 17.
(3) Plut. de exil. t. 2, p. 600. Cicer. tuſcul. lib. 5, cap. 37, t. 2, p. 392.
* Socrate diſoit : Je ſuis citoyen de l'univers (Cicer. ibid.) Aridippe : Je ſuis étranger par-tout (Xenoph. memor. lib. 2, p. 736.) Ces deux mots ſuffiſent pour caractériſer le maître & le diſciple.
(4) Plat. in Lach. t. 2, p. 187.

la tranſmettroient à la génération ſuivante.

DISCIPLES DE SOCRATE.

Il les attiroit par les charmes de ſa converſation, quelquefois en s'aſſociant à leurs plaiſirs, ſans participer à leurs excès; un d'entre eux, nommé Eſchine, après l'avoir entendu, s'écria : « Socrate, je ſuis » pauvre, mais je me donne entiérement » à vous, c'eſt tout ce que je puis vous » offrir. Vous ignorez, lui répondit Socrate, » la beauté du préſent que vous me faites » (1). » Son premier ſoin étoit de démêler leur caractere : il les aidoit, par ſes queſtions à mettre au jour leurs idées, & les forçoit, par ſes réponſes, à les rejetter. Des définitions plus exactes diſſipoient par degrés les fauſſes lumieres qu'on leur avoit données dans une premiere inſtitution, & des doutes, adroitement expoſés, redoubloient leur inquiétude & leur curioſité (2) : car ſon grand art fut toujours de les amener au point où ils ne pouvoient ſupporter ni leur ignorance, ni leurs foibleſſes.

Pluſieurs ne purent ſoutenir cette épreuve; &, rougiſſant de leur état, ſans avoir la

(1) Diog. Laert. lib. 2, §. 34.
(2) Xenoph. memor. lib. 4, p. 795.

force d'en ſortir, ils abandonnerent Socrate, qui ne s'empreſſa pas de les rappeler (1). Les autres apprirent, par leur humiliation, à ſe méfier d'eux-mêmes, & dès cet inſtant il ceſſa de tendre des piéges à leur vanité (2). Il ne leur parloit point avec la rigidité d'un cenſeur, ni avec la hauteur d'un ſophiſte ; point de reproches amers, point de plaintes importunes ; c'étoit le langage de la raiſon & de l'amitié, dans la bouche de la vertu.

Il s'attachoit à former leur eſprit, parce que chaque précepte devoit avoir ſon principe ; il les exerçoit dans la dialectique, parce qu'ils auroient à combattre contre les ſophiſmes de la volupté & des autres paſſions (3).

Jamais homme ne fut moins ſuſceptible de jalouſie. Vouloient-ils prendre une légere teinture des ſciences exactes, il leur indiquoit les maîtres qu'il croyoit plus éclairés que lui (4). Déſiroient-ils de fréquenter d'autres écoles, il les recommandoit lui-même au philoſophe qu'ils lui préféroient (5).

---

(1) Id. ibid. p. 799.
(2) Id. ibid. p. 800.
(3) Id. ibid. p. 810.
(4) Id. ibid. p. 814.
(5) Plat. in Theæt. t. 1, p. 151. Epict. enchir. c. 46. Arrian. in Epict. lib. 3, cap. 5. Simpl. in Epict. p. 311.

Ses

Ses leçons n'étoient que des entretiens familiers, dont les circonſtances amenoient le ſujet : tantôt il liſoit avec eux les écrits des ſages qui l'avoient précédé (1) ; il les reliſoit, parce qu'il ſavoit que pour perſévérer dans l'amour du bien, il faut ſouvent ſe convaincre de nouveau des vérités dont on eſt convaincu : tantôt il diſcutoit la nature de la juſtice, de la ſcience & du vrai bien (2). Périſſe, s'écrioit-il alors, la mémoire de celui qui oſa le premier, établir une diſtinction entre ce qui eſt juſte & ce qui eſt utile (3). D'autres fois il leur montroit plus en détail les rapports qui lient les hommes entre eux, & ceux qu'ils ont avec les objets qui les entourent (4). Soumiſſion aux volontés des parens, quelque dures qu'elles ſoient ; ſoumiſſion plus entiere aux ordres de la patrie, quelques ſéveres qu'ils puiſſent être (5) ; égalité d'ame dans l'une & l'autre fortune (6) ; obligation de ſe rendre utile aux hommes ; néceſſité de ſe tenir dans un état de guerre contre ſes paſſions, dans

(1) Xenoph. memor. lib. 1, p. 731.
(2) Xenoph. memor. Plat. paſſim.
(3) Cicer. de leg. lib. 1, cap. 12, t. 3, p. 126. Id. de offic. lib. 3, cap. 3, p. 259.
(4) Xenoph. memor. lib. 4, p. 794.
(5) Plat. in Crit. t. 1, p. 51. Id. in Protag. p. 346. Xenoph. memor. lib. 2, p. 741.
(6) Stob. ſerm. 147, p. 234.

un état de paix contre les paſſions des autres ; ces points de doctrine, Socrate les expoſoit avec autant de clarté que de préciſion.

De là ce développement d'une foule d'idées nouvelles pour eux ; de là ces maximes priſes au haſard parmi celles qui nous reſtent de lui : que moins on a de beſoins, plus on approche de la divinité (1) ; que l'oiſiveté avilit, & non le travail (2) ; qu'un regard, arrêté avec complaiſance ſur la beauté, introduit un poiſon mortel dans le cœur (3) ; que la gloire du ſage conſiſte à être vertueux, ſans affecter de le paroître, & ſa volupté à l'être tous les jours de plus en plus (4) ; qu'il vaut mieux mourir avec honneur, que de vivre avec ignominie ; qu'il ne faut jamais rendre le mal pour le mal (5) ; enfin, & c'étoit une de ces vérités effrayantes ſur leſquelles il inſiſtoit davantage, que la plus grande des impoſtures eſt de prétendre gouverner & conduire les hommes, ſans en avoir le talent (6).

Eh ! comment, en effet, la préſomption de l'ignorance ne l'auroit-elle pas révolté, lui qui, à force de connoiſſances & de

(1) Xenoph. memor. lib. 1, p 731.
(2) Id. ibid. p. 720.
(3) Id. ibid. p. 724.
(4) Id. ibid. p. 730 & 732.
(5) Plat. in Crit t. 1, p. 49.
(6) Xenoph. ibid p. 732.

travaux, croyoit avoir à peine acquis le droit d'avouer qu'il ne ſavoit rien (1); lui qui voyoit dans l'état, les places les plus importantes obtenues par l'intrigue, & confiées à des gens ſans lumieres ou ſans probité; dans la ſociété & dans l'intérieur des familles, tous les principes obſcurcis, tous les devoirs méconnus: parmi la jeuneſſe d'Athenes, des eſprits altiers & frivoles, dont les prétentions n'avoient point de bornes, & dont l'incapacité égaloit l'orgueil?

Socrate, toujours attentif à détruire la haute opinion qu'ils avoient d'eux-mêmes (2), liſoit, dans le cœur d'Alcibiade, le déſir d'être bientôt à la tête de la république; & dans celui de Critias, l'ambition de la ſubjuguer un jour; l'un & l'autre, diſtingués par leur naiſſance & par leurs richeſſes, cherchoient à s'inſtruire pour étaler dans la ſuite leurs connoiſſances aux yeux du peuple (3). Mais le premier étoit plus dangereux, parce qu'il joignoit à ces avantages les qualités les plus aimables. Socrate, après avoir obtenu ſa confiance, le forçoit à pleurer, tantôt ſur ſon ignorance, tantôt ſur ſa vanité, &, dans cette

(1) Plat. apol. tom. 1, pag. 11. Id. in Theæt. tom. 1, p. 157.
(2) Xenoph. memor. lib. 4, p. 791.
(3) Id. ibid. lib. 1, p. 713.

confuſion de ſentimens, le diſciple avouoit qu'il ne pouvoit être heureux ni avec un tel maître, ni ſans un tel ami. Pour échapper à ſa ſéduction, Alcibiade & Critias prirent enfin le parti d'éviter ſa préſence (1).

Des ſuccès moins brillans & plus durables, ſans le conſoler de cette perte, le dédommageoient de ſes travaux. Ecarter des emplois publics, ceux de ſes éleves qui n'avoient pas encore aſſez d'expérience (2); en rapprocher d'autres qui s'en éloignoient par indifférence ou par modeſtie (3); les réunir, quand ils étoient diviſés (4); rétablir le calme dans leurs familles, & l'ordre dans leurs affaires (5); les rendre plus religieux, plus juſtes, plus tempérans (6): tels étoient les effets de cette perſuaſion douce, qu'il faiſoit couler dans les ames (7); tels étoient les plaiſirs qui tranſportoient la ſienne.

CARACTERE ET MŒURS DE SOCRATE.

Il les dut encore moins à ſes leçons qu'à ſes exemples (8): les traits ſuivans mon-

---

(1) Id. ibid. Plat. in conv. t. 3, p. 215 & 216.
(2) Xenoph. memor. lib. 3, p. 772.
(3) Id. ibid. p. 774. Diog. Laert. lib. 2, §. 29.
(4) Xenoph. ibid. lib. 2, p. 743.
(5) Id. ibid. p. 741 & 755.
(6) Id. ibid. lib. 1, p. 711; lib. 4, p. 803 & 808.
(7) Id. ibid. p. 713, l. 4, p. 814. Lucian. in Damonact. t. 2, p. 379.
(8) Xenoph. ibid. lib. 1, p. 712.

treront qu'il étoit difficile de le fréquenter, ſans devenir meilleur (1). Né avec un extrême penchant pour le vice, ſa vie entiere fut le modele de toutes les vertus. Il eut de la peine à réprimer la violence de ſon caractere, ſoit que ce défaut paroiſſe le plus difficile à corriger, ſoit qu'on ſe le pardonne plus aiſément : dans la ſuite, ſa patience devint invincible. L'humeur difficile de Xanthippe, ſon épouſe, ne troubla plus le calme de ſon ame (2), ni la ſérénité qui régnoit ſur ſon front (3). Il leva le bras ſur ſon eſclave : Ah ! ſi je n'étois en colere, lui dit-il ! & il ne le frappa point (4). Il avoit prié ſes amis de l'avertir quand ils appercevroient de l'altération dans ſes traits ou dans ſa voix (5).

Quoiqu'il fût très-pauvre, il ne retira aucun ſalaire de ſes inſtructions (6), & n'accepta jamais les offres de ſes diſciples. Quelques riches particuliers de la Grece, voulurent l'attirer chez eux (7), il les refuſa ;

(1) Id. ibid. lib. 1. p. 721.
(2) Xenoph. in conv. pag. 876. Diog. Laert. lib. 2. §. 36.
(3) Cicer. de offic. lib. 1, cap. 26, tom. 3, p. 203. Ælian. var. hiſt. lib. 9, cap. 7.
(4) Senec. de irâ, lib. 1, cap. 15.
(5) Id. ibid. lib. 3, cap. 13.
(6) Xenoph. memor. lib. 1, p. 712 & 729. Plat. apol. t. 1, p. 19. Diog. Laert. lib. 2, §. 27.
(7) Id. ibid. §. 25.

& quand Archélaüs, roi de Macédoine, lui propoſa un établiſſement à ſa cour, il le refuſa encore, ſous prétexte qu'il n'étoit pas en état de lui rendre bienfait pour bienfait (1).

Cependant ſon intérieur n'étoit point négligé, quoiqu'il ſe reſſentit de la médiocrité de ſa fortune. Cette propreté tenoit aux idées d'ordre & de décence qui dirigeoient ſes actions, & le ſoin qu'il prenoit de ſa ſanté, au déſir qu'il avoit de conſerver ſon eſprit libre & tranquille (2).

Dans ces repas où le plaiſir va quelquefois juſqu'à la licence, ſes amis admirerent ſa frugalité (3); & dans ſa conduite, ſes ennemis reſpecterent la pureté de ſes mœurs (4).

Il fit pluſieurs campagnes; dans toutes il donna l'exemple de la valeur & de l'obéiſſance: comme il s'étoit endurci depuis long-temps, contre les beſoins de la vie & contre l'intempérie des ſaiſons (5), on le vit au ſiége de Potidée, pendant qu'un froid rigoureux retenoit les troupes ſous les tentes, ſortir de la ſienne avec l'habit qu'il

(1) Senec. de benef. lib. 5, cap. 6., Diog. Laert. ibid.
(2) Xenoph. memor. lib. 1, p. 713. Diog. Laert. lib. 2, §. 22.
(3) Xenoph. memor. lib. 1, p. 723. Diogen. Laert. lib. 2, §. 27.
(4) Xenoph. memor. lib. 1, p. 724.
(5) Id. ibid. p. 711, 729.

portoit en tout temps, ne prendre aucune précaution, & marcher pieds nus ſur la glace (1). Les ſoldats lui ſuppoſerent le projet d'inſulter à leur molleſſe ; mais il en auroit agi de même, s'il n'avoit pas eu de témoins.

Au même ſiége, pendant une ſortie que fit la garniſon, ayant trouvé Alcibiade couvert de bleſſures, il l'arracha des mains de l'ennemi, & quelque-temps après, lui fit décerner le prix de la bravoure, qu'il avoit mérité lui-même (2).

A la bataille de Délium, il ſe retira des derniers, à côté du général, qu'il aidoit de ſes conſeils, marchant à petits pas, & toujours combattant, juſqu'à ce qu'ayant apperçu le jeune Xénophon, épuiſé de fatigue & renverſé de cheval, il le prit ſur ſes épaules, & le mit en lieu de ſûreté (3). Lachès, c'étoit le nom du général, avoua depuis, qu'il auroit pu compter ſur la victoire, ſi tout le monde s'étoit comporté comme Socrate (4).

Ce courage ne l'abandonnoit pas dans des occaſions peut-être plus périlleuſes. Le

(1) Plat. in conv. t. 3. p. 220.

(2) Plat. in conv. t. 3, p. 220. Plut. in Alcib. t. 1, p. 104. Diog. Laert. lib. 2, §. 23.

(3) Plat. ibid. pag. 221. Strab. lib. 9, p. 403. Diog. Laert. in Socr. §. 22.

(4) Plat. in Lach. t. 2, p. 181.

ſort l'avoit élevé au rang des ſénateurs, en cette qualité, il préſidoit, avec quelques autres membres du ſénat, à l'aſſemblée du peuple. Il s'agiſſoit d'une accuſation contre des généraux qui venoient de remporter une victoire ſignalée : on propoſoit une forme de jugement auſſi vicieuſe par ſon irrégularité, que funeſte à la cauſe de l'innocence. La multitude ſe ſoulevoit à la moindre contradiction, & demandoit qu'on mît les oppoſans au nombre des accuſés. Les autres préſidens, effrayés, approuverent le décret ; Socrate ſeul, intrépide au milieu des clameurs & des menaces, proteſta qu'ayant fait le ſerment de juger conformément aux loix, rien ne le forceroit à le violer, & il ne le viola point (1).

Socrate plaiſantoit ſouvent de la reſſemblance de ſes traits, avec ceux auxquels on reconnoît le Dieu Silene (2). Il avoit beaucoup d'agrémens & de gaieté dans l'eſprit, autant de force que de ſolidité dans le caractere, un talent particulier pour rendre la vérité ſenſible & intéreſſante : point d'ornemens dans ſes diſcours, ſouvent de l'élévation, toujours la propriété du terme, ainſi que l'enchaînement

(1) Xenoph. hiſt. Græc. tom. 1, lib. 1, pag. 449. Id. memor. lib. 1, p. 711 ; lib. 4, p. 803.

(2) Id. in conv. p. 883. Plat. in Theæt. t. 1, p. 143. Id. in conv. t. 3, p. 215.

& la juſteſſe des idées. Il diſoit qu'Aſpaſie lui avoit donné des leçons de rhétorique (1) ; ce qui ſignifioit ſans doute, qu'il avoit appris auprès d'elle à s'exprimer avec plus de graces : il eut des liaiſons avec cette femme célébre, avec Périclès, Euripide & les hommes les plus diſtingués de ſon ſiecle ; mais ſes diſciples furent toujours ſes véritables amis ; il en étoit adoré (2), & j'en ai vu qui, long-temps, après ſa mort, s'attendriſſoient à ſon ſouvenir.

GÉNIE DE SOCRATE.

Pendant qu'il converſoit avec eux, il leur parloit fréquemment d'un génie qui l'accompagnoit depuis ſon enfance (3), & dont les inſpirations ne l'engageoient jamais à rien entreprendre, mais l'arrêtoient ſouvent ſur le point de l'exécution (4). Si on le conſultoit ſur un projet dont l'iſſue dût être funeſte, la voix ſecrette ſe faiſoit entendre ; s'il devoit réuſſir, elle gardoit le ſilence. Un de ſes diſciples, étonné d'un langage ſi nouveau, le preſſa de s'expliquer

---

(1) Plat. in Menex. t. 2, p. 235.

(2) Xenoph. memor. lib. 1, p. 731 ; lib. 2, pag. 746 & 752 ; lib. 4, p. 817. Lucian. in Damonact. tom. 2, p. 379.

(3) Plat. in Theag. t. 1, p. 128.

(4) Id. ibid. Id. in Phædr. t. 3, p. 242. Cicer. de divin. lib. 1, cap. 54, t. 3, p. 45.

ſur la nature de cette voix céleſte, & n'obtint aucune réponſe (1) ; un autre s'adreſſa pour le même ſujet à l'oracle de Trophonius, & ſa curioſité ne fut pas mieux ſatisfaite (2). Les auroit-il laiſſés dans le doute, ſi, par ce génie, il prétendoit déſigner cette prudence rare que ſon expérience lui avoit acquiſe ? Vouloit-il les engager dans l'erreur, & s'accréditer dans leur eſprit, en ſe montrant à leurs yeux comme un homme inſpiré ? Non, me répondit Xénophon, à qui je propoſois un jour ces queſtions : jamais Socrate me déguiſa la vérité : jamais il ne fut capable d'une impoſture, il n'étoit ni aſſez vain, ni aſſez imbécille pour donner de ſimples conjectures comme de véritables prédictions ; mais il étoit convaincu lui-même ; & quand il nous parloit au nom de ſon génie ; c'eſt qu'il en reſſentoit intérieurement l'influence (3).

Un autre diſciple de Socrate, nommé Simmias, que je connus à Thebes, atteſtoit que ſon maître perſuadé que les dieux ne ſe rendent pas viſibles aux mortels, rejettoit les apparitions dont on lui faiſoit le récit ; mais qu'il écoutoit & interrogeoit avec

(1) Plut. de gener. Socr. t. 2, p. 588.
(2) Plut. de gen. Socr t. 2, p. 590.
(3) Xenoph. memor. lib. 1, p. 708.

l'intérêt le plus vif, ceux qui croyoient entendre au-dedans d'eux-mêmes les accens d'une voix divine (1).

Si l'on ajoute à ces témoignages formels, que Socrate a proteſté juſqu'à ſa mort que les dieux daignoient quelquefois lui communiquer une portion de leur préſcience (2); qu'il racontoit, ainſi que ſes diſciples, pluſieurs de ſes prédictions que l'événement avoit juſtifiées (3); que quelques-unes firent beaucoup de bruit parmi les Athéniens, & qu'il ne ſongea point à les démentir (4); on verra clairement qu'il étoit de bonne foi; lorſqu'en parlant de ſon génie, il diſoit qu'il éprouvoit en lui-même ce qui n'étoit peut-être jamais arrivé à perſonne (5).

En examinant ſes principes & ſa conduite, on entrevoit par quels degrés il parvint à s'attribuer une pareille prérogative. Attaché à la religion dominante, il penſoit, conformément aux traditions anciennes, adoptées par des philoſophes (6), que les dieux, touchés des beſoins, & fléchis par les prieres

(1) Plut. de gen. Socr. t. 2, p. 588.
(2) Plat. apol. t. 1, p. 31. Diog. Laert. lib. 2, §. 32.
(3) Xenoph. apol. p. 703. Plut. de gen. Socr. p. 581. Ælian var. hiſt. lib. 8, cap. 1.
(4) Plut. ibid.
(5) Plat. de rep. lib. 6, t. 2, p. 496.
(6) Cicer. de divin. lib. 1, cap. 3 & 43.

de l'homme de bien, lui dévoilent quelquefois l'avenir par différens ſignes (1). En conſéquence il exhortoit ſes diſciples : tantôt à conſulter les oracles, tantôt à s'appliquer à l'étude de la divination (2). Lui-même, docile à l'opinion du plus grand nombre (3), étoit attentif aux ſonges, & leur obéiſſoit comme à des avertiſſemens du ciel (4). Ce n'eſt pas tout encore, ſouvent prolongée pendant des heures entieres dans la contemplation, ſon ame, pure & dégagée des ſens, remontoit inſenſiblement à la ſource des devoirs & des vertus : or, il eſt difficile de ſe tenir long-temps ſous les yeux de la divinité, ſans oſer l'interroger, ſans écouter ſa réponſe, ſans ſe familiariſer avec les illuſions que produit quelquefois la contention d'eſprit. D'après ces notions, doit-on s'étonner que Socrate prît quelquefois ſes preſſentimens pour des inſpirations divines, & rapportât à une cauſe ſurnaturelle, les effets de la prudence ou du haſard ?

Cependant on trouve dans l'hiſtoire de ſa vie, des faits qui porteroient à ſoupçonner la droiture de ſes intentions. Que penſer

(1) Xenoph. memor. lib. 1, p. 713.
(2) Id. ibid. lib. 4, p. 815.
(3) Ariſtot. de divin. cap. 1, t. 1, p. 697.
(4) Plat. in Crit. t. 1, p. 44 Id. Phædon. p. 61. Cicer. de divin. lib. 1, cap. 25, t. 3, p. 22.

en effet d'un homme qui, ſuivi de ſes diſciples, s'arrête tout-à-coup, ſe recueille long-temps en lui-même, écoute la voix de ſon génie & leur ordonne de prendre un autre chemin, quoiqu'ils n'euſſent rien à riſquer en ſuivant le premier (1)? *

Je cite un ſecond exemple. Au ſiege de Potidée, on s'apperçut que depuis le lever de l'aurore, il étoit hors de ſa tente, immobile, enſeveli dans une méditation profonde, expoſé à l'ardeur brûlante du ſoleil; car c'étoit en été. Les ſoldats s'aſſemblerent autour de lui, & dans leur admiration, ſe le montroient l'un à l'autre. Le ſoir, quelques-uns d'entr'eux réſolurent de paſſer la nuit à l'obſerver. Il reſta dans la même poſition juſqu'au jour ſuivant. Alors il rendit ſon hommage au ſoleil, & ſe retira tranquillement dans ſa tente (2).

Vouloit-il ſe donner en ſpectacle à l'armée? Son eſprit pouvoit-il ſuivre pendant ſi long-temps le fil d'une vérité? Ses diſciples, en nous tranſmettant ces faits, en

(1) Plut. de gen. Socrate, t. 2, p. 580.

* Quelques-uns de ſes diſciples continuerent leur chemin, malgré l'avis du génie, & rencontrerent un troupeau de cochons qui les couvrirent de boue. C'eſt Théocrite, diſciple de Socrate, qui raconte ce fait dans Plutarque, & qui prend a témoin Simmias, autre diſciple de Socrate.

(1) Plat. in conv. tom. 3, pag. 220. Phavor. ap. Aul. Gell. lib. 2, cap. 1. Diog. Laert. lib. 2, §. 23.

ont-ils altéré les circonſtances ? Convenons plutôt que la conduite des hommes les plus ſages & les plus vertueux préſente quelquefois des obſcurités impénétrables.

PRÉVENTION CONTRE SOCRATE.

Quoiqu'il en ſoit, malgré les prédictions qu'on attribuoit à Socrate, les Athéniens n'eurent jamais pour lui la conſidération qu'il méritoit à tant de titres. Sa méthode devoit les aliéner ou les offenſer. Les uns ne pouvoient lui pardonner l'ennui d'une diſcuſſion qu'ils n'étoient pas en état de ſuivre ; les autres, l'aveu qu'il leur arrachoit de leur ignorance.

Comme il vouloit que dans la recherche de la vérité, on commençât par héſiter & ſe méfier des lumieres qu'on avoit acquiſes ; & que pour dégoûter ſes nouveaux éleves des fauſſes idées qu'ils avoient reçues, il les amenoit de conſéquences en conſéquences, au point de convenir que, ſuivant leurs principes, la ſageſſe même pourroit devenir nuiſible ; les aſſiſtans, qui ne pénétroient pas ſes vues, l'accuſoient de jetter ſes diſciples dans le doute ; de ſoutenir le pour & le contre, de tout détruire, & de ne rien édifier. (1).

(1) Plat. in Men. t. 2, p. 80 & 84. Xenoph. mem. l. 4, p. 805.

Comme auprès de ceux dont il n'étoit pas connu, il affectoit de ne rien ſavoir, & diſſimuloit d'abord ſes forces, pour les employer enſuite avec plus de ſuccès, on diſoit que par une ironie inſultante, il ne cherchoit qu'à tendre des piéges à la ſimplicité des autres (1) *.

Comme la jeuneſſe d'Athenes, qui voyoit les combats des gens d'eſprit, avec le même plaiſir qu'elle verroit ceux des animaux féroces, applaudiſſoit à ſes victoires, & ſe ſervoit, à la moindre occaſion, des armes qui les lui avoient procurées, on inféroit de-là qu'elle ne puiſoit à ſa ſuite, que le goût de la diſpute & de la contradiction (2). Les plus indulgens obſervoient ſeulement qu'il avoit aſſez de talens pour inſpirer à ſes éleves l'amour de la ſageſſe; & point aſſez pour leur en faciliter la pratique (3).

Il aſſiſtoit rarement aux ſpectacles; & comme il blâmoit l'extrême licence qui régnoit alors dans les comédies, il s'attira la haine de leurs Auteurs (4).

De ce qu'il ne paroiſſoit preſque jamais

---

(1) Tim ap. Diog. Laert. lib. 2, §. 19. Xenoph. memor. lib. 4, p. 805.

* Voyez la note à la fin du volume.

(2) Plat. apol. t. 1, p. 23.

(3) Xenoph. memor. lib. 1, p. 725.

(4) Ælian. var. hiſt. lib. 2, cap. 13.

à l'aſſemblée du peuple, & qu'il n'avoit ni crédit ni aucun moyen d'acheter ou de vendre des ſuffrages, pluſieurs ſe contenterent de le regarder comme un homme oiſif, inutile, qui n'annonçoit que des réformes, & ne promettoit que des vertus.

De cette foule de préjugés & de ſentimens réunis, il réſulta l'opinion preſque générale, que Socrate n'étoit qu'un ſophiſte plus habile, plus honnête, mais peut-être plus vains que les autres (1). J'ai vu des Athéniens éclairés lui donner cette qualification long-temps après ſa mort (2), & de ſon vivant, quelques auteurs l'employerent avec adreſſe, pour ſe venger de ſes mépris.

Ariſtophane, Eupolis, Amipſias le jouerent ſur le théâtre (3), comme ils ſe permirent de jouer Périclès, Alcibiade, & preſque tous ceux qui furent à la tête du gouvernement; comme d'autres auteurs dramatiques y jouerent d'autres philoſophes: (4): car il régnoit alors de la diviſion entre ces deux claſſes de gens de lettres (5).

Il falloit jetter du ridicule ſur le prétendu génie de Socrate, & ſur ſes longues médita-

(1) Ameipſ. ap. Diog. Laert. lib. 2, §. 28.
(2) Æſchin. in Timarch. p. 287.
(3) Schol. Ariſtoph. in nub. v. 96. Diog. Laert. lib. 2, p. 28. Senec. de vit. beat. cap. 27.
(4) Senec. ibid.
(5) Plat. de rep. lib. 10, t. 2, pag. 607. Augum. nub. p. 50.

tions;

tions ; Ariſtophane le repréſente ſuſpendu au-deſſus de la terre, aſſimilant ſes penſées à l'air ſubtil & léger qu'il reſpire (1), invoquant les déeſſes tutélaires des ſophiſtes, les Nuées, dont il croit entendre la voix au milieu des brouillards & des ténebres qui l'environnent (2). Il falloit le perdre dans l'eſprit du peuple ; il l'accuſe d'apprendre aux jeunes gens à mépriſer les dieux, à tromper les hommes (3).

Ariſtophane préſenta ſa piece au concours ; elle reçut des applaudiſſemens, & ne fut pas couronnée (4) : il la remit au théâtre l'année d'après, & elle n'eut pas un meilleur ſuccès ; il la retoucha de nouveau, mais des circonſtances l'empêcherent d'en donner une troiſieme repréſentation (5). Socrate, à ce qu'on prétend, ne dédaigna pas d'aſſiſter à la premiere, & de ſe montrer à des étrangers qui le cherchoient des yeux dans l'aſſemblée (6). De pareilles attaques n'ébranloient pas plus ſa conſtance que les autres événemens de la vie (7). « Je dois me corriger, diſoit-il,

(1) Ariſtoph. in nub. v. 229.
(2) Id. ibid. v. 291 & 329.
(3) Id. ibid. v. 112 & 246.
(4) Id. ibid. v. 525.
(5) Schol. Ariſtoph. p. 51. Sam. Pet miſel. lib. 1, cap. 6. Palmer. exercit. p. 729.
(6) Ælian. var. hiſt. lib. 2, cap. 13.
(7) Senec. de contr. ſap. cap. 18.

» ſi les reproches de ces auteurs ſont » fondés ; les mépriſer, s'ils ne le ſont pas. » On lui rapportoit un jour qu'un homme diſoit du mal de lui : « C'eſt, répondit il, » qu'il n'a pas appris à bien parler (1). »

ACCUSATION CONTRE SOCRATE.

Depuis la repréſentation des Nuées, il s'étoit écoulé environ 24 ans. Il ſembloit que le temps de la perſécution étoit paſſé pour lui, lorſque tout-à coup, il apprit qu'un jeune homme venoit de préſenter au ſecond des Archontes (2), une dénonciation conçue en ces termes : « Mélitus, fils de Mélitus, » du bourg de Pithos, intente une accu- » ſation criminelle contre Socrate, fils de » Sophroniſque, du bourg d'Alopece. So- » crate eſt coupable en ce qu'il n'admet » pas nos dieux, & qu'il introduit parmi » nous des divinités nouvelles ſous le nom » de Génies ; Socrate eſt coupable en ce » qu'il corrompt la jeuneſſe d'Athenes : » pour peine, la mort (3). »

Mélitus étoit un poëte froid & ſans talens; il compoſa quelques tragédies, dont le ſouvenir ne ſe perpétuera que par les plai-

(2) Diog. Laert lib. 2, §. 36.
(1) Plut in Euthyphr. t. 1, p. 2.
(3) Plat. apol. t. 1, p. 24. Xenoph. memor. lib. 1, p. 708. Phavor. ap. Diog. Laert. lib. 2, §. 40.

ſanteries d'Ariſtophane (1). Deux accuſateurs plus puiſſans que lui, Anytus & Lycon, le firent ſervir d'inſtrument à leur haine (2). Ce dernier étoit un de ces orateurs publics qui, dans les aſſemblées du Sénat & du peuple, diſcutent les intérêts de la patrie, & diſpoſent de l'opinion de la multitude, comme la multitude diſpoſe de tout (3). Ce fut lui qui dirigea les procédures (4).

Des richeſſes conſidérables & des ſervices ſignalés rendus à l'état, plaçoient Anytus parmi les citoyens qui avoient le plus de crédit (5). Il remplit ſucceſſivement les premieres dignités de la république (6). Zélé partiſan de la démocratie, perſécuté par les 30 tyrans, il fut un de ceux qui contribuerent le plus à leur expulſion & au rétabliſſement de la liberté (7).

Anytus avoit long-temps vécu en bonne intelligence avec Socrate; il le pria même une fois de donner quelques inſtructions à ſon fils, qu'il avoit chargé des détails

(1) Ariſtoph. in ran. v. 1337. Schol. ibid. Suid. in *Melit.*

(2) Plat. apol. 1. p. 23. Antiſth. ap. Diog. Laert. lib. 2, §. 39.

(3) Ariſtot. de rep. lib. 4, cap. 4, t. 2, p. 369.

(4) Diog. Laert. rep. lib. 2, §. 38.

(5) Iſocr. in Callimach. t. 2, p. 495.

(6) Lyſ. in Agorat. p. 261. Id. in Dardan. p. 385.

(7) Xenoph. hiſt. Græc. lib. 2, p. 468.

d'une manufacture dont il tiroit un gros revenu. Mais Socrate lui ayant repréſenté que ces fonctions aviliſſantes ne convenoient ni à la dignité du pere, ni aux diſpoſitions du fils (1), Anytus, bleſſé de cet avis, défendit au jeune homme tout commerce avec ſon maître.

Quelque-temps après, Socrate examinoit avec Ménon, un de ſes amis, ſi l'éducation pouvoit donner les qualités de l'eſprit & du cœur, refuſées par la nature. Anytus ſurvint & ſe mêla de la converſation. La conduite de ſon fils, dont il négligeoit l'éducation, commençoit à lui donner de l'inquiétude. Dans la ſuite du diſcours, Socrate obſerva que les enfans de Thémiſtocle, d'Ariſtide & de Périclès, entourés de maîtres de muſique, d'équitation & de gymnaſtique, ſe diſtinguerent dans ces différens genres; mais qu'ils ne furent jamais auſſi vertueux que leurs peres, preuve certaine, ajoutoit-il, que ces derniers ne trouverent aucun inſtituteur en état de donner à leur fils le mérite qu'ils avoient eux-mêmes. Anytus qui ſe plaçoit à côté de ces grands hommes, ſentit, ou ſuppoſa l'alluſion. Il répondit avec colere: « Vous » parlez des autres avec une licence into- » lérable. Croyez moi, ſoyez plus réſervé,

(1) Id. apol. p. 706 & 707.

» ici plus qu'ailleurs, il eſt aiſé de faire » du bien ou du mal à qui l'on veut, & » vous devez le ſavoir (1). «

A ces griefs perſonnels s'en joignoient d'autres qui aigriſſoient Anytus, & qui lui étoient communs avec la plus grande partie de la nation. Il faut les développer pour faire connoître la principale cauſe de l'accuſation contre Socrate (2).

Deux factions ont toujours ſubſiſté parmi les Athéniens, les partiſans de l'ariſtocratie, & ceux de la démocratie. Les premiers preſque toujours aſſervis ſe contentoient, dans les temps heureux, de murmurer en ſecret; dans les malheurs de l'état, & ſurtout vers la fin de la guerre du Péloponeſe, ils firent quelques tentatives pour détruire la puiſſance exceſſive du peuple. Après la priſe d'Athenes, les Lacédémoniens en confierent le gouvernement à trente magiſtrats, la plupart tirés de cette claſſe. Critias, un des diſciples de Socrate, étoit à leur tête. Dans l'eſpace de huit mois ils exercerent plus de cruautés que le peuple n'en avoit exercé pendant pluſieurs ſiecles. Quantité de citoyens, obligés d'abord de prendre la fuite, ſe réunirent enfin ſous la conduite de Thraſybule &

(1) Plat. in Men. t. 2, p. 94.

(2) Obſerv. manuſcrites de M. Freret, ſur la condamnation de Socrate.

d'Anytus. L'oligarchie fut détruite, l'ancienne forme de gouvernement rétablie ; & pour prévenir déſormais toute diſſention, une amniſtie preſque générale accorda le pardon, & ordonna l'oubli du paſſé. Elle fut publiée & garantie ſous la foi du ſerment, trois ans avant la mort de Socrate (1).

Le peuple prêta le ſerment ; mais il ſe rappeloit avec frayeur qu'il avoit été dépouillé de ſon autorité, qu'il pouvoit à tout moment la perdre encore, qu'il étoit dans la dépendance de cette Lacédémone ſi jalouſe d'établir par-tout l'oligarchie, que les principaux citoyens d'Athenes entretenoient des intelligences avec elle, & ſe trouvoient animés des mêmes ſentimens. Et que ne feroit pas cette faction cruelle dans d'autres circonſtances, puiſqu'au milieu des ruines de la république, il avoit fallu tant de ſang pour aſſouvir ſa fureur ?

Les flatteurs du peuple redoubloient ſes alarmes, en lui repréſentant que des eſprits ardens s'expliquoient tous les jours avec une témérité révoltante contre la nature du gouvernement populaire ; que Socrate, le plus dangereux de tous, parce qu'il étoit le plus éclairé, ne ceſſoit d'infecter la jeuneſſe d'Athenes par des maximes contraires à la conſtitution établie ; qu'on lui

(1) Andocid. de myſt. p. 12.

avoit entendu dire plus d'une fois, qu'il falloit être inſenſé pour confier les emplois & la conduite de l'état à des magiſtrats qu'un ſort aveugle choiſiſſoit parmi le plus grand nombre des citoyens (1); que, docile à ſes leçons, Alcibiade, outre les maux dont il avoit accablé la république (2), avoit, en dernier lieu, conſpiré contre ſa liberté; que dans le même-temps Critias & Theramene, deux autres de ſes diſciples, n'avoient pas rougi de ſe placer à la tête de trente tyrans; qu'il falloit enfin réprimer une licence dont les ſuites, difficiles à prévoir, ſeroient impoſſibles à éviter.

Mais quelle action intenter contre Socrate? On n'avoit à lui reprocher que des diſcours ſur leſquels les loix n'avoient rien ſtatué, & qui par eux-mêmes ne formoient pas un corps de délit, puiſqu'ils n'avoient pas une liaiſon néceſſaire avec les malheurs dont on avoit à ſe plaindre: d'ailleurs, en les établiſſant comme l'unique baſe de l'accuſation, on riſquoit de réveiller l'animoſité des partis; & l'on étoit obligé de remonter à des événemens ſur leſquels l'amniſtie impoſoit un ſilence abſolu.

La trame ourdie par Anytus paroit à ces inconvéniens, & ſervoit à la fois ſa haine

(1) Xenoph. memor. lib. 1, p. 712.
(2) Id. ibid. p. 713.

perſonnelle & la vengeance du parti populaire. L'accuſateur, en pourſuivant Socrate comme un impie, devoit ſe flatter de le perdre, parce que le peuple recevoit toujours avec ardeur ces ſortes d'accuſations (1), & qu'en confondant Socrate avec les autres philoſophes, il étoit perſuadé qu'ils ne pouvoient s'occuper de la nature, ſans nier l'exiſtence des dieux (2). D'ailleurs la plupart des juges, ayant autrefois aſſiſté à la repréſentation des Nuées d'Ariſtophane, avoient conſervé contre Socrate ces impreſſions ſourdes, que dans une grande ville il eſt ſi facile de recevoir, & ſi difficile de détruire (3).

D'un autre côté, Mélitus, en le pourſuivant comme le corrupteur de la jeuneſſe, pouvoit, à la faveur d'une allégation ſi vague, rappeler incidemment & ſans riſque, des faits capables de ſoulever les juges, & d'effrayer les partiſans du gouvernement populaire.

Le ſecret de cette marche n'a pas échappé à la poſtérité, environ 54 ans après la mort de Socrate, l'orateur Eſchine, avec qui j'étois fort lié, diſoit en préſence du même tribunal, où fut plaidée la cauſe de ce philoſophe : « Vous qui avez mis à mort le

(1) Plat. in Eutyphr. t. 1, p. 3.
(2) Plat. apol. t. 1, p. 18.
(3) Id. ibid. p. 19.

ſophiſte

» ſophiſte Socrate, convaincu d'avoir » donné des leçons à Critias, l'un de ces » trente magiſtrats qui détruiſirent la démo- » cratie (1). »

Pendant les premieres procédures, Socrate ſe tenoit tranquille ; ſes diſciples dans l'effroi s'empreſſoient de conjurer l'orage : le célebre Lyſias fit pour lui un diſcours touchant, & capable d'émouvoir les juges ; Socrate y reconnut les talens de l'orateur, mais il n'y trouva point le langage vigoureux de l'innocence (2).

Un de ſes amis nommé Hermogene, le prioit un jour de travailler à ſa défenſe (3). « Je m'en ſuis occupé depuis que je reſpire, » répondit Socrate ; qu'on examine ma vie » entiere : voilà mon apologie. »

» Mais, reprit Hermogene, la vérité a » beſoin de ſoutien, & vous n'ignorez pas » combien, dans nos tribunaux, l'éloquence » a perdu de citoyens, & ſauvé de cou- » pables. Je le ſais, répliqua Socrate ; j'ai » même deux fois entrepris de mettre en » ordre mes moyens de défenſe ; deux » fois, le génie qui m'éclaire m'en a

(1) Æſchin. in Timarch. p. 187.

(2) Cicer. de orat. lib. 1, cap. 54, tome 1, p. 182; Diog. Laert. lib. 2, §. 40. Val. Max. lib. 6, cap. 4, extern. n°. 2.

(3) Xenoph. apol. p. 701. Id. memor. lib. 4, p. 816.

» détourné, & j'ai reconnu la ſageſſe de ſes » conſeils.

» J'ai vécu, juſqu'à préſent, le plus » heureux des mortels. J'ai comparé » ſouvent mon état à celui des autres » hommes, & je n'ai envié le ſort de » perſonne. Dois-je attendre que les infir- » mités de la vieilleſſe me privent de l'uſage » de mes ſens, & qu'en affoibliſſant mon » eſprit, elles ne me laiſſent que des jours » inutiles ou deſtinés à l'amertume (1) ? » Les dieux, ſuivant les apparences, me » préparent une mort paiſible, exempte de » douleur, la ſeule que j'euſſe pu déſirer. » Mes amis, témoins de mon trépas, ne » ſeront frappés ni de l'horreur du ſpec- » tacle, ni des foibleſſes de l'humanité ; » & dans mes derniers momens, j'aurai » encore aſſez de force pour lever mes » regards ſur eux, & leur faire entendre » les ſentimens de mon cœur (2).

» La poſtérité prononcera entre mes » juges & moi : tandis qu'elle attachera » l'opprobre à leur mémoire, elle prendra » quelque ſoin de la mienne, & me rendra » cette juſtice, que, loin de ſonger à cor- » rompre mes compatriotes, je n'ai tra- » vaillé qu'à les rendre meilleurs (3) ».

---

(1) Xenoph. memor. lib. 4, p. 817.
(2) Id. apol. p. 702.
(3) Id. ibid. p. 706. Id. memor. lib. 4, p. 817.

Telles étoient ſes diſpoſitions, lorſqu'il fut aſſigné pour comparoître devant le tribunal des Héliaſtes auquel l'Archonte-roi venoit de renvoyer l'affaire, & qui, dans cette occaſion, fut compoſé d'environ cinq cents juges (1).

Mélitus & les autres accuſateurs, avoient concerté leurs attaques à loiſir; dans leurs plaidoyers, ſoutenus de tout le preſtige de l'éloquence (2); ils avoient raſſemblé, avec un art infini, beaucoup de circonſtances, propre à prévenir les juges. Je vais rapporter quelques-unes de leurs allégations, & les réponſes qu'elles occaſionnerent.

Premier délit de Socrate. *Il n'admet pas les divinités d'Athenes, quoique, ſuivant la loi de Dracon, chaque citoyen ſoit obligé de les honorer* (3).

La réponſe étoit facile : Socrate offroit ſouvent des ſacrifices devant ſa maiſon; ſouvent il en offroit pendant les fêtes, ſur les autels publics; tout le monde en avoit été témoin, & Mélitus lui-même, s'il avoit daigné y faire attention (4). Mais, comme

(1) Mém. de l'Acad. des Bell. Lett. t. 18, page 83. Obſerv. manuſcrites de M. Fréret ſur la condamnation de Socrate.

(2) Plat. apol. t. 1, p. 17.

(3) Porphyr. de abſtin. lib. 4, p. 380.

(4) Xenoph. apol. p. 703. Id. memor. lib. 1, page 705 & 758. Theodect. ap. Ariſtot. rhet. lib. 2, cap. 23, t. 2, p. 577.

l'accuſé s'élevoit contre les pratiques ſuperſtitieuſes qui s'étoient introduites dans la religion (1), & qu'il ne pouvoit ſouffrir les haines, & toutes ces paſſions honteuſes qu'on attribuoit aux dieux (2), il étoit aiſé de le noircir aux yeux de ceux à qui une piété éclairée eſt toujours ſuſpecte.

Mélitus ajoutoit, que, ſous le nom de génies, Socrate prétendoit introduire, parmi les Athéniens, des divinités étrangeres, & qu'une telle audace méritoit d'être punie, conformément aux loix : dans cet endroit, l'orateur ſe permit des plaiſanteries ſur cet eſprit dont le philoſophe ſe glorifioit de reſſentir l'inſpiration ſecrete (3).

Cette voix, répondit Socrate, n'eſt pas celle d'une divinité nouvelle ; c'eſt celle des dieux que nous adorons. Vous convenez tous qu'ils prévoient l'avenir, & qu'ils peuvent nous en inſtruire ; ils s'expliquent aux uns par la bouche de la Pythie, aux autres, par différens ſignes ; à moi, par un interprete dont les oracles ſont préférables aux indications que l'on tire du vol des oiſeaux ; car mes diſciples témoigneront que je ne leur ai rien prédit qui ne leur ſoit arrivé.

---

(1) Plut. de gen. Socr. t. 2, p. 508.
(2) Plat. in Eutyphr. t. 1, p. 6.
(3) Plat. apol. t. 1, p. 31.

A ces mots, les juges firent entendre des murmures de mécontentement (1); Mélitus l'auroit augmenté, s'il avoit obſervé qu'en autoriſant les révélations de Socrate, on introduiroit tôt ou tard le fanatiſme dans un pays où les imaginations ſont ſi faciles à ébranler, & que pluſieurs ſe feroient un devoir d'obéir plutôt aux ordres d'un eſprit particulier, qu'à ceux des magiſtrats. Il paroît que Mélitus n'entrevit pas ce danger (2).

Second délit de Socrate. *Il corrompt la jeuneſſe d'Athenes.* Il ne s'agiſſoit pas des mœurs de l'accuſé, mais de ſa doctrine; on diſoit que ſes diſciples n'apprenoient à ſa ſuite qu'à briſer les liens du ſang & de l'amitié (3). Ce reproche, uniquement fondé ſur quelques expreſſions malignement interprétées, ne ſervit qu'à déceler la mauvaiſe foi de l'accuſateur: mais Mélitus reprit ſes avantages, quand il inſinua que Socrate étoit ennemi du peuple; il parla des liaiſons de ce philoſophe avec Alcibiade & Critias (4). On répondit qu'ils montrerent des vertus, tant qu'ils furent ſous ſa conduite; que leur maître avoit, dans tous les temps, con-

(1) Xenoph. apol. p. 703.
(2) Fréret, obſerv. manuſcr.
(3) Xenoph. apol. page 704. Id. memor. lib. 4, page 719.
(4) Xenoph. memor. lib. 1, p. 713.

damné les excès du premier, & que, pendant la tyrannie du ſecond, il fut le ſeul qui oſât s'oppoſer à ſes volontés.

Enfin, diſoit Mélitus aux juges, c'eſt par la voie du ſort que vous avez été établis pour rendre la juſtice, & que pluſieurs d'entre vous ont rempli des magiſtratures importantes. Cette forme, d'autant plus eſſentielle, qu'elle peut ſeule conſerver entre les citoyens une ſorte d'égalité, Socrate la ſoumet à la cenſure; & la jeuneſſe d'Athenes, à ſon exemple, ceſſe de reſpecter ce principe fondamental de la conſtitution (1).

Socrate, en s'expliquant ſur un abus qui confioit au haſard la fortune des particuliers & la deſtinée de l'état, n'avoit dit que ce que penſoient les Athéniens les plus éclairés (2). D'ailleurs, de pareils diſcours, ainſi que je l'ai obſervé plus haut, ne pouvoient pas entraîner la peine de mort, ſpécifiée dans les concluſions de l'accuſateur.

Pluſieurs des amis de Socrate prirent hautement ſa défenſe (3), d'autres écrivirent en ſa faveur (4); & Mélitus auroit ſuccombé, ſi Anytus & Lycon n'étoient venus

(1) Xenoph. memor. lib. 1, p. 712.
(2) Iſocr. areop. t. 1, p. 322.
(3) Xenoph. apol. p. 705.
(4) Id. ibid. p. 701.

à ſon ſecours (1). On ſe ſouvient que le premier oſa repréſenter aux juges, ou qu'on n'auroit pas dû renvoyer l'accuſé à leur tribunal, ou qu'ils devoient le faire mourir, attendu que s'il étoit abſous, leurs enfans n'en ſeroient que plus attachés à ſa doctrine (2).

Socrate ſe défendit pour obéir à la loi (3); mais ce fut avec la fermeté de l'innocence, & la dignité de la vertu. Je vais ajouter ici quelques traits du diſcours que ſes apologiſtes, & Platon ſur-tout, mettent dans ſa bouche; ils ſerviront à développer ſon caractere.

« Je comparois devant ce tribunal pour » la premiere fois de ma vie, quoiqu'âgé de » plus de 70 ans : ici le ſtyle, les formes, » tout eſt nouveau pour moi. Je vais parler » une langue étrangere; & l'unique grace » que je vous demande, c'eſt d'être at- » tentifs plutôt à mes raiſons qu'à mes » paroles : car votre devoir eſt de diſ- » cerner la juſtice, le mien de vous dire » la vérité (4). ».

Après s'être lavé du crime d'impiété (5), il paſſoit au ſecond chef de l'accuſation.

(1) Plat. apol. t. 1, p. 36.
(2) Id. ibid. p. 20.
(3) Id. ibid. p. 19.
(4) Id. ibid. p. 17.
(5) Id. ibid. p. 703.

« On prétend que je corromps la jeuneſſe » d'Athenes : qu'on cite donc un de mes » diſciples que j'aie entraîné dans le vice » (1). J'en vois pluſieurs dans cette » aſſemblée : qu'ils ſe levent, qu'ils dé- » poſent contre leur corrupteur (2). S'ils » ſont retenus par un reſte de conſidé- » ration, d'où vient que leurs peres, leurs » freres, leurs parens, n'invoquent, pas dans » ce moment, la ſévérité des loix : d'où vient » que Mélitus a négligé leur témoignage ? » C'eſt que loin de me pourſuivre, ils ſont » eux-mêmes accourus à ma défenſe.

» Ce ne ſont pas les calomnies de Mélitus » & d'Anytus qui me coûteront la vie (3) ; » c'eſt la haine de ces hommes vains ou » injuſtes, dont j'ai démaſqué l'ignorance » ou les vices : haine qui a déjà fait périr » tant de gens de bien, qui en fera périr » tant d'autres ; car je ne dois pas me » flatter qu'elle s'épuiſe par mon ſupplice.

» Je me la ſuis attirée en voulant pénétrer » le ſens d'une réponſe de la Pythie (4), » qui m'avoit déclaré le plus ſage des » hommes. » Ici les juges firent éclater leur indignation (5). Socrate continua :

---

(1) Xenoph. apol. p. 704.
(2) Plat. apol. t. 1, p. 33.
(3) Id. ibid. p. 18.
(4) Id. ibid p. 21.
(5) Id. ibid. p. 703.

» Etonné de cet oracle, j'interrogeai, dans » les diverſes claſſes des citoyens, ceux » qui jouiſſoient d'une réputation diſ- » tinguée ; je ne trouvai par-tout que de » préſomption & de l'hypocriſie. Je tâchai » de leur inſpirer des doutes ſur leur » mérite, & m'en fis des ennemis irré- » conciliables : je conclus de là que la » ſageſſe n'appartient qu'à la divinité, & » que l'oracle, en me citant pour exemple, » a voulu montrer que le plus ſage des » hommes, eſt celui qui croit l'être le » moins (1). Si on me reprochoit d'avoir » conſacré tant d'années à des recherches » ſi dangereuſes, je répondrois qu'on ne » doit compter pour rien, ni la vie, ni » la mort, dès qu'on peut être utile aux » hommes. Je me ſuis cru deſtiné à les » inſtruire ; j'ai cru en avoir reçu la miſſion » du ciel même (2) ; j'avois gardé, au péril » de mes jours, les poſtes où nos généraux » m'avoient placé à Amphipolis, à Po- » tidée, à Délium ; je dois garder avec » plus de courage celui que les dieux m'ont » aſſigné au milieu de vous ; & je ne » pourrois l'abandonner, ſans déſobéir à » leurs ordres, ſans m'avilir à mes yeux (3).

» J'irai plus loin ; ſi vous preniez au-

(1) Plat. apol. t. 1, p. 23.
(2) Id. ibid. p. 30.
(3) Plat. apol. t. 1, p. 28.

» jourd'hui le parti de m'abſoudre, à con-
» dition que je garderois le ſilence (1), je
» vous dirois : O mes juges ! je vous aime
» & vous honore ſans doute, mais je dois
» obéir à dieu plutôt qu'à vous ; tant que je
» reſpirerai, je ne ceſſerai d'élever ma
» voix, comme par le paſſé, & de dire
» à tous ceux qui s'offriront à mes regards :
» N'avez-vous pas de honte de courir après
» les richeſſes & les honneurs, tandis que
» vous négligez les tréſors de ſageſſe & de
» vérité, qui doivent embellir & perfec-
» tionner votre ame ? Je les tourmenterois
» à force de prieres & de queſtions ; je les
» ferois rougir de leur aveuglement ou de
» leurs fauſſes vertus, & leur montrerois
» que leur eſtime place au premier rang,
» des biens qui ne méritent que le mépris.
» Voilà ce que la divinité me preſcrit
» d'annoncer ſans interruption aux jeunes
» gens, aux vieillards, aux citoyens, aux
» étrangers ; & comme ma ſoumiſſion à
» ſes ordres, eſt pour vous le plus grand
» de ſes bienfaits, ſi vous me faites
» mourir, vous rejetterez le don de dieu, &
» vous ne trouverez perſonne qui ſoit animé
» du même zele. C'eſt donc votre cauſe
» que je ſoutiens aujourd'hui, en pa-
» roiſſant défendre la mienne. Car enfin

(1) Id. ibid. p. 29.

» Anytus & Mélitus peuvent me calomnier, » me bannir, m'ôter la vie ; mais ils ne » ſauroient me nuire ; ils ſont plus à plaindre » que moi, puiſqu'ils ſont injuſtes (1) ».

» Pour échapper à leurs coups, je n'ai » point, à l'exemple des autres accuſés, » employé les menées clandeſtines, les » ſollicitations ouvertes. Je vous ai trop » reſpectés, pour chercher à vous attendrir » par mes larmes ou par celles de mes » enfans & de mes amis aſſemblés autour » de moi (2). C'eſt au théatre qu'il faut » exciter la pitié par des images tou- » chantes ; ici la vérité ſeule doit ſe faire » entendre. Vous avez fait un ſerment » ſolemnel de juger ſuivant les loix : ſi » je vous arrachois un parjure, je ſerois » véritablement coupable d'impiété. Mais » plus perſuadé que mes adverſaires de » l'exiſtence de la divinité, je me livre » ſans crainte à ſa juſtice, ainſi qu'à » la vôtre (3). »

JUGEMENT DE SOCRATE.

Les juges de Socrate étoient la plupart

---

(1) Id. ibid. p. 30.

(2) Id. ibid. page 34. Xenoph. memor. lib. 4, p. 804.

(3) Plat. apol. t. 1, p. 35. Xenoph. memor. lib. 1, p. 722.

des gens du peuple ſans lumieres & ſans principes. Les uns prirent ſa fermeté pour une inſulte, les autres furent bleſſés des éloges qu'il venoit de ſe donner (1). Il intervint un jugement qui le déclaroit atteint & convaincu. Ses ennemis ne l'emporterent que de quelques voix (2) ils en euſſent eu moins encore, & auroient été punis eux-mêmes, s'il avoit fait le moindre effort pour fléchir ſes juges (3).

Suivant la juriſprudence d'Athenes, il falloit un ſecond jugement pour ſtatuer ſur la peine (4). Mélitus, dans ſon accuſation, concluoit à la mort. Socrate pouvoit choiſir entre une amende, le banniſſement ou la priſon perpétuelle. Il reprit la parole, & dit qu'il s'avoueroit coupable, s'il s'infligeoit la moindre punition (5); mais qu'ayant rendu de grands ſervices à la république, il mériteroit d'être nourri dans le Prytanée aux dépens du public (6). A ces mots, 80 des juges qui avoient d'abord opiné en ſa faveur, adhérent aux concluſions de l'accuſateur (7), & la ſentence

(1) Xenoph. ibid, p. 707.
(2) Plat ibid. t. 1, p. 36.
(3) Xenoph. ibid. lib. 4, p. 804.
(4) Cicer. de orat. cap. 54, t. 1, p. 182.
(5) Plat. apol. t. 1, p. 37. Xenoph. apol. p. 705.
(6) Plat. apol. t. 1, p. 37.
(7) Diog. Laert. lib. 2, §. 42.

de mort fut prononcée *; elle portoit que le poiſon termineroit les jours de l'accuſé.

Socrate la reçut avec la tranquillité d'un homme qui pendant toute ſa vie avoit appris à mourir (1). Dans un troiſieme diſcours, il conſola les juges qui l'avoient abſous, en obſervant qu'il ne peut rien arriver de funeſte à l'homme de bien, ſoit pendant ſa vie, ſoit après ſa mort (2); à ceux qui l'avoient accuſé ou condamné, il repréſenta qu'ils éprouveroient ſans ceſſe le remords de leur conſcience (3), & les reproches des hommes; que la mort étant un gain pour lui, il n'étoit point irrité contre eux, quoiqu'il eût à ſe plaindre de leur haine. Il finit par ces paroles: « Il eſt temps de » nous retirer, moi pour mourir, & vous » pour vivre. Qui de nous jouira d'un » meilleur ſort? la divinité ſeule peut le » ſavoir (4).

Quand il ſortit du palais pour ſe rendre à la priſon, on n'apperçut aucun chan-

* Suivant Platon. (apol. tome 1, p. 38,) Socrate conſenti à propoſer une légere amende, dont quelques-uns de ſes diſciples, & Platon entre autres, devoient répondre. D'autres auteurs avancent la même choſe (Diog. Laert. lib. 2, §. 41.) Cependant Xénophon lui fait dire qu'il ne pouvoit, ſans ſe reconnoître criminel, ſe condamner à la moindre peine.

(1) Plat. in Phædon. t. 1, p. 64 & 67.
(2) Plat. apol. t. 1, p. 41.
(3) Xenoph. apol. p. 705. Plat. apol. p. 39.
(4) Plat. apol. t. 1, p. 40 & 42.

gement ſur ſon viſage, ni dans ſa démarche. Il dit à ſes diſciples, qui fondoient en larmes à ſes côtés : « Et pourquoi ne pleurez-» vous que d'aujourd'hui ? ignoriez-vous » qu'en m'accordant la vie, la nature » m'avoit condamné à la perdre ? Ce qui » me déſeſpere, s'écrioit le jeune Apol-» lodore dans l'égarement de ſon affliction, » c'eſt que vous mourez innocent. Ai-» meriez-vous mieux, lui répondit Socrate » en ſouriant, que je mouruſſe coupable » ! Il vit paſſer Anytus, & dit à ſes amis : « Voyez comme il eſt fier de ſon triomphe ; » il ne ſait pas que la victoire reſte » toujours à l'homme vertueux (1) ».

Le lendemain de ſon jugement, le prêtre d'Apollon mit une couronne ſur la poupe de la galere qui porte tous les ans à Délos les offrandes des Athéniens (2). Depuis cette cérémonie juſqu'au retour du vaiſſeau, la loi défend d'exécuter les jugemens qui prononcent la peine de mort.

Socrate paſſa trente jours dans la priſon (3), entouré de ſes diſciples, qui, pour ſoulager leur douleur, venoient à tous momens ſolliciter ſes regards & ſes paroles ; qui, à tous momens, croyoient les recevoir pour la derniere fois.

---

(1) Xenoph. apol. p 706.
(2) Plat. in Phædon. t. 1, p. 58.
(3) Xenoph. memor. lib. 4, p. 816.

Un jour, à ſon réveil, il apperçut Criton, aſſis auprès de ſon lit (1); c'étoit un de ceux qu'il aimoit le plus. « Vous voilà plutôt » qu'à l'ordinaire, lui dit-il; n'eſt-il pas » grand matin encore ? Oui, répondit » Criton, le jour commence à peine..... » *Socrate.* Je ſuis ſurpris que la garde de la » priſon vous ait permis d'entrer. *Crit.* Il » me connoît; je lui ai fait quelques » petits préſens..... *Socr.* Y a-t-il long-» temps que vous êtes arrivé ? *Crit.* Aſſez » de temps..... *Socr.* Pourquoi ne pas » m'éveiller ? *Crit.* Vous goûtiez un » ſommeil ſi paiſible ! je n'avois garde de » l'interrompre; j'avois toujours admiré le » calme de votre ame; j'en étois encore » plus frappé dans ce moment. *Socr.* Il » ſeroit honteux qu'un homme de mon » âge pût s'inquiéter des approches de la » mort. Mais qui vous engage à venir » ſi-tôt ? *Crit.* Une nouvelle accablante, » non pour vous, mais pour moi & pour » vos amis; la plus cruelle & la plus affreuſe » des nouvelles. *Socr.* Le vaiſſeau eſt-il » arrivé ? *Crit.* On le vit hier au ſoir à » Sunium; il arrivera ſans doute aujour-» d'hui, & demain ſera le jour de votre » trépas. *Socr.* A la bonne heure, puiſque

(1) Plat. in Crit. t. 1, p. 43.

» telle eſt la volonté des dieux *. »

Alors Criton lui repréſenta que ne pouvant ſupporter l'idée de le perdre, il avoit, avec quelques amis, pris la réſolution de le tirer de la priſon ; que les meſures étoient concertées pour la nuit ſuivante ; qu'une légere ſomme leur ſuffiroit pour corrompre les gardes, & impoſer ſilence à leurs accuſateurs ; qu'on lui ménageroit en Theſſalie une retraite honorable, & une vie tranquille ; qu'il ne pouvoit ſe refuſer à leurs prieres, ſans ſe trahir lui-même, ſans trahir ſes enfans, qu'il laiſſeroit dans le beſoin, ſans trahir ſes amis, auxquels on reprocheroit à jamais de n'avoir pas ſacrifié tous leurs biens, pour lui ſauver la vie (1).

« Oh ! mon cher Criton, répondit » Socrate ! votre zele n'eſt pas conforme » aux principes que j'ai toujours fait pro- » feſſion de ſuivre, & que les plus » rigoureux tourmens ne me forceront » jamais d'abandonner (2).

» Il faut écarter d'abord les reproches » que vous craignez de la part des

---

* Criton penſoit que le vaiſſeau arriveroit dans la journée au Pirée ; il n'y arriva que le lendemain, & la mort de Socrate fut différée d'un jour.

(1) Plat. in Crit. t. 1, p. 44.

(2) Id. ibid. p. 46. Xenoph. apol. p. 705.

» hommes ;

» hommes ; vous ſavez que ce n'eſt pas » à l'opinion du grand nombre qu'il faut » s'en rapporter, mais à la déciſion de » celui qui diſcerne le juſte de l'injuſte, » & qui n'eſt autre que la vérité (1). Il » faut écarter auſſi les alarmes que vous » tâchez de m'inſpirer à l'égard de mes » enfans ; ils recevront de mes amis les » ſervices que leur généroſité m'offre » aujourd'hui (2). Ainſi, toute la queſtion » eſt de ſavoir s'il eſt conforme à la » juſtice, que je quitte ces lieux ſans la » permiſſion des Athéniens (3).

» Ne ſommes-nous pas convenus ſouvent » que dans aucune circonſtance, il n'eſt » permis de rendre injuſtice pour injuſtice » (4) ? N'avons-nous pas reconnu encore » que le premier devoir du citoyen eſt » d'obéir aux loix, ſans qu'aucun prétexte » puiſſe l'en diſpenſer ? Or, ne ſeroit-ce » pas leur ôter toute leur force, & les » anéantir, que de s'oppoſer à leur » exécution ? Si j'avois à m'en plaindre, » j'étois libre, il dépendoit de moi de » paſſer en d'autres climats (5) ; mais j'ai » porté juſqu'à préſent leur joug avec

(1) Plat. ibid. p. 48.
(2) Id. ibid. p. 54.
(3) Id. ibid. p. 48.
(4) Plat in Crit. t. 1, p. 49.
(5) Id. ibid. p. 51.

» plaiſir, j'ai mille fois éprouvé les effets » de leur protection & de leur bienfai- » ſance, &, parce que des hommes en » ont abuſé pour me perdre, vous voulez » que, pour me venger d'eux, je détruiſe » les loix, & que je conſpire contre ma » patrie, dont elles ſont le ſoutien!

» J'ajoute qu'elles m'avoient préparé » une reſſource. Je n'avois, après la » premiere ſentence, qu'à me condamner » au banniſſement, j'ai voulu en ſubir » une ſeconde, & j'ai dit tout haut que » je préférois la mort à l'exil (1). Irai- » je donc, infidelle à ma parole ainſi » qu'à mon devoir, montrer aux nations » éloignées Socrate proſcrit, humilié, » devenu le corrupteur des loix, & l'ennemi » de l'autorité, pour conſerver quelques » jours languiſſans & flétris? Irai-je y » perpétuer le ſouvenir de ma foibleſſe » & de mon crime, & n'oſer y prononcer » les mots de juſtice & de vertu, ſans » en rougir moi-même, & ſans m'attirer » les reproches les plus ſanglans? Non, » mon cher ami, reſtez tranquille, & » laiſſez-moi ſuivre la voie que les dieux » m'ont tracée (2). ».

Deux jours après cette converſation (3),

(1) Id. ibid p. 52.
(2) Plat. apol. t. 1, p. 54.
(3) Id. ibid. p. 44.

les onze magiſtrats qui veillent à l'exécution des criminels, ſe rendirent de bonne heure à la priſon, pour le délivrer de ſes fers, & lui annoncer le moment de ſon trépas (1). Pluſieurs de ces diſciples entrerent enſuite; ils étoient à-peu-près au nombre de vingt; ils trouverent auprès de lui Xanthippe, ſon épouſe, tenant le plus jeune de ſes enfans entre ſes bras. Dès qu'elle les apperçut, elle s'écria d'une voix entrecoupée de ſanglots : « Ah ! voilà vos » amis, & c'eſt pour la derniere fois ! » Socrate ayant prié Criton de la faire ramener chez elle, on l'arracha de ce lieu, jettant des cris douloureux, & ſe meurtriſſant le viſage (2).

Jamais il ne s'étoit montré à ſes diſciples avec tant de patience & de courage : ils ne pouvoient le voir ſans être oppreſſés par la douleur, l'écouter ſans être pénétrés de plaiſir. Dans ſon dernier entretien, il leur dit qu'il n'étoit permis à perſonne d'attenter à ſes jours, parce que, placés ſur la terre comme dans un poſte, nous ne devons le quitter que par la permiſſion des dieux (3); que pour lui, réſigné à leur volonté, il ſoupiroit après le moment

(1) Id. in Phædon. t. 1, p. 59.
(2) Plat. in Phædon. t. 1, p. 60.
(3) Id. ibid. p. 62.

qui le mettroit en poſſeſſion du bonheur qu'il avoit tâché de mériter par ſa conduite (1). De là, paſſant au dogme de l'immortalité de l'ame, il l'établit par une foule de preuves qui juſtifioient ſes eſpérances : » Et quand même, diſoit-il, ces eſpérances » ne ſeroient pas fondées, outre que les » ſacrifices qu'elles exigeoient, ne m'ont » pas empêché d'être le plus heureux des » hommes, elles écartent loin de moi les » amertumes de la mort, & répandent ſur » mes derniers momens une joie pure & » délicieuſe (2).

» Ainſi, ajouta-t-il, tout homme qui, » renonçant aux voluptés, a pris ſoin » d'embellir ſon ame, non d'ornemens » étrangers, mais des ornemens qui lui » ſont propres, tels que la juſtice, la » tempérance & les autres vertus, doit » être plein d'une entiere confiance, & » attendre paiſiblement l'heure de ſon » trépas. Vous me ſuivrez quand la vôtre » ſera venue ; la mienne approche, &, » pour me ſervir de l'expreſſion d'un de » nos poëtes, j'entends déjà ſa voix qui » m'appelle. »

» N'auriez-vous pas quelque choſe à » nous preſcrire à l'égard de vos enfans

(1) Id. ibid. p. 67 & 68.
(2) Plat. in Phædon. t. 1, p. 91 & 114.

» & de vos affaires, lui demanda Criton ?
» Je vous réitere le conſeil que je vous
» ai ſouvent donné, répondit Socrate,
» celui de vous enrichir de vertus. Si vous
» le ſuivez, je n'ai pas beſoin de vos
» promeſſes ; ſi vous le négligez, elles
» ſeroient inutiles à ma famille (1). »

Il paſſa enſuite dans une petite piece, pour ſe baigner : Criton le ſuivit ; ſes autres amis s'entretinrent des diſcours qu'ils venoient d'entendre, & de l'état où ſa mort alloit les réduire : ils ſe regardoient déjà comme des orphelins privés du meilleur des peres, & pleuroient moins ſur lui que ſur eux-mêmes. On lui préſenta ſes trois enfans ; deux étoient encore dans un âge fort tendre, il donna quelques ordres aux femmes qui les avoient amenés, & après les avoir renvoyés, il vint rejoindre ſes amis (2).

Un moment après, le garde de la priſon entra. « Socrate, lui dit-il, je ne
» m'attend pas aux imprécations dont me
» chargent ceux à qui je viens annoncer
» qu'il eſt temps de prendre le poiſon.
» Comme je n'ai jamais vu perſonne ici
» qui eut autant de force & de douceur
» que vous, je ſuis aſſuré que vous n'êtes
» pas fâché contre moi, & que vous ne

(1) Id. ibid. p 115.
(2) Plat. in Phædon. t. 1, p. 116 & 117.

» m'attribuez pas votre infortune ; vous » n'en connoiſſez que trop les auteurs. » Adieu, tâchez de vous ſoumettre à la » néceſſité. » Ses pleurs lui permirent à peine d'achever, & il ſe retira dans un coin de la priſon pour les répandre ſans contrainte. « Adieu, lui répondit Socrate, » je ſuivrai votre conſeil ; » & ſe tournant vers ſes amis : « Que cet homme a bon » cœur, leur dit-il ! Pendant que j'étois » ici, il venoit quelquefois cauſer avec » moi..... Voyez comme il pleure..... » Criton, il faut lui obéir : qu'on apporte » le poiſon, s'il eſt prêt ; & s'il ne l'eſt » pas, qu'on le broie au plutôt. »

Criton voulut lui remontrer que le ſoleil n'étoit pas encore couché, que d'autres avoient eu la liberté de prolonger leur vie de quelques heures. « Ils avoient leurs » raiſons, dit Socrate, & j'ai les miennes » pour en agir autrement (1). »

Criton donna des ordres, & quand ils furent exécutés, un domeſtique apporta la coupe fatale ; Socrate ayant demandé ce qu'il avoit à faire. « Vous promener, » après avoir pris la potion, répondit cet » homme, & vous coucher ſur le dos » quand vos jambes commenceront à » s'appéſantir. » Alors, ſans changer de

(1) Plat. in Phædon. t. 1, p. 116.

viſage, & d'une main aſſurée, il prit la coupe, & après avoir adreſſé ſes prieres aux dieux, il l'approcha de ſa bouche.

Dans ce moment terrible, le ſaiſiſſement & l'effroi s'emparerent de toutes les ames, & des pleurs involontaires coulerent de tous les yeux ; les uns, pour les cacher, jettoient leur manteau ſur leur tête ; les autres ſe levoient en ſurſaut, pour ſe dérober à ſa vue ; mais lorſqu'en ramenant leurs regards ſur lui, ils s'apperçurent qu'il venoit de renfermer la mort dans ſon ſein, leur douleur, trop long temps contenue, fut forcée d'éclater, & leurs ſanglots redoublerent aux cris du jeune Apollodore qui, après avoir pleuré toute la journée, faiſoit retentir la priſon de hurlemens affreux (1). « Q e faites-vous, » mes amis, leur dit Socrate, ſans s'é- » mouvoir ? J'avois écarté ces femmes, » pour n'être pas témoins de pareilles foi- » bleſſes. Rappellez votre courage ; j'ai » toujours ouï dire que la mort devoit » être accompagnée de bons augures. »

Cependant il continuoit à ſe promener ; dès qu'il ſentit de la peſanteur dans ſes jambes, il ſe mit ſur ſon lit, & s'enveloppa de ſon manteau. Le domeſtique montroit aux aſſiſtans les progrès ſucceſſifs du poiſon.

(1) Plat. in Phædon. t. 1, p. 117.

Déjà un froid mortel avoit glacé les pieds & les jambes ; il étoit près de s'insinuer dans le cœur, lorsque Socrate, soulevant son manteau, dit à Criton : « Nous devons » un coq à Esculape ; n'oubliez pas de » vous acquitter de ce vœu *. Cela sera » fait, répondit Criton : mais n'avez-vous » pas encore quelque ordre à nous donner?» Il ne répondit point ; un instant après il fit un petit mouvement ; le domestique l'ayant découvert, reçut son dernier regard, & Criton lui ferma les yeux.

Ainsi mourut le plus religieux, le plus vertueux & le plus heureux des hommes (1) ; le seul peut-être qui, sans crainte d'être démenti, pût dire hautement : Je n'ai jamais, ni par mes paroles, ni par mes actions, commis la moindre injustice (2) **.

---

* On sacrifioit cet animal à Esculape. (Voyez Pompéius Festus, de signif. verb. lib. 9, p. 189)

(1) Plat. in Phædon. t. 1, p. 118. Xenoph. memor. lib. 4, p. 818.

(2) Xenoph. ibid. lib. 1, page 721 ; lib. 4, page 805.

** Voyez la note à la fin du volume.

FIN DU CHAPITRE SOIXANTE-SEPTIEME.

CHAPITRE

CHAPITRE LXVIII.

Fêtes & Myſteres d'Eleuſis.

JE vais parler du point le plus important de la religion des Athéniens, de ſes myſteres, dont l'origine ſe perd dans la nuit des temps, dont les cérémonies n'inſpirent pas moins de terreur que de vénération, & dont le ſecret n'a jamais été révélé que par quelques perſonnes dévouées auſſitôt à la mort & à l'exécration publique (1) : car la loi n'eſt pas ſatisfaite par la perte de leur vie, & la confiſcation de leurs biens ; une colonne expoſée à tous les yeux, doit encore perpétuer le ſouvenir du crime & de la punition (2).

De tous les myſteres établis en l'honneur de différentes divinités, il n'en eſt pas de ſi célebres que ceux de Cérès. C'eſt elle-même, dit-on, qui en régla les cérémonies. Pendant qu'elle parcouroit la terre, ſur les traces de Proſerpine, enlevée par Pluton, elle arriva dans la plaine d'Eleuſis,

(1) Meurſ. in Eleuſ. cap. 20.
(2) Andoc. de myſt. p. 7.

& flattée de l'accueil qu'elle reçut des habitans, elle leur accorda deux bienfaits ſignalés ; l'art de l'agriculture, & la connoiſſance de la doctrine ſacrée (1). On ajoute que les petits myſteres qui ſervent de préparation aux grands, furent inſtitués en faveur d'Hercule 2).

Mais laiſſons au vulgaire de ſi vaines traditions ; il ſeroit moins eſſentiel de connoître les auteurs de ce ſyſtême religieux, que d'en pénétrer l'objet. On prétend que par-tout où les Athéniens l'ont introduit, il a répandu l'eſprit d'union & d'humanité (3) ; qu'il purifie l'ame de ſon ignorance & de ſes ſouillures (4) ; qu'il procure l'aſſiſtance particuliere des dieux (5), les moyens de parvenir à la perfection de la vertu, les douceurs d'une vie ſainte (6), l'eſpérance d'une mort paiſible & d'une félicité qui n'aura point de bornes (7). Les initiés occuperont une place

---

(1) Iſocr. paneg. t. 1, S. p. 132. Ariſtid. Eleuſ. orat. t. 1, S. p. 450.

(2) Meurſ. in Eleuſ. cap. 5.

(3) Cicer. de leg. lib. 2, cap. 14, t. 3, p. 148. Diod. Sic. l. 13, p. 155.

(4) Auguſtin. de Trinit. lib. 4, cap. 10, t. 8, p. 819. Procl. in rep. Plat. p. 369.

(5) Sopat. divif. quæſt. t. 1, p. 370.

(6) Id. ibid. p. 335.

(7) Iſocr. ibid. Cicer. ibid. Crinag. in anthol. lib. 1, cap. 28.

diſtinguée dans les champs Elyſées (1) ; ils jouiront d'une lumiere pure (2), & vivront dans le ſein de la divinité (3) : tandis que les autres habiteront après leur mort, des lieux de ténebres & d'horreur (4).

Pour éviter une pareille alternative, les Grecs viennent de toutes parts mendier à Eleuſis, le gage du bonheur qu'on leur annonce. Dès l'âge le plus tendre, les Athéniens ſont admis aux cérémonies de l'initiation (5) ; & ceux qui n'y ont jamais participé, les demandent avant de mourir (6) : car les menaces & les peintures des peines d'une autre vie, regardées auparavant comme un ſujet de dériſion, font alors une impreſſion plus vive ſur les eſprits, & les rempliſſent d'une crainte qui va quelquefois juſqu'à la foibleſſe (7).

(1) Diog. Laert. lib. 6, §. 39. Axioch. ap. Plat. t. 3, p. 371.

(2) Pind. ap Clem. Alex. ſtrom. lib. 3, pag. 518. Ariſtoph. in ran. v. 155 & 457. Spanh. ibid. pag. 304. Sophocl. ap. Plut. de aud. poet. t. 2, p. 21.

(3) Plat. in Phæd. t. 1, p. 69 & 81.

(4) Id. ibid. p. 69. Id. in Gorg. t. 1, p. 495. Id. de rep. t. 2, p. 363. Ariſtoph. in ran. v. 145. Spanh. ibid. Pauſan. lib. 10, cap. 31, p. 876.

(5) Terent. in Phorm. act. 1. ſcen. 1, v. 15. Donat. ibid. Turneb. adv. lib. 3, cap. 6. Mém. de l'Acad. des Bell. Lett. t. 4, p. 654. Note de Mde. Dacier ſur le paſſage de Térence.

(6) Ariſtoph. in pac. v. 374.

(7) Plat. de rep lib. 1, pag. 330. Zaleuc. ap. Stob. ſerm. 42, p. 279.

Cependant quelques perſonnes éclairées ne croient pas avoir beſoin d'une pareille aſſociation pour être vertueuſes. Socrate ne voulut jamais s'y faire agréger, & ce refus laiſſa quelques doutes ſur ſa religion (1). Un jour, en ma préſence, on exhortoit Diogene à contracter cet engagement; il répondit : « Patæcion, ce fameux voleur, » obtint l'initiation; Epaminondas & Agé- » ſilas, ne la ſolliciterent jamais. Puis-je » croire que le premier ſera heureux dans » les champs Elyſées, tandis que les » ſeconds ſeront traînés dans les bourbiers » des enfers (2) ? »

Tous les Grecs peuvent prétendre à la participation des myſteres (3) : une loi ancienne en exclut les autres peuples (4); on m'avoit promis de l'adoucir en ma faveur; j'avois pour moi, le titre de citoyen d'Athenes, & la puiſſante autorité des exemples (5). Mais comme il falloit promettre de m'aſtreindre à des pratiques & à des abſtinences qui auroient gêné ma liberté, je me contentai de faire quelques recherches ſur cette inſtitution, & j'en appris des détails que je puis expoſer ſans

(1) Lucian in Demonact. t. 2, p. 380.
(2) Plut. de aud. poet. t. 2, p. 21. Diogen. Laert. lib. 6, §. 39.
(3) Herodot. lib. 8, cap. 65.
(4) Meurſ. in Eleuſ. cap. 19.
(5) Id. ibid.

parjure. Je vais les joindre au récit du dernier voyage que je fis à Eleuſis, à l'occaſion des grands myſteres qu'on y célebre tous les ans (1), le 15 du mois de boédromion (2) *. La fête des petits myſteres eſt également annuelle, & tombe ſix mois auparavant.

Pendant qu'on ſolemniſe la premiere, toute pourſuite eſt juſtice eſt ſévérement prohibée ; toute ſaiſie contre un débiteur déjà condamné, doit être ſuſpendue. Le lendemain des fêtes, le ſénat fait des perquiſitions ſéveres contre ceux qui, par des actes de violence, ou par d'autres moyens, auroient troublé l'ordre des cérémonies (3). La peine de mort ou de fortes amendes, ſont prononcées contre les coupables (4). Cette rigueur eſt néceſſaire peut-être, pour maintenir l'ordre parmi cette multitude immenſe qui ſe rend à Eleuſis (5). En temps de guerre les Athéniens envoient de toutes parts des députés offrir des ſauf-conduits à ceux qui déſirent

(1) Herodot. lib. 8, cap. 65.

(2) Julian. orat. 5, p. 173. Petav. de doct. temp. lib. 1, cap. 8, t. 1, p. 10. Id. in Themiſt. p. 408.

* Dans le cycle de Méton, le mois boédromion commençoit l'un des jours compris entre le 23 du mois d'août & le 21 du mois de ſeptembre.

(3) Andocid. de myſt. p. 15, &c.

(4) Demoſth. in Mid. p. 631. Pet. leg. Att. p. 36.

(5) Herodot. lib. 8, cap. 65.

y venir (1), ſoit à titre d'initiés, ſoit comme ſimples ſpectateurs (2).

Je partis avec quelques-uns de mes amis, le 14 de boédromion, dans la 2e. année de la 109e. olympiade *. La porte par où l'on ſort d'Athenes, s'appelle la porte ſacrée; le chemin qui de là conduit à Eleuſis, ſe nomme la voie ſacrée (3); l'intervalle entre ces deux villes, eſt d'environ 100 ſtades **. Après avoir traverſé une colline aſſez élevée, & couverte de lauriers-roſes (4), nous entrâmes dans le territoire d'Eleuſis & nous arrivâmes ſur les bords de deux petits ruiſſeaux, conſacrés, l'un à Cérès, & l'autre à Proſerpine. J'en fais mention, parce que les Prêtres du temple ont ſeuls le droit d'y pêcher, que les eaux en ſont ſalées, & que l'on en fait uſage dans les cérémonies de l'initiation (5).

---

(1) Æſchin. de falſ. leg. p. 416.

(2) Lyſ. in Andocid. p. 106.

* Dans cette année, le premier de béodromion concouroit avec le 20 de notre mois de ſeptembre; le 14 de béodromion avec le 4 de notre mois d'octobre. Les fêtes commencerent le 5 octobre de l'an 343 avant J. C.

(3) Meurſ. in Eleuſ. cap. 27.

** Environ trois lieues & trois quarts.

(4) Spon, voyag. t. 2, p. 161. Whel. a journ. book 6, p. 425. Pozok. t. 2, part. 2, p. 170.

(5) Pauſan. lib. 1, cap. 38, p. 91. Heſych. in *Peitoi.* Spon, voyag. t. 2, pag. 161. Whel. a journ. book 6, pag. 425.

Plus loin, ſur le pont d'une riviere, qui porte le nom de Céphiſe, comme celle qui coule auprès d'Athenes, nous eſſuyâmes des plaiſanteries groſſieres de la part d'une nombreuſe populace. Pendant les fêtes, elle ſe tient dans cette eſpece d'embuſcade, pour s'égayer aux dépens de tous ceux qui paſſent, & ſur-tout des perſonnes les plus diſtinguées de la république (1). C'eſt ainſi, diſoit-on, que Cérès en arrivant à Eleuſis, fut accueillie par une vieille femme, nommée Iambé (2).

A une légere diſtance de la mer, ſe prolonge dans la plaine du nord-oueſt au ſud-eſt, une grande colline, ſur le penchant & à l'extrêmité oriental de laquelle on a placé le fameux temple de Cérès & de Proſerpine (3). Au-deſſous, eſt la petite ville d'Eleuſis. Aux environs & ſur la colline même, s'élevent pluſieurs monumens ſacrés, tels que des chapelles & des autels (4); de riches particuliers d'Athenes y poſſedent de belles maiſons de campagne (5).

Le temple conſtruit par les ſoins de

(1) Strab. lib. 9, pag. 400. Heſych. & Suid. in *Cephur*.
(2) Apollod. lib. 1, p. 17.
(3) Note manuſcr. de M. Wood. Chandl. trav. in Greece, p. 190.
(4) Pauſan. lib. 1, cap. 38, p. 93.
(5) Demoſth. in Mid. p. 628.

Périclès, en marbre Pentélique (1), ſur le rocher même qu'on avoit applani, eſt tourné vers l'orient. Il eſt auſſi vaſte que magnifique; l'enceinte qui l'entoure, a du nord au midi environ 384 pieds, du levant au couchant environ 325 (2) *. Les plus célebres artiſtes furent chargés de conduire ces ouvrages à leur perfection (3).

Parmi les miniſtres attachés au temple, on en remarque quatre principaux (4). Le premier eſt l'Hiérophante; ſon nom déſigne celui qui révele les choſes ſaintes (5), & ſa principale fonction eſt d'initier aux myſteres. Il paroît avec une robe diſtinguée; le front orné d'un diadême, & les cheveux flottans ſur ſes épaules (6); il faut que ſon âge ſoit aſſez mûr pour répondre à la gravité de ſon miniſtere, & ſa voix aſſez belle pour ſe faire écouter avec plaiſir (7). Son ſacerdoce eſt à vie (8);

(1) Wood, not. manuſcr. Wel. a jour. book, 6. p. 427.
(2) Id. ibid.
* Longueur, environ 363 de nos pieds; largeur, environ 307.
(3) Strab. lib. 9, p. 395. Vitruv. in præf. lib. 7, p. 125. Plut. in Pericl. t. 1, p. 159.
(4) Meurſ. in Eleuſ. cap. 13. Mém. de l'Acad. des Bell. Lett. t. 21, p. 93.
(5) Heſych. in *Ieroph.*
(6) Arrian. in Epict. lib. 3, cap. 21, p. 441. Plut. in Alcib. t. 1, p. 202.
(7) Arrian. ibid. Philoſtr. in vit. ſoph. lib. 2, p. 600.
(1) Pauſan. lib. 2, cap. 14, p. 142.

dès le moment qu'il en eſt revêtu, il doit s'aſtreindre au célibat; on prétend que des frictions de ciguë le mettent en état d'obſerver cette loi (1).

Le ſecond des miniſtres eſt chargé de porter le flambeau ſacré dans les cérémonies, & de purifier ceux qui ſe préſentent à l'initiation; il a, comme l'Hiérophante, le droit de ceindre le diadême (2). Les deux autres ſont le héraut ſacré, & l'aſſiſtant à l'autel; c'eſt au premier qu'il appartient d'écarter les profanes, & d'entretenir le ſilence & le recueillement parmi les initiés; le ſecond doit aider les autres dans leurs fonctions (3).

La ſainteté de leur miniſtere eſt encore relevée par l'éclat de la naiſſance. On choiſit l'Hiérophante dans la maiſon des Eumolpides (4), l'une des plus anciennes d'Athenes; le héraut ſacré dans celle des Céryces, qui eſt une branche des Eumolpides (5). Les deux autres appartiennent à des familles également illuſtres (6). Ils ont tous quatre au-deſſous d'eux pluſieurs miniſtres ſubalternes, tels que des interpretes, des chantres & des officiers chargés

(1) Meurſ. in Eleuſ. cap. 13.
(2) Id. ibid. cap. 14.
(3) Id. ibid.
(4) Heſych. in *Eumolp.*
(5) Mém. de l'Acad. des Bell. Lett. t. 21, p. 96.
(6) Pauſan. lib. 1, cap. 37, p. 89.

du détail des proceſſions & des différentes eſpeces de cérémonies (1).

On trouve encore à Eleuſis des prêtreſſes conſacrées à Cérès & à Proſerpine. Elles peuvent initier certaines perſonnes (2), & en certains jours de l'année offrir des ſacrifices pour des particuliers (3).

Les fêtes ſont préſidées par le ſecond des Archontes, ſpécialement chargé d'y maintenir l'ordre, & d'empêcher que le culte n'y reçoive la moindre atteinte. Elles durent pluſieurs jours. Quelquefois les initiés interrompent leur ſommeil, pour continuer leurs exercices : nous les vîmes pendant la nuit ſortir de l'enceinte, marchant deux à deux, en ſilence, & tenant chacun une torche allumée (4). En entrant dans l'aſyle ſacré, ils précipitoient leur marche, & j'appris qu'ils alloient figurer les courſes de Cérès & de Proſerpine, & que dans leurs évolutions rapides ils ſecouoient leurs flambeaux, & ſe les tranſmettoient fréquemment les uns aux autres. La flamme qu'ils en font jaillir ſert, dit-on, à purifier les ames, & devient le ſymbole de la lumiere qui doit les éclairer (5).

(1) Poll. lib. 1, cap. 1, §. 35.
(2) Suid. in *Philleid.*
(3) Demoſt. in Neær. p. 880. Tayl. not. ad Demoſth. t. 3, p. 613.
(4) Whel. a journ. book 6, p 428. Spon, voyag. t. 2, p. 166.
(5) Meurſ. in Eleuſ. cap. 26.

Un jour, on célébra des jeux en l'honneur des déeſſes (1). Des fameux athletes, partis de différens cantons de la Grece, s'étoient rendus aux fêtes ; & le prix du vainqueur fut une meſure de l'orge recueillie dans la plaine voiſine, dont les habitans, inſtruits par Cérès ; ont les premiers cultivé cette eſpece de blé (2).

Au ſixieme jour, le plus brillant de tous, les miniſtres du temple & les initiés conduiſirent d'Athenes à Eleuſis la ſtatue d Iacchus (3), qu'on dit être fils de Cérès, ou de Proſerpine. Le dieu couronné de myrte (4), tenoit un flambeau (5). Environ trente mille perſonnes l'accompagnoient (6). Les airs rententiſſoient au loin du nom d'Iacchus (7), la marche, dirigée par le ſon des inſtrumens & le chant des hymnes (8), étoit quelquefois ſuſpendue par des ſacrifices & des danſes (9). La ſtatue fut introduite dans le temple d'Eleuſis, & ramenée enſuite dans le ſien avec le même appareil & les mêmes cérémonies.

---

(1) Id. ibid. cap. 18.
(2) Pauſan. lib. 1, cap. 38, p. 93.
(3) Plut. in Phoc. t. 1, pag. 754. Meurſ. in Eleuſ. cap. 17.
(4) Ariſtoph. in ran. v. 333.
(5) Pauſan. lib. 1, cap. 2, p. 6.
(6) Herodot. lib. 8, cap. 64.
(7) Ariſtoph. ibid. v. 319. Heſych. in *Iac.*
(8) Vell Paterc. lib. 1, cap. 4.
(9) Plut. in Alcib. t. 1, p. 210.

Pluſieurs de ceux qui ſuivoient la proceſſion n'avoient encore participé qu'aux petits myſteres, célébrés tous les ans dans un petit temple ſitué auprès de l'Iliſſus, aux portes d'Athenes (1). C'eſt-là qu'un des prêtres du ſecond ordre eſt chargé d'examiner & de préparer les candidats (2); il les exclut, s'ils ſe ſont mêlés de preſtiges, s'ils ſont coupables des crimes atroces, & ſur-tout s'ils ont commis un meurtre, même involontaire (3); il ſoumet les autres à des expiations fréquentes; & leur faiſant ſentir la néceſſité de préférer la lumiere de la vérité aux ténebres de l'erreur (4), il jette dans leur eſprit les ſemences de la doctrine ſacrée (5), & les exhorte à réprimer toute paſſion violente (6), à mériter par la pureté de l'eſprit & du cœur, l'ineffable bienfait de l'initiation (7).

Leur noviciat eſt quelquefois de pluſieurs années; il faut qu'il dure au moins une

(1) Meurſ. in Eleuſ. cap. 7. Polyæn. ſtratag. lib. 5, cap. 17, §. 1. Euſtath. in iliad. 2, pag. 361. Steph. Heſych. & etymol. magn. in *Agp.*

(2) Heſych. in *Edran.*

(3) Julian. orat. 5, p. 173. Meurſ. in Eleuſ. cap. 19

(4) Clem. Alex. ſtrom. lib. 1, p. 325; lib. 7, p. 845.

(5) Id. ibid. lib. 5, p. 689.

(6) Porphyr. ap. Stob. eclog. phyſ. p. 142.

(7) Arrian. in Epict. lib. 3, cap. 21, p. 440. Liban. declam. 19, t. 1, p. 495.

année entiere (1). Pendant le temps de leurs épreuves, ils ſe rendent aux fêtes d'Eleuſis ; mais ils ſe tiennent à la porte du temple, & ſoupirent après le moment qu'il leur ſera permis d'y pénétrer (2).

Il étoit enfin arrivé ce moment. L'initiation aux grands myſteres, avoit été fixée à la nuit ſuivante. On s'y préparoit par des ſacrifices & des vœux que le ſecond des Archontes, accompagné de quatre aſſiſtans, nommé par le peuple (3), offroit pour la proſpérité de l'état (4). Les novices étoient couronnés de myrte (5).

Leur robe ſemble contracter en cette occaſion un tel caractere de ſainteté, que la plupart portent juſqu'à ce qu'elle ſoit uſée, que d'autres en font des langes pour leurs enfans, ou la ſuſpendent au temple (6). Nous les vîmes entrer dans l'enceinte ſacrée, & le lendemain, un des nouveaux initiés, qui étoit de mes amis, me fit le récit de quelques cérémonies dont il avoit été le témoin.

Nous trouvâmes, dit-il, les miniſtres du temple revêtus de leurs habits ponti-

(1) Meurſ. ibid. cap. 8.
(2) Petav. ad Themiſt. p. 414.
(3) Ariſtot. ap. Harpocr & Suid. in *Epimel.*
(4) Lyſ. in Andocid. page 105. Meurſ. in Eleuſ. cap. 15.
(5) Schol. Sophoc. in Œdip. col. v. 713.
(6) Meurſ. ibid. cap. 12.

ficaux. L'Hiérophante qui, dans ce moment, repréſente l'auteur de l'univers, avoit des ſymboles qui déſignoient la puiſſance ſuprême ; le porte-flambeau, & l'aſſiſtant de l'autel paroiſſoient avec les attributs du ſoleil & de la lune ; le héraut ſacré, avec ceux de Mercure (1).

Nous étions à peine placés que le héraut s'écria : « Loin d'ici les profanes, les impies, » & tous ceux dont l'ame eſt ſouillée de » crimes (2). » Après cet avertiſſement, la peine de mort ſeroit décernée contre ceux qui auroient la témérité de reſter dans l'aſſemblée, ſans en avoir le droit (3). Le ſecond des miniſtres fit étendre ſous nos pieds les peaux des victimes offertes en ſacrifice, & nous purifia de nouveau (4). On lut à haute voix les rituels de l'initiation (5), & l'on chanta des hymnes en l'honneur de Cérès.

Bientôt un bruit ſourd ſe fit entendre. La terre ſembloit mugir ſous nos pas (6) ; la foudre & les éclairs ne laiſſoient entrevoir

---

(1) Euſeb. præpar. evang. lib. 3, cap. 12, p. 117.
(2) Sueton. in Ner. cap 34. Capitol. in Anton. philoſ. p. 33. Lamprid. in Alex. Sev. p. 119.
(3) Liv. lib. 31, cap. 14.
(4) Heſych. & Suid. in *Dioſ. Kod.*
(5) Meurſ. in Eleuſ. cap. 10.
(6) Virgil. æneid. lib. 6, v. 255. Claud. de rapt. Proſerp. lib. 1, v. 7.

que des fantômes & des ſpectres errans dans les ténébres (1). Ils rempliſſoient les lieux ſaints de hurlemens qui nous glaçoient d'effroi, & de gémiſſemens qui déchiroient nos ames. La douleur meurtriere, les ſoins dévorans, la pauvreté, les maladies, la mort ſe préſentoient à nos yeux ſous des formes odieuſes & funebres (2). L'Hiérophante expliquoit ces divers emblêmes, & ſes peintures vives redoubloient notre inquiétude & nos frayeurs.

Cependant, à la faveur d'une foible lumiere (3), nous avancions vers cette région des enfers, où les ames ſe purifient, juſqu'à ce qu'elles parviennent au ſéjour du bonheur. Au milieu de quantité de voix plaintives, nous entendîmes les regrets amers de ceux qui avoient attenté à leurs jours (4). « Ils ſont punis, diſoit l'Hiéro-» phante, parce qu'ils ont quitté le poſte » que les dieux leur avoient aſſigné dans » ce monde (5). »

A peine eut-il proféré ces mots, que des

---

(1) Dion. Chryſoſt. orat. 12, p. 202. Themiſt. orat. 20, p. 235. Meurſ. cap. 11. Diſſert. tirées de Warburt. t. 1, p. 299.

(2) Virgil. æneid. lib. 6, v. 275. Orig. cont. Celſ. lib. 4, p. 167.

(3) Lucian. in catapl. t. 1, p. 643.

(4) Virgil. ibid. p. 434.

(5) Plat. in Phædon. t. 1, p. 62. Id. de leg. lib. 9; t. 2, p. 870.

portes d'airain, s'ouvrant avec un fracas épouvantable, préſenterent à nos regards les horreurs du Tartare (1). Il ne retentiſſoit que du bruit des chaînes, & des cris des malheureux ; & ces cris lugubres & perçans laiſſoient échapper par intervalles ces terribles paroles : « Apprenez, par » notre exemple, à reſpecter les dieux, » à être juſtes & reconnoiſſans (2). » Car la dureté du cœur, l'abandon des parens, toutes les eſpeces d'ingratitude, ſont ſoumiſes à des châtimens, ainſi que les crimes qui échappent à la juſtice des hommes, ou qui détruiſent le culte des dieux (3). Nous vîmes les Furies, armées de fouets, s'acharner impitoyablement ſur les coupables (4).

Ces tableaux effrayans, ſans ceſſe animés par la voix ſonore & majeſtueuſe de l'Hiérophante, qui ſembloit exercer le miniſtere de la vengeance céleſte, nous rempliſſoient d'épouvante, & nous laiſſoient à peine le temps de reſpirer, lorſqu'on nous fit paſſer en des boſquets délicieux, ſur des prairies riantes, ſéjour fortuné, image des champs Elyſées, où brilloit une clarté pure, où des

(1) Virgil. æneid. lib 6, v. 572.
(2) Id. ibid. v. 620. Pind. pyth. 2, v. 40.
(3) Virg. ibid. v. 608. Diſſert. tirées de Waburt. t. 1, p. 332.
(4) Virg. ibid. Lucian. in carapl. t. 1, p. 644.

voix

voix agréables faiſoient entendre des ſons raviſſans (1) ; lorſque, introduits enſuite dans le lieu ſaint, nous jettâmes les yeux ſur la ſtatue de la déeſſe, reſplendiſſante de lumiere, & parée de ſes plus riches ornemens (2). C'étoit-là que devoient finir nos épreuves, & c'eſt-là que nous avons vu, que nous avons entendu des choſes qu'il n'eſt pas permis de révéler *. J'avouerai ſeulement que dans l'ivreſſe d'une joie ſainte, nous avons chanté des hymnes, pour nous féliciter de notre bonheur (3) **.

Tel fut le récit du nouvel initié ; un autre m'apprit une circonſtance qui avoit échappé au premier. Un jour, pendant les fêtes, l'Hiérophante découvrit ces corbeilles myſtérieuſes, qu'on porte dans les proceſſions, & qui ſont l'objet de la vénération publique. Elles renferment les ſymboles ſacrés, dont l'inſpection eſt interdite aux profanes, & qui ne ſont pourtant que des gâteaux de différentes formes, des grains de ſel, & d'autres objets (4) relatifs, ſoit à l'hiſtoire de Cérès, ſoit aux dogmes enſeignés dans les myſteres. Les initiés,

(1) Virg. æneid. lib. 6, v. 638. Stob. ſerm. 119, p. 604.
(2) Themiſt. orat. 20, p. 235.
* Voyez la note à la fin du volume.
(3) Ariſtoph. in ran v. 451.
** Voyez la note à la fin du volume.
(4) Clem. Alex. cohort. ad. gent. p. 19.

après les avoir transportés d'une corbeille dans l'autre, affirment qu'ils ont jeûné, & bu le cicéon (1) *.

Parmi les personnes qui n'étoient pas initiées, j'ai vu souvent des gens d'esprit se communiquer leurs doutes sur la doctrine qu'on enseigne dans les mysteres de Cérès. Ne contient-elle que l'histoire de la nature & de ses révolutions (2) ? N'a-t-on d'autre but que de montrer qu'à la faveur des loix & de l'agriculture (3), l'homme a passé de l'état de barbarie, à l'état de civilisation ? Mais pourquoi de pareilles notions seroient-elles couvertes d'un voile ? Un disciple de Platon proposoit avec modestie une conjecture que je vais rapporter **.

Il paroît certain, disoit-il, qu'on établit dans les mysteres, la nécessité des peines & des récompenses qui nous attendent après la mort, & qu'on y donne aux novices la représentation des différentes destinées que les hommes subissent dans ce monde &

(1) Id. ibid. p 18. Meurs. in Eleus. cap. 10.

* Espece de boisson, ou plutôt de bouillie, qu'on avoit présentée à Cérès. (Clem. Alex. cohort. ad. gent. p. 17. Athen. lib. 11, cap. 12, p. 492. Casaub. ibid. p. 512. Turneb. advers. lib. 12, cap. 8.)

(2) Cicer. de nat. deor. lib. 1, cap. 42, t. 2, p. 433.

(3) Var. ap. Aug. de civ. dei, lib. 7., cap. 20, t. 7 p. 177.

** Voyez la note à la fin du volume.

dans l'autre (1) Il paroît auſſi que l'Hiérophante leur apprend que parmi ce grand nombre de divinités, adorées par la multitude, les unes ſont de purs génies, qui, miniſtres des volontés d'un être ſuprême, reglent ſous ſes ordres les mouvemens de l'univers (2); & les autres furent de ſimples mortels, dont on conſerve encore les tombeaux en pluſieurs endroits de la Grece (3).

D'après ces notions, n'eſt-il pas naturel de penſer que, voulant donner une plus juſte idée de la divinité (4), les inſtituteurs des myſteres s'efforcerent de maintenir un dogme, dont il reſte des veſtiges plus ou moins ſenſibles dans les opinions & les cérémonies de preſque tous les peuples, celui d'un dieu, principe & fin de toutes choſes? Tel eſt, à mon avis, le ſecret auguſte qu'on révele aux initiés.

Des vues politiques favoriſerent ſans doute l'établiſſement de cette aſſociation religieuſe. Le polythéiſme étoit généralement répandu, lorſqu'on s'apperçut des funeſtes effets qui réſultoient pour la morale,

(1) Orig. cont. Celſ. lib. 3, t. 1, p. 501; lib. 8, p. 777. Diſſert. tirées de Warburt. t. 1, p. 175.

(2) Plat. in conv. t. 3, p. 202. Plut. de orac. def. t. 2, p. 417.

(3) Cicer. tuſcul. lib. 1, cap. 13, t. 2, p. 243. Id. de nat. deor lib. 2, cap. 24, t. 2, p. 454. Lactant. divin. inſtit. lib. 5, cap. 20.

(4) Etymol. magn. in *Telet.*

d'un culte dont les objets ne s'étoient multipliés que pour autoriſer toutes les eſpeces d'injuſtices & de vices : mais ce culte étoit agréable au peuple, autant par ſon ancienneté que par ſes imperfections mêmes. Loin de ſonger vainement à le détruire, on tâcha de le balancer par une religion plus pure, & qui répareroit les torts que le polythéiſme faiſoit à la ſociété. Comme la multitude eſt plus aiſément retenue par les loix que par les mœurs, on crut pouvoir l'abandonnner à des ſuperſtitions, dont il ſeroit facile d'arrêter les abus ; comme les citoyens éclairés doivent être plutôt conduits par les mœurs que par les loix, on crut devoir leur communiquer une doctrine propre à inſpirer des vertus.

Vous comprenez déjà pourquoi les dieux ſont joués ſur le théatre d'Athenes : les magiſtrats, délivrés des fauſſes idées du polythéiſme, ſont très-éloignés de réprimer une licence qui ne pourroit bleſſer que le peuple, & dont le peuple s'eſt fait un amuſement.

Vous comprenez encore comment deux religions ſi oppoſées dans leurs dogmes, ſubſiſtent depuis ſi long-temps en un même endroit, ſans trouble & ſans rivalité ; c'eſt qu'avec des dogmes différens, elles ont le même langage, & que la vérité conſerve

pour l'erreur, les ménagemens qu'elle en devroit exiger.

Les myſteres n'annoncent à l'extérieur que le culte adopté par la multitude ; les hymnes qu'on y chante en public, & la plupart des cérémonies qu'on y pratique, remettent ſous nos yeux pluſieurs circonſtances de l'enlevement de Proſerpine, des courſes de Cérès, de ſon arrivée & de ſon ſéjour à Eleuſis. Les environs de cette ville ſont couverts de monumens conſtruits en l'honneur de la déeſſe, & l'on y montre encore la pierre ſur laquelle on prétend qu'elle s'aſſit épuiſée de fatigue (1). Ainſi, d'un côté, les gens peu inſtruits ſe laiſſent entraîner par des apparences qui favoriſent leurs préjugés ; d'un autre côté, les initiés remontant à l'eſprit des myſteres, croient pouvoir ſe repoſer ſur la pureté de leurs intentions.

Quoi qu'il en ſoit de la conjecture que je viens de rapporter, l'initiation n'eſt preſque plus qu'une vaine cérémonie : ceux qui l'ont reçue ne ſont pas plus vertueux que les autres ; ils violent tous les jours la promeſſe qu'ils ont faite de s'abſtenir de la volaille, du poiſſon, des grenades, des féves, & de pluſieurs autres eſpeces de légumes & de fruits (2).

(1) Meurſ. in Eleuſ. cap. 3.

(2) Porphyr. de abſtin. lib. 4, p. 358. Julian. orat. 5, p. 173.

Pluſieurs d'entre eux ont contracté cet engagement ſacré, par des voies peu conformes à ſon objet ; car, preſque de nos jours, on a vu le gouvernement, pour ſuppléer à l'épuiſement des finances, permettre d'acheter le droit de participer aux myſteres (1) ; & depuis long-temps, des femmes de mauvaiſe vie ont été admiſes à l'initiation (2). Il viendra donc un temps où la corruption défigurera entiérement la plus ſainte des aſſociations (3).

(1) Apſin. de art rhetor. p. 691.
(2) Iſæ. orat. de hæred. Philoſtem. p. 61. Demoſth. in Neær. p. 862.
(3) Clem Alex. in protrep. p. 19.

FIN DU CHAPITRE SOIXANTE-HUITIEME.

CHAPITRE LXIX.

Hiſtoire du Théatre des Grecs.

VERS ce temps-là, je terminai mes recherches ſur l'art dramatique. Son origine & ſes progrès ont partagé les écrivains, & élevé des prétentions parmi quelques peuples de la Grece (1). En compilant, autant qu'il m'eſt poſſible, l'eſprit de cette nation éclairée, je ne dois préſenter que des réſultats. J'ai trouvé de la vraiſemblance dans les traditions des Athéniens, & je les ai préférées.

C'eſt dans le ſein des plaiſirs tumultueux, & dans les égaremens de l'ivreſſe, que ſe forma le plus régulier & le plus ſublime des arts (2). Tranſportons-nous à trois ſiecles environ au-delà de celui où nous ſommes.

Aux fêtes de Bacchus, ſolemniſées dans les villes avec moins d'apparat, mais avec

(1) Buleng. de theatr. lib. 1, cap. 2. Ariſtot. de poet. t. 2, cap. 3, p. 654.

(2) Athen. lib. 2, cap. 3, p. 40.

une joie plus vive qu'elles ne le ſont aujourd'hui (1), on chantoit des hymnes enfantés dans les accès vrais ou ſimulés du délire poétique ; je parle de ces dithyrambes, d'où échappent quelquefois des ſaillies de génie, & plus ſouvent encore les éclairs ténébreux d'une imagination exaltée. Pendant qu'ils retentiſſoient aux oreilles étonnées de la multitude, des chœurs de Bacchans & de Faunes, rangés autour des images obſcenes qu'on portoit en triomphe (2), faiſoit entendre des chanſons laſcives, & quelquefois immoloient des particuliers à la riſée du public.

Une licence plus effrénée régnoit dans le culte que les habitans de la campagne rendoient à la même divinité ; elle y régnoit ſur-tout lorſqu'ils recueilloient les fruits de ſes bienfaits. Des vendangeurs barbouillés de lie, ivres de joie & de vin, s'élançoient ſur leurs chariots, s'attaquoient ſur les chemins par des impromptus groſſiers, ſe vengeoient de leurs voiſins en les couvrant de ridicules, & des gens riches en dévoilant leurs injuſtices (3).

Parmi les poëtes qui fleuriſſoient alors,

---

(1) Plut. de cupid. divit. t. 2, p. 527.

(2) Id. ibid.

(3) Schol. Ariſtoph. in nub. v. 295. Schol. in prolegom. Ariſtoph. p. xij. Donat. fragm. de comœd. & tragœd. Buleng. de theatr. lib. 1, cap. 6.

les

les uns chantoient les actions & les aventures des dieux & des héros (1) ; les autres attaquoient avec malignité les vices & les ridicules des perſonnes. Les premiers prenoient Homere, pour modele; les ſeconds s'autoriſoient & abuſoient de ſon exemple. Homere, le plus tragique des poëtes (2), le modele de tous ceux qui l'ont ſuivi, avoit, dans l'Iliade & l'Odyſſée, perfectionné le genre héroïque; & dans le Margitès, il avoit employé la plaiſanterie (3). Mais comme le charme de ſes ouvrages dépend, en grande partie, des paſſions & du mouvement dont il a ſu les animer, les poëtes qui vinrent après lui, eſſayerent d'introduire dans les leurs une action capable d'émouvoir ou d'égayer les ſpectateurs; quelques-uns mêmes tenterent de produire ce double effet, & haſarderent des eſſais informes, qu'on a depuis appelés indifféremment tragédies ou comédies, parce qu'ils réuniſſoient à-la-fois les caracteres de ces deux drames (4). Les auteurs de ces ébauches ne ſe ſont diſtingués par aucune découverte; ils forment ſeulement

(1) Ariſtot. de poet. cap. 4, tome 2, page 654.

(2) Plat. de rep. lib. 10, pag. 598 & 607. Id. in Thæet. tome 1, page 152.

(3) Ariſtot. ibid.

(4) Schol. Ariſtoph. in proleg. pag. xij. Mém. de l'Acad. des Bell. Lett. tome 15, page 260. Prid. in marm. Oxon. page 420.

dans l'hiſtoire de l'art, une ſuite de noms qu'il eſt inutile de rappeler à la lumiere puiſqu'ils ne ſauroient s'y ſoutenir (1).

On connoiſſoit déjà le beſoin & le pouvoir de l'intérêt théatral; les hymnes en l'honneur de Bacchus, en peignant ſes courſes rapides & ſes brillantes conquêtes, devenoient imitatifs (2); & dans les combats des jeux Pythiques, on venoit, par une loi expreſſe, d'ordonner aux joueurs de flûte, qui entroient en lice, de repréſenter ſucceſſivement les circonſtances qui avoient précédé, accompagné & ſuivi la victoire d'Apollon ſur Python (3).

Quelques années après ce réglement (4), Suſarion & Theſpis, tous deux nés dans un petit bourg de l'Attique, nommé Icarie (5), parurent chacun à la tête d'une troupe d'acteurs, l'un ſur des tréteaux, l'autre ſur un chariot*. Le premier attaqua les

(1) Suid. in *Teſp.*

(2) Ariſtot. probl. cap. 19, probl. 15, tome 2, page 764.

(3) Strab. lib. 9, page 421. Pauſan. lib. 10, cap. 7, page 813. Poll. lib. 4, cap. 10, §, 84. Prid. in marm. oxon. page 419.

(4) Marm. Oxon. epoch. 40 & 44.

(5) Suid. in *Teſp.* Horat. de art. poet. v. 275. Athen. lib. 2, cap. 3, page 40.

* Suſarion préſenta ſes premieres pieces vers l'an 580. avant J. C. Quelques années après, Theſpis donna des

vices & les ridicules de ſon temps; le ſecond traita des ſujets plus nobles, & puiſés dans l'hiſtoire.

Le comédies de Suſarion étoient dans le goût de ces farces indécentes & ſatiriques, qu'on joue encore dans quelques villes de la Grece (1); elles firent longtemps les délices des habitans de la campagne (2). Athenes n'adopta ce ſpectacle qu'après qu'il eut été perfectionné en Sicile (3).

ORIGINE ET PROGRÈS DE LA TRAGÉDIE.

Theſpis avoit vu plus d'une fois dans les fêtes, où l'on ne chantoit encore que des hymnes, un des chanteurs, monté ſur une table, former une eſpece de dialogue avec le chœur (4). Cet exemple lui inſpira l'idée d'introduire dans ſes tragédies, un acteur qui, avec de ſimples récits ménagés par intervalles, délaſſeroit le chœur, partageroit l'action & la rendroit plus intéreſſante (5). Cette heureuſe innovation, jointe à d'autres libertés qu'il

---

eſſais de tragédies; en 536 il fit repréſenter ſon Alceſte.

(1) Ariſtot de poet. cap. 4, tome 2, page 655.
(2) Id ibid. cap. 3, page 654.
(3) Id. ibid. cap. 5, page 656.
(4) Poll. lib. 4, cap. 19, §. 123.
(5) Diog. Laert. lib. 3, §. 56.

s'étoit données, alarma le légiſlateur d'Athenes, plus capable que perſonne d'en ſentir le prix & le danger. Solon proſcrivit un genre où les traditions anciennes étoient altérées par des fictions. « Si nous hono-» rons le menſonge dans nos ſpectacles, » dit-il à Theſpis, nous le retrouverons » bientôt dans les engagemens les plus » ſacrés (1). »

Le goût exceſſif qu'on prit tout-à-coup à la ville & à la campagne pour les pieces de Theſpis & de Suſarion, juſtifia & rendit inutile la prévoyance inquiete de Solon. Les poëtes, qui juſqu'alors s'étoient exercés dans les dithyrambes & dans la ſatyre licencieuſe, frappés des formes heureuſes dont ces genres commençoient à ſe revêtir, conſacrerent leurs talens à la tragédie & à la comédie (2). Bientôt on varia les ſujets du premier de ces poëmes. Ceux qui ne jugent de leurs plaiſirs que d'après l'habitude, s'écrioient que ces ſujets étoient étrangers au culte de Bacchus (3), les autres accoururent avec plus d'empreſſement aux nouvelles pieces.

Prhynicus, diſciple de Theſpis, préféra l'eſpece de vers qui convient le mieux aux

(1) Plut. in Sol. tome 1, page 95. Diog. Laert. lib. 1, §. 59.
(2) Ariſtot. de poet. cap. 4, tome 1, page 655.
(3) Plut. ſympoſ. lib. 1, tome 2, page 615.

drames ; fit quelques autres changemens (1), & laiſſa la tragédie dans l'enfance.

VIE D'ESCHYLE.

Eſchyle la reçut de ſes mains, enveloppée d'un vêtement groſſier, le viſage couvert de fauſſes couleurs, ou d'un maſque ſans caractere (2), n'ayant ni grace ni dignité dans ſes mouvemens, inſpirant le deſir de l'intérêt qu'elle remuoit à peine, épriſe encore des farces & des facéties qui avoient amuſé ſes premieres années (3), s'exprimant quelquefois avec élégance & dignité, ſouvent dans un ſtyle foible, rampant, & ſouillé d'obſcénités groſſieres.

Le pere de la tragédie, car c'eſt le nom qu'on peut donner à ce grand homme (4), avoit reçu de la nature une ame forte & ardente. Son ſilence & ſa gravité annonçoient l'auſtérité de ſon caractere (5). Dans les batailles de Marathon, de Salamine, & de Platée, où tant d'Athéniens ſe diſtinguerent par leur valeur, il fit remarquer la ſienne (6). Il s'étoit nourri,

(1) Suid. in *Phrin.*
(2) Id. in *Teſp.*
(3) Ariſtot de poet. cap. 4, tome 2, page 655.
(4) Philoſtr. vit. Apoll. lib. 6, cap. 11, page 245.
(5) Schol. Ariſtoph. in ran. v. 857.
(6) Vit. Æſchyl.

dès ſa plus tendre jeuneſſe, de ces poëtes qui, voiſins des temps héroïques, concevoient d'auſſi grandes idées, qu'on faiſoit alors de grandes choſes (1). L'hiſtoire des ſiecles réculés offroit à ſon imagination vive, des ſuccès & des revers éclatans, des trônes enſanglantés, des paſſions impétueuſes & dévorantes, des vertus ſublimes, des crimes & des vengeances atroces, par-tout l'empreinte de la grandeur, & ſouvent celle de la férocité.

Pour mieux aſſurer l'effet de ces tableaux, il falloit les détacher de l'enſemble où les anciens poëtes les avoient enfermés; & c'eſt ce qu'avoient déjà fait les auteurs des dithyrambes & des premieres tragédies: mais ils avoient négligé de les rapprocher de nous. Comme on eſt infiniment plus frappé des malheurs dont on eſt témoin, que de ceux dont on entend le récit (2), Eſchyle employa toutes les reſſources de la repréſentation théatrale, pour ramener ſous nos yeux le temps & le lieu de la ſcene. L'illuſion devint alors une réalité.

Il introduiſit un ſecond acteur dans ſes premieres tragédies (3); & dans la ſuite,

(1) Ariſtoph. in ran. v. 1062.
(2) Ariſtot. de rhet lib. 2, cap. 8, tome 2, p. 559.
(3) Id de poet. cap. 4, tome 2, page 655. Diog. Laert. lib. 3, §. 56.

à l'exemple de Sophocle, qui venoit d'entrer dans la carriere du théatre, il en établit un troiſieme (1), & quelquefois même un quatrieme (2). Par cette multiplicité de perſonnages, un des acteurs devenoit le héros de la piece; il attiroit à lui le principal intérêt, & comme le chœur ne rempliſſoit plus qu'une fonction ſubalterne, Eſchyle eut la précaution d'abréger ſon rôle, & peut-être ne la pouſſa-t-il pas aſſez loin (3).

On lui reproche d'avoir admis des perſonnages muets. Achille, après la mort de ſon ami, & Niobé, après celle de ſes enfans, ſe traînent ſur le théatre, & pendant pluſieurs ſcenes y reſtent immobiles, la tête voilée, ſans proférer une parole (4); mais s'il avoit mis des larmes dans leurs yeux, & des plaintes dans leur bouche, auroit-il produit un auſſi terrible effet que par ce voile, ce ſilence, & cet abandon à la douleur?

Dans quelques-unes de ſes pieces, l'expo-

(1) Æſchyl. in Choeph. v. 665, &c. v. 900, &c. Id. in Eumenid. Dacier, rem. ſur la poet. d'Ariſtote, page 50.

(2) Poll. lib. 4, cap. 15, §. 110.

(3) Ariſtoph. in ran. v. 945. Ariſtot. de poet. cap. 4.

(4) Ariſtoph. in ran. v. 942. Schol. ibid. Spanh. ibid. page 311.

ſition du ſujet a trop d'étendue (1); dans d'autres, elle n'a pas aſſez de clarté (2): quoiqu'il pêche ſouvent contre les regles qu'on a depuis établies, il les a preſque toutes entrevues.

On peut dire d'Eſchyle, ce qu'il dit lui-même du héros Hippomédon: « l'épouvante » marche devant lui, la tête élevée » juſqu'aux cieux (3). » Il inſpire par-tout une terreur profonde & ſalutaire; car il n'accable notre ame par des ſecouſſes violentes, que pour la relever auſſi-tôt par l'idée qu'il lui donne de ſa force. Ses héros aiment mieux être écraſés par la foudre que de faire une baſſeſſe, & leur courage eſt plus inflexible que la loi fatale de la néceſſité. Cependant il ſavoit mettre des bornes aux émotions qu'il étoit ſi jaloux d'exciter; il évita toujours d'enſanglanter la ſcene (4), parce que ſes tableaux devoient être effrayans, ſans être horribles.

Ce n'eſt que rarement qu'il fait couler des larmes (5), & qu'il excite la pitié; ſoit que la nature lui eût refuſé cette

(1) Æſchyl. in Agam.
(2) Ariſtoph. in ran. v. 1161.
(3) Sept contr. Theb. v. 506.
(4) Ariſtoph. in ran. v. 1064. Philoſtr. v. Apoll. lib. 6, cap. 11, page 244.
(5) Vit. Æſchyl.

douce ſenſibilité, qui a beſoin de ſe communiquer aux autres, ſoit plutôt qu'il craignît de les amollir. Jamais il n'eût expoſé ſur la ſcene, des Phedres & des Sthénobées; jamais il n'a peint les douceurs & les fureurs de l'amour (1); il ne voyoit dans les différens accès de cette paſſion, que des foibleſſes ou des crimes d'un dangereux exemple pour les mœurs, & il vouloit qu'on fût forcé d'eſtimer ceux qu'on eſt forcé de plaindre.

Continuons à ſuivre les pas immenſes qu'il a fait dans la carriere. Examinons la maniere dont il a traité les différentes parties de la tragédie, c'eſt-à-dire la fable, les mœurs, les penſées, les paroles, le ſpectacle & le chant (2).

Ses plans ſont d'une extrême ſimplicité. Il négligeoit ou ne connoiſſoit pas aſſez l'art de ſauver les invraiſemblances (3); de nouer & dénouer une action, d'en lier étroitement les différentes parties, de la preſſer ou de la ſuſpendre par des reconnoiſſances & par d'autres accidens imprévus (4); il n'intéreſſe quelquefois que par le récit des faits, & par la vivacité du

(1) Ariſtoph. in ran. v. 1075.
(2) Ariſtot. de poet. cap. 6, tome 2, page 656.
(3) Dion. Chryſ. orat. 52, page 549. Æſchyl. in Agam.
(4) Vit. Æſchyl.

dialogue (1), d'autres fois, que par la force du ſtyle, ou par la terreur du ſpectacle (2). Il paroît qu'il regardoit l'unité d'action & de temps, comme eſſentielle; celle de lieu, comme moins néceſſaire (3).

Le chœur, chez lui, ne ſe borne plus à chanter des cantiques, il fait partie du tout; il eſt l'appui du malheureux, le conſeil des rois, l'effroi des tyrans, le confident de tous; quelquefois il participe à l'action pendant tout le temps qu'elle dure (4). C'eſt ce que les ſucceſſeurs d'Eſchyle auroient dû pratiquer plus ſouvent, & ce qu'il n'a pas toujours pratiqué lui-même.

Le caractere & les mœurs de ſes perſonnages ſont convenables, & ſe démentent rarement. Il choiſit pour l'ordinaire ſes modeles dans les temps héroïques, & les ſoutient à l'élévation où Homere avoit placé les ſiens (5). Il ſe plaît à peindre des ames vigoureuſes, franches, ſupérieures à la crainte, dévouées à la patrie, inſatiables de gloire & de combats, plus grandes qu'elles ne ſont aujourd'hui, telles qu'il

(1) Æſchyl. in ſept. contr. Theb.
(2) Id. in ſuppl. & Eumen.
(3) Id. in Eumen.
(4) Id. in ſuppl. & Eumen. Trad de M. de Pompignan, page 431.
(5) Dion. Chryſ orat. 52, page 549.

en vouloit former pour la défenſe de la Grece (1); car il écrivoit dans le temps de la guerre des Perſes.

Comme il tend plus à la terreur qu'à la pitié, loin d'adoucir les traits de certains caracteres, il ne cherche qu'à les rendre plus féroces, ſans nuire néanmoins à l'intérêt théatral. Clytemneſtre, après avoir égorgé ſon époux, raconte ſon forfait avec une dériſion amere, avec l'intrépidité d'un ſcélérat. Ce forfait ſeroit horrible, s'il n'étoit pas juſte à ſes yeux, s'il n'étoit pas néceſſaire, ſi, ſuivant les principes reçus dans les temps héroïques, le ſang injuſtement verſé ne devoit pas être lavé par le ſang (2). Clytemneſtre laiſſe entrevoir ſa jalouſie contre Caſſandre, ſon amour pour Egyſthe (3): mais de ſi foibles reſſorts n'ont pas conduit ſa main. La nature & les dieux (4) l'ont forcée à ſe venger. « J'annonce avec courage, ce que j'ai fait ſans » effroi, dit-elle au peuple (5); il m'eſt » égal que vous l'approuviez ou que vous » le blâmiez. Voilà mon époux ſans vie; » c'eſt moi qui l'ai tué: ſon ſang a réjailli » ſur moi; je l'ai reçu avec la même

(1) Æſchyl. in Prom. v. 178. Ariſtoph. in ran. v. 1046, 1073.
(2) Æſchyl. in Agam. v. 1571.
(3) Id. ibid. v. 1445.
(4) Id ibid. v. 1494.
(5) Æſchyl. in Agam. v. 1411.

» avidité qu'une terre brûlée par le ſoleil, » reçoit la roſée du ciel (1). Il avoit » immolé ma fille, & je l'ai poignardé; » ou plutôt ce n'eſt pas Clytemneſtre (2), » c'eſt le démon d'Atrée, le démon ordon- » nateur du ſanglant feſtin de ce roi; c'eſt » lui, dis-je, qui a pris mes traits, pour » venger avec plus d'éclat les enfans de » Thyeſte. »

Cette idée deviendra plus ſenſible par la réflexion ſuivante. Au milieu des déſordres & des myſteres de la nature, rien ne frappoit plus Eſchyle que l'étrange deſtinée du genre humain: dans l'homme, des crimes dont il eſt l'auteur, des malheurs dont il eſt la victime; au deſſus de lui, la vengeance céleſte & l'aveugle fatalité (3), dont l'une le pourſuit quand il eſt coupable, l'autre, quand il eſt heureux. Telle eſt la doctrine qu'il avoit puiſée dans le commerce des ſages, (4) qu'il a ſemée dans preſque toutes ſes pieces, & qui tenant nos ames dans une terreur continuelle; les avertit ſans ceſſe de ne pas s'attirer le courroux des dieux, de ſe ſoumettre aux coups du deſtin (5). De là ce mépris ſouverain qu'il

(1) Id. ibid. v. 1398.
(2) Id ibid. v. 1506. Trad. de M. de Pomp.
(3) Æſchyl. in Prom. v. 105 & 513.
(4) Eurip. in Alc. v. 962.
(5) Æſchyl. in Perſ. v. 293.

témoigne pour les faux biens qui nous éblouiſſent, & cette force d'éloquence avec laquelle il inſulte aux miſeres de la fortune. » O grandeurs humaines, s'écrie » Caſſandre avec indignation, brillantes » & vaines images qu'une ombre peut » obſcurcir, une goutte d'eau effacer! la » proſpérité de l'homme me fait plus de » pitié que ſes malheurs (1). »

De ſon temps on ne connoiſſoit pour le genre héroïque, que le ton de l'épopée, & celui du dithyrambe. Comme ils s'aſſortiſſoient à la hauteur de ſes idées & de ſes ſentimens, Eſchyle le tranſporta, ſans les affoiblir, dans la tragédie. Entraîné par un enthouſiaſme qu'il ne peut plus gouverner, il prodigue les épithetes, les métaphores, toutes les expreſſions figurées des mouvemens de l'ame; tout ce qui donne du poids, de la force, de la magnificence au langage (2); tout ce qui peut l'animer & le paſſionner. Sous ſon pinceau vigoureux, les récits, les penſées, les maximes ſe changent en images frappantes par leur beauté ou par leur ſingularité. Dans cette tragédie (3), qu'on pourroit appeler à juſte

(1) Id. in Agam. v. 1335.

(2) Vit. Æſchyl. Dionyſ. Halic. de priſc. ſcript. c. 2; tome 5, page 423. Phrynic. ap. Phot. page 327. Horat. de art. poet. v. 280.

(3) Sept. contr. Theb.

titre, l'enfantement de Mars (1): « Roi » des Thébains, dit un courrier qu'Etéocle » avoit envoyé au devant de l'armée des » Argiens, l'ennemi approche, je l'ai vu, » croyez-en mon récit. »

Sur un bouclier noir, ſept chefs impitoyables
Epouvantent les Dieux de ſermens effroyables;
Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
Tous, la main dans le ſang, jurent de ſe venger.
Ils en jurent la peur, le dieu Mars & Bellone (2).

Il dit d'un homme dont la prudence étoit conſommée (3); « il moiſſonne ces ſages » & généreuſes réſolutions qui germent » dans les profonds ſillons de ſon ame *; » & ailleurs, « L'intelligence qui m'anime, » eſt deſcendue du ciel ſur la terre, & » me crie ſans ceſſe : N'accorde qu'une » foible eſtime à ce qui eſt mortel (4). » Pour avertir les peuples libres de veiller de bonne heure ſur les démarches d'un citoyen dangereux par ſes talens & ſes richeſſes : « Gardez-vous, leur dit-il, » d'élever un jeune lion, de le ménager

(1) Ariſtoph in ran v. 1053. Plut. in ſympoſ. lib. 7, cap. 10, tome 2, page 715.

(2) Æſchyl. ſept. contr. Theb. v. 39. Long. de ſubl. cap. 15. Traduct. de Boileau, ibid.

(3) Æſchyl. ſept. contr. Theb. v. 599.

* Le Scholiaſte obſerve que Platon emploie la même expreſſion dans un endroit de ſa république.

(4) Æſchyl. in Niob. ap. Æſchyl. fragm. page 641.

» quand il craint encore, de lui réſiſter » quand il ne craint plus rien (1). »

A travers ces lueurs éclatantes, il regne, dans quelques-uns de ſes ouvrages, une obſcurité qui provient, non-ſeulement de ſon extrême préciſion, & de la hardieſſe de ſes figures, mais encore des termes nouveaux (2) dont il affecte d'enrichir ou de hériſſer ſon ſtyle. Eſchyle ne vouloit pas que ſes héros s'exprimaſſent comme le commun des hommes; leur élocution devoit être au-deſſus du langage vulgaire (3); elle eſt ſouvent au deſſus du langage connu : pour fortifier ſa diction, des mots volumineux & durement conſtruits des débris de quelques autres, s'élevent du milieu de la phraſe, comme ces tours ſuperbes qui dominent ſur les remparts d'une ville. Je rapporte la comparaiſon d'Ariſtophane (4).

L'éloquence d'Eſchyle étoit trop forte, pour l'aſſujettir aux recherches de l'élégance, de l'harmonie & de la correction (5); ſon eſſor trop audacieux, pour ne pas

(1) Ariſtoph. in ran. v. 1478.
(2) Dionyſ. Halic. de priſc. ſcrip. cap. 2, tome 5, page 423.
(3) Ariſtoph. in ran. v. 1092.
(4) Ariſtoph. in ran. v. 1036.
(5) Vit. Æſchyl. Dionyſ. Halic. de compoſ. verb. cap. 22. tome 5, page 150. Longin. de ſubl. cap. 15. Schol. Ariſtoph. in ran. v. 1295.

l'expoſer à des écarts & à des chûtes. C'eſt un ſtyle en général noble & ſublime; en certains endroits, grand avec excès, & pompeux juſqu'à l'enflure (1); quelquefois méconnoiſſable & révoltant par des comparaiſons ignobles (2), des jeux de mots puériles (3), & d'autres vices qui ſont communs à cet auteur, avec ceux qui ont plus de génie que de goût. Malgré ſes défauts, il mérite un rang très-diſtingué parmi les plus célebres poëtes de la Grece.

Ce n'étoit pas aſſez que le ton impoſant de ſes tragédies laiſsât dans les ames une forte impreſſion de grandeur; il falloit, pour entraîner la multitude, que toutes les parties du ſpectacle concouruſſent à produire le même effet. On étoit alors perſuadé que la nature en donnant aux anciens héros une taille avantageuſe (4), avoit gravé ſur leur front, une majeſté qui attiroit autant le reſpect des peuples, que l'appareil dont ils étoient entourés. Eſchyle releva ſes acteurs par une chauſſure très-haute (5); il couvrit leurs traits, ſouvent difformes,

(1) Quintil lib. 10, cap. 1, page 632.
(2) Æſchyl. in Agam. v. 330 & 875.
(3) Æſchyl. ibid. v. 698.
(4) Philoſtr. vit. Apoll. lib. 2, cap. 21, p. 73; lib. 4, cap 16, p. 152. Aul. Gell. lib. 3, cap. 10.
(5) Philoſtr. vit. Apoll. lib. 6, cap. 11, p. 245. Id. vit. ſoph. lib. 1, p. 492. Lucian. de ſalt. § 27, tome 2, page 284. Vit. Æſchyl. ap. Robort. page 11.

d'un

d'un maſque qui en cachoit l'irrégularité (1); & les revêtit de robes traînantes & magnifiques, dont la forme étoit ſi décente, que les prêtres de Cérès n'ont pas rougi de l'adopter (2). Les perſonnages ſubalternes eurent des maſques & des vêtemens aſſortis à leurs rôles.

Au lieu de ces vils tréteaux qu'on dreſſoit autrefois à la hâte, il obtint un théatre (3) pourvu de machines, & embelli de décorations (4). Il y fit retentir le ſon de la trompette; on y vit l'encens brûler ſur les autels, les ombres ſortir du tombeau, & les furies s'élancer du fond du Tartare. Dans une de ſes pieces, ces divinités infernales parurent, pour la premiere fois, avec des maſques où la pâleur étoit empreinte, des torches à la main, & des ſerpens entrelacés dans les cheveux (5), ſuivies d'un nombreux cortége de ſpectres horribles. On dit qu'à leur aſpect & à leurs rugiſſemens, l'effroi s'empara de toute l'aſſemblée; que des femmes ſe délivrerent de leur fruit avant terme; que des enfans moururent (6); &

(1) Horat de art. poet. v. 278.
(2) Athen. lib. 1, cap. 18, page 21.
(3) Horat de art poet. v. 279.
(4) Vitruv. in præf. lib. 7, page 124. Vit. Æſchyl. ap. Robort. page 11. Vit. Æſchyl. Stanl. page 702.
(5) Ariſtoph. in Plut. v. 423. Schol. ibid. Pauſan. lib. 1, cap. 28, page 68.
(6) Vit. Æſchyl.

que les magiſtrats, pour prévenir de pareils accidens, ordonnerent que le chœur ne ſeroit plus compoſé que de quinze acteurs, au lieu de cinquante (1).

Les ſpectateurs étonnés de l'illuſion que tant d'objets nouveaux faiſoient ſur leur eſprit, ne le furent pas moins de l'intelligence qui brilloit dans le jeu des acteurs. Eſchyle les exerçoit preſque toujours lui-même : il régloit leurs pas, & leur apprenoit à rendre l'action plus ſenſible par des geſtes nouveaux & expreſſifs. Son exemple les inſtruiſoit encore mieux ; il jouoit avec eux dans ſes pieces (2). Quelquefois il s'aſſocioit, pour les dreſſer, un habile maître de chœurs, nommé Téleſtès. Celui-ci avoit perfectionné l'art du geſte. Dans la repréſentation des ſept chefs devant Thebes, il mit tant de vérité dans ſon jeu, que l'action auroit pu tenir lieu des paroles (3).

Nous avons dit qu'Eſchyle avoit tranſporté dans la tragédie le ſtyle de l'épopée & du dithyrambe ; il y fit paſſer auſſi les modulations élevées, & le rhythme impétueux de certains airs, ou *nomes*, deſtinés

(1) Poll. lib. 4, cap. 15, §. 110.
(2) Athen lib. 1, cap. 18, page 21.
(3) Ariſtocl. ap. Athen. ibid. page 22.

à exciter le courage (1): mais il n'adopta point les innovations qui commençoient à défigurer l'ancienne muſique. Son chant eſt plein de nobleſſe & de décence, toujours dans le genre diatonique (2) le plus ſimple & le plus naturel de tous.

Fauſſement accuſé d'avoir révélé, dans une de ſes pieces, les myſteres d'Eleuſis, il n'échappa qu'avec peine à la fureur d'un peuple fanatique (3). Cependant il pardonna cette injuſtice aux Athéniens, parce qu'il n'avoit couru riſque que de la vie; mais quand il les vit couronner les pieces de ſes rivaux, préférablement aux ſiennes: C'eſt au temps, dit-il, à remettre les miennes à leur place (4); &, ayant abandonné ſa patrie, il ſe rendit en Sicile (5), où le roi Hiéron le combla de bienfaits & de diſtinctions. Il y mourut peu de temps après, âgé d'environ 70 ans *. On grava ſur ſon tombeau, cette épitaphe,

(1) Timarch. ap. ſchol. Ariſtoph in ran. v. 1315. Æſchyl. in Agam. v. 1162. Mém. de l'Acad. des Belt. Lett. tome 10, page 285.

(2) Plut. de muſ. tome 2, page 1137

(3) Ariſtot. de mor. lib. 3, cap. 2, tome 2, page 29. Ælian. var. hiſt. lib 5, cap. 19. Clem. Alex. ſtrom. lib. 2, cap. 14, page 461.

(4) Athen. lib. 8, cap. 8, page 347.

(5) Plut. in Cim. tome 1, page 483.

* L'an 456 avant J. C. (Marm. Oxon epoch. 60. Corſin. faſt. Att. tome 3, page 119.)

qu'il avoit compoſée lui-même (1) : « Ci-» git Eſchyle, fils d'Euphorion, né dans » l'Attique ; il mourut dans la fertile contrée » de Géla ; les Perſes & le bois de Mara-» thon atteſteront à jamais ſa valeur. » Sans doute que dans ce moment, dégoûté de la gloire littéraire, il n'en connut pas de plus brillante que celle des armes. Les Athéniens décernerent des honneurs à ſa mémoire : & l'on a vu plus d'une fois, les auteurs qui ſe deſtinent au théatre, aller faire des libations ſur ſon tombeau, & déclamer leurs ouvrages autour de ce monument funebre (2).

Je me ſuis étendu ſur le mérite de ce poëte, parce que ſes innovations on preſque toutes été des découvertes, & qu'il étoit plus difficile, avec les modeles qu'il avoit ſous les yeux, d'élever la tragédie au point de grandeur où il l'a laiſſée, que de la conduire après lui à la perfection (3).

Les progrès de l'art furent extrêmement rapides. Eſchyle étoit né quelques années après que Theſpis eut donné ſon Alceſte * ;

(1) Schol. vit. Æſchyl. Plut. de exil. tome 2, page 604. Pauſan. lib. 1, cap. 14, p. 35. Athen lib. 14, p. 627.

(2) Vit. Æſchyl. ap. Stanl.

(3) Schol. vit. Æſchyl. ap Robort. page 11.

* Theſpis donna ſon Alceſte l'an 536 avant J. C. Eſchyle nâquit l'an 525 avant le même ere ; Sophocle, vers l'an 497.

il eut pour contemporains & pour rivaux Chœrilus, Pratinas, Phrynicus, dont il effaça la gloire, & Sophocle, qui balança la ſienne

VIE DE SOPHOCLE.

Sophocle nâquit d'une famille honnête d'Athenes, la 4e. année de la 70e. olympiade (1), 27 ans environ après la naiſſance d'Eſchyle, environ 14 ans avant celle d'Euripide (2).

Je ne dirai point qu'après la bataille de Salamine, placé à la tête d'un chœur de jeunes gens, qui faiſoient entendre, autour d'un trophée, des chants de victoire, il attira tous les regards par la beauté de ſa figure, & tous les ſuffrages par les ſons de ſa lyre (3); qu'en différentes occaſions, on lui confia des emplois importans (4), ſoit civils, ſoit militaires *; qu'à l'âge de

(1) Marm. Oxon. epoch. 57. Corſin. faſt. Att. tome 2 page 49.

(2) Vit. Sophocl. Schol. Ariſtoph. in ran. v. 75. Marm. Oxon. ibid.

(3) Schol. vit. Soph. Athen lib. 1, cap. 17, p. 20.

(4) Strab. lib. 14, p. 638. Plut in Pericl. t. 1, p. 156. Cicer. de offic. lib. 1, cap. 40, tome 3, page 220.

* Il commanda l'Armée avec Périclès. Cela ne prouve point qu'il eût des talens militaires, mais ſeulement qu'il fut un des dix généraux qu'on tiroit tous les ans au ſort.

80 ans (1), accuſé, par un fils ingrat, de n'être plus en état de conduire les affaires de ſa maiſon, il ſe contenta de lire à l'audience, l'Œdipe à Colone qu'il venoit de terminer; que les juges indignés lui conſerverent ſes droits, & que tous les aſſiſtans le conduiſirent en triomphe chez lui (2); qu'il mourut à l'âge de 91 ans (3) après avoir joui d'une gloire dont l'éclat augmenta de jour en jour. Ces détails honorables ne l'honoreroient pas aſſez; mais je dirai que la douceur de ſon caractere & les graces de ſon eſprit, lui acquirent un grand nombre d'amis qu'il conſerva toute ſa vie (4); qu'il réſiſta ſans faſte & ſans regret, à l'empreſſement des rois qui cherchoient à l'attirer auprès d'eux (5); que ſi, dans l'âge des plaiſirs, l'amour l'égara quelquefois (6), loin de calomnier la vieilleſſe, il ſe félicita de ſes pertes, comme un eſclave qui n'a plus à ſupporter les caprices d'un tyran féroce (7); qu'à la mort d'Euri-

(1) Ariſtot. rhet. lib. 3, cap. 15, tome 2, page 601.

(2) Cicer. de ſenect cap. 7, tome 3, page 301. Plut. an ſeni, tome 2, page 785. Val. Max. lib. 8, cap. 7, extern. n°. 12.

(3) Diod. Sic. lib. 13, page 22. Marm. Oxon. epoch. 65.

(4) Schol. vit. Soph.

(5) Id. ibid.

(6) Athen. lib. 13, pag. 592 & 603.

(7) Plat. de rep. lib. 1, t. 2, page 329. Plut. tome 2,

pide, ſon émule, arrivée peu de temps avant la ſienne, il parut en habit de deuil, mêla ſa douleur avec celle des Athéniens, & ne ſouffrit pas que, dans une piece qu'il donnoit, ſes acteurs euſſent des couronnes ſur leur tête (1).

Il s'appliqua d'abord à la poéſie lyrique (2): mais ſon génie l'entraîna bientôt dans une route plus glorieuſe, & ſon premier ſuccès l'y fixa pour toujours. Il étoit âgé de 28 ans; il concouroit avec Eſchyle, qui étoit en poſſeſſion du théatre (3). Après la repréſentation des pieces, le premier des Archontes, qui préſidoit aux jeux, ne put tirer au ſort les juges qui devoient décerner la couronne; les ſpectateurs diviſés faiſoient retentir le théatre de leurs clameurs; &, comme elles redoubloient à chaque inſtant, les dix généraux de la république, ayant à leur tête Cimon, parvenu, par ſes victoires & ſes libéralités, au comble de la gloire & du crédit, monterent ſur le théatre & s'approcherent de l'autel de Bacchus, pour y faire, avant de ſe retirer, les libations accoutumées. Leur préſence &

---

p. 1014. Cicer. de ſenect. cap. 14, tome 3, page 309. Athen. lib. 12, cap. 1, p. 510. Stob. ſerm. 6, p. 78.

(1) Thom. Mag. in vit. Euripid.

(2) Suid. in *Sophocl.*

(3) Marm. Oxon. Epoch. 57. Corſin. faſt. Att. tome 2, page 48; tome 3, page 183.

la cérémonie dont ils venoient s'acquitter; ſuſpendirent le tumulte, & l'Archonte, les ayant choiſis pour nommer le vainqueur, les fit aſſeoir, après avoir exigé leur ſerment. La pluralité des ſuffrages ſe réunit en faveur de Sophocle (1); & ſon concurrent, bleſſé de cette préférence, ſe retira quelque-temps après en Sicile.

VIE D'EURIPIDE.

Un ſi beau triomphe devoit aſſurer pour jamais à Sophocle l'empire de la ſcene: mais le jeune Euripide en avoit été témoin, & ce ſouvenir le tourmentoit, lors même qu'il prenoit des leçons d'éloquence ſous Prodicus, & de philoſophie ſous Anaxagore. Auſſi, le vit-on, à l'âge de 18 ans (2), entrer dans la carriere, & pendant une longue ſuite d'années, la parcourir de front avec Sophocle, comme deux ſuperbes courſiers qui, d'une ardeur égale, aſpirent à la victoire.

Quoiqu'il eût beaucoup d'agrémens dans l'eſprit, ſa ſévérité, pour l'ordinaire, écartoit de ſon maintien, les graces du ſourire, & les couleurs brillantes de la joie (3).

(1) Plut. in Cim. tome 1, page 483.
(2) Aul. Gell. noct. Att. lib. 15, cap. 20.
(3) Alex. Ætol. ap. Aul. Gell. ibid.

Il avoit, ainſi que Périclès, contracté cette habitude, d'après l'exemple d'Anaxagore leur maître (1). Les facéties l'indignoient. « Je hais, dit-il, dans une de ſes pieces, ces » hommes inutiles, qui n'ont d'autre mérite » que de s'égayer aux dépens des ſages qui » les mépriſent (2). » Il faiſoit ſur-tout alluſion à la licence des auteurs de comédies, qui, de leur côté, cherchoient à décrier ſes mœurs, comme ils décrioient celles des philoſophes. Pour toute réponſe, il eût ſuffi d'obſerver qu'Euripide étoit l'ami de Socrate, qui n'aſſiſtoit guere aux ſpectacles, que lorſqu'on donnoit les pieces de ce poëte (3).

Il avoit expoſé ſur la ſcene, des princeſſes ſouillées de crimes, &, à cette occaſion, il s'étoit déchaîné plus d'une fois contre les femmes en général (4); on cherchoit à les ſoulever contre lui (5): les uns ſoutenoient qu'il les haïſſoit (6); d'autres, plus éclairés qu'il les aimoit avec paſſion (7). « Il les déteſte, diſoit un

(1) Plut. in Per. t. 1, p. 154. Ælian. var. hiſt. lib. 8, cap. 13.
(2) Euripid. in Melan. ap. Athen. lib. 14, p. 613.
(3) Ælian. var. hiſt. lib. 2, cap. 13.
(4) Euripid. in Melan. ap. Barn. t. 2, p. 480.
(5) Ariſtoph. in Theſmoph. Barn. in vit. Euripid. n. 19.
(6) Schol. argum. in Theſmoph. p. 472.
(7) Athen. lib. 13, cap. 3, p. 603.

» jour quelqu'un. Oui, répondit Sophocle ; » mais c'eſt dans ſes tragédies (1). »

Diverſes raiſons l'engagerent, ſur la fin de ſes jours, à ſe retirer auprès d'Archélaüs, roi de Macédoine : ce prince raſſembloit à ſa cour tous ceux qui ſe diſtinguoient dans les lettres & les arts. Euripide y trouva Zeuxis & Timothée (2), dont le premier avoit fait une révolution dans la peinture, & l'autre dans la muſique ; il y trouva le poëte Agathon, ſon ami (3), l'un des plus honnêtes-hommes & des plus aimables de ſon temps (4). C'eſt lui qui diſoit à Archélaüs : « Un roi doit ſe ſouvenir » de trois choſes ; qu'il gouverne des » hommes, qu'il doit les gouverner ſuivant » les loix, qu'il ne gouvernera pas toujours » (5). » Euripide ne s'expliquoit pas avec moins de liberté : il en avoit le droit, puiſqu'il ne ſollicitoit aucune grace. Un jour même que l'uſage permettoit d'offrir au ſouverain quelques foibles préſens, comme un hommage d'attachement & de reſpect, il ne parut pas avec les courtiſans

(1) Hieron. ap. Athen. lib. 13, pag. 557. Stob. ſerm. 6, p. 80.

(2) Ælian var. hiſt. lib. 14, cap. 17. Plut. in apophth. t. 2, p 177.

(3) Ælian. ibid. lib. 2, cap. 21.

(4) Ariſtoph. in ran. v. 84.

(5) Stob. ſerm. 44, p. 308.

& les flatteurs empreſſés à s'acquitter de ce devoir. Archélaüs lui en ayant fait quelques légers reproches : « Quand le pauvre donne, » répondit Euripide, il demande (1). »

Il mourut quelques années après, âgé d'environ 76 ans (2). Les Athéniens envoyerent des députés en Macédoine, pour obtenir que ſon corps fût tranſporté à Athenes : mais Archélaüs, qui avoit déjà donné des marques publiques de ſa douleur, rejetta leurs prieres, & regarda comme un honneur pour ſes états, de conſerver les reſtes d'un grand homme ; il lui fit élever un tombeau magnifique, près de la capitale, ſur le bord d'un ruiſſeau dont l'eau eſt ſi excellente, qu'elle invite e voyageur à s'arrêter (3), & à contempler en conſéquence le monument expoſé à ſes yeux. En même-temps les Athéniens lui dreſſerent un cénotaphe ſur le chemin qui conduit de la ville au Pirée (4) ; ils prononcent ſon nom avec reſpect, quelquefois avec tranſport. A Salamine, lieu de ſa naiſſance, on s'empreſſa de me conduire

(1) Euripid. in Archel. ap. Barn. tom. 2, pag. 436, v. 11.

(2) Marm. Oxon. epoch. 64.

(3) Plin. lib. 31, cap. 2, tom. 2, pag. 550. Vitruv. lib. 8, cap. 3, pag. 163. Plut. in Lyc. tom. 1, pag. 59. Anthолog. Græc. p. 273. Suid. in *Euripid.*

(4) Pauſan. lib. 1, cap. 2, p. 6. Thom. Mag. vit Eurip.

à une grotte où l'on prétend qu'il avoit compoſé la plupart de ſes pieces (1); c'eſt ainſi qu'au bourg de Colone, les habitans m'ont montré plus d'une fois la maiſon où Sophocle avoit paſſé une partie de ſa vie (2).

Athenes perdit preſque en même-temps ces deux célébres poëtes. A peine avoient-ils les yeux fermés, qu'Ariſtophane, dans une piece jouée avec ſuccès (3), ſuppoſa que Bacchus, dégoûté des mauvaiſes tragédies qu'on repréſentoit dans ſes fêtes, étoit deſcendu aux enfers, pour en ramener Euripide, & qu'en arrivant, avoit trouvé la cour de Platon remplie de diſſentions. La cauſe en étoit honorable à la poéſie. Auprès du trône de ce dieu, s'en élevent pluſieurs autres, ſur leſquels ſont aſſis les premiers des poëtes, dans les genres nobles & relevés (4), mais qu'ils ſont obligés de céder, quand il paroît des hommes d'un talent ſupérieur. Eſchyle occupoit celui de la tragédie. Euripide veut s'en emparer; on va diſcuter leurs titres : le dernier eſt ſoutenu par un grand nombre de gens groſſiers & ſans goût, qu'ont ſéduits les faux ornemens de ſon éloquence. Sophocle

(1) Philocl. ap. Aul. Gell. lib. 15, cap. 20.
(2) Cicer. de fin. lib. 5, cap. 1. t. 2, p. 197.
(3) Argum. Ariſtoph. in ran. p. 115 & 1160.
(4) Ariſtoph. in can. v. 773.

s'eſt déclaré pour Eſchyle : prêt à le reconnoître pour ſon maître, s'il eſt vainqueur, & s'il eſt vaincu, à diſputer la couronne à Euripide. Cependant les concurrens en viennent aux mains. L'un & l'autre, armé des traits de la ſatyre, releve le mérite de ſes pieces, & déprime celles de ſon rival. Bacchus doit prononcer : il eſt long-temps irréſolu ; mais enfin il ſe déclare pour Eſchyle, qui, avant de ſortir des enfers, demande inſtamment que, pendant ſon abſence, Sophocle occupe ſa place (1).

Malgré les préventions & la haine d'Ariſtophane contre Euripide, ſa déciſion, en aſſignant le premier rang à Eſchyle, le ſecond à Sophocle, & le troiſieme à Euripide, étoit alors conforme à l'opinion de la plupart des Athéniens. Sans l'approuver, ſans la combattre, je vais rapporter les changemens que les deux derniers firent à l'ouvrage du premier.

J'ai dit plus haut que Sophocle avoit introduit un troiſieme acteur dans ſes premieres pieces ; & je ne dois pas inſiſter ſur les nouvelles décorations dont il enrichit la ſcene, non plus que ſur les nouveaux attributs qu'il mit entre les mains de quelques-uns de ſes perſonnages (2). Il

(1) Ariſtoph. in ran. v. 1363.
(2) Ariſtot. de poet. cap. 4, t. 2, p 655. Suid. in *Soph.* Schol. in vit. Sopb.

reprochoit trois défauts à Eſchyle : la hauteur exceſſive des idées, l'appareil giganteſque des expreſſions, la pénible diſpoſition des plans ; & ces défauts, il ſe flattoit de les avoir évités (1).

Si les modeles qu'on nous préſente au théâtre, ſe trouvoient à une trop grande élévation, leurs malheurs n'auroient pas le droit de nous attendrir ; ni leurs exemples, celui de nous inſtruire. Les héros de Sophocle ſont à la diſtance préciſe où notre admiration & notre intérêt peuvent atteindre : comme ils ſont au deſſus de nous, ſans être loin de nous, tout ce qui les concerne, ne nous eſt ni trop étranger, ni trop familier ; & comme ils conſervent de la foibleſſe dans les plus affreux revers (2), il en réſulte un pathétique ſublime qui caractériſe ſpécialement ce poëte.

Il reſpecte tellement les limites de la véritable grandeur, que dans la crainte de les franchir, il lui arrive quelquefois de n'en pas approcher. Au milieu d'une courſe rapide, au moment qu'il va tout embraſer, on le voit ſoudain s'arrêter & s'éteindre (3) : on diroit alors qui préfére des chûtes aux écarts.

---

(1) Plut. de profect. virt. t. 2. p. 79.

(2) Dionyſ. Halic. de vet. ſcript. cenſ. cap. 2, t. 5, p. 423.

(3) Longin. de ſubl. cap. 33.

Il n'étoit pas propre à s'appéſantir ſur les foibleſſes du cœur humain, ni ſur des crimes ignobles ; il lui falloit des ames fortes, ſenſibles, & par-là même intéreſſantes ; des ames ébranlées par l'infortune, ſans en être accablées, ni énorgueillies.

En réduiſant l'héroïſme à ſa juſte meſure, Sophocle baiſſa le ton de la tragédie, & bannit ces expreſſions qu'une imagination furieuſe dictoit à Eſchyle, & qui jettoient l'épouvante dans l'ame des ſpectateurs : ſon ſtyle, comme celui d'Homere, eſt plein de force, de magnificence, de nobleſſe & de douceur (1) ; juſques dans la peinture des paſſions les plus violentes, il s'aſſortit heureuſement à la dignité des perſonnages (2).

Eſchyle peignit les hommes plus grands qu'ils ne peuvent être ; Sophocle, comme ils devroient être ; Euripide, tels qu'ils ſont (3) : les deux premiers avoient négligé des paſſions & des ſituations que le troiſieme crut ſuſceptibles de grands effets. Il repréſenta, tantôt des princeſſes brûlantes d'amour, & ne reſpirant que l'adultere & les forfaits (4), tantôt des rois dégradés

(1) Dion. Chryſoſt. orat. 52 p. 552. Quintil. lib. 10, cap. 1, p. 632. Schol. vit. Soph.

(2) Dionyſ. Halic. de vet. ſcript. cenſ. cap. 2, t. 5, p. 423.

(3) Ariſt. de poët. cap. 25, t. 2, p. 673.

(4) Ariſtoph. in ran. v. 874 & 1075.

par l'adverſité, au point de ſe couvrir de haillons, & de tendre la main, à l'exemple des mendians (1). Ces tableaux, où l'on ne retrouvoit plus l'empreinte de la main d'Eſchyle, ni de celle de Sophocle, ſouleverent d'abord les eſprits ; on diſoit qu'on ne devoit, ſous aucun prétexte, ſouiller le caractere, ni le rang des héros de la ſcene; qu'il étoit honteux de décrire avec art, des images honteuſes, & dangereux de prêter au vice l'autorité des grands exemples (2).

Mais ce n'étoit plus le temps où les loix de la Grece infligeoient une peine aux artiſtes qui ne traitoient pas leur ſujet avec une certaine décence (3). Les ames s'énervoient, & les bornes de la convenance s'éloignoient de jour en jour ; la plupart des Athéniens furent moins bleſſés des atteintes que les pieces d'Euripide portoient aux idées reçues, qu'entraînés par le ſentiment dont il avoit ſu les animer ; car ce poëte, habile à manier toutes les affections de l'ame, eſt admirable lorſqu'il peint les fureurs de l'amour, ou qu'il excite les émotions de la pitié (4) ;

---

(1) Ariſtot. in nub. v. 919. Schol. ibid. Id. in ran. v. 866 & 1095. Schol. ibid. Id. in Acharn. v. 412. Schol. ibid.

(2) Ariſtoph in ran v. 1082.

(3) Ælian. var. hiſt. lib. 4, cap. 4.

(4) Quintil. lib. 10, cap. 1, pag. 632. Diog. Laert. lib. 4, §. 26.

c'eſt alors que ſe ſurpaſſant lui-même, il parvient quelquefois au ſublime, pour lequel il ſemble que la nature ne l'avoit pas deſtiné (1). Les Athéniens s'attendrirent ſur le ſort de Phedre coupable : ils pleurerent ſur celui du malheureux Télephe ; & l'auteur fut juſtifié.

Pendant qu'on l'accuſoit d'amollir la tragédie, il ſe propoſoit d'en faire une école de ſageſſe : on trouve, dans ſes écrits, le ſyſtême d'Anaxagore, ſon maître, ſur l'origine des êtres (2), & les préceptes de cette morale, dont Socrate, ſon ami, diſcutoit alors les principes. Mais comme les Athéniens avoient pris du goût pour cette éloquence artificielle dont Prodicus lui avoit donné des leçons, il s'attacha principalement à flatter leurs oreilles ; ainſi les dogmes de la philoſophie, & les ornemens de la rhétorique, furent admis dans la tragédie, & cette innovation ſervit encore à diſtinguer Euripide de ceux qui l'avoient précédé.

Dans les pieces d'Eſchyle & de Sophocle, les paſſions, empreſſées d'arriver à leur but, ne prodiguent point de maximes qui ſuſpendroient leur marche ; le ſecond ſurtout a cela de particulier, que, tout en

(1) Longin. de ſubl. cap. 15 & 39.
(2) Walck. diatr. in Euripid. cap. 4 & 5.

courant, & preſque ſans y penſer, d'un ſeul trait il décide le caractere, & dévoile les ſentimens ſecrets de ceux qu'il met ſur la ſcene. C'eſt ainſi que dans ſon Antigone, un mot échappé comme par haſard à cette princeſſe, laiſſe éclater ſon amour pour le fils de Créon (1).

Euripide multiplia les ſentences & les réflexions (2); il ſe fit un plaiſir ou un devoir d'étaler ſes connoiſſances, & ſe livra ſouvent à des formes oratoires (3); de là les divers jugemens qu'on porte de cet auteur, & les divers aſpects ſous leſquels on peut l'enviſager. Comme philoſophe, il eut un grand nombre de partiſans; les diſciples d'Anaxagore & ceux de Socrate, à l'exemple de leurs maîtres, ſe féliciterent de voir leur doctrine applaudie ſur le théâtre, & ſans pardonner à leur nouvel interprete quelques expreſſions trop favorables au deſpotiſme (4), ils ſe déclarerent ouvertement pour un écrivain qui inſpiroit l'amour des devoirs & de la vertu, & qui, portant ſes regards plus loin, annonçoit hautement qu'on ne doit pas accuſer les dieux de tant de paſſions hon-

(1) Soph. in Antig. v. 578.
(2) Quintil. lib. 10, cap. 1, p. 632. Dion. Chryſoſt. orat 52, p. 553.
(3) Dionyſ. Halic de vet. ſcript cenſ. t. 5, pag. 423.
(4) Plat. de rep. lib. 8, t. 2, p. 363.

teuſes, mais les hommes qui les leur attribuent (1) ; & comme il inſiſtoit avec force ſur les dogmes importans de la morale, il fut mis au nombre des ſages (2), & il ſera toujours regardé comme le philoſophe de la ſcene (3).

Son éloquence, qui quelquefois dégénere en une vaine abondance de paroles (4), ne l'a pas rendu moins célebre parmi les orateurs en général, & parmi ceux du barreau en particulier : il opere la perſuaſion, par la chaleur de ſes ſentimens ; & la conviction, par l'adreſſe avec laquelle il amene les réponſes & les repliques (5).

Les beautés que les philoſophes & les orateurs admirent dans ſes écrits, ſont des défauts réels aux yeux de ſes cenſeurs : ils ſoutiennent que tant de phraſes de rhétorique, tant de maximes accumulées, de digreſſions ſavantes, & de diſputes oiſeuſes (6), refroidiſſent l'intérêt, & mettent à cet

---

(1) Euripid. in Ion. v. 442 ; in Hercul. fur. v. 1345.

(2) Æſchin. in Tim. p 283. Oracul. Delph. ap. Schol. Ariſtoph in nub. v. 144.

(3) Vitruv. in præf. lib. 8 Athen. lib. 4, cap. 15, p. 158 ; lib. 13, cap. 1, p. 561. Sext. Empir. adv. gramm. lib. 1, cap. 13, p 279.

(4) Ariſtoph. in ran. v. 1101. Plut. de audit. tom 2, pag. 45.

(5) Quintil. lib. 10, cap. 1, p. 632. Dion. Chryſ. orat 52, p. 551.

(6) Quintil. ibid. Ariſtoph. in ran. v. 787, 973, 1101.

égard Euripide fort au deſſous de Sophocle, qui ne dit rien d'inutile (1).

Eſchyle avoit conſervé dans ſon ſtyle, les hardieſſes du dithyrambe ; & Sophocle, la magnificence de l'épopée : Euripide fixa la langue de la tragédie ; il ne retint preſque aucune des expreſſions ſpécialement conſacrées à la poéſie (2) ; mais il ſut tellement choiſir & employer celles du langage ordinaire, que ſous leur heureuſe combinaiſon, la foibleſſe de la penſée ſemble diſparoître, & le mot le plus commun s'ennoblir (3). Telle eſt la magie de ce ſtyle enchanteur, qui, dans un juſte tempérament entre la baſſeſſe & l'élévation, eſt preſque toujours élégant & clair, preſque toujours harmonieux, coulant & ſi flexible, qu'il paroît ſe prêter ſans effort à tous les beſoins de l'ame (4).

C'étoit néanmoins avec une extrême difficulté qu'il faiſoit des vers faciles : de même que Platon, Zeuzis, & tous ceux qui aſpirent à la perfection, il jugeoit ſes ouvrages avec la ſévérité d'un rival, &

(1) Dionyſ. Halic. de vet. ſcript. cenſ. tom. 5 ; p. 423.

(2) Walck diatrib. in Eurip. cap. 9, p. 96.

(3) Ariſtot. rhet. lib 3, cap. 2, t. 2, p. 585. Longin. de ſubl. cap. 39, p. 227.

(4) Dionyſ. Halic. de comp. verb. cap. 23, tom. 5, p. 173. id. de vet. ſcript. cenſ. t. 5, p. 423.

les ſoignoit avec la tendreſſe d'un pere (1). Il diſoit une fois, « que trois de ſes vers » lui avoient coûté trois jours de travail. » J'en aurai fait cent à votre place, lui » dit un poëte médiocre. Je le crois, » répondit Euripide, mais ils n'auroient » ſubſiſté que trois jours (2). »

Sophocle admit dans ſes chœurs l'harmonie phrygienne (3), dont l'objet eſt d'inſpirer la modération, & qui convient au culte des dieux (4). Euripide, complice des innovations que Timothée faiſoit à l'ancienne muſique (5), adopta preſque tous les modes, & ſur-tout ceux dont la douceur & la molleſſe s'accordoient avec le caractere de ſa poéſie. On fut étonné d'entendre ſur le théatre des ſons efféminés, & quelquefois multipliés ſur une ſeule ſyllabe (6) : l'auteur y fut bientôt repréſenté comme un artiſte ſans vigueur, qui, ne pouvant s'élever juſqu'à la tragédie, la faiſoit deſcendre juſqu'à lui ; qui ôtoit en conſéquence à toutes les parties dont elle eſt compoſée, le poids & la gra-

(1) Longin. de ſubl. cap. 15, p. 108. Dion. Chryſoſt. orat. 52, p. 551.
(2) Val. Max. lib. 8, cap. 7, extern. n°. 1.
(3) Ariſtox. ap. Schol. in vit. Soph.
(4) Plat. de rep. lib. 3, t. 2, p. 399.
(5) Plut. an ſeni, &c. t. 2, p. 795.
(6) Ariſtoph. in ran. v. 1336, 1349 & 1399.

vité qui leur conviennent (1) ; & qui joignant de petits airs à des petites paroles, cherchoit à remplacer la beauté par la parure, & la force par l'artifice. « Faiſons » chanter Euripide, diſoit Ariſtophane, » qu'il prenne une lyre, ou plutôt une » paire de coquilles (2) ; c'eſt le ſeul » accompagnement que ſes vers puiſſent » ſoutenir. »

On n'oſeroit pas riſquer aujourd'hui une pareille critique, mais du temps d'Ariſtophane, beaucoup de gens accoutumés dès leur enfance au ton impoſant & majeſtueux de l'ancienne tragédie, craignoient de ſe livrer à l'impreſſion des nouveaux ſons qui frappoient leurs oreilles. Les graces ont enfin adouci la ſévérité des régles, & il leur a fallu peu de temps pour obtenir ce triomphe.

Quant à la conduite des pieces, la ſupériorité de Sophocle eſt généralement reconnue : on pourroit même démontrer que c'eſt d'après lui que les loix de la tragédie ont preſque toutes été rédigées : mais comme en fait de goût, l'analyſe d'un bon ouvrage eſt preſque toujours un mauvais ouvrage, parce que les beautés ſages & régulieres y perdent une partie

(1) Ariſtoph. in ran. v. 971.

(2) Id. ibid. v. 1340. Didym. ap. Athen. lib. 14, cap. 4, p. 636.

de leur prix, il ſuffira de dire en général, que cet auteur s'eſt garanti des fautes eſſentielles qu'on reproche à ſon rival.

Euripide réuſſit rarement dans la diſpoſition de ſes ſujets (1) : tantôt il y bleſſe la vraiſemblance ; tantôt les incidens y ſont amenés par force ; d'autres fois ſon action ceſſe de faire un même tout ; preſque toujours les nœuds & les dénouemens laiſſent quelque choſe à déſirer, & ſes chœurs n'ont ſouvent qu'un rapport indirect avec l'action (2).

Il imagina d'expoſer ſon ſujet dans un prologue, ou long avant propos, preſque entiérement détaché de la piece : c'eſt là que pour l'ordinaire un des acteurs (3) vient froidement rappeler tous les événemens antérieurs & relatifs à l'action ; qu'il rapporte ſa généalogie ou celle d'un des principaux perſonnages (4) ; qu'il nous inſtruit du motif qui l'a fait deſcendre du ciel, ſi c'eſt un dieu ; qui l'a fait ſortir du tombeau, ſi c'eſt un mortel : c'eſt là que pour s'annoncer aux ſpectateurs, il

(1) Ariſtot. de poet. cap. 13, t. 2, p. 662. Remarq. de Dacier, p. 197.

(2) Ariſtot. ibid. cap. 18, t. 2, p. 666. Dacier, ibid. p. 315.

(3) Ariſtoph. in ran. v. 977. Corneille, 1er. diſc. ſur le poëm. dramat. p. 25.

(4) Euripid. in Hercul. fur. ; in Phœniſſ. ; in Electr. &c.

ſe borne à décliner ſon nom : *Je ſuis la déeſſe Vénus* (1). *Je ſuis Mercure, fils de Maïa* (2). *Je ſuis Polydore, fils d'Hécube* (3). *Je ſuis Jocaſte* (4). *Je ſuis Andromaque* (5). Voici comme s'exprime Iphigénie, en paroiſſant toute ſeule ſur le théatre (6) : « Pélops, fils de Tantale, » étant venu à Piſe, épouſa la fille » d'Œnomaüs, de laquelle naquit Atrée ; » d'Atrée naquirent Ménélas & Aga- » memnon ; ce dernier épouſa la fille de » Tyndare ; & moi Iphigénie, c'eſt de cet » hymen que j'ai reçu le jour *. » Après cette généalogie, ſi heureuſement parodiée dans une comédie d'Ariſtophane (7). la princeſſe ſe dit à elle-même que ſon pere la fit venir en Aulide, ſous prétexte de lui donner Achille pour époux, mais en effet pour la ſacrifier à Diane, & que cette déeſſe, l'ayant remplacée à l'autel par une biche, l'avoir enlevée tout-à coup, & tranſportée en Tauride, où

(1) Euripid. in Hippol.
(2) Id. in Ion.
(3) Id. in Hecub.
(4) Id. in Phœniſſ.
(5) Id. in Androm.
(6) Id in Iphig. in Taur.
* Le pere Brumoy, qui cherche à pallier les défauts des anciens, commence cette ſcene par ces mots qui ne ſont point dans Euridipe : « Déplorable Iphigénie, dois-je rappeler mes malheurs ? »
(7) Ariſtoph. in Acharn. v. 47.

regne

regne Thoas, ainſi nommé à cauſe de ſon agilité, comparable à celle des oiſeaux *. Enfin, après quelques autres détails, elle finit par raconter un ſonge dont elle eſt effrayée, & qui lui préſage la mort d'Oreſte, ſon frere.

Dans les pieces d'Eſchyle & de Sophocle, un heureux artifice éclaircit le ſujet dès les premieres ſcenes : Euripide lui même ſemble leur avoir dérobé leur ſecret dans ſa Médée & dans ſon Iphigénie en Aulide. Cependant quoique en général ſa maniere ſoit ſon art, elle n'eſt point condamnée par d'habiles critiques (1).

Ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt que, dans quelques-uns de ſes prologues, comme pour affoiblir l'intérêt qu'il veut inſpirer, il nous prévient ſur la plupart des événemens qui doivent exciter notre ſurpriſe (2) ce qui doit nous étonner encore, c'eſt de le voir tantôt prêter aux eſclaves, le langage des philoſophes (3), & aux rois celui des eſclaves (4), tantôt, pour flatter

* Euripide dérive le nom de Thoas, du mot Grec *Θοος*, qui ſignifie *léger à la courſe* ; quand cette étymologie ſeroit auſſi vraie qu'elle eſt fauſſe, il eſt bien étrange de la trouver en cet endroit.

(1) Ariſtot. rhet. lib. 3 ; cap. 14, t. 2, p. 600.

(2) Euripid. in Hecub ; in Hippol.

(3) Ariſtoph. in ran. v. 980. Schol. ibid. in Acharn. v. 395 & 400. Schol. ibid. Orig. in Celſ. lib. 7, p. 356.

(4) Euripid. in Alceſt. v. 675, &c.

le peuple, ſe livrer à des écarts, dont ſa piece des Suppliantes offre un exemple frappant.

Théſée avoit raſſemblé l'armée Athénienne. Il attendoit, pour marcher contre Créon, roi de Thebes, la derniere réſolution de ce prince. Dans ce moment le héraut de Créon arrive, & demande à parler au roi d'Athenes. « Vous le chercheriez vainement, dit Théſée; cette » ville eſt libre, & le pouvoir ſouverain » eſt entre les mains de tous les citoyens. » A ces mots le héraut déclame 17 vers contre la démocratie (1). Théſée s'impatiente, le traite de diſcoureur, & emploie 27 vers à retracer les inconvéniens de la royauté. Après cette diſpute ſi déplacée, le héraut s'acquitte de ſa commiſſion. Il ſemble qu'Euripide aimoit mieux céder à ſon génie, que de l'aſſervir, & ſongeoit plus à l'intérêt de la philoſophie qu'à celui du ſujet.

Je releverai dans le chapitre ſuivant d'autres défauts, dont quelques-uns lui ſont communs avec Sophocle; mais comme ils n'ont pas obſcurci leur gloire, on doit conclure de là que les beautés qui parent leurs ouvrages, ſont d'un ordre ſupérieur. Il faut même ajouter en faveur d'Euripide, que la plupart de ſes pieces, ayant une cataſ-

(1) Id. in ſuppl. v. 403.

trophe funeſte, produiſent le plus grand effet, & le font regarder comme le plus tragique des poëtes dramatiques (1).

Le théatre offroit d'abondantes moiſſons de lauriers aux talens qu'il faiſoit éclore. Depuis Eſchyle juſqu'à nos jours, dans l'eſpace d'environ un ſiecle & demi, quantité d'auteurs ſe ſont empreſſés d'aplanir ou d'embellir les routes que le génie s'étoit récemment ouvertes : c'eſt à leurs productions de les faire connoître à la poſtérité. Je citerai quelques-uns de ceux dont les ſuccès ou les vains efforts peuvent éclaircir l'hiſtoire de l'art, & inſtruire ceux qui le cultivent.

Phrynicus, diſciple de Theſpis, & rival d'Eſchyle introduiſit les rôles de femmes ſur la ſcene (2). Pendant que Thémiſtocle étoit chargé par ſa tribu de concourir à la repréſentation des jeux, Phrynicus préſenta une de ſes pieces ; elle obtint le prix, & le nom du poëte fut aſſocié ſur le marbre avec le nom du vainqueur des Perſes (3). Sa tragédie, intitulée la priſe de Milet, eut un ſuccès étrange ; les ſpectateurs fondirent en larmes, & condamnerent l'auteur à une amende de 10000 drachmes *,

(1) Ariſtot. de poet. cap. 13, t. 2, p. 662.
(2) Suid. in *Phrynik.*
(3) Plut. in Themiſt. t. 1, p. 114.
* 900 livres.

pour avoir peint, avec des couleurs trop vives, des maux que les Athéniens auroient pu prévenir (1).

Ion fut ſi glorieux de voir couronner une de ſes pieces, qu'il fit préſent à tous les habitans d'Athenes, d'un de ces beaux vaſes de terre cuite, qu'on fabrique dans l'île de Chio, ſa patrie (2). On peut lui reprocher, comme écrivain, de ne mériter aucun reproche : ſes ouvrages ſont tellement ſoignés, que l'œil le plus ſévere n'y diſcerne aucune tache. Cependant tout ce qu'il a fait, ne vaut pas l'Œdipe de Sophocle, parce que malgré ſes efforts, il n'atteignit qu'à la perfection de la médiocrité (3).

Agathon, ami de Socrate & d'Euripide, haſarda le premier des ſujets feints (4). Ses comédies ſont écrites avec élégance, ſes tragédies avec la même profuſion d'antitheſes & d'ornemens ſymétriques, que les diſcours du rhéteur Gorgias (5).

Philoclès compoſa un très-grand nombre de pieces, qui n'ont d'autre ſingularité qu'un ſtyle amer, qui l'a fait ſurnommer

(1) Herodot. lib. 6, cap. 21. Corſin. faſt. Attic. t. 3, p. 162.
(2) Athen. lib. 3, cap. 3, p. 3.
(3) Longin. de ſubl. cap. 33, p. 187.
(4) Ariſtot. de poet. cap. 9, t. 2, p. 659.
(5) Ælian. lib. 14, c. 13. Philoſtr. vit. ſoph. lib. 1, p. 493. Athen. lib. 5, p. 187.

la bile (1). Cet écrivain, ſi médiocre, l'emporta ſur Sophocle, au jugement des Athéniens, dans un combat où ce dernier avoit préſenté l'Œdipe, une de ſes plus belles pieces, & le chef-d'œuvre peut être du théatre Grec (2). Il viendra ſans doute un temps où, par reſpect pour Sophocle, on n'oſera pas dire qu'il étoit ſupérieur à Philoclès (3).

Aſtydamas, neveu de ce Philoclès, fut encore plus fécond que ſon oncle, & remporta quinze fois le prix (4). Son fils, de même nom, a donné, de mon temps, pluſieurs pieces; il a pour concurrens Aſclépiade, Apharée, fils adoptif d'Iſocrate, Théodecte, & d'autres encore, qui ſeroient admirés, s'ils n'avoient pas ſuccédé à des hommes véritablement admirables.

J'oubliois Denys l'Ancien, roi de Syracuſe; il fut aidé, dans la compoſition de ſes tragédies, par quelques gens d'eſprit, & dut à leurs ſecours la victoire qu'il remporta dans ce genre de littérature (5). Ivre de ſes productions, il ſollicitoit les ſuffrages de tous ceux qui l'environnoient, avec la baſſeſſe & la cruauté d'un tyran. Il pria

(1) Suid. in *Philocl.*
(2) Dicæarch. in argum. Œdip.
(3) Ariſtid. orat. t. 3, p. 422.
(4) Diod. Sic. lib. 14, p. 270. Suid. in *Aſtyd.*
(5) Plut. in X rhet. t. 2, p. 833.

un jour Philoxene de corriger une piece qu'il venoit de terminer ; & ce poëte, l'ayant raturée depuis le commencement juſqu'à la fin, fut condamné aux carrieres (1). Le lendemain Denys le fit ſortir, & l'admit à ſa table ; ſur la fin du dîné, ayant récité quelques uns de ſes vers : Eh bien, dit-il, qu'en penſez-vous, Philoxene ? Le poëte, ſans lui répondre dit aux ſatellites de le ramener aux carrieres (2).

Eſchyle, Sophocle & Euripide ſont & ſeront toujours placés à la tête de ceux qui ont illuſtré la ſcene (3). D'où vient donc que ſur le grand nombre de pieces qu'ils préſenterent au concours *, le premier ne fut couronné que treize fois (4), le ſecond que dix huit fois (5), le troiſieme que cinq fois (6) ? C'eſt que la multitude décida de la victoire, & que le public a depuis fixé les rangs. La multitude avoit des protecteurs dont elle épouſoit les paſſions, des favoris dont elle ſoutenoit les intérêts. De là tant d'intrigues, de violences & d'injuſ-

(1) Id de fort. Alex. t. 2, p. 334.
(2) Diod. Sic. lib 15, p. 331.
(3) Plut. in X rhet. t 2, p. 841. Ariſtid. orat. t. 3, p. 713. Quintil. lib 10, cap. 1, p. 632. Cicer. de orat. lib. 3, cap. 7, t. 1, p. 286.
* Voyez la note à la fin du volume.
(4) Anonym. in vitâ Eſchyl.
(5) Diod. Sic. lib. 13, p. 222.
(6) Suid. in *Euripid.* Varr. ap. Aul. Gell. lib. 17, cap. 4.

tices, qui éclaterent dans le moment de la déciſion ; d'un autre côté, le public, c'eſt-à-dire, la plus ſaine partie de la nation, ſe laiſſa quelquefois éblouir par de légeres beautés, éparſes dans des ouvrages médiocres, mais il ne tarda pas à mettre les hommes de génie à leur place ; lorſqu'il fut averti de leur ſupériorité, par les vaines tentatives de leur rivaux & de leurs ſucceſſeurs.

HISTOIRE DE LA COMÉDIE.

Quoique la comédie ait la même origine que la tragédie, ſon hiſtoire, moins connue, indique des révolutions dont nous ignorons les détails, & des découvertes dont elle nous cache les auteurs.

Née, vers la 50e olympiade *, dans les bourgs de l'Attique, aſſortie aux mœurs groſſieres des habitans de la campagne, elle n'oſoit approcher de la capitale ; & ſi par haſard des troupes d'acteurs indépendans s'y gliſſoient pour jouer ſes farces indécentes, ils étoient moins autoriſés que tolérés par le gouvernement (1). Ce ne fut qu'après une longue enfance qu'elle prit tout-à-coup ſon accroiſſement en Sicile (2).

---

* Vers l'an 580 avant J. C.

(1) Ariſtot. de poet. cap. 3, t. 2, p. 654. Diomed. de orat. lib. 3, p. 485.

(2) Ariſtot. ibid. cap. 5. Horat. lib. 2, epiſt. 1, v. 58.

Au lieu d'un recueil de ſcenes ſans liaiſon & ſans ſuite, le philoſophe Epicharme établit une action, en lia toutes les parties, la traita dans une juſte étendue, & la conduiſit ſans écart juſqu'à la fin. Ses pieces, aſſujetties aux même loix que la tragédie, furent connues en Grece; elles y ſervirent de modeles (1), & la comédie y partagea bientôt avec ſa rivale, les ſuffrages du public, & l'hommage que l'on doit aux talens. Les Athéniens ſur tout l'accueillirent avec les tranſports qu'auroit excités la nouvelle d'une victoire.

Pluſieurs d'entr'eux s'exercerent dans ce genre, & leurs noms décorent la liſte nombreuſe de ceux qui, depuis Epicharme, juſqu'à nos jours, s'y ſont diſtingués. Tels furent, parmi les plus anciens, Magnès, Cratinus, Cratès, Phérécrate, Eupolis & Ariſtophane, mort environ 30 ans avant mon arrivée en Grece. Ils vécurent tous dans le ſiecle de Périclès.

Ces facéties piquantes valurent d'abord des ſuccès brillans à Magnès; il fut enſuite plus ſage & plus modéré, & ſes pieces tomberent (2).

Cratinus réuſſiſſoit moins dans l'ordonnance de la fable, que dans la peinture des vices; auſſi amer qu'Archiloque, auſſi

(1) Plat. in Theæt. t. 1, p. 152.
(2) Ariſtoph. in equit. v. 522.

énergique

énergique qu'Eſchyle, il attaqua les particuliers ſans ménagement & ſans pitié (1).

Cratès ſe diſtingua par la gaieté de ſes ſaillies (2), & Phérécrate par la fineſſe des ſiennes (3) : tous deux réuſſirent dans la partie de l'invention, & s'abſtinrent des perſonnalités (4).

Eupolis revint à la maniere de Cratinus : mais il a plus d'élévation & d'aménité que lui. Ariſtophane, avec moins de fiel que Cratinus, avec moins d'agrémens qu'Eupolis, tempéra ſouvent l'amertume de l'un, par les graces de l'autre (5).

Si l'on s'en rapportoit aux titres des pieces qui nous reſtent de leur temps, il ſeroit difficile de concevoir l'idée qu'on ſe faiſoit alors de la comédie. Voici quelques-uns de ces titres : Prométhée (6), Triptoleme (7), Bacchus (8), les Bacchantes (9), le faux Hercule (10), les noces d'Hébé (11), les

(1) Plat. in argum. Ariſtoph. p. 11. Schol. de comœd. ibid. p. 12 ; & in equit. v. 534.
(2) Schol. Ariſtoph. ibid. p 12.
(3) Athen. lib 6, p. 268.
(4) Ariſtot. de poet. cap. 5, p. 654. Argum. Ariſtoph. p. 12.
(5) Platonius in argum. Ariſtoph p. 11.
(6) Epicharm. ap. Athen. lib. 3, p. 86.
(7) Pherecr. ibid. lib. 2, p. 67.
(8) Ariſtom. ibid. lib. 14, p. 658.
(9) Epicharm. ibid. lib. 3, p. 106.
(10) Pherecr. ap. Athen. lib. 3, p. 122.
(11) Epicharm. ibid. p. 85, &c.

Danaïdes (1), Niobé (2), Amphiaraüs (3), le naufrage d'Ulyſſe (4), l'âge d'or (5), les hommes ſauvages (6), le ciel (7), les ſaiſons (8), la terre & la mer (9), les cicognes (10), les oiſeaux, les abeilles, les grenouilles, les nuées (11), les chevres (12), les loix (13), les peintres (14), les Pythagoriciens (15), les déſerteurs (16), les amis (17), les flatteurs (18), les efféminés (19).

La lecture de ces pieces prouve clairement que leurs auteurs n'eurent pour objet que de plaire à la multitude, que tous les moyens leur parurent indifférens, & qu'ils employerent tour-à-tour la parodie, l'allé-

---

(1) Ariſtoph. ibid. lib. 2, p. 57, &c.
(2) Id ibid. lib. 7, p. 301.
(3) Ariſtoph ibid lib. 4, p. 158.
(4) Epicharm ibid. lib. 14, p. 619.
(5) Eupol. ibid. lib. 9, p. 375.
(6) Pherecr ibid. lib. 5, p. 218.
(7) Amphiſ ibid. lib. 3, p. 100.
(8) Cratin. ibid. lib. 9, page 374. Ariſtoph. ibid. l. 14; p. 653.
(9) Epicharm. ibid. lib. 3, p. 120.
(10) Ariſtoph. ibid. lib. 9, p. 368.
(11) Ariſtoph.
(12) Eupol ibid. lib 3, p. 94.
(13) Cratin. ibid. lib. 11, p. 496.
(14) Pherecr. ibid. lib. 9, p. 395.
(15) Ariſtoph. ibid lib 4, p. 161.
(16) Pherecr. ibid. lib. 3, p. 90.
(17) Eupol ibid. lib 6, p. 266.
(18) Id. ibid. lib. 7, p. 328.
(19) Cratin. ibid. lib. 14, p. 638.

gorie & la ſatyre, ſoutenues des images les plus obſcenes, & des expreſſions les plus groſſieres.

Ils traiterent, avec des couleurs différentes, les mêmes ſujets que les poëtes tragiques. On pleuroit à la Niobé d'Euripide, on rioit à celle d'Ariſtophane; les dieux & les héros furent traveſtis, & le ridicule naquit du contraſte de leur déguiſement avec leur dignité : diverſes pieces porterent le nom de Bacchus & d'Hercule; en parodiant leur caractere, on ſe permettoit d'expoſer à la riſée de la populace, l'exceſſive poltronerie du premier, & l'énorme voracité du ſecond (1). Pour aſſouvir la faim de ce dernier, Epicharme décrit en détail, & lui fait ſervir toutes les eſpeces de poiſſons & de coquillages connus de ſon temps (2).

Le même tour de plaiſanterie ſe montroit dans les ſujets allégoriques, tel que celui de l'âge d'or, dont on relevoit les avantages (3). Cet heureux ſiecle, diſoient les uns, n'avoit beſoin ni d'eſclaves ni d'ouvriers; les fleuves rouloient un jus délicieux & nourriſſant; des torrens de vin deſcen-

(1) Ariſtoph. in pac. v. 740. Schol. ibid.

(2) Epicharm. in nupt. Heb. ap. Athen. lib. 3, p. 85. lib. 7, p. 313, 318, &c.

(3) Cratin ap. Athen. lib. 6, page 267. Eupol. ibid. lib. 9, p. 375, 408, &c.

doient du ciel en forme de pluie ; l'homme, assis à l'ombre des arbres chargés de fruits, voyoit les oiseaux, rôtis & assaisonnés, voler autour de lui, & le prier de les recevoir dans son sein (1). Il reviendra ce temps, disoit un autre, où j'ordonnerai au couvert de se dresser de soi-même ; à la bouteille, de me verser du vin, au poisson à demi-cuit, de se retourner de l'autre côté, & de s'arroser de quelques gouttes d'huile (2).

De pareilles images s'adressoient à cette classe de citoyens, qui, ne pouvant jouir des agrémens de la vie, aime à supposer qu'ils ne lui ont pas toujours été, & qu'ils ne lui seront pas toujours interdits. C'est aussi par déférence pour elle, que les auteurs les plus célebres, tantôt prêtoient à leurs acteurs des habillemens, des gestes & des expressions déshonnêtes, tantôt mettoient dans leur bouche des injures atroces contre des particuliers.

Nous avons vu que quelques-uns, traitant un sujet dans sa généralité, s'abstinrent de toute injure personnelle. Mais d'autres furent assez perfides pour confondre les défauts avec les vices, & le mérite avec le ridicule : espions dans la société, déla-

(1) Pherecr. ibid. lib. 6, p. 268 & 269.
(2) Cratin. ibid. p. 267.

teurs ſur le théatre, ils livrerent les réputations éclatantes à la malignité de la multitude, les fortunes bien ou mal acquiſes à ſa jalouſie. Point de citoyen aſſez élevé, point d'aſſez mépriſable, qui fût à l'abri de leurs coups; quelquefois déſigné par des alluſions faciles à ſaiſir, il le fut encore plus ſouvent par ſon nom, & par les traits de ſon viſage empreints ſur le maſque de l'acteur. Nous avons une piece où Timocréon joue à la-fois Thémiſtocle & Simonide (1); il nous en reſte pluſieurs contre un faiſeur de lampes, nommé Hyperbolus, qui, par ſes intrigues, s'étoit élevé aux magiſtratures (2).

Les auteurs de ces ſatyres recouroient à l'impoſture, pour ſatisfaire leur haine, à de ſales injures, pour ſatisfaire le petit peuple. Le poiſon à la main, ils parcouroient les différentes claſſes de citoyens, & l'intérieur des maiſons, pour expoſer au jour des horreurs qu'il n'avoit pas éclairées (3). D'autres fois ils ſe déchaînoient contre les philoſophes, contre les poëtes tragiques, contre leurs propres rivaux.

Comme les premiers les accabloient de leur mépris, la comédie eſſaya de les

(1) Suid. in *Timocr.*
(2) Ariſtoph in nub. v. 552.
(3) Ariſtoph. in equit. v. 1271. Horat. lib. 2, epiſt. 2, v. 150.

rendre ſuſpects au gouvernement, & ridicules aux yeux de la multitude. C'eſt ainſi que dans la perſonne de Socrate, la vertu fut plus d'une fois immolée ſur le théatre (1). & qu'Ariſtophane, dans une de ſes pieces, prit le parti de parodier le plan d'une république parfaite, telle que l'ont conçue Protagoras & Platon (2).

Dans le même temps, la comédie citoit à ſon tribunal tous ceux qui dévouoient leurs talens à la tragédie. Tantôt elle relevoit avec aigreur les défauts de leurs perſonnes ou de leurs ouvrages; tantôt elle parodioit d'une maniere piquante, leurs vers, leurs penſées & leurs ſentimens (3). Euripide fut toute ſa vie pourſuivi par Ariſtophane, & les mêmes ſpectateurs couronnerent les pieces du premier, & la critique qu'en faiſoit le ſecond.

Enfin, la jalouſie éclatoit encore plus entre ceux qui couroient la même carriere. Ariſtophane avoit reproché à Cratinus ſon amour pour le vin, l'affoibliſſement de ſon eſprit, & d'autres défauts attachés à la

---

(1) Ariſtoph. in nub. Ameipſ. ap. Diog. Laert. lib. 2, §. 28. Eupol. ap. Schol. Ariſtoph. in nub. v. 96. Senec. de vitâ beatâ, cap. 27.

(2) Schol. Ariſtoph. in argum. concion. p. 440. Mém. de l'Acad. des Bell. Lettr. t. 30, p. 29.

(3) Ariſtoph. in Acharn. v. 8 Schol. ibid. Id in veſp. v. 312. Schol. ibid. Id. in equit. v. 1246. Schol. ibid. &c. &c. Suid. in *parod.*

vieilleſſe (1). Cratinus, pour ſe venger, releva les plagiats de ſon ennemi, & l'accuſa de s'être paré des dépouilles d'Eupolis (2).

Au milieu de tant de combats honteux pour les lettres, Cratinus conçut, & Ariſtophane exécuta le projet d'étendre le domaine de la comédie. Ce dernier, accuſé par Créon d'uſurper le titre de citoyen (3), rappela dans ſa défenſe deux vers qu'Homere place dans la bouche de Télémaque, & les parodia de la maniere ſuivante :

> Je ſuis fils de Philippe, à ce que dit ma mere. Pour moi je n'en ſais rien. Qui ſait quel eſt ſon pere (4) ?

Ce trait l'ayant maintenu dans ſon état, il ne reſpira que la vengeance. Animé, comme il le dit lui-même, du courage d'Hercule (5), il compoſa contre Créon, une piece pleine de fiel & d'outrages (6). Comme aucun ouvrier n'oſa deſſiner le maſque d'un homme ſi redoutable, ni aucun acteur ſe charger de ſon rôle ; le poëte, obligé de monter lui-même ſur le théatre,

---

(1) Ariſtoph in equit. v. 399. Suid. in *Aphel.*
(2) Schol. Ariſtoph. in equit v. 528.
(3) Ariſtoph. in Acharn. v. 378. Schol. ibid. & in vitâ Ariſtoph. p. 14.
(4) Brumoi, théat. des Grecs, t. 5, p. 267.
(5) Ariſtoph. in pac. v. 751. Schol. ibid.
(6) Id. in equit.

le visage barbouillé de lie (1), eut le plaisir de voir la multitude approuver, avec éclat, les traits sanglans qu'il lançoit contre un chef qu'elle adoroit, & les injures piquantes qu'il hasardoit contre elle.

Ce succès l'enhardit; il traita, dans des sujets allégoriques, les intérêts les plus importans de la république. Tantôt il y montroit la nécessité de terminer une guerre longue & ruineuse (2); tantôt il s'élevoit contre la corruption des chefs, contre les dissentions du Sénat, contre l'ineptie du peuple dans ses choix & dans ses délibérations. Deux acteurs excellens, Callistrate & Philonide, secondoient ses efforts: à l'aspect du premier, on prévoyoit que la piece ne rouloit que sur les vices des particuliers; du second, qu'elle frondoit ceux de l'administration (3).

Cependant la plus saine partie de la nation murmuroit, & quelquefois avec succès, contre les entreprises de la comédie. Un premier décret en avoit interdit la représentation (4); dans un second, on défendoit de nommer personne (5); & dans

(1) Vita Aristoph. page 13. Schol. in argum. equit. p. 174.
(2) Aristoph. in Acharn. & in pac.
(3) Schol. in vitâ Aristoph. p. 14.
(4) Schol. Aristoph. in Acharn. v. 67.
(5) Id. ibid. v. 1143, & in av. v. 1297.

un troiſieme, d'attaquer les magiſtrats (1). Mais ces décrets étoient bientôt oubliés ou révoqués ; ils ſembloient donner atteinte à la nature du gouvernement, & d'ailleurs le peuple ne pouvoit plus ſe paſſer d'un ſpectacle qui étaloit contre les objets de ſa jalouſie, toutes les injures & toutes les obſcénités de la langue.

Vers la fin de la guerre du Péloponeſe, un petit nombre de citoyens s'étant emparés du pouvoir, leur premier ſoin fut de réprimer la licence des poëtes, & de permettre à la perſonne léſée de les traduire en juſtice (2). La terreur qu'inſpirerent ces hommes puiſſans, produiſit dans la comédie une révolution ſoudaine. Le chœur diſparut, parce que les gens riches, effrayés, ne voulurent point ſe charger du ſoin de le dreſſer, & de fournir à ſon entretien ; plus de ſatyre directe contre les particuliers, ni d'invectives contre les chefs de l'état, ni de portraits ſur les maſques. Ariſtophane lui-même ſe ſoumit à la réforme, dans ſes dernieres pieces (3) ; ceux qui le ſuivirent de près, tels qu'Eubulus, Antiphane & pluſieurs autres, reſpecterent les regles de

(1) Schol. Ariſtoph. in nub. v. 31. Pet. leg. Att. p. 79.
(2) Plat. in argum. Ariſtoph. p. 10.
(3) Ariſtoph. in Plut. in Cocal. & in Æoloſ. Fabric. bibl. Græc. t. 1, p. 710 & 713.

la bienſéance. Le malheur d'Anaxandride leur apprit à ne plus s'en écarter ; il avoit parodié ces paroles d'Euripide : *La nature donne ſes ordres, & s'inquiete peu des loix qui la contrarient.* Anaxandride, ayant ſubſtitué le mot *ville* à celui de *nature*, fut condamné à mourir de faim (1).

C'eſt l'état où ſe trouvoit la comédie, pendant mon ſéjour en Grece. Quelques-uns continuoient à traiter & parodier les ſujets de la fable & de l'hiſtoire : mais la plupart leur préféroient des ſujets feints ; & le même eſprit d'analyſe & d'obſervation qui portoit les philoſophes à recueillir dans la ſociété, ces traits épars, dont la réunion caractériſe la grandeur d'ame ou la puſillanimité, engageoit les poëtes à peindre dans le général les ſingularités qui choquent la ſociété, ou les actions qui la déshonorent.

La comedie étoit devenue un art régulier, puiſque les philoſophes avoient pu la définir. Ils diſoient qu'elle imite, non tous les vices, mais uniquement les vices ſuſceptibles de ridicules (2). Ils diſoient encore, qu'à l'exemple de la tragédie, elle peut exagérer les caracteres, pour les rendre plus frappans (3).

---

(1) Barnès ad Phœniſ. v. 396. Id. in vitâ Euripid. p. 21.

(2) Ariſtot. de poet. cap 5, t. 2, p. 655.

(3) Id. ibid. cap. 2, p. 653.

Quand le chœur reparoiſſoit (1), ce qui arrivoit rarement, l'on entremêloit, comme autrefois, les intermedes avec les ſcenes, & le chant avec la déclamation. Quand on le ſupprimoit, l'action étoit plus vraiſemblable, & ſa marche plus rapide; les auteurs parloient une langue que les oreilles délicates pouvoient entendre; & des ſujets bizarres n'expoſoient plus à nos yeux des chœurs d'oiſeaux, de guêpes, & d'autres animaux revêtus de leur forme naturelle. On faiſoit tous les jours de nouvelles découvertes dans les égaremens de l'eſprit & du cœur, & il ne manquoit plus qu'un génie qui mît à profit les erreurs des anciens, & les obſervations des modernes *.

DE LA SATYRE.

Après avoir ſuivi les progrès de la tragédie & de la comédie, il me reſte à parler d'un drame qui réunit à la gravité de la premiere, la gaieté de la ſeconde (2); il naquit de même dans les fêtes de Bacchus. Là des chœurs de Silenes & de Satyres entremêloient de facéties les hymnes qu'ils chantoient en l'honneur de ce dieu.

---

(1) Id. ibid. cap. 1, p. 653. Theophr. charact. cap. 6.

* Ménandre naquit dans une des dernieres années du ſéjour d'Anacharſis en Grece.

(2) Horat. de art. poet. v. 222.

attribue aux Satyres, tantôt exécutent des danſes vives & ſautillantes (1), tantôt dialoguent ou chantent avec les dieux, ou les héros (2) ; & de la diverſité des penſées, des ſentimens & des expreſſions, réſulte un contraſte frappant & ſingulier.

Eſchyle eſt celui de tous qui a le mieux réuſſi dans ce genre ; Sophocle & Euripide s'y ſont diſtingués, moins pourtant que les poëtes Achéus (3) & Hégémon. Ce dernier ajouta un nouvel agrément au drame ſatyrique, en parodiant de ſcene en ſcene des tragédies connues (4) ; ces parodies, que la fineſſe de ſon jeu rendoit très-piquantes, furent extrêmement applaudies, & ſouvent couronnées (5). Un jour qu'il donnoit ſa Gigantomachie, pendant qu'un rire exceſſif s'étoit élevé dans l'aſſemblée, on apprit la défaite de l'armée en Sicile : Hégémon voulut ſe taire ; mais les Athéniens, immobiles dans leurs places, ſe couvrirent de leurs manteaux, & après avoir donné quelques larmes à la perte de leurs parens, ils n'en écouterent pas avec moins d'attention le reſte de la piece. Ils

(1) Athen. lib. 14, p. 630.
(2) Caſaub. ibid. lib. 1, cap. 4, p. 102.
(3) Mened. ap. Diog. Laert. lib. 2, §. 133.
(4) Mém. de l'Acad. des Bell. Lett. t. 7, page 404. Heſych. in *Parod.*
(5) Athen. lib. 15, p. 699.

dirent depuis, qu'ils n'avoient point voulu montrer leur foibleſſe, & témoigner leur douleur en préſence des étrangers qui aſſiſtoient au ſpectacle (1).

(1) Id. lib. 9, p. 407. Caſaub. in Athen. p. 438.

FIN DU CHAPITRE SOIXANTE-NEUVIEME.

CHAPITRE LXX.

Repréſentation des pieces.

THÉATRE.

LE théatre fut d'abord conſtruit en bois(1), il s'écroula pendant qu'on jouoit une piece d'un ancien auteur, nommé Pratinas (2); dans la ſuite on conſtruiſit en pierre celui qui ſubſiſte encore à l'angle ſud-eſt de la citadelle. Si j'entreprenois de le décrire, je ne ſatisferois ni ceux qui l'ont vu, ni ceux qui ne le connoiſſent pas, je vais ſeulement ajouter quelques remarques à ce que j'ai dit ſur la repréſentation des pieces, dans un de mes précédens chapitres *.

1°. Pendant cette repréſentation il n'eſt permis à perſonne de reſter au parterre (3);

(1) Ariſtoph. in Theſmoph. v. 402. Schol. ibid. Heſych. & Suid. in *Ikria*, in *Aigeir.* &c.

(2) Suid. in *Pratin.*

* Voyez le chapitre XI de cet ouvrage.

(3) Vitruv. lib. 5, cap. 6 & 8.

l'expérience avoit appris que, s'il n'étoit pas abſolument vide, les voix ſe faiſoient moins entendre (1).

2°. L'avant-ſcène ſe diviſe en deux parties ; l'une plus haute, où récitent les acteurs ; l'une plus baſſe, où le chœur ſe tient communément (2). Cette derniere eſt élevée de 10 à 12 pieds au-deſſus du parterre (3), d'où l'on peut y monter (4). Il eſt facile au chœur placé en cet endroit, de ſe tourner vers les acteurs ou vers les aſſiſtans (5).

3°. Comme le théatre n'eſt pas couvert, il arrive quelquefois qu'une pluie ſoudaine force les ſpectateurs de ſe réfugier ſous des portiques ; & dans des édifices publics qui ſont au voiſinage (6).

4°. Dans la vaſte enceinte du théatre, ſe donnent ſouvent les combats, ſoit de poéſie, ſoit de muſique ou de danſe, dont les grandes ſolemnités ſont accompagnées. Il eſt conſacré à la gloire, & cependant on y a vu, dans un même

(1) Ariſtot. probl. ſect. 11, §. 25, t. 2, page 739. Plin. lib. 11, cap. 51, t. 1, p. 643.
(2) Poll. lib. 4, cap. 19, § 123.
(3) Vitruv. lib. 5, cap. 8, p. 91.
(4) Plat. in conv. t. 3, p. 191. Plut. in Demetr. t. 11, p. 905. Poll. ibid. § 127.
(5) Schol. Ariſtoph. in argum nub. p. 50.
(6) Vitruv. ibid. cap. 9, p. 92.

jour ;

jour, une piece d'Euripide, ſuivie d'un ſpectacle de pantins (1).

FÊTES OU L'ON DONNE DES PIECES.

On ne donne des tragédies & des comédies que dans trois fêtes conſacrées à Bacchus (2) : la premiere ſe célébre au Pirée, & c'eſt là qu'on a repréſenté pour la premiere fois, quelques-unes des pieces d'Euripide (3).

La ſeconde, nommée *les Choès*, ou *les Lénéenes*, tombe au 12e. du mois anthestérion *, & ne dure qu'un jour (4). Comme la permiſſion d'y aſſiſter n'eſt accordée qu'aux habitans de l'Attique (5), les auteurs réſervent leurs nouvelles pieces pour les grandes Dionyſiaques qui reviennent un mois après, & qui attire de toutes parts une infinité de ſpectateurs. Elles commencent le 12 du mois élaphébolion **, & durent pluſieurs jours, pendant leſquels

(1) Athen. lib. 1, cap. 17, p. 19. Caſaub. ibid.
(2) Demoſth. in Mid. p. 604.
(4) Ælian. var. hiſt. lib. 2, cap. 13.
* Ce mois commençoit quelquefois dans les derniers jours de janvier, & pour l'ordinaire, dans les premiers jours de février. (Dodwel. de cycl.)
(4) Mém. de l'Acad des Bell. Lett. t. 39, p. 174.
(5) Ariſtoph. in Acharn. v. 503.
** Le commencement de ce mois, tomboit rarement dans les derniers jours de février, communément dans les premiers jours de mars. (Dodwel. de cycl.)

on repréſente les pieces deſtinées au concours (1).

CONCOURS DES PIECES.

La victoire coûtoit plus d'efforts autrefois qu'aujourd'hui. Un auteur oppoſoit à ſon adverſaire trois tragédies, & une de ces petites pieces qu'on nomme ſatyres. C'eſt avec de ſi grandes forces que ſe livrerent ces combats fameux, où Pratinas l'emporta ſur Eſchyle & ſur Chærilus (2), Sophocle ſur Eſchyle (3), Philoclès ſur Sophocle (4), Euphorion ſur Sophocle & ſur Euripide (5), ce dernier ſur Iophon & ſur Ion (6), Xénoclès ſur Euripide (7).

On prétend que, ſuivant le nombre des concurrens, les auteurs de tragédies, traités alors comme le ſont encore aujourd'hui les orateurs, devoient régler la durée de leurs pieces, ſur la chute ſucceſſive des gouttes d'eau qui s'échappoient d'un inſtrument, nommé clepſydre (8).

---

(1) Mém. de l'Acad. des Bell. Lett. tome 39, p. 178.
(2) Suid. in *Pratin.*
(3) Plut. in Cim. t. 1, p. 483.
(4) Dicæarch. ap. Schol. argum. Œdip. tyr. Ariſtid. orat. t. 3, p. 422.
(5) Argum. Med. Euripid. p. 74.
(6) Argum. Hippol. Euripid. p 216.
(7) Ælian. var. hiſt. lib. 2, cap 8.
(8) Ariſtot. de poet. cap. 7, t. 2, p. 658.

Quoi qu'il en ſoit, Sophocle ſe laſſa de multiplier les moyens de vaincre ; il eſſaya de ne préſenter qu'une ſeule piece (1) : & cet uſage, reçu de tous les temps pour la comédie, s'établit inſenſiblement à l'égard de la tragédie.

Dans les fêtes qui ſe terminent en un jour, on repréſente maintenant cinq ou ſix drames, ſoit tragédies, ſoit comédies. Mais dans les grandes Dionyſiaques qui dure plus long-temps, on en donne douze ou quinze & quelquefois davantage (2) ; leur repréſentation commence de très-bonne heure le matin (3), & dure quelquefois toute la journée.

PRÉSENTATION ET JUGEMENT DES PIECES.

C'eſt au premier des Archontes que les pieces ſont d'abord préſentées, c'eſt à lui qu'il appartient de les recevoir ou de les rejetter. Les mauvais auteurs ſollicitent humblement ſa protection. Ils ſont tranſportés de joie, quand il leur eſt favorable (4) ; ils ſe conſolent du refus,

(1) Suid. in *Sophocl.*
(2) Mém. de l'Acad. des Bell. Lett. t. 39, pag. 182.
(3) Xenoph. memor lib 5, page 815. Æſchin. in Cteſiph. p. 440.
(4) Ariſtoph. in ran. v. 94. Schol. ibid.

par des épigrammes contre lui, & bien mieux encore, par l'exemple de Sophocle qui fut exclus d'un concours, où l'on ne rougit pas d'admettre un des plus médiocres poëtes de ſon temps (1).

La couronne n'eſt pas décernée au gré d'une aſſemblée tumultueuſe, le magiſtrat qui préſide aux fêtes, fait tirer au ſort un petit nombre de juges *, qui s'obligent par ſerment de juger ſans partialité (2); c'eſt ce moment que ſaiſiſſent les partiſans & les ennemis d'un auteur. Quelquefois en effet la multitude ſoulevée par leurs intrigues, annonce ſon choix d'avance, s'oppoſe avec fureur à la création du nouveau tribunal, ou contraint les juges à ſouſcrire à ſes déciſions (3).

Outre le nom du vainqueur, on proclame ceux des deux concurrens qui l'ont approché de plus près (4). Pour lui, comblé des applaudiſſemens qu'il a reçus au théatre, & que le chœur avoit ſollicités

(1) Heſych. in *pyrper.* Cratin. ap Athen. lib. 14, cap. 9, p. 638. Caſaub in Athen. p. 573.

* Il ne m'a pas été poſſible de fixer le nombre des juges. J'en ai compté quelquefois cinq, quelquefois ſept, & d'autres fois davantage.

(2) Plut. in Cim. t. 1, p. 483. Epichar. ap. Zenod. Eraſm. adag page 539, Schol. Ariſtoph in av. v. 445. Lucian. in Harmorid cap 2, t. 1, p. 853.

(3) Plut. ibid. Ælian. var. hiſt. lib. 2, cap. 13.

(4) Schol. in vit. Sophocl. argum. comœd. Ariſtoph.

à la fin de la piece (1), il ſe voit ſouvent accompagné juſqu'à ſa maiſon, par une partie des ſpectateurs (2) &, pour l'ordinaire, il donne une fête à ſes amis (3).

Après la victoire, une piece ne peut plus concourir; elle ne le doit, après la défaite, qu'avec des changemens conſidérables (4). Au mépris de ce réglement, un ancien décret du peuple permit à tout poëte d'aſpirer à la couronne, avec une piece d'Eſchyle, retouchée & corrigée, comme il jugeroit à propos, & ce moyen a ſouvent réuſſi (5). Autoriſé par cet exemple, Ariſtophane obtint l'honneur de préſenter au combat une piece déjà couronnée (6). On reprit dans la ſuite, avec les pieces d'Eſchyle, celles de Sophocle & d'Euripide (7); & comme leur ſupériorité, devenue de jour en jour plus ſenſible, écartoit beaucoup de concurrens, l'orateur Lycurgue, lors de mon départ d'Athenes, comptoit propoſer au peuple d'en interdire déſormais la repréſentation, mais d'en

(1) Euripid. Oreſt. Phœniſſ. Iphig. in Taur.
(2) Plut. an ſeni, t. 2, p. 783.
(3) Plat. in conv. t. 3, p. 173 & 174.
(4) Ariſtoph. in nub. v. 545. Schol. in argum.
(5) Quintil. inſtit. lib. 10, cap. 1, p. 632. Philoſtr. vit. Apollon. lib. 6, cap. 11, p. 245. Schol. Ariſtoph. in Achar. v. 10.
(6) Dicæarch. ap. Schol. Ariſtoph. in arg. ran. p. 115.
(7) Demoſth. de falſ. leg. p. 331. Aul. Gell. lib. 7, cap. 5.

conſerver des copies exactes dans un dépôt ; de les faire réciter tous les ans en public, & d'élever des ſtatues à leurs auteurs (1).

COUPE DES PIECES.

On diſtingue deux ſortes d'acteurs ; ceux qui ſont ſpécialement chargés de ſuivre le fil de l'action, & ceux qui compoſent le chœur. Pour mieux expliquer leurs fonctions réciproques, je vais donner une idée de la coupe des pieces.

Outre les parties qui conſtituent l'eſſence d'un drame, & qui ſont la fable, les mœurs, la diction, les penſées, la muſique & le ſpectacle (2), il faut conſidérer encore celles qui la partagent dans ſon étendue ; & telles ſont, le prologue, l'épiſode, l'exode & le chœur (3).

Le prologue commence avec la piece, & ſe termine au premier intermede, ou entre-acte ; l'épiſode en général, va depuis le premier, juſqu'au dernier des intermedes ; l'exode comprend tout ce qui ſe dit après le dernier intermede (4). C'eſt dans la premiere de ces parties que ſe

(1) Plut. in X rhet. vit. t. 2, p. 841.
(2) Ariſtot de poet. cap. 6, p. 656.
(3) Id. ibid. cap. 12, page 669, Schol. vit. Ariſtoph. p. 14.
(4) Ariſtot. ibid.

fait l'expoſition, & que commence quelquefois le nœud ; l'action ſe développe dans la ſeconde ; elle ſe dénoue dans la troiſieme. Ces trois parties n'ont aucune proportion entre elles ; dans l'Œdipe à Colone de Sophocle, qui contient 1862 vers, le prologue ſeul en contient 700 (1).

Le théâtre n'eſt jamais vide ; le chœur s'y préſente quelquefois à la premiere ſcene ; s'il y paroît plus tard il doit être naturellement amené ; s'il en ſort, ce n'eſt que pour quelques inſtans, & pour une cauſe légitime.

L'action n'offre qu'un tiſſu de ſcenes, coupées par des intermedes, dont le nombre eſt laiſſé au choix des poëtes, pluſieurs pieces en ont quatre (2) ; d'autres, cinq (3) ou ſix (4). Je n'en trouve que trois dans l'Hécube d'Euripide (5), & dans l'Electre de Sophocle (6) ; que deux dans l'Oreſte du premier ; (7) ; qu'un ſeul dans le Philoctete du ſecond (8). Les intervalles

(1) Plut. an ſeni, t. 2, p. 785.
(2) Euripid. in Hippol.
(3) Id. in Phœniſſ v. 210, 641, 791, 1016 & 1290. Id. in Med. v. 410, 627, 824, 976 & 1251. Id. in Alceſt.
(4) Soph. in Antig. v. 100, 318, 588, 792, 956 & 1127.
(5) Euripid. in Hecub. v. 444, 619 & 905.
(6) Soph. in Elect. v. 474, 1064 & 1400.
(7) Euripid. in Oreſt. v. 316 & 805.
(8) Soph. in Philoct. v. 686.

compris entre deux intermedes, ſont plus ou moins étendus ; les uns n'ont qu'une ſcene, les autres en contiennent pluſieurs. On voit par là que la coupe d'une piece & la diſtribution de ſes parties, dépendent uniquement de la volonté du poëte.

Ce qui caractériſe proprement l'intermede, c'eſt lorſque les choriſtes ſont cenſés être ſeuls & chantent tous enſemble (1). Si par haſard, dans ces occaſions, ils ſe trouvent ſur le théatre avec quelqu'un des perſonnages de la ſcene précédente, ils ne lui adreſſent point la parole, on n'en exigent aucune réponſe.

ACTEURS.

Le chœur ſuivant que le ſujet l'exige ; eſt compoſé d'hommes ou de femmes, de vieillards ou de jeunes gens, de citoyens ou d'eſclaves, de prêtres, de ſoldats, &c. toujours au nombre de 15 dans la tragédie, de 24 dans la comédie (2) ; toujours d'un état inférieur à celui des principaux perſonnages de la piece. Comme, pour l'ordinaire, il repréſente le peuple, ou que du moins il en fait partie, il eſt défendu

(1) Ariſtoph de poet. cap. 12, p. 661.
(2) Poll. lib. 4., cap. 15, §. 108. Schol. in Acharn. Ariſtoph. v. 210 ; in av. v. 298.

aux

aux étrangers, même établis dans Athenes, d'y prendre un rôle (1) par la même raiſon qu'il leur eſt défendu d'aſſiſter à l'aſſemblée générale de la nation.

Les choriſtes arrivent ſur le théâtre, précédés d'un joueur de flûte qui regle leurs pas (2), quelquefois l'un après l'autre plus ſouvent ſur 3 de front, & 5 de hauteur, ou ſur 5 de front, & 3 de hauteur, quand il s'agit d'une tragédie; ſur 4 de front & 6 de hauteur, ou dans un ordre inverſe, quand il eſt queſtion d'une comédie (3).

Dans le courant de la piece, tantôt le chœur exerce la fonction d'acteur, tantôt il forme l'interméde. Sous le premier aſpect, il ſe mêle dans l'action; il chante ou déclame avec les perſonnages: ſon coryphée lui ſert d'interprete. *. En certaines occaſions, il ſe partage en deux groupes, dirigés par deux chefs qui racontent quelques circonſtances de l'action, ou ſe communiquent leurs craintes & leurs eſpérances (4); ces ſortes de ſcenes, qui ſont

(1) Demoſth. in Mid. p. 612. Ulpian. ibid. pag. 653. Plut. in Phocion, t. 1, p. 755.

(2) Schol. Ariſtoph. in veſp. v. 580.

(3) Poll. lib. 4, cap. 15, §. 109.

* Voyez la note à la fin du volume.

(4) Æſchyl. in ſept. cont. Theb. v. 875. Rheſ. ap. Euripid. v. 538 & 692. Schol. Ariſtoph. in equit. v. 586. Poll. lib. 4, cap. 15, §. 106.

preſque toujours chantées, ſe terminent quelquefois par la réunion des deux parties du chœur (1). Sous le ſecond aſpect, il ſe contente de gémir ſur les malheurs de l'humanité, ou d'implorer l'aſſiſtance des dieux, en faveur du perſonnage qui l'intéreſſe.

Pendant les ſcenes, il ſort rarement de ſa place; dans les intermédes, & ſurtout dans le premier, il exécute différentes évolutions au ſon de la flûte. Les vers qu'il chante ſont, comme ceux des odes, diſpoſés en ſtrophes, anti-ſtrophes, épodes, &c.; chaque anti-ſtrophe répond à une ſtrophe, ſoit pour la meſure & le nombre des vers, ſoit pour la nature du chant. Les choriſtes, à la premiere ſtrophe, vont de droite à gauche; à la premiere anti-ſtrophe, de gauche à droite, dans un temps égal, & répétant le même air, ſur d'autres paroles (2). Ils s'arrêtent enſuite, &, tournés vers les ſpectateurs, ils font entendre une nouvelle mélodie. Souvent ils recommencent les mêmes évolutions, avec des différences ſenſibles pour les paroles & la muſique, mais toujours avec la même correſpondance entre

(1) Soph. in Ajac. v. 877.
(2) Argum. ſchol. in Pind. Etymol. magn. in *proſôd.*

la marche & la contre-marche. Je ne cite ici que la pratique générale ; car c'eſt principalement dans cette partie du drame, que le poëte étale volontiers les variétés du rhythme & de la mélodie.

Il faut, à chaque tragédie, trois acteurs, pour les trois premiers rôles ; le principal Archonte les fait tirer au ſort, & leur aſſigne en conſéquence la piece où ils doivent jouer. L'auteur n'a le privilege de les choiſir que lorſqu'il a mérité la couronne dans une des fêtes précédentes (1).

Les mêmes acteurs jouent quelquefois dans la tragédie & dans la comédie (2) ; mais on en voit rarement qui excellent dans les deux genres (3). Il eſt inutile d'avertir que tel a toujours brillé dans les premiers rôles, que tel autre ne s'eſt jamais élevé au-deſſus des troiſiemes (4), & qu'il eſt des rôles qui exigent une force extraordinaire, comme celui d'Ajax furieux (5). Quelques acteurs, pour donner à leur corps plus de vigueur & de ſoupleſſe, vont dans les paleſtres, s'exercer avec les jeunes athletes (6) ; d'autres, pour

(1) Heſych. & Suid. in *Nemys*. Valeſ. in Mauſſac. p. 117.
(2) Ulpian. in Demoſth p. 653.
(3) Plat. de rep lib 3, t. 2, p. 395.
(4) Demoſth. de falſ. leg. p 331.
(5) Schol. Soph. in Ajac. v. 875.
(6) Cicer. orat. cap. 4, t. 1, p. 423.

rendre leur voix plus libre & plus ſonore, ont l'attention d'obſerver un régime auſtere (1).

On donne des gages conſidérables aux acteurs qui ont acquis une grande célébrité. J'ai vu Polus gagner un talent en deux jours (2)*: leur ſalaire ſe regle ſur le nombre des pieces qu'ils jouent. Dès qu'ils ſe diſtinguent ſur le théâtre d'Athenes, ils ſont recherchés des principales villes de la Grece; elles les appellent pour concourir à l'ornement de leurs fêtes, & s'ils manquent aux engagemens qu'ils ont ſouſcrits, ils ſont obligés de payer une ſomme ſtipulée dans le traité (3); d'un autre côté, la république les condamne à une forte amende, quand ils s'abſentent pendant ſes ſolemnités (4).

Le premier acteur doit tellement ſe diſtinguer des deux autres, & ſur-tout du troiſieme, qui eſt à ſes gages (5), que ceux-ci, fuſſent ils doués de la plus belle voix, ſont obligés de la ménager, pour ne pas éclipſer la ſienne (6).

---

(1) Plat. de leg. lib. 2, t. 2, p. 665.
(2) Plat. in X rhet. vit. t. 2, p. 848.
* 5400 liv.
(3) Æchin. de falſ. leg. p. 398.
(4) Plut. in Alex. t. 1, p. 681.
(5) Plut. præc. reip. ger. t. 2, p. 816.
(7) Cicer. de divin. cap. 15, t. 4, p. 123.

qui, de mon temps, jouoit toujours le premier rôle, ne permettoit pas aux deux acteurs ſubalternes de parler avant lui, & de prévenir le public en leur faveur (1). Ce n'étoit que dans le cas où il cédoit au troiſieme un rôle principal, tel que celui de roi (2), qu'il vouloit bien oublier ſa prééminence (3).

La tragédie n'emploie communément dans les ſcenes, que le vers ïambiques, eſpece de vers que la nature ſemble indiquer, en le ramenant ſouvent dans la converſation (4); mais dans les chœurs, elle admet la plupart des formes qui enrichiſſent la poéſie lyrique. L'attention du ſpectateur, ſans ceſſe réveillée par cette variété de rhythmes, ne l'eſt pas moins par la diverſité des ſons affectés aux paroles, dont les unes ſont accompagnées du chant, & les autres ſimplement recitées (5).

On chante dans les intermédes (6); on déclame dans les ſcenes (7), toutes les fois que le chœur garde le ſilence; mais lorſqu'il

(1) Ariſtot. de rep. lib. 7, cap. 17, t. 2, p. 449.
(2) Demoſt. de falſ. leg. p. 331.
(3) Plut. præc. reip. ger. t. 2, p. 816.
(4) Ariſtot. de poet. cap. 4, t. 2, p. 655. Horat. de art. poet. v. 81.
(5) Ariſtot. ibid. cap. 6, p 656.
(6) Id. probl. t. 2, p. 766 & 770.
(7) Plut. de muſ. t. 2, pag. 1141. Mém. de l'Acad. des Bell. Lett. t. 10, p. 253.

dialogue avec les acteurs, alors, ou son coryphée récite avec eux, ou ils chantent eux-mêmes alternativement avec le chœur (1).

Dans le chant, la voix est dirigée par la flûte ; elle l'est dans la déclamation par une lyre qui l'empêche de tomber (2), & qui donne successivement la quarte, la quinte & l'octave * ; ce sont en effet les consonnances que la voix fait le plus souvent entendre dans la conversation ou soutenue ou familiere **. Pendant qu'on l'assujettit à une intonation convenable, on l'affranchit de la loi sévere de la mesure (3) ; ainsi un acteur peut ralentir ou presser la déclamation.

Par rapport au chant, toutes les loix étoient autrefois de rigueur ; aujourd'hui on viole impunément celles qui concernent les accens & la quantité (4). Pour assurer l'exécution des autres, le maître du chœur (5),

---

[1] Æschyl. in Agam. v. 1162 & 1185. Lucian. de salt §. 27, t. 2 ; p. 285. Dionys. Halic. de compos. verb. cap. 11, t. 5, p. 63.

[2] Plut. de mus. t. 2, p. 1141.

* Je suppose que ce qu'on appeloit lyre de Mercure. Voyez le mémoire sur la musique des anciens, par M. l'abbé Roussier, p. 11.

** Voyez la note à la fin du volume.

[3] Aristot. de poet. cap. 6, t. 2, pag. 646. Plut. de mus. t 2, p. 1137.

(4) Dionys. Halic. de compos. verb. §. 11, t. 5, p. 63.

[5] Plat. de leg. lib. 7, t. 2, p. 812. Demosth. in Mid. p. 612.

au défaut du poëte, exerce long-temps les acteurs avant la repréſentation de la piece ; c'eſt lui qui bat la meſure avec les pieds, avec les mains, par d'autres moyens (1) ; qui donnent le mouvement aux choriſtes attentifs à tous ſes geſtes (2).

Le chœur obéit plus aiſément à la meſure que les voix ſeules ; mais on ne lui fait jamais parcourir certains modes, dont le caractere d'enthouſiaſme n'eſt point aſſorti aux mœurs ſimples & tranquilles de ceux qu'il repréſente (3) ; ces modes ſont réſervés pour les principaux perſonnages.

On bannit de la muſique du théâtre, les genres qui procédent par quarts de ton, ou par pluſieurs demi-tons de ſuite, parce qu'ils ne ſont pas aſſez mâles, ou aſſez faciles à parcourir (4). Le chant eſt précédé d'un prélude exécuté par un ou deux joueurs de flûte (5).

Le maître du chœur ne ſe borne pas à diriger la voix de ceux qui ſont ſous ſes ordres ; il doit encore leur donner des leçons des deux eſpeces de danſes qui conviennent

(1) Mém. de l'Acad. des Bell. Lett. t. 5, p. 160.
(2) Ariſtot. probl. §. 22, t. 2, p. 765.
(3) Id. ibid. p. 770.
(4) Plut. de muſ. tom. 2, p. 1137. Mém. de l'Acad. des Bell. Lett. t. 13, p. 271.
(5) Ælian. hiſt. animal., lib. 15, cap. 5. Heſych. in *Endoſim.* Schol. Ariſtoph. in veſp. v. 580 ; in ran. v. 321. Lucian. in Harmonid. t. 1, p. 851.

au théâtre. L'une eſt la danſe proprement dite ; les choriſtes ne l'exécutent que dans certaines occaſions, par exemple, lorſqu'une heureuſe nouvelle les force de s'abandonner aux tranſports de leur joie (1). L'autre, qui s'eſt introduite fort tard dans la tragédie (2), & celle qui, en réglant les mouvemens & les diverſes inflexions du corps (3), eſt parvenue à peindre, avec plus de préciſion que la premiere, les actions, les mœurs & les ſentimens (4). C'eſt de toutes les imitations, la plus énergique peut-être, parce que ſon éloquence rapide n'eſt pas affoiblie par la parole, exprime tout, en laiſſant tout entrevoir, & n'eſt pas moins propre à ſatisfaire l'eſprit qu'à remuer le cœur. Auſſi, les Grecs, attentifs à multiplier les moyens de ſéduction, n'ont-ils rien négligé pour perfectionner ce premier langage de la nature ; chez eux la muſique & la poéſie ſont toujours ſoutenues par le jeu des acteurs: ce jeu, ſi vif & ſi perſuaſif, anime les diſcours des orateurs (5), & quelquefois des leçons des philoſophes (6). On cite

(1) Sophocl. in Ajac. v. 702 ; in Trachin. v. 220. Schol. ibid. Ariſtoph. in Lyſiſt. v. 1247, &c. &c.

(2) Ariſtot. rhet lib. 3, cap. 1, t 2, p. 583.

(3) Plat. de leg. lib. 7, t. 2, p. 816.

(4) Ariſtot. de poet. cap. 1, t. 2, p. 652.

(5) Plut. in Demoſth. t. 1, p. 851. Id. in X rhet. vit. t. 2, p. 845.

(6) Athen. lib. 1, cap. 17, p. 21.

encore les noms des poëtes & des muſiciens qui l'ont enrichi de nouvelles figures (1), & leurs recherches ont produit un art qui ne s'eſt corrompu qu'à force de ſuccès.

Cette ſorte de danſe n'étant, comme l'harmonie (2), qu'une ſuite de mouvemens cadencés & de repos expreſſifs, il eſt viſible qu'elle a dû ſe diverſifier, dans les différentes eſpeces de drames (3). Il faut que celle de la tragédie, annonce des ames qui ſupportent leurs paſſions, leur bonheur, leur infortune, avec la décence & la fermeté qui conviennent à la hauteur de leur caractere (4); il faut qu'on reconnoiſſe, à l'attitude des acteurs, les modeles que ſuivent les ſculpteurs pour donner de belles poſitions à leurs figures (5); que les évolutions des chœurs s'exécutent avec l'ordre & la diſcipline des marches militaires (6); qu'enfin tous les ſignes extérieurs concourent avec tant de préciſion à l'unité de l'intérêt, qu'il en réſulte un concert auſſi agréable aux yeux qu'aux oreilles.

Les anciens avoient bien ſenti la néceſſité

(1) Id. ibid. p. 21 & 22.
(2) Plut. in ſympoſ. lib. 9, quæſt. 15, tom. 2, p. 747.
(3) Athen. ibid. pag. 20; lib. 14, cap. 7, pag. 630. Schol. Ariſtoph. in nub. v. 540.
(4) Plut. de leg. lib. 7, t. 2, p. 816.
(5) Athen. cap. 6, p. 629.
(6) Id. ibid. p. 628.

de ce rapport, puiſqu'ils donnerent à la danſe tragique le nom d'Emmélie (1), qui déſigne un heureux mêlange d'accords nobles & élégans, une belle modulation dans le jeu de tous les perſonnages (2); & c'eſt en effet ce que j'ai remarqué plus d'une fois, & ſur-tout dans cette piece d'Eſchyle, où le roi Priam offre une rançon pour obtenir le corps de ſon fils (3). Le chœur des Troyens, proſterné comme lui aux pieds du vainqueur d'Hector, laiſſant comme lui échapper dans ſes mouvemens pleins de dignité, les expreſſions de la douleur, de la crainte & de l'eſpérance, fait paſſer dans l'ame d'Achille & dans celle des ſpectateurs les ſentimens dont il eſt pénétré.

La danſe de la comédie eſt libre, familiere, ſouvent ignoble, plus ſouvent déshonorée par des licences ſi groſſieres qu'elles révoltent les perſonnes honnêtes (4), & qu'Ariſtophane lui-même ſe fait un mérite de les avoir bannies de quelques-unes de ſes piéces (5).

Dans le drame, qu'on appelle ſatyre,

---

(1) Plat. ibid. Lucian. de ſalt. §. 26, t. 2, p. 283. Heſych. in *Emmel.*

(2) Schol. Ariſtoph. in ran. v. 924.

(3) Athen. lib. 1, cap. 18, p. 21.

(4) Theophr. charact. cap. 6. Dupart. ibid. p. 305.

(5) Ariſtoph. in nub. v. 540.

ce jeu eſt vif, tumultueux, mais ſans expreſſion & ſans relation avec les paroles (1).

Dès que les Grecs eurent connu le prix de la danſe imitative, ils y prirent tant de goût, que les auteurs, encouragés par les ſuffrages de la multitude, ne tarderent pas à la dénaturer. L'abus eſt aujourd'hui parvenu à ſon comble; d'un côté, on veut tout imiter, ou pour mieux dire, tout contrefaire (2); d'un autre, on applaudit plus qu'à des geſtes efféminés & laſcifs, qu'à des mouvemens confus & forcenés. L'acteur Callipide, qui fut ſurnommé le ſinge, a preſque de nos jours introduit ou plutôt autoriſé ce mauvais goût, par la dangereuſe ſupériorité de ſes talens *. Ses ſucceſſeurs, pour l'égaler, ont copié ces défauts, & pour le ſurpaſſer, ils les ont outrés. Ils s'agitent & ſe tourmentent, comme ces muſiciens ignorans qui, par des contorſions forcées & bizarres, cherchent en jouant de la flûte, à figurer la route ſinueuſe que trace un diſque en roulant ſur le terrain (3).

Le peuple, qui ſe laiſſe entraîner par ces froides exagérations, ne pardonne point des défauts quelquefois plus excuſables. On le voit par degrés murmurer ſourdement,

(1) Athen. lib. 14, cap. 7, p. 630.
(2) Ariſtot. de poet. cap. 26, t. 2, p. 675.
* Voyez la note à la fin du volume.
(3) Ariſtot. de poet. cap. 26, t. 2, p. 675.

rire avec éclat, pouſſer des cris tumultueux contre l'acteur (1), l'accabler de ſifflets (2), frapper des pieds pour l'obliger de quitter la ſcene (3), lui faire ôter ſon maſque pour jouir de ſa honte (4), ordonner au héraut d'appeler un autre acteur qui eſt mis à l'amende s'il n'eſt pas préſent (5), quelquefois même demander qu'on inflige au premier des peines déshonorantes (6). Ni l'âge, ni la célébrité, ni de longs ſervices ne ſauroient le garantir de ces rigoureux traitemens (7); de nouveaux ſuccès peuvent ſeuls l'en dédommager. Car dans l'occaſion on bat des mains (8), & l'on applaudit avec le même plaiſir & la même fureur.

Cette alternative de gloire & de déshonneur lui eſt commune avec l'orateur qui parle dans l'aſſemblée de la nation, avec le profeſſeur qui inſtruit ſes diſciples (9). Auſſi n'eſt-ce que la médiocrité du talent qui avilit ſa profeſſion. Il jouit de tous les priviléges du citoyen; & comme il ne doit

(1) Plat. de leg. lib. 3, t. 2, p. 700.
(2) Demoſth. de falſ. leg. p. 346.
(3) Poll. lib. 4, cap. 19. §. 122.
(4) Duport. in Theophr. charact. cap. 6, p. 308.
(5) Poll. lib. 4, cap. 11, §. 88.
(6) Lucian. in apol. §. 5, t. 1, p. 713.
(7) Ariſtoph. in equit. v. 516.
(8) Theoph. charact. cap. 11.
(9) Duport. in Theophr. charact. p. 3, 6.

avoir aucune des taches d'infamie portées par les loix, il peut parvenir aux emplois les plus honorables. De nos jours, un fameux acteur nommé Ariſtodeme, fut envoyé en ambaſſade auprès de Philippe, roi de Macédoine (1). D'autres avoient beaucoup de crédit dans l'aſſemblée publique (2). J'ajoute qu'Eſchyle, Sophocle, Ariſtophane ne rougirent point de remplir un rôle dans leurs pieces (3).

J'ai vu d'excellens acteurs; j'ai vu Théodore au commencement de ſa carriere, & Polus à la fin de la ſienne. L'expreſſion du premier étoit ſi conforme à la nature, qu'on l'eût pris pour le perſonnage même (4); le ſecond avoit atteint la perfection de l'art. Jamais un plus bel organe ne fut réuni à tant d'intelligence & de ſentiment. Dans une tragédie de Sophocle, il jouoit le rôle d'Electre. J'étois préſent. Rien de ſi théâtral que la ſituation de cette princeſſe, au moment qu'elle embraſſe l'urne où elle croit que ſont dépoſés les dépouilles d'Oreſte ſon frere. Ce n'étoient plus ici des cendres froides & indifférentes, c'étoient celles même d'un fils que Polus venoit de perdre.

(1) Æſchin. de falſ. leg. p. 397.
(2) Demoſth. de falſ. leg. p. 295 & 341.
(3) Athen. lib. 1, cap. 17, p. 20; cap. 18, p. 21. Vita Ariſtoph. p. xiij.
(4) Ariſtot. rhet. lib. 3, cap. 2, p. 585. Ælian. var. hiſt. lib. 14, cap. 40.

Il avoit tiré du tombeau l'urne qui les renfermoit ; quand elle lui fut préſentée, quand il la ſaiſit d'une main tremblante, quand, la ſerrant entre ſes bras, ils l'approcha de ſon cœur, il fit entendre des accens ſi douloureux, ſi touchans, & d'une ſi terrible vérité, que tout le théatre retentit de cris, & répandit des torrens de larmes ſur la malheureuſe deſtinée du fils, ſur l'affreuſe deſtinée du pere (1).

HABITS DES ACTEURS.

Les acteurs ont des habits & des attributs aſſortis à leurs rôles. Les rois ceignent leur front d'un diadême, ils s'appuient ſur un ſceptre ſurmonté d'un aigle *, & ſont revêtus de longues robes, où brillent de concert l'or, la pourpre, & toutes les eſpeces de couleurs (2). Les héros paroiſſent ſouvent couverts d'une peau de lion (3) ou de tigre, armés d'épées, de lances, de carquois, de maſſues ; tous ceux qui ſont dans l'infortune, avec un vêtement noir, brun, d'un blanc ſale, & tombant quel-

(1) Aul. Gell. lib. 7, cap. 5.

* Le ſceptre étoit originairement un grand bâton.

(2) Ariſtoph. in av. v. 512. Schol. ibid. & in nub. v. 70. Poll. lib. 4, cap. 18, §. 115. Suid. in *Xuſtis*.

(3) Lucian. de ſaltat. §. 27, t. 2, p. 285.

quefois en lambeaux ; l'âge & le ſexe, l'état & la ſituation actuelle d'un perſonnage, s'annoncent preſque toujours par la forme & par la couleur de ſon habillement (1).

MASQUES.

Mais ils s'annoncent encore mieux par une eſpece de caſque dont leur tête eſt entiérement couverte, & qui ſubſtituant une phyſionomie étrangere à celle de l'acteur, opere pendant la durée de la piece des illuſions ſucceſſives. Je parle de ces maſques qui ſe diverſifient de pluſieurs manieres, ſoit dans la tragédie, ſoit dans la comédie & la ſatyre. Les uns ſont garnis de cheveux de différentes couleurs, les autres d'une barbe plus ou moins longue, plus ou moins épaiſſe, d'autres réuniſſent, autant qu'il eſt poſſible, les attraits de la jeuneſſe & de la beauté (2). Il en eſt qui ouvrent une bouche énorme, & revêtue intérieurement de lames d'airain ou de tout autre corps ſonore, afin que la voix y prenne aſſez de force & d'éclat pour parcourir la vaſte enceinte des gradins où ſont aſſis les ſpectateurs (3). On en voit enfin,

(1) Poll. ibid. §. 117.

(2) Poll. lib. 4, cap. 19, §. 133, &c.

(3) Aul. Gell. lib. 5, cap. 7. Caſſiod. variar. lib. 4, epiſt. 51. Plin lib. 37, cap. 12, pag. 789. Solin. cap. 37, p. 67. Dubos, réfl. crit. t. 3, p. 199.

ſur leſquels s'éleve un toupet au faîte qui ſe termine en pointe (1), & qui rappelle l'ancienne coiffure des Athéniens. On ſait que lors des premiers eſſais de l'art dramatique, ils étoient dans l'uſage de raſſembler & de lier en faiſceau leurs cheveux au-deſſus de leurs têtes (2).

La tragédie employa le maſque preſqu'au moment où elle prit naiſſance ; on ignore le nom de celui qui l'introduiſit dans la comédie (3). Il a remplacé & les couleurs groſſieres dont les ſuivans de Theſpis ſe barbouilloient le viſage, & les feuillages épais qu'ils laiſſoient tomber ſur leurs fronts, pour ſe livrer avec plus d'indiſcrétion aux excès de la ſatyre & de la licence. Theſpis augmenta leur audace en les voilant d'une piece de toile (4) ; & d'après cet eſſai, Eſchyle qui, par lui-même, ou par ſes imitateurs, a trouvé tous les ſecrets de l'art dramatique, penſa qu'un déguiſement, conſacré par l'uſage, pouvoit être un nouveau moyen de frapper les ſens, & d'émouvoir les cœurs. Le maſque s'arrondit entre ſes mains ; & devint un portrait enrichi

(1) Poll. ibid. Lucian. de ſaltat. § 27, t. 2, p. 284.
(2) Thucyd. lib. 1, cap. 6. Schol. ibid. Ælian. var. hiſt. lib. 4, cap 22. Periz, ibid.
(3) Ariſtot. de poet. cap. 5, t. 2, p. 656.
(4) Suid. in *Theſp.* Poll. lib. 10, cap. 39, §. 167.

de

de couleurs, & copié d'après le modele ſublime que l'auteur s'étoit fait des dieux & des héros (1). Chœrilus & ſes ſucceſſeurs étendirent & perfectionnerent cette idée (2), au point qu'il en a réſulté une ſuite de tableaux, où l'on a retracé, autant que l'art peut le permettre, les principales différences des états, des caracteres & des ſentimens qu'inſpirent l'une & l'autre fortune (3). Combien de fois en effet n'ai-je pas diſcerné au premier coup d'œil la triſteſſe profonde de Niobé, les projets atroces de Médée, les terribles emportemens d'Hercule, l'abattement déplorable où ſe trouvoit réduit le malheureux Ajax (4), & les vengeances que venoient d'exercer les Euménides pâles & décharnées (5)!

Il fut un temps où la comédie offroit aux ſpectateurs le portrait fidelle de ceux qu'elle attaquoit ouvertement (6). Plus décente aujourd'hui, elle ne s'attache qu'à des reſſemblances générales & relatives aux ridicules & aux vices qu'elle pourſuit; mais elle ſuffiſent pour qu'on reconnoiſſe à

(1) Horat. de art poet. v. 278.
(2) Athen. lib. 14, cap. 22, p. 659. Suid. in *Choiril.* Etymol. magn. in *Ermón.*
(3) Poll. lib. 4, cap. 19. §. 133, &c. Schol. Soph. in Œdip. tyr. v. 80.
(4) Quintil. lib. 11, cap. 3, p. 702.
(5) Ariſtoph. in Plut. v. 423.
(6) Id. in equit. v. 230, Schol. ibid.

l'inſtant, le maître, le valet, le paraſite, le vieillard indulgent où ſévere, le jeune homme réglé ou déréglé dans ſes mœurs, la jeune fille parée de ſes attraits, & la matrone diſtinguée par ſon maintien & ſes cheveux blancs (1).

On ne voit point, à la vérité, les nuances des paſſions ſe ſuccéder ſur le viſage de l'acteur; mais le plus grand nombre des aſſiſtans eſt ſi éloigné de la ſcene, qu'ils ne pourroient en aucune maniere entendre ce langage éloquent (2). Venons à des reproches mieux fondés: le maſque fait perdre à la voix une partie de ces inflexions qui lui donnent tant de charmes dans la converſation; ſes paſſages ſont quelquefois bruſques; ſes intonations dures, & pour ainſi dire raboteuſes (3); le rire s'altere, & s'il n'eſt ménagé avec art, ſa grace & ſon effet s'évanouiſſent à la fois (4); enfin, comment ſoutenir l'aſpect de cette bouche difforme, toujours immobile (5), toujours béante, lors même que l'acteur garde le ſilence? *

Les Grecs ſont bleſſés de ces inconvé-

(1) Poll. lib. 4, cap. 19, §. 135, &c.
(2) Dubos, réfl. crit. t. 3, p. 209.
(3) Diog. Laert. lib. 4, §. 27. Suid. in *Phloi.*
(4) Quintil. lib. 11, cap. 2, p. 716.
(5) Lucian. de gymnaſ. §. 23, t. 2, pag. 904. Id. de ſaltat. t. 2, p. 284. Philoſtr. vit. Apoll. lib. 5, cap. 9.

* Voyez la note à la fin du volume.

niens ; mais ils le feroient bien plus ſi les acteurs jouoient à viſage découvert. En effet, ils ne pourroient exprimer les rapports qui ſe trouvent, ou doivent ſe trouver entre la phyſionomie & le caractere, entre l'état & le maintien. Chez une nation qui ne permet pas aux femmes de monter ſur le théâtre (1), & qui regarde la convenance comme une regle indiſpenſable, & auſſi eſſentielle à la pratique des arts qu'à celle de la morale, combien ne ſeroit-on pas choqué de voir Antigone & Phedre, ſe montrer avec des traits dont la dureté détruiroit cette illuſion ; Agamemnon & Priam avec un air ignoble, Hippolite & Achille avec des rides & des cheveux blancs ! Les maſques dont il eſt permis de changer à chaque ſcene, & ſur leſquels on peut imprimer les ſymptomes des principales affections de l'ame, peuvent ſeuls entretenir & juſtifier l'erreur des ſens, & ajouter un nouveau degré de vraiſemblance à l'imitation.

C'eſt par le même principe que dans la tragédie on donne ſouvent aux acteurs une

(1) Plat. de rep. lib. 3, cap. 2, pag. 395. Plut. in Phocion. t. 1, p. 750. Lucian. de ſalt. §. 28, t. 2, pag. 285. Aul. Gell. lib. 7, cap. 5.

taille de quatre coudées (1) *, conforme à celle d'Hercule (2), & des premiers héros. Ils ſe tiennent ſur des cothurnes ; c'eſt une chauſſure haute quelquefois de quatre ou cinq pouces (3). Des gantelets prolongent leurs bras ; la poitrine, les flancs, toutes les parties du corps s'épaiſſiſſent à proportion (4), & lorſque, conformément aux loix de la tragédie, qui exige une déclamation forte, & quelquefois véhémente (5), cette figure preſque coloſſale, revêtue d'une robe magnifique, fait entendre une voix dont les bruyans éclats retentiſſent au loin (6), il eſt peu de ſpectateurs qui ne ſoient frappés de cette majeſté impoſante, & ne ſe trouvent plus diſpoſés à recevoir les impreſſions qu'on cherche à leur communiquer.

---

(1) Ariſtot. in ran. v. 1046. Athen. lib. 5, cap. 7, p. 198.

* 6 pieds Grecs qui font 5 de nos pieds & 8 pouces.

(2) Apoll. lib. 2, cap. 3, §. 9, p. 96. Philoſtr. lib. 2, cap. 21, pag. 73; lib. 4, cap. 16, p. 152. Aul. Gell. lib. 3, cap. 10.

(3) Winckelm. hiſt. de l'art. tom. 2, pag. 194. Ejuſd. monum. ined. t. 2, p. 247.

(4) Lucian. de ſaltat. cap. 27, t. 2, p. 284. Id. tragœd. c. 41, t. 2, p. 688.

(5) Horat. lib. 1, ep. 3, v. 14. Juvenal. ſatir. 6, v. 35. Buleng. de theatr. lib. 1, cap. 7.

(6) Dion. Chryſoſt. orat. 4, p. 77. Philoſtr. vit. Apollon. lib. 5, cap. 9, p. 495. Cicer. de orat. lib. 1, c. 28, n. 1, p. 158.

SPECTACLE.

Avant que les pieces commencent, on a ſoin de purifier le lieu de l'aſſemblée (1); quand elles ſont finies, différens corps de magiſtrats montent ſur le théatre, & font des libations ſur un autel conſacré à Bacchus (2). Ces cérémonies ſemblent imprimer un caractere de ſainteté aux plaiſirs qu'elles annoncent & qu'elles terminent.

Les décorations dont la ſcene eſt embellie, ne frappent pas moins les yeux de la multitude. Ce fut un artiſte, nommé Agatharcus, qui, du temps d'Eſchyle, en conçut l'idée, & qui, dans un ſavant commentaire, expoſa les principes qui l'avoient dirigé dans ſon travail (3). Ces premiers eſſais furent enſuite perfectionnés, ſoit par les efforts des ſucceſſeurs d'Eſchyle (4), ſoit par les ouvrages qu'Anaxagore & Démocrite publierent ſur les regles de la perſpective (5).

Suivant la nature du ſujet, le théatre repréſente une campagne riante (6), une

(1) Harpocr. & Suid. in *Katars.* Poll. lib. 8, cap. 9, §. 104.
(2) Plut. in Cim. t. 1, p. 483.
(3) Vitruv. præf. lib. 7, p. 124.
(4) Schol. in vit. Soph.
(5) Vitruv. ibid.
(6) Euripid. in Elect.

ſolitude affreuſe (1), le rivage de la mer entouré de roches eſcarpées & de grottes profondes (2), des tentes dreſſées auprès d'une ville aſſiégée (3) auprès d'un port couvert de vaiſſeaux (4). Pour l'ordinaire, l'action ſe paſſe dans le veſtibule d'un palais (5), ou d'un temple (6); en face eſt une place, à côté paroiſſent des maiſons, entre leſquelle s'ouvrent deux rues principales, l'une dirigée vers l'orient, l'autre vers l'occident (7).

Le premier coup d'œil eſt quelquefois très-impoſant : ce ſont des vieillards, des femmes, des enfans, qui, proſternés auprès d'un autel, implorent l'aſſiſtance des dieux, ou celle du Souverain (8). Dans le courant de la piece, le ſpectacle ſe diverſifie de mille manieres. Ce ſont de jeunes princes qui arrivent en équipage de chaſſe, & qui, environnés de leurs amis & de leurs chiens, chantent des hymnes en l'honneur de Diane (9); c'eſt

(1) Æſchyl. in Prom.
(2) Soph. in Philoct. Euripid. Iphig. in Taur.
(3) Soph. in Ajac. Eurip. in Troad. Id. in Rhes.
(4) Euripid. Iphig. in Aul.
(5) Id. in Med., in Androm. Soph. in Androm. Soph. in Trach. Id. in Œdip. Tyr.
(6) Euripid. Iphig. in Taur ; in Ion.
(7) Soph. in Ajac. v. 816. Euridip. in Oreſt. v. 1259.
(8) Soph. in Œdip. Col. Euripid. in ſuppl.
(9) Euripid. in Helen. v. 1185 ; in Hippol. v. 58.

un char, ſur lequel paroît Andromaque avec ſon fils Aſtyanax (1) ; un autre char qui tantôt amene pompeuſement, au camp des Grecs, Clytemneſtre, entourée de ſes eſclaves, & tenant le petit Oreſte qui dort entre ſes bras (2), & tantôt la conduit à la chaumiere où ſa fille Electre vient de puiſer de l'eau dans une fontaine (3). Ici Ulyſſe & Diomede ſe gliſſent pendant la nuit dans le camp des Grecs, où bientôt ils répandent l'alarme ; les ſentinelles courent de tous côtés, en criant : *Arrête, arrête, tue, tue* (4). Là des ſoldats Grecs, après la priſe de Troye, paroiſſent ſur le comble des maiſons ; ils ſont armés de torches ardentes, & commencent à réduire en cendres cette ville célébre (5). Une autre fois on apporte, dans des cercueils, les corps des chefs des Argiens, de ces chefs qui périrent au ſiége de Thebes ; on célébre, ſur le théatre même, leurs funérailles ; leurs épouſes expriment, par des chants funebres, la douleur qui les pénetre ; Evadné, l'une d'entre elles eſt montée ſur un rocher, au pied duquel on a dreſſé le bûcher de Capanée, ſon époux ; elle s'eſt parée de ſes plus riches habits, &

(1) Euripid. in Troad. v. 568.
(2) Euripid. Iphig. in Aul. v. 616.
(3) Id. Electr. v. 55 & 298.
(4) Rheſ. ap. Eurip. v. 675.
(5) Euripid. in Troad. v. 1256.

ſourdes aux prieres de ſon pere, aux cris de ſes compagnes, elle ſe précipite dans les flammes du bûcher (1).

Le merveilleux ajoute encore à l'attrait du ſpectacle. C'eſt un dieu qui deſcend dans une machine ; c'eſt l'ombre de Polydore qui perce le ſein de la terre, pour annoncer à Hécube les nouveaux malheurs dont elle eſt menacée (2) ; c'eſt celle d'Achille qui, s'élançant du fond du tombeau, apparoît à l'aſſemblée des Grecs, & leur ordonne de lui ſacrifier Polyxene, fille de Priam (3) ; c'eſt Hélene qui monte vers la voûte céleſte, où, transformée en conſtellation, elle deviendra un ſigne favorable aux matelots (4) ; c'eſt Médée qui traverſe les airs ſur un char attelé de ſerpens (5).

Je m'arrête : s'il falloit un plus grand nombre d'exemples, je les trouverois ſans peine dans les tragédies Grecques & ſurtout dans les plus anciennes. Telle piece d'Eſchyle n'eſt, pour ainſi dire, qu'une ſuite de tableaux mobiles (6), les uns intéreſſans, les autres ſi bizarres & ſi

(1) Euripid. in ſuppl. v. 1054 & 1070.
(2) Id. in Hecub.
(3) Id ibid. Soph. ap. Longin. de ſubl. cap. 15, p. 114,
(4) Euripid. in Oreſt. v. 1631.
(5) Id in Med. v. 1121. Schol. ibid. Senec. in Med. v. 1025. Horat. epod. 3, v. 14.
(6) Æſchyl. in ſuppl.

monſtrueux,

monſtrueux, qu'ils n'ont pu ſe préſenter qu'à l'imagination effrénée de l'auteur.

En effet, l'exagération s'introduiſit dans le merveilleux même lorſqu'on vit ſur le théâtre Vulcain, accompagné de la Force & de la Violence, clouer Prométhée au ſommet de Caucaſe ; lorſqu'on vit tout de ſuite arriver auprès de cet étrange perſonnage, l'Océan, monté ſur une eſpece d'hippogrife (1), & la nymphe Io, ayant des cornes de geniſſe ſur la tête (2. Les Grecs rejettent aujourd'hui de pareilles peintures, comme peu convenables à la tragédie (3) ; & ils admirent la ſageſſe avec laquele Sophocle a traité la partie du ſpectacle, dans une de ſes pieces.

Œdipe, privé de la lumiere, chaſſé de ſes états, étoit avec ſes deux filles au bourg de Colone, aux environs d'Athenes, où Théſée venoit de lui accorder un aſyle. Il avoit appris de l'oracle que ſa mort ſeroit précédée de quelques ſignes extraordinaires, & que ſes oſſemens, dépoſés dans un lieu dont Théſée & ſes ſucceſſeurs auroient ſeuls la connoiſſance, attireroient à jamais la vengeance des dieux ſur les Thébains, & leur faveur ſur les Athéniens. Son deſſein eſt de révéler, avant de mourir

(1) Id. in Prom. v. 286 & 395.
(2) Id ibid. v. 590 & 675.
(3) Ariſtot. de poet. cap. 14, p. 662.

ce ſecret à Théſée (1). Cependant les Coloniates craignent que la préſence d'Œdipe, malheureux & ſouillé de crimes, ne leur devienne funeſte. Ils s'occupent de cette réflexion, & s'écrient tout-à-coup : » Le » tonnerre gronde, ô ciel ! (2).

ŒDIPE.

Cheres compagnes de mes peines,
Mes filles, hâtez-vous, & dans ce même inſtant,
Faites venir le roi d'Athenes.

ANTIGONE.

Quel ſi preſſant beſoin.....

ŒDIPE.

Dieux ! quel bruit éclatant
Autour de nous ſe fait entendre !
Dans l'éternelle nuit Œdipe va deſcendre.
Adieu ; la mort m'appelle, & le tombeau m'attend

LE CHŒUR chantant.

Mon ame tremblante
Frémit de terreur.
Des cieux en fureur
La foudre brûlante
Répand l'épouvante.
Préſages affreux !
Le courroux des cieux
Menace nos têtes ;
La voix des tempêtes
Et la voix des dieux.

(1) Sophocl. in Œdip. Colon. v. 93 & 650.
(2) Id. ibid. v. 1526, &c.

ŒDIPE.

Ah, mes enfans! il vient l'inſtant horrible,
L'inſtant inévitable où tout finit pour moi,
Que m'a prédit un oracle infaillible.

ANTIGONE.

Quel ſigne vous l'annonce ?

ŒDIPE.

Un ſigne trop ſenſible;
D'Athenes au plutôt faites venir le Roi.

LE CHŒUR chantant.

Quels nouveaux éclats de tonnerre
Ébranlent le ciel & la terre ?
Maître des Dieux, exaucez-nous.
Si notre pitié ſecourable
Pour cet infortuné coupable,
Peut allumer votre courroux,
Ne ſoyez point inexorable)
O Dieu vengeur, épargnez-nous *! »

La ſcene continue de la même maniere.

---

* Par ce fragment de ſcene, dont je dois la traduction à M. l'abbé de Lille, & par tout ce que j'ai dit plus haut, on voit que la tragédie Grecque n'étoit, comme l'opéra François, qu'un mélange de poéſie, de muſique, de danſe & de ſpectacle, avec deux différences néanmoins : la premiere, que les paroles étoient tantôt chantées, & tantôt déclamées; la ſeconde, que le chœur exécutoit rarement des danſes proprement dites, & qu'elles étoient toujours accompagnées du chant.

juſqu'à l'arrivée de Théſée, à qui Œdipe ſe hâte de réveler ſon ſecret.

La repréſentation des pieces exige un grand nombre de machines (1); les unes operent les vols, la deſcente des dieux, l'apparition des ombres (2); les autres ſervent à reproduire des effets naturels, tels que la fumée, la flamme (3) & le tonnerre, dont on imite le bruit, en faiſant tomber de fort haut des cailloux dans un vaſe d'airain (4): d'autres machines, en tournant ſur des roulettes, préſentent l'intérieur d'une maiſon ou d'une tente (5). C'eſt ainſi qu'on montre aux ſpectateurs, Ajax aux milieu des animaux qu'il a récemment immolé à ſa fureur (6).

ENTREPRENEURS.

Des entrepreneurs ſont chargés d'une partie de la dépenſe qu'occaſionne la repréſentation des pieces. Ils reçoivent en

(1) Plut. de glor. Athen. t. 2, p. 348.
(2) Poll. lib. 4, cap. 19, §. 130. Buleng. lib. 1, cap. 21 & 22.
(3) Euripid. Oreſt. v. 1542 & 1677.
(4) Schol. Ariſtoph. in nub. v. 291.
(5) Ariſtoph. in Acharn. v. 407.
(6) Schol. Soph. in Ajac. v. 344.

dédommagement, une légere rétribution de la part des ſpectateurs (1).

Dans l'origine, & lorſqu'on n'avoit qu'un petit théâtre de bois, il étoit défendu d'exiger le moindre droit à la porte : mais comme le déſir de ſe placer faiſoit naître des querelles fréquentes, le gouvernement ordonna que déſormais on paieroit une drachme par tête (2) ; les riches alors furent en poſſeſſion de toutes les places, dont le prix fut bientôt réduit à une obole, par les ſoins de Périclès. Il vouloit s'attacher les pauvres, & pour leur faciliter l'entrée aux ſpectacles, il fit paſſer un décret, par lequel un des magiſtrats devoit, avant chaque repréſentation, diſtribuer à chacun d'entre eux, deux oboles, l'une pour payer ſa place, l'autre pour l'aider à ſubvenir à ſes beſoins, tant que dureroient les fêtes (3).

La conſtruction de celui qui exiſte aujourd'hui, & qui, étant beaucoup plus ſpacieux que le premier, n'entraîne pas les mêmes inconvéniens, devoient naturellement arrêter le cours de cette libéralité.

---

(1) Demoſth. de cor. pag. 477. Theophr. charact. cap. 11. Caſaub. ibid. pag. 100. Duport. ibid. p. 341. & 383.

(2) Heſych. Suid. & Harpocr. in *Théoric.*

(3) Liban. argum. Olynth. 1. Ulpian. in Olynth. 1, p. 14.

Mais le décret a toujours ſubſiſté (1), quoique les ſuites en ſoient devenues funeſtes à l'état. Périclès avoit aſſigné la dépenſe dont il ſurchargea le tréſor royal, ſur la caiſſe des contributions exigées des alliés, pour faire la guerre aux Perſes (2). Encouragé par ce premier ſuccès, il continua de puiſer dans la même ſource, pour augmenter l'éclat des fêtes, de maniere qu'inſenſiblement les fonds de la caiſſe militaire furent tous conſacrés aux plaiſirs de la multitude. Un orateur ayant propoſé, il n'y a pas long-temps, de les rendre à leur premiere deſtination, un décret de l'aſſemblée générale défendit, ſous peine de mort, de toucher à cet article (3). Perſonne aujourd'hui n'oſe s'élever formellement contre un abus ſi énorme. Démoſthene a tenté deux fois, par des voies indirectes, de faire appercevoir les inconvéniens (4); déſeſpérant de réuſſir, il dit tout haut maintenant, qu'il ne faut rien changer (5).

L'entrepreneur donne quelquefois le ſpectacle *gratis* (6); quelquefois auſſi il

(1) Ariſtoph. in veſp. v. 1184.
(2) Iſocr. de pac. t. 1, p. 400.
(3) Ulpian. ibid.
(4) Demoſth. Olynth. 1, pag. 3 & 4. Ulpian. pag. 11. Olynth. 3, p. 36.
(5) Demoſth. Phil. 4, p. 100.
(6) Theophr. charact. cap. 11.

distribue des billets qui tiennent lieu de la paye ordinaire (1), fixée aujourd'hui à deux oboles (2).

(1) Id. ibid.
(2) Demosth. de cor. p. 477. Theophr. ibid. cap. 6.

FIN DU CHAPITRE SOIXANTE-DIXIEME.

CHAPITRE LXXI.

Entretiens ſur la nature & ſur l'objet de la Tragédie.

J'AVOIS connu chez Apollodore un de ſes neveux, nommé Zopyre, jeune homme plein d'eſprit, & brûlant de déſir de conſacrer ſes talens au théâtre. Il me vint voir un jour, & trouva Nicéphore chez moi; c'étoit un poëte, qui, après quelques eſſais dans le genre de la comédie, ſe croyoit en droit de préférer l'art d'Ariſtophane à celui d'Eſchyle.

Zopyre me parla de ſa paſſion avec une nouvelle chaleur. N'eſt-il pas étrange, diſoit il, qu'on n'ait pas encore recueilli les regles de la tragédie? Nous avons de grands modeles, mais qui ont de grands défauts. Autrefois le génie prenoit impunément ſon eſſor; on veut aujourd'hui l'aſſervir à des loix dont on ne dédaigne pas nous inſtruire. Et quel beſoin en avez-vous, lui dit Nicéphore? Dans une comédie, les événemens qui ont précédé l'action, les incidens dont elle eſt formée, le nœud,

le dénouement, tout eſt de mon invention & de là vient que le public me juge avec une extrême rigueur. Il n'en eſt pas ainſi de la tragédie ; les ſujets ſont donnés & connus ; qu'ils ſoient vraiſemblables ou non, peu vous importe. Préſentez-nous Adraſte, les enfans mêmes vous raconteront ſes infortunes ; au ſeul nom d'Œdipe & d'Alcméon, ils vous diront que la piece doit finir par l'aſſaſſinat d'une mere. Si le fil de l'intrigue s'échappe de vos mains, faites chanter le chœur ; êtes-vous embarraſſé de la cataſtrophe, faites deſcendre un dieu dans la machine ; le peuple ſéduit par la muſique & par le ſpectacle, vous donnera toute eſpece de licence, & couronnera ſur le champ vos nobles efforts (1).

Mais je m'apperçois de votre ſurpriſe ; je vais me juſtifier par des détails. Il s'aſſit alors, &, pendant qu'à l'exemple des ſophiſtes, il levoit la main, pour tracer dans les airs un geſte élégant, nous vîmes entrer Théodecte, auteur de pluſieurs tragédies excellentes (2) ; Polus, un des plus habiles acteurs de la Grece (3), & quelques-uns de nos amis, qui joignoient un goût exquis à des connoiſſances profondes. Eh bien ; me dit en riant Nicé-

(1) Antiph. & Diphil. ap. Athen. lib. 6, p 222.
(2) Plut. in X rhet. t. 2, p. 837. Suid. in *Theod.*
(3) Aul. Gell. lib. 7, cap. 5.

phore, que voulez-vous que je faſſe de mon geſte ? Il faut le tenir en ſuſpens, lui répondis-je ; vous aurez peut-être bientôt occaſion de l'employer ; & , prenant tout de ſuite Zopyre par la main, je dis à Théodecte : Permettez que je vous confie ce jeune homme ; il veut entrer dans le temple de la gloire, & je l'adreſſe à ceux qui en connoiſſent le chemin.

Théodecte montroit de l'intérêt, & promettoit au beſoin ſes conſeils. Nous ſommes fort preſſés, repris-je ; c'eſt dès-à-préſent qu'il nous faut un code de préceptes. Où le prendre, répondit-il ? Avec des talens & des modeles, on ſe livre quelquefois à la pratique d'un art, mais comme la théorie doit le conſidérer dans ſon eſſence, & s'élever juſqu'à ſa beauté idéale, il faut que la philoſophie éclaire le goût, & dirige l'expérience. Je ſais, répliquai-je, que vous avez long-temps médité ſur la nature du drame qui vous a valu de juſtes applaudiſſemens, & que vous en avez ſouvent diſcuté les principes avec Ariſtote, ſoit de vive voix, ſoit par écrit. Mais vous ſavez auſſi, me dit-il, que dans cette recherche, on trouve à chaque pas des problêmes à réſoudre, & des difficultés à vaincre, que chaque regle eſt contredite par un exemple, que chaque exemple peut être juſtifié par un ſuccès, que les procédés les plus contraires ſont autoriſés

par de grands noms, & qu'on s'expoſe quelquefois à condamner les plus beaux génies d'Athenes. Jugez ſi je dois courir ce riſque, en préſence de leur mortel ennemi.

Mon cher Théodecte, répondit Nicéphore, diſpenſez-vous du ſoin de les accuſer ; je m'en charge volontiers. Communiquez-nous ſeulement vos doutes, & nous nous ſoumettons au jugement de l'aſſemblée. Théodecte ſe rendit à nos inſtances, mais à condition qu'il ſe couvriroit toujours de l'autorité d'Ariſtote, que nous l'éclairerions de nos lumieres, & qu'on ne diſcuteroit pas les articles les plus eſſentiels. Malgré cette derniere précaution, nous fûmes obligés de nous aſſembler pluſieurs jours de ſuite. Je vais donner le réſultat de ces ſéances. J'avertis auparavant que pour éviter toute confuſion, je n'admets qu'un petit nombre d'interlocuteurs.

PREMIERE SÉANCE.

Zopyre. Puiſque vous me le permettez, illuſtre Théodecte, je vous demanderai d'abord, quel eſt l'objet de la tragédie ?

Théodecte. L'intérêt qui réſulte de la terreur & de la pitié (1) ; & pour produire

(1) Ariſtot. de poet. cap. 9, t. 2, p. 660 ; cap. 11, p. 660 ; cap. 14, p. 662.

cet effet, je vous préſente une action grave, entiere, d'une certaine étendue (1). En laiſſant à la comédie les vices & les ridicules des particuliers, la tragédie ne peint que des grandes infortunes, & c'eſt dans la claſſe des rois & des héros, qu'elle va les puiſer.

Zopyre. Et pourquoi ne pas les choiſir quelquefois dans un état inférieur? elles me toucheroient bien plus vivement, ſi je les voyois errer autour de moi (2).

Théodecte. J'ignore ſi, tracées par une main habile, elle ne nous donneroient pas de trop fortes émotions. Lorſque je prends mes exemples dans un rang infiniment ſupérieur au vôtre, je vous laiſſe la liberté de vous les appliquer, & l'eſpérance de vous y ſouſtraire.

Polus. Je croyois au contraire que l'abaiſſement de la puiſſance, nous frappoit toujours plus que les révolutions obſcures des autres états. Vous voyez que la foudre, en tombant ſur un arbriſſeau, fait moins d'impreſſion, que lorſqu'elle écraſe un chêne, dont la tête montoit juſqu'aux cieux.

Théodecte. Il faudroit demander aux arbriſſeaux voiſins, ce qu'ils en penſent;

---

(1) Id. ibid. cap. 6, p. 656.
(2) Id. rhet. lib. 2, cap. 8, t. 2, p. 559.

l'un de ſes deux ſpectacles ſeroit plus propre à les étonner, & l'autre à les intéreſſer. Mais ſans pouſſer plus loin cette diſcuſſion, je vais répondre plus directement à la queſtion de Zopyre.

Nos premiers auteurs s'exerçoient, pour l'ordinaire, ſur les perſonnages célebres des temps héroïques. Nous avons conſervé cet uſage, parce que des républicains contemplent toujours, avec une joie maligne, les trônes qui roulent dans la pouſſiere, & la chûte d'un ſouverain qui entraîne celle d'un empire. J'ajoute que les malheurs des particuliers, ne ſauroient prêter au merveilleux qu'exige la tragédie.

L'action doit être entiere & parfaite; c'eſt-à-dire, qu'elle doit avoir un commencement, un milieu & une fin (1); car c'eſt ainſi que s'expriment les philoſophes, quand ils parlent d'un tout, dont les parties ſe développent ſucceſſivement à nos yeux (2). Que cette regle devienne ſenſible par un exemple: dans l'Iliade, l'action commence par la diſpute d'Agamemnon & d'Achille; elle ſe perpétue par les maux ſans nombre qu'entraîne la retraite du

(1) Ariſtot. de poet. cap. 6, t. 2, p. 656. & cap. 7, p. 658. Corneille, 1er. diſc. ſur le poëme dramatique, p. 14.

(2) Plat. in Parm. t. 3, p. 137.

ſecond ; elle finit , lorſqu'il ſe laiſſe fléchir par les larmes de Priam (1). En effet , après cette ſcene touchante , le lecteur n'a plus rien à déſirer.

Nicéphore. Que pouvoit déſirer le ſpectateur , après la mort d'Ajax ? L'action n'étoit-elle pas achevée aux deux tiers de la piece ? Cependant Sophocle a cru devoir l'étendre par une froide conteſtation entre Ménélas & Teucer , dont l'un veut qu'on réfuſe , & l'autre qu'on accorde les honneurs de la ſépulture au malheureux Ajax (2).

Théodecte. La privation de ces honneurs ajoute parmi nous un nouveau degré aux horreurs du trépas ; elle peut donc ajouter une nouvelle terreur à la cataſtrophe d'une piece. Nos idées , à cet égard , commencent à changer , & ſi l'on parvenoit à n'être plus touché de cet ouvrage , rien ne ſeroit ſi déplacé que la diſpute dont vous parlez ; mais ce ne ſeroit pas la faute de Sophocle. Je reviens à l'action.

Ne penſez pas , avec quelques auteurs , que ſon unité ne ſoit autre choſe que l'unité du héros , & n'allez pas , à leur exemple , embraſſer , même dans un poëme ,

---

(1) Dacier , réflexion ſur la poëtique d'Ariſtote , p. 106.

(2) Soph. in Ajac. Corneille , 1er. diſc. ſur le poëme dram. p. 13.

tous les détails de la vie de Théſée ou d'Hercule (1). C'eſt affoiblir ou détruire l'intérêt que de le prolonger avec excès, ou de le répandre ſur un trop grand nombre de points (2). Admirez la ſageſſe d'Homere, il n'a choiſi, pour l'Iliade, qu'un épiſode de la guerre de Troye (3).

Zopyre. Je ſais que les émotions augmentent de forces en ſe rapprochant, & que le meilleur moyen pour ébranler une ame, eſt de la frapper à coups redoublés; cependant il faut que l'action ait une certaine étendue. Celle de l'Agamemnon d'Eſchyle n'a pu ſe paſſer que dans un temps conſidérable; celle des ſuppliantes d'Euripide dure pluſieurs jours, tandis que dans l'Ajax & dans l'Œdipe de Sophocle, tout s'acheve dans une légere portion de la journée. Les chefs-d'œuvre de notre théatre m'offrent ſur ce point des variétés qui m'arrêtent.

Théodecte. Il ſeroit à déſirer que l'action ne durât pas plus que la repréſentation de la piece. Mais tâchez du moins de la renfermer dans l'eſpace de temps (4) qui

(1) Ariſtot. de poet. cap. 8, p. 658; & cap. 18, p. 666.

(2) Id. ibid. cap. 26, p. 675.

(3) Id. ibid. cap. 23. p. 671.

(4) Ariſtot. de poët. cap. 5, p. 656. Dacier, réfl. ſur la poët. p. 66. Pratique du théatre, liv. 2, chap. 7, p. 108.

s'écoule entre le lever & le coucher du ſoleil *.

J'inſiſte ſur l'action, parce qu'elle eſt, pour ainſi dire ; l'ame de la tragédie (1), & que l'intérêt théatral dépend ſur-tout de la fable ou de la conſtitution du ſujet.

Polus. Les faits confirment ce principe : j'ai vu réuſſir des pieces qui n'avoient, pour tout mérite, qu'une fable bien dreſſée, & conduite avec habileté. J'en ai vu d'autres dont les mœurs, les penſées & le ſtyle, ſembloient garantir le ſuccès, & qui tomboient, parce que l'ordonnance en étoit vicieuſe. C'eſt le défaut de tous ceux qui commencent.

Théodecte. Ce fut celui de pluſieurs anciens auteurs. Ils négligerent quelquefois leurs plans, & ſe ſauverent par des beautés de détails, qui ſont à la tragédie, ce que les couleurs ſont à la peinture. Quelque brillantes que ſoient ces couleurs, elles font moins d'effet, que les contours élégans d'une figure deſſinée au ſimple trait (2).

Commencez donc par crayonner votre

* Ariſtote dit *un tour du ſoleil*, & c'eſt d'après cette expreſſion, que les modernes ont établi la regle de 24 heures ; mais les plus ſavans interpretes entendent par *un tour du ſoleil*, l'apparition journaliere de cet aſtre ſur l'horizon ; & comme les tragédies ſe donnoient à la fin de l'hiver, la durée de l'action ne devoit être que de 9 à 10 heures.

(1) Ariſtot. ibid. cap. 6, p. 657.

(2) Ariſtot. de poet. cap. 6, p. 657.

ſujet

ſujet (1) : vous l'enrichirez enſuite des ornemens dont il eſt ſuſceptible. En le diſpoſant, ſouvenez-vous de la différence de l'hiſtorien au poëte (2). L'un raconte les choſes comme elles ſont arrivées ; l'autre, comme elles ont pu ou dû arriver. Si l'hiſtoire ne vous offre qu'un fait dénué de circonſtances, il vous ſera permis de l'embellir par la fiction, & de joindre à l'action principale, des actions particulieres, qui la rendront plus intéreſſante. Mais vous n'ajouterez rien qui ne ſoit fondé en raiſon, qui ne ſoit vraiſemblable ou néceſſaire (3).

A ces mots, la converſation devint plus générale. On s'étendit ſur les différentes eſpeces de vraiſemblances ; on obſerva qu'il en eſt une pour le peuple, & une autre pour les perſonnes éclairées ; & l'on convint de s'en tenir à celle qu'exige un ſpectacle où domine la multitude. Voici ce qui fut décidé.

1°. On appelle vraiſemblable ce qui, aux yeux de preſque tout le monde, a l'apparence du vrai (4). On entend auſſi par ce mot, ce qui arrive communément

(1) Id. ibid. cap. 17, p. 665.
(2) Id. ibid. cap. 9, p. 659.
(3) Id. ibid.
(4) Ap. Ariſtot. rhet. ad. Alexand. cap. 15 ; t. 2, p. 625.

dans des circonſtances données (1). Ainſi, dans l'hiſtoire, tel événement a pour l'ordinaire telle ſuite ; dans la morale, un homme d'un tel état, d'un tel âge, d'un tel caractere, doit parler & agir de telle maniere (2).

2°. Il eſt vraiſemblable, comme diſoit le poëte Agathon, qu'il ſurvienne des choſes qui ne ſont pas vraiſemblables. Tel eſt l'exemple d'un homme qui ſuccombe ſous un homme moins fort ou moins courageux que lui. C'eſt de ce vraiſemblable extraordinaire que quelques auteurs ont fait uſage pour dénouer leurs pieces (3).

3° Tout ce qu'on croit être arrivé, eſt vraiſemblable ; tout ce qu'on croit n'être jamais arrivé eſt invraiſemblable (4).

4°. Il vaut mieux employer ce qui eſt réellement impoſſible & qui eſt vraiſemblable, que le réellement poſſible qui ſeroit ſans vraiſemblance (5). Par exemple, les paſſions, les injuſtices, les abſurdités qu'on attribue aux dieux, ne ſont pas dans l'ordre des choſes poſſibles ; les forfaits & les malheurs des anciens héros ne ſont pas toujours dans l'ordre des choſes

(1) Id. rhetor. lib. 1, cap. 2, p. 517.
(2) Id. de poet. cap. 9, p. 659.
(3) Id. ibid. cap. 18, p. 666.
(4) Id. ibid. cap. 9, p. 659.
(5) Ariſtot. de poet. cap. 24, p. 672.

probables ; mais les peuples ont conſacré ces traditions, en les adoptant ; & au théatre, l'opinion commune équivaut à la vérité (1).

5° La vraiſemblance doit régner dans la conſtitution du ſujet, dans la liaiſon des ſcenes, dans la peinture des mœurs (2), dans le choix des reconnoiſſances (3), dans toutes les parties du drame. Vous vous demanderez ſans ceſſe : Eſt-il poſſible, eſt-il néceſſaire qu'un tel perſonnage parle ainſi, agiſſe de telle maniere (4) ?

Nicéphore. Etoit-il poſſible qu'Œdipe eût vécu vingt ans avec Jocaſte, ſans s'informer des circonſtances de la mort de Laïus ?

Théodecte. Non ſans doute ; mais l'opinion générale ſuppoſoit le fait ; & Sophocle, pour en ſauver l'abſurdité, n'a commencé l'action qu'au moment où ſe terminent les maux qui aſſiegeoient la ville de Thebes. Tout ce qui s'eſt paſſé avant ce moment, eſt hors du drame, ainſi que m'en a fait appercevoir Ariſtote (5).

Nicéphore. Votre ami, pour excuſer Sophocle, lui prête une intention qu'il

(1) Id. ibid. cap. 25, p. 673. Corneille, rer. diſcours ſur le poëm. dram. p. 2 ; 2d diſc. p. 57.
(2) Id. ibid. cap. 15, p. 663.
(3) Ariſtot. ibid. cap. 16, p. 664.
(4) Id. ibid. cap. 15, p. 163.
(5) Ariſtot. de poet. cap. 24, p. 672.

n'eût jamais. Car Œdipe fait ouvertement l'aveu de ſon ignorance, il dit lui-même, qu'il n'a jamais ſu ce qui s'étoit paſſé à la mort de Laïus ; il demande en quel endroit ce prince fut aſſaſſiné, ſi c'eſt à Thebes, ſi c'eſt à la campagne, ou dans un pays éloigné (1). Quoi, un événement auquel il devoit la main de la reine, & le trône, n'a jamais fixé ſon attention ! jamais perſonne ne lui en a parlé ! Convenez qu'Œdipe n'étoit guere curieux, & qu'on étoit bien diſcret à ſa cour.

Théodecte cherchoit en vain à juſtifier Sophocle ; nous nous rangeâmes tous de l'avis de Nicéphore. Pendant cette diſcuſſion, on cita pluſieurs pieces qui ne dûrent leur chûte qu'au défaut de vraiſemblance ; une entre autres de Carcinus, où les ſpectateurs virent entrer le principal perſonnage dans un temple ; & ne l'en virent pas ſortir ; quand il reparut dans une des ſcenes ſuivantes, ils en furent ſi bleſſés, que la piece tomba (2).

Polus. Il falloit qu'elle eût des défauts plus eſſentiels. J'ai joué ſouvent dans l'Electre de Sophocle ; il y fait mention des jeux Pythiques dont l'inſtitution eſt poſtérieure, de pluſieurs ſiecles, au temps

(1) Soph in Œdip. tyr. v. 112 & 228.
(2) Ariſtot. de poet. cap. 17, p. 665.

où vivoient les héros de la piece (1) ; à chaque repréſentation, on murmure contre cet anachroniſme ; cependant la piece eſt reſtée.

Théodecte. Cette faute, qui échappe à la plus grande partie des ſpectateurs, eſt moins dangereuſe que la premiere dont tout le monde peut juger. En général, les invraiſemblances qui ne frappent que les perſonnes éclairées, ou qui ſont couvertes par un vif intérêt, ne ſont guere à redouter pour un auteur. Combien de pieces où l'on ſuppoſe dans un récit, que pendant un court eſpace de temps, il s'eſt paſſé hors du théâtre ; une foule d'événemens qui demanderoient une grande partie de la journée (2) ! Pourquoi n'en eſt-on pas choqué ? c'eſt que le ſpectateur, entraîné par la rapidité de l'action, n'a ni le loiſir ni la volonté de revenir ſur ſes pas, & de ſe livrer à des calculs qui affoibliroient ſon illuſion *.

---

(1) Id. ibid. cap. 24, p. 672.

(2) Soph. in Œdip. Col. v. 1625 & 1649. Id. in Trachin. v. 642 & 747. Euripid. in Androm. v. 1008 & 1070. Brumoy, t. 4, p. 24. Dupuy, trad. des Trachin. not. 24.

* Dans la Phedre de Racine, on ne s'apperçoit pas que pendant qu'on récite 37 vers, il faut qu'Aricie, après avoir quitté la ſcene, arrive à l'endroit où les chevaux ſe ſont arrêtés, & que Théramene ait le temps de revenir auprès de Theſée.

Ici finit la premiere ſéance.

SECONDE SÉANCE.

Le lendemain, quand tout le monde fut arrivé, Zopyre dit à Théodecte : Vous nous fites voir hier que l'illuſion théatrale doit être fondée ſur l'unité d'action, & ſur la vraiſemblance ; que faut-il de plus ?

Théodecte. Atteindre le but de la tragédie qui eſt d'exciter la terreur & la pitié (1). On y parvient, 1°. par le ſpectacle, lorſqu'on expoſe à nos yeux Œdipe, avec un maſque enſanglanté, Thélephe couvert de haillons : les Euménides avec des attributs effrayans : 2°. par l'action, lorſque le ſujet & la maniere d'en lier les incidens ſuffiſent pour émouvoir fortement le ſpectateur. C'eſt dans le ſecond de ces moyens que brille ſur-tout le génie du poëte.

On s'étoit apperçu depuis long-temps que de toutes les paſſions, la terreur & la pitié pouvoient ſeules produire un pathétique vif & durable (2) ; de là les efforts que firent ſucceſſivement l'élégie & la tragédie, pour communiquer à notre ame les mouvemens qui la tirent de ſa langueur ſans violence, & lui font goûter des plaiſirs

(1) Ariſtot. de poet. cap. 14, t. 2, p. 662 ; cap. 9, p. 660, cap. 11, p. 660.

(2) Marmont. poët. franç. t. 2, p. 96.

ſans remords. Je tremble & je m'attendris ſur les malheurs qu'éprouvent mes ſemblables, ſur ceux que je puis éprouver à mon tour (1) ; mais je chéris ces craintes & ces larmes. Les premieres ne reſſerrent mon cœur, qu'afin que les ſecondes le ſoulagent à l'inſtant. Si l'objet qui fait couler ces pleurs, étoit ſous mes yeux, comment pourrois-je en ſoutenir la vue (2) ? L'imitation me le montre à travers un voile qui en adoucit les traits ; la copie reſte toujours au-deſſous de l'original, & cette imperfection eſt un de ſes principaux mérites.

Polus. N'eſt-ce pas-là ce que vouloit dire Ariſtote, lorſqu'il avançoit que la tragédie & la muſique operent la purgation de la terreur & de la pitié (3) ?

Théodecte. Sans doute. Purger ces deux paſſions ; c'eſt en épurer la nature, en réprimer les excès. Et en effet les arts imitatifs ôtent à la réalité ce qu'elle a d'odieux ; & n'en retiennent que ce qu'elle a d'intéreſſant. Il ſuit de là, qu'il faut épargner au ſpectateur les émotions trop pénibles & trop douloureuſes. On ſe

(1) Ariſtot. de rhet. lib. 2, cap. 8, p. 559.
(2) Id. de poët. cap. 4, p. 654.
(3) Ariſtot. de poët. cap. 6, p. 656. Id. de rep. lib. 8, cap. 7. t. 2, p. 458. Remarq. de Batt. ſur la poët. d'Ariſtote p. 225.

ſouvient encore de cet Amaſis roi d'Egypte, qui, parvenu au comble du malheur, ne put verſer une larme à l'aſpect du ſupplice de ſon fils, & fondit en pleurs, lorſqu'il vit un de ſes amis tendre la main aux paſſans (1). Le dernier de ces tableaux attendrit ſon cœur, le premier l'avoit endurci. Eloignez de moi ces excès de terreur, ces coups foudroyans qui étouffent la pitié : évitez d'enſanglanter la ſcene. Que Médée ne vienne pas ſur le théatre égorger ſes enfans, Œdipe s'arracher les yeux, Ajax ſe percer de ſon épée *. C'eſt une des principales regle de la tragédie....

Nicéphore. Et que vous violez ſans ceſſe, Vous aimez à repaître vos regards d'images affreuſes & dégoûtantes. Rappelez-vous cet Œdipe (2), ce Polymneſtor (3), qui, privés de la lumiere du jour, reparoiſſent ſur le théatre, baignés du ſang qui coule encore de leurs yeux.

Théodecte. Ce ſpectacle eſt étranger à l'action, & l'on a la foibleſſe de l'accorder aux beſoins de la multitude qui veut des ſecouſſes violentes.

Nicéphore. C'eſt vous qui l'avez familiariſée avec les atrocités. Je ne parle point

(1) Ariſtot. rhet. lib. 2, cap. 8, p. 559.
* Voyez la note à la fin du volume.
(2) Soph. in Œdip. tyr. v. 1320 & 1330.
(3) Euripid. in Hecub. v. 1066.

de

de ces forfaits dont le reçit même eſt épouvantable, de ces époux, de ces meres, de ces enfans égorgés par ce qu'ils ont de plus cher au monde ; vous me répondriez que ces faits ſont conſacrés par l'hiſtoire, qu'on vous en a ſouvent entretenus dès votre enfance, qu'ils appartiennent à des ſiecles ſi reculés (1), qu'ils n'excitent plus en conſéquence que l'effroi néceſſaire à la tragédie. Mais vous avez le funeſte ſecret d'en augmenter l'horreur. Les cheveux ſe dreſſent ſur ma tête, lorſqu'aux cris de Clytemneſtre qu'Oreſte ſon fils vient de frapper derriere le théatre, Electre ſa fille s'écrie ſur la ſcene : « Frappe, ſi tu le peux, une ſeconde » fois (2). »

Théodecte. Sophocle a, pendant toute la piece, répandu un ſi grand intérêt ſur cette princeſſe ; elle eſt ſi raſſaſiée de malheurs & d'opprobres ; elle vient de paſſer par tant de convulſions de crainte, de déſeſpoir & de joie, que, ſans oſer la juſtifier, on lui pardonne ce trait de férocité qui lui échappe dans un premier moment. Obſervez que Sophocle en prévit l'effet, & que, pour le corriger, il fait

(1) Ariſtot. rhet. lib. 2, cap. 8, tome 2, page 559.
(2) Soph. in Electr. v. 1438.

déclarer à Electre, dans une ſcene précédente, qu'elle n'en veut qu'au meurtrier de ſon pere (1).

Cet exemple, qui montre avec quelle adreſſe une main habile prépare & dirige ſes coups, prouve en même temps que les ſentimens dont on cherche à nous pénétrer, dépendent ſur-tout des relations & des qualités du principal perſonnage.

Remarquez qu'une action qui ſe paſſe entre des perſonnes ennemies ou indifférentes, ne fait qu'une impreſſion paſſagere; mais qu'on eſt fortement ému, quand on voit quelqu'un près de périr de la main d'un frere, d'une ſœur, d'un fils, ou des auteurs de ſes jours. Mettez donc, s'il eſt poſſible, votre héros aux priſes avec la nature; mais ne choiſiſſez pas un ſcélérat: qu'il paſſe du malheur au bonheur, ou du bonheur au malheur, il n'excitera ni terreur ni pitié (2). Ne choiſiſſez pas non plus un homme qui doué d'une ſublime vertu, tomberoit dans l'infortune ſans ſe l'être attirée (3).

Polus. Ces principes ont beſoin d'être développés. Que la punition du méchant ne produiſe ni compaſſion ni crainte, je

(1) Soph. ibid. v. 963.

(2) Ariſtot. de poet. cap. 13, page 661. Corneille; 2d diſcours.

(3) Ariſtot. ibid.

le conçois ſans peine. Je ne dois m'attendrir que ſur des malheurs non mérités, & le ſcélérat n'a que trop mérité les ſiens; je ne dois trembler que ſur les malheurs de mon ſemblable, & le ſcélérat ne l'eſt pas. Mais l'innocence pourſuivie, opprimée, verſant des larmes ameres, & pouſſant des cris inutiles, rien de ſi terrible & de ſi touchant.

Théodecte. Et rien de ſi odieux, quand elle ſuccombe contre toute apparence de juſtice. Alors, au lieu de ce plaiſir pur, de cette douce ſatisfaction que j'allois chercher au théatre, je n'y reçois que des ſecouſſes douloureuſes, qui révoltent à-la-fois mon cœur & ma raiſon. Vous trouvez peut-être que je vous parle un langage nouveau; c'eſt celui des philoſophes qui, dans ces derniers temps, ont réflechi ſur l'eſpece de plaiſir que doit procurer la tragédie (1).

Quel eſt donc le tableau qu'elle aura ſoin d'expoſer ſur la ſcene? Celui d'un homme qui puiſſe, en quelque façon, ſe reprocher ſon infortune. N'avez-vous pas obſervé que les malheurs des particuliers, & les révolutions même des empires, ne dépendent ſouvent que d'une premiere faute, éloignée ou prochaine, faute dont les ſuites ſont

(1) Ariſtot. de poet. cap. 14, page 662.

d'autant plus effrayantes, qu'elles étoient moins prévues? Appliquez cette remarque: vous trouverez dans Thyeſte, la vengeance pouſſée trop loin; dans Œdipe & dans Agamemnon, de fauſſes idées ſur l'honneur & ſur l'ambition; dans Ajax, un orgueil qui dédaigne l'aſſiſtance du ciel (1); dans Hippolyte, l'injure faite à une divinité jalouſe (2); dans Jocaſte, l'oubli des devoirs les plus ſacrés; dans Priam & dans Hécube, trop de foibleſſe pour le raviſſeur d'Hélene; dans Antigone, les ſentimens de la nature préférés à des loix établies.

Le ſort de Thyeſte & d'Œdipe fait friſſonner (3); mais Thyeſte dépouillé, par Atrée ſon frere, du droit qu'il avoit au trône, lui fait le plus ſanglant des outrages en lui raviſſant une épouſe chérie, Atrée étoit coupable, & Thyeſte n'étoit pas innocent. Œdipe a beau ſe parer de ce titre, & s'écrier qu'il a tué ſon pere ſans le connoître (4): récemment averti par l'oracle (5) qu'il commettroit cet attentat, devoit-il diſputer les honneurs du pas à un vieillard qu'il rencontre ſur ſon chemin,

(1) Soph in Ajac. v. 785
(2) Euripid. in Hipp. v. 113.
(3) Ariſtot. de poet. cap. 14, page 662.
(4) Soph. in Œdip. Col. v. 270, 538 & 375.
(5) Id. in Œdip. tyr. v. 812.

& pour une légere inſulte, lui arracher la vie, ainſi qu'aux eſclaves qui l'accompagnoient.

Zopyre. Il ne fut pas maître de ſa colere.

Théodecte. Il devoit l'être ; les philoſophes n'admettent point de paſſion aſſez violente pour nous contraindre (1) ; & ſi les ſpectateurs, moins éclairés, ſont plus indulgens, ils ſavent du moins que l'excès momentané d'une paſſion, ſuffit pour nous entraîner dans l'abyme.

Zopyre. Oſez-vous condamner Antigone, pour avoir, au mépris d'une injuſte défenſe, accordé la ſépulture à ſon frere ?

Théodecte. J'admire ſon courage ; je la plains d'être réduite à choiſir entre deux devoirs oppoſés ; mais enfin, la loi étoit expreſſe (2), Antoine l'a violée, & la condamnation eut un prétexte.

Si parmi les cauſes aſſignées aux malheurs du principal perſonnage, il en eſt qu'il ſeroit facile d'excuſer, alors vous lui donnerez des foibleſſes & des défauts qui adouciront à nos yeux l'horreur de ſa deſtinée.

D'après ces réflexions, vous réunirez l'intérêt ſur un homme qui ſoit plutôt bon que méchant, qui devienne malheureux,

(1) Ariſtot. de mor. lib. 3, cap. 1, 2, 3, tome 2, page 28, &c.

(2) Soph. in Antig. v. 454.

non par un crime atroce, mais par une de ces grandes fautes qu'on ſe pardonne aiſément dans la proſpérité ; tels furent Œdipe & Thyeſte (1).

Polus. Vous déſapprouvez donc ces pieces, où l'homme eſt devenu malgré lui coupable & malheureux ? Cependant elles ont toujours réuſſi, & toujours on verſera des larmes ſur le ſort déplorable de Phedre, d'Oreſte & d'Electre.

Cette remarque occaſionna parmi les aſſiſtans une diſpute aſſez vive ; les uns ſoutenoient qu'adopter le principe de Théodecte ; c'étoit condamner l'ancien théatre, qui n'a pour mobile que les décrets aveugles du deſtin ; d'autres obſervoient que dans la plupart des tragédies de Sophocle & d'Euripide, ces décrets, quoique rappelés par intervalles dans le diſcours, n'influoient, ni ſur les malheurs du premier perſonnage, ni ſur la marche de l'action : on citoit entr'autres l'Antigone de Sophocle, la Médée & l'Andromaque d'Euripide.

On s'entretint par occaſion de cette fatalité irréſiſtible, tant pour les dieux que pour les hommes (2). Ce dogme, diſoit l'un, paroît plus dangereux qu'il ne l'eſt en effet. Voyez ſes partiſans : ils

(1) Ariſtot. de poet. cap. 13, page 661.
(2) Æſchyl. in Prom. v. 513.

raiſonnent, comme s'ils ne pouvoient rien; ils agiſſent, comme s'ils pouvoient tout. Les autres, après avoir montré qu'il ne ſert qu'à juſtifier les crimes, & qu'à décourager la vertu, demanderent comment il avoit pu s'établir.

Il fut un temps, répondit-on, où les oppreſſeurs des foibles ne pouvant être retenus par les remords, on imagina de les arrêter par la crainte de la religion; ce fut une impiété, non-ſeulement de négliger le culte des dieux, ou de mépriſer leur puiſſance, mais encore de dépouiller leurs temples, d'enlever les troupeaux qui leur étoient conſacrés, & d'inſulter leurs miniſtres. De pareils crimes devoient être punis, à moins que le coupable ne réparât l'inſulte, & ne vînt aux pieds des autels ſe ſoumettre à des cérémonies deſtinées à le purifier. Les prêtres ne le perdoient pas de vue. La fortune l'accabloit-elle de ſes dons? Ne craignez rien, diſoient-ils; c'eſt par des pareilles faveurs que les dieux l'attirent dans le piege (1). Eprouvoit-il un des revers attachés à la condition humaine? Le voilà, s'écrioient-ils, le courroux céleſte qui devoit éclater ſur ſa tête. Se déroboit-il au châtiment pendant ſa vie? La foudre n'eſt que ſuſpendue,

(1) Æchyl. in Perſ. v. 93.

ajoutoit-on ; ſes enfans, ſes petits neveux porteront le poids & la peine de ſon iniquité (1). On s'accoutuma donc à voir la vengeance des dieux pourſuivant le coupable juſqu'à ſa derniere génération : vengeance regardée comme juſtice à l'égard de celui qui l'a méritée, comme fatalité par rapport à ceux qui ont recueilli ce funeſte héritage. Avec cette ſolution, on crut expliquer cet enchaînement de forfaits & de déſaſtres qui détruiſirent les plus anciennes familles de la Grece. Citons quelques exemples.

Œnée, roi des Etoliens, néglige d'offrir des ſacrifices à Diane, prompte à ſe venger de ſes mépris ; de là ces fléaux multipliés qui ravagent ſes états (2), ces haines meurtrieres qui diviſent la famille royale, & qui finiſſent par la mort de Méléagre, fils d'Œnée (3).

Une faute de Tantale attacha pour longtemps les Furies, au ſang des Pélopides. Elles l'avoient déjà infecté de tous leurs poiſons, lorſqu'elles dirigerent le trait qu'Agamemnon lança contre une biche conſacrée à Diane (4). La déeſſe exige le ſacrifice d'Iphigénie ; ce ſacrifice ſert de

(1) Herodot. lib. 1, cap. 91. Euripid. in Hippol. v. 831 & 1378.
(2) Homer. iliad. 9, v. 529.
(3) Pauſan. lib. 10, cap. 31, page 874.
(4) Soph. in Electr. v. 570.

prétexte à Clytemneſtre, pour égorger ſon époux (1) ; Oreſte venge ſon pere, en raviſſant le jour à ſa mere ; il eſt pourſuivi par les Euménides, juſqu'à ce qu'il ait reçu l'expiation.

Rappelons-nous, d'un autre côté, cette ſuite non interrompue de crimes horribles & de malheurs épouvantables, qui fondirent ſur la maiſon régnante, depuis Cadmus, fondateur de la ville de Thebes, juſqu'aux enfans du malheureux Œdipe. Quelle en fut la funeſte origine ? Cadmus avoit tué un dragon qui veilloit ſur une fontaine conſacrée à Mars ; il avoit épouſé Hermione, fille de Mars & de Vénus. Vulcain, dans un accès de jalouſie, revêtit cette princeſſe d'une robe teinte des crimes, qui ſe tranſmirent à ſes deſcendans (2).

Heureuſes néanmoins les nations, lorſque la vengeance céleſte ne s'étend que ſur la poſtérité du coupable ! Combien de fois l'a-t-on vue s'appeſantir ſur un royaume entier ! Combien de fois encore les ennemis d'un peuple, le ſont-ils devenus de ſes dieux, quoiqu'ils ne les euſſent jamais offenſés !

A cette idée outrageante pour la divinité, on en ſubſtitua dans la ſuite une

(1) Id. ibid. v. 530. Euripid. in Electr. v. 1020.

(2) Euripid. in Phœn. v. 941. Appollod. lib. 3, page 169. Bannier, mythol. tome 3, page 73.

autre, qui ne l'étoit pas moins. Quelques ſages, épouvantés des viciſſitudes qui bouleverſerent les choſes humaines, ſuppoſerent une puiſſance qui ſe joue de nos projets, & nous attend au moment du bonheur, pour nous immoler à ſa cruelle jalouſie (1).

Il réſultoit de ces monſtrueux ſyſtêmes, conclut Théodecte, qu'un homme peut être entraîné dans le crime ou dans le malheur, par la ſeule impulſion d'une divinité, à qui ſa famille, ſa nation ou ſa proſpérité eſt odieuſe (2).

Cependant comme la dureté de cette doctrine ſe faiſoit mieux ſentir dans une tragédie que dans d'autres écrits, nos premiers auteurs ne l'annoncerent ſouvent qu'avec des correctifs, & ſe rapprocherent ainſi de la regle que j'ai établie. Tantôt le perſonnage, frappé de la fatalité, la juſtifia par une faute perſonnelle, ajoutée à celle que le ſang lui avoit tranſmiſe; tantôt, après s'être acquitté envers ſa deſtinée, il étoit retiré du précipice où elle l'avoit conduit. Phedre eſt embraſée d'un amour criminel; c'eſt Vénus qui

(1) Herodot. lib. 1, cap. 32; lib. 3, cap. 40; lib. 7, cap. 46. Soph. in Philoct. v. 780.

(2) Æſchyl. ap. Plat. de rep. lib. 2, tome 2, page 380. Euripid. in Hippol. v. 831 & 1378. Caſaub. in Ariſtoph. equit. v. 443.

l'allume dans ſon cœur, pour perdre Hippolyte. Que fait Euripide? Il ne donne à cette princeſſe qu'un rôle ſubalterne; il fait plus encore: elle conçoit & exécute l'affreux projet d'accuſer Hippolyte (1). Son amour eſt volontaire, ſon crime ne l'eſt pas; elle n'eſt plus qu'un perſonnage odieux, qui, après avoir excité quelque pitié, finit par produire l'indignation.

Le même Euripide a voulu raſſembler tout l'intérêt ſur Iphigénie. Malgré ſon innocence & ſes vertus, elle doit laver de ſon ſang l'outrage que Diane a reçu d'Agamemnon. Que fait encore l'auteur? Il n'acheve pas le malheur d'Iphigénie; la déeſſe la tranſporte en Tauride, & la ramenera bientôt après triomphante dans la Grece (2).

Le dogme de la fatalité ne domine nulle part auſſi fortement que dans les tragédies d'Oreſte & d'Electre. Mais on a beau rapporter l'oracle qui leur ordonne de venger leur pere (3), les remplir de terreur avant le crime, de remords après qu'il eſt commis, les raſſurer par l'apparition d'une divinité qui les juſtifie, & leur

(1) Euripid. in Hippol. v. 728 & 877.

(2) Id. Iphig. in Aulid. v. 1583. Id. Iphig. in Taur. v. 783.

(3) Id. in Oreſt. v. 416 & 593. Soph. in Electr. v. 35, 70, &c.

promet un ſort plus heureux (1) ; ces ſujets n'en ſont pas moins contraires à l'objet de la tragédie. Ils réuſſiſſent néanmoins, parce que rien n'eſt ſi touchant que le péril d'Oreſte, que les malheurs d'Electre, que la reconnoiſſance du frere & de la ſœur; parce que d'ailleurs tout s'embellit ſous la plume d'Eſchyle, de Sophocle & d'Euripide.

Aujourd'hui, que la ſaine philoſophie nous défend d'attribuer à la divinité un ſeul mouvement d'envie ou d'injuſtice (2), je doute que de pareilles fables, traitées, pour la premiere fois, avec la même ſupériorité, réuniſſent tous les ſuffrages. Je ſoutiens, du moins, qu'on verroit avec peine le principal perſonnage ſe ſouiller d'un crime atroce; & j'en ai pour garant la maniere dont Aſtydamas a conſtruit derniérement la fable de ſon Alcméon. L'hiſtoire ſuppoſe que ce jeune prince fut autoriſé à plonger le poignard dans le ſein d'Eriphile, ſa mere. Pluſieurs auteurs ont traité ce ſujet. Euripide épuiſa inutilement toutes les reſſources de l'art, pour colorer un ſi horrible forfait (3); Aſtydamas a

(1) Euripid. in Oreſt. v. 1625. Id. in Electr. v. 1238.

(2) Plat. in Tim. tome 3, page 29. Id. in Theæt. tome 1, page 176.

(3) Ariſtot. de mor. lib. 3, cap. 1, tome 2, page 28.

pris un parti conforme à la délicateſſe de notre goût. Eriphile périt, à la vérité, de la main de ſon fils, mais ſans en être connue(1).

Polus. Si vous n'admettez pas cette tradition de crimes & de déſaſtres qui deſcendent des peres aux enfans, vous ſerez forcé de ſupprimer les plaintes dont le théatre retentit ſans ceſſe contre l'injuſtice des dieux & les rigueurs de la deſtinée.

Théodecte. Ne touchons point au droit du malheureux; laiſſons-lui les plaintes, mais qu'elles prennent une direction plus juſte; car il exiſte pour lui un ordre de choſes plus réel, & non moins effrayant que la fatalité; c'eſt l'énorme diſproportion entre ſes égaremens & les maux qui en ſont la ſuite; c'eſt lorſqu'il devient le plus infortuné des hommes, par une paſſion momentanée, par une imprudence légere, quelquefois par une prudence trop éclairée; c'eſt enfin, lorſque les fautes des chefs portent la déſolation dans tout un empire.

De pareilles calamités étoient aſſez fréquentes dans ces temps éloignés, où les paſſions fortes, telles que l'ambition & la vengeance, déployoient toute leur énergie. Auſſi la tragédie commença-t-elle par mettre en œuvre les événemens des ſiecles

(1) Ariſtot. de poet. cap. 14, page 663.

héroïques ; événemens conſignés en partie dans les écrits d'Homere ; en plus grand nombre dans un recueil intitulé *Cycle épique*, où différens auteurs ont raſſemblé les anciennes traditions des Grecs (1).

Outre cette ſource, dans laquelle Sophocle a puiſé preſque tous ſes ſujets, on en a quelquefois tiré de l'hiſtoire moderne ; d'autres fois on a pris la liberté d'en inventer. Eſchyle mit ſur la ſcene la défaite de Xerxès à Salamine (2) ; & Phrynicus, la priſe de Milet (3) ; Agathon donna une piece où tout eſt feint (4) ; Euripide une autre, où tout eſt allégorique (5).

Ces diverſes tentatives réuſſirent (6), & ne furent pas ſuivies : peut-être exigent-elles trop de talens ; peut-être s'apperçut-on que l'hiſtoire ne laiſſe pas aſſez de liberté au poëte, que la fiction lui en accorde trop, que l'une & l'autre ſe concilient difficilement avec la nature de notre ſpectacle. Qu'exige-t-il en effet ? Une action vraiſemblable, & ſouvent accompagnée de l'apparition des ombres & de l'intervention des dieux. Si vous choiſiſſiez un fait récent,

(1) Caſaub. in Athen. lib. 7, cap. 3, page 301.
(2) Æſchyl. in Perſ.
(3) Herodot. lib. 6, cap. 21.
(4) Ariſtot. de poet. cap. 9, page 659.
(5) Dionyſ. Halic. de art. rhet. tome, 5 pag. 301 & 355.
(6) Ariſtot. ibid.

il faudroit en bannir le merveilleux ; ſi vous l'inventiez vous-même, n'étant ſoutenu ni par l'autorité de l'hiſtoire, ni par le préjugé de l'opinion publique, vous riſqueriez de bleſſer la vraiſemblance (1). De-là vient que les ſujets de nos plus belles pieces ſont pris maintenant dans un petit nombre de familles anciennes, comme celles d'Alcméon, de Thyeſte, d'Œdipe, de Télephe & de quelques autres, où ſe paſſerent autrefois tant de ſcenes épouvantables (2).

Nicéphore. Je voudrois vous dire poliment que vous êtes bien ennuyeux avec vos Agamemnons, vos Oreſtes, vos Œdipes, & toutes ces races de proſcrits. Ne rougiſſez-vous pas de nous offrir des ſujets ſi communs & ſi uſés ? J'admire quelquefois la ſtérilité de vos génies, & la patience des Athéniens.

Théodecte. Vous n'êtes pas de bonne-foi, & vous ſavez, mieux qu'un autre, que nous travaillons ſur un fonds inépuiſable. Si nous ſommes obligés de reſpecter les fables reçues, ce n'eſt que dans les points eſſentiels. Il faut, à la vérité, que Clytemneſtre

(1) Corneille, premier diſcours ſur le poëme dramat. page 2.

(2) Ariſtot. de poet. cap. 13, page 662 ; cap. 14, page 663.

périſſe de la main d'Oreſte ; Eriphile, de celle d'Alcméon (1) : mais les circonſtances d'un même fait variant dans les traditions anciennes (2), l'auteur peut choiſir celles qui conviennent à ſon plan, ou leur en ſubſtituer de nouvelles. Il lui ſuffit auſſi d'employer un ou deux perſonnages connus ; les autres ſont à ſa diſpoſition (3). Chaque ſujet offre des variétés ſans nombre, & ceſſe d'être le même, dès que vous lui donnez un nouveau nœud, un autre dénouement (4).

Variété dans les fables, qui ſont ſimples ou implexes (5) : ſimples, lorſque l'action continue & s'acheve d'une maniere uniforme, ſans qu'aucun accident en détourne ou ſuſpende le cours ; implexes, lorſqu'elle s'opere, ſoit avec une de ces reconnoiſſances qui changent les rapports des perſonnages entr'eux, ſoit avec une de ces révolutions qui changent leur état, ſoit avec ces deux moyens réunis. Ici l'on examina ces deux eſpeces de fables, & l'on convint que les implexes étoient préférables aux ſimples (6).

(1) Ariſtot. de poet. cap. 14, page 662.
(2) Schol. argum. in Ajac. Sophocl.
(3) Ariſtot. ibid. cap. 9, page 659.
(4) Id. ibid. cap. 18. Corneille, ſecond diſcours ; page 55.
(5) Id. ibid. cap. 10 & 11, page 660.
(6) Ariſtot. de poet. cap. 13, page 661.

Variété

Variété dans les incidens qui excitent la terreur & la pitié. Si ce double effet eſt produit par les ſentimens de la nature, tellement méconnus ou contrariés, que l'un des perſonnages riſque de perdre la vie, alors celui qui donne ou va donner la mort, peut agir de l'une de ces quatre manieres. 1°. Il peut commettre le crime, de propos délibéré; les exemple en ſont fréquens parmi les anciens. Je citerai celui de Médée, qui, dans Euripide, conçoit le projet de tuer ſes enfans, & l'exécute (1). Mais ſon action eſt d'autant plus barbare, qu'elle n'étoit point néceſſaire. Je crois que perſonne ne la haſarderoit aujourd'hui. 2°. On peut ne reconnoître ſon crime qu'après l'avoir achevé; comme Œdipe dans Sophocle. Ici l'ignorance du coupable rend ſon action moins odieuſe, & les lumieres qu'il acquiert ſucceſſivement, nous inſpirent le plus vif intérêt. Nous approuvons cette maniere. 3°. L'action va quelquefois juſqu'au moment de l'exécution, & s'arrête tout-à-coup par un éclairciſſement inattendu. C'eſt Mérope qui reconnoît ſon fils, & Iphigénie, ſon frere, au moment de les frapper. Cette maniere eſt la plus parfaite de toutes.

Polus. En effet, lorſque Mérope tient

(1) Id. ibid. cap. 14, page 663.

le glaive ſuſpendu ſur la tête de ſon fils, il s'éleve un frémiſſement général dans l'aſſemblée (1); j'en ai été ſouvent témoin.

Théodecte. La 4e. & la plus mauvaiſe de toutes les manieres, eſt de s'arrêter au moment de l'exécution, par un ſimple changement de volonté: on ne l'a preſque jamais employée. Ariſtote me citoit un jour l'exemple d'Hémon, qui tire l'épée contre Créon, ſon pere; & au lieu d'achever, s'en perce lui-même (2).

Nicéphore. Comment auroit-il achevé? Créon, ſaiſi de frayeur, avoit pris la fuite (3)

Théodecte. Son fils pouvoit le pourſuivre.

Polus. Peut-être ne vouloit-il que s'immoler à ſes yeux, comme il ſembloit l'en avoir menacé dans une des ſcenes précédentes (4); car, après tout, Sophocle connoiſſoit trop les bienſéances du théatre, pour ſuppoſer que le vertueux Hémon ôsat attenter aux jours de ſon pere.

Zopyre. Eh! pourquoi ne l'auroit-il pas oſé? Savez-vous qu'Hémon eſt ſur le point d'épouſer Antigone, qu'il l'aime, qu'il en eſt aimé, que ſon pere l'a condamnée à être enterrée vivante, que ſon fils n'a pu

(1) Plut. de eſu carn. tome 2, page 998.
(2) Ariſt. de poet. cap. 14, page 663.
(3) Soph. in Antig. v. 1248.
(4) Id. ibid. v. 762. Schol. ibid.

le fléchir par ſes larmes, qu'il l'a trouvé morte, qu'il ſe roule à ſes pieds, expirant de rage & d'amour? Et vous ſeriez indigné que, voyant tout-à-coup paroître Créon, il ſe fût élancé, non ſur un pere, mais ſur le bourreau de ſon amante? Ah! s'il ne daigne pas pourſuivre ce lâche tyran, c'eſt qu'il eſt encore plus preſſé de terminer une vie odieuſe.

Théodecte. Ennobliſſez ſon action; dites que ſon premier mouvement fut de fureur & de vengeance; & le ſecond, de remords & de vertu.

Zopyre. Sous quelque aſpect qu'on l'enviſage, je ſoutiens que ce trait eſt un des plus pathétiques & des plus ſublimes de notre théatre; & ſi votre Ariſtote ne l'a pas ſenti, c'eſt qu'apparemment il n'a jamais aimé.

Théodecte. Aimable Zopyre, prenez garde de trahir les ſecrets de votre cœur. Je veux bien, par complaiſance pour vous, rejetter cet exemple: mais retenons le principe, qu'il ne faut pas commencer une action atroce, ou qu'il ne faut pas l'abandonner ſans motif. Continuons de parcourir les moyens de différencier une fable.

Variété dans les reconnoiſſances, qui ſont un des plus grands reſſorts du pathétique, ſur-tout quand elles produiſent une révo-

lution ſubite dans l'état des perſonnes (1). Il en eſt de pluſieurs eſpeces (2) ; les unes, dénuées de tout art, & devenues trop ſouvent la reſſource des poëtes médiocres, ſont fondées ſur des ſignes accidentels ou naturels ; par exemple, des bracelets, des colliers, des cicatrices, des marques imprimées ſur le corps * ; les autres montrent de l'invention. On cite avec éloge celle de Dicæogene, dans ſon poëme de Cypriaques : le héros, voyant un tableau où ſes malheurs ſont retracés, laiſſe échapper des larmes qui le trahiſſent, celle de Polyidès, dans ſon Iphigénie : Oreſte, ſur le point d'être immolé, s'écrie : » C'eſt ainſi que ma ſœur Iphigénie fut » ſacrifiée en Aulide ! » Les plus belles naiſſent de l'action. Voyez l'Œdipe de Sophocle, & l'Iphigénie en Aulide d'Euripide (3).

Variété dans les caracteres. Celui des perſonnages qui reviennent ſouvent ſur la ſcene, eſt décidé parmi nous ; mais il ne l'eſt que dans ſa généralité : Achille eſt

(1) Ariſtot. de poet. cap. 11, page 660.

(2) Id. ibid. cap. 16, page 664.

* Ariſtote cite une reconnoiſſance opérée par un moyen bien étrange, par une navette qui rendoit un ſon (Ariſtot. de poet. cap. 16, page 664) ; elle ſe trouvoit dans le Térée de Sophocle. Cette piece eſt perdue.

(3) Ariſtot. de poet. cap. 16, page 665.

impétueux & violent; Ulyſſe, prudent & diſſimulé; Médée, implacable & cruelle; mais toutes ces qualités peuvent tellement ſe graduer, que d'un ſeul caractere, il en réſulte pluſieurs, qui n'ont de commun que les traits principaux : tel eſt celui d'Electre (1), & celui de Philoctete (2), dans Eſchyle, Sophocle & Euripide. Il vous eſt permis d'exagérer les défauts d'Achille; mais il vaut mieux les affoiblir par l'éclat de ſes vertus, comme a fait Homere. C'eſt en ſuivant ce modele, que le poëte Agathon produiſit un Achille, qui n'avoit pas encore paru ſur le théatre (3).

Variété dans les cataſtrophes. Les unes ſe terminent au bonheur, & les autres au malheur; il en eſt où, par une double révolution, les bons & les méchans éprouvent un changement de fortune. La premiere maniere ne convient guere qu'à la comédie (4).

Zopyre. Pourquoi l'exclure de la tragédie? Répandez le pathétique dans le courant de la piece; mais que du moins je reſpire à la fin, & que mon ame ſoulagée obtienne le prix de ſa ſenſibilité.

Théodecte. Vous voulez donc que j'éteigne

(1) Æſchyl. in Choep. Soph. & Eurip. in Electr.
(2) Dion. Chryſoſt. orat 52, page 548.
(3) Ariſtot. ibid. cap. 15, page 664.
(4) Ariſtot. de poet. cap. 13, page 661.

ce tendre intérêt qui vous agite, & que j'arrête des larmes que vous verſez avec tant de plaiſir ? La plus belle récompenſe que je puiſſe accorder à votre ame ſenſible, c'eſt de perpétuer, le plus qu'il eſt poſſible, les émotions qu'elle a reçues. De ces ſcenes touchantes, où l'auteur déploie tous les ſecrets de l'art & de l'éloquence, il ne réſulte qu'un pathétique de ſituation ; & nous voulons un pathétique que l'action faſſe naître, qu'elle augmente de ſcène en ſcène, & qui agiſſe dans l'ame du ſpectateur toutes les fois que le nom de la piece frappera ſon oreille.

Zopyre. Et ne le trouvez-vous pas dans ces tragédies, où les bons & les méchans éprouvent un changement d'état ?

Théodecte. Je l'ai déjà inſinué ; le plaiſir qu'elles procurent reſſemble trop à celui que nous recevons à la comédie. Il eſt vrai que les ſpectateurs commencent à goûter cette double révolution, & que des auteurs même lui aſſignent le premier rang. Mais je penſe qu'elle ne mérite que le ſecond, & je m'en rapporte à l'expérience de Polus. Quelles ſont les pieces qui paſſent pour être vraiment tragiques (1) ?

Polus. En général, celles dont la cataſtrophe eſt funeſte.

(1) Ariſtot. cap. 13, page 662.

Théodecte. Et vous, Anacharſis, quels effets produiſirent ſur vous les différentes deſtinées que nous attachons au perſonnage principal?

Anacharſis. Dans les commencemens, je verſois des larmes en abondance, ſans remonter à leur ſource; je m'apperçus enſuite que vos plus belles pieces perdoient une partie de leur intérêt à une ſeconde repréſentation, mais que cette perte étoit infiniment plus ſenſible pour celles qui ſe terminent au bonheur.

Nicéphore. Il me reſte à vous demander comment vous parvenez à vous accorder avec vous-même. Vous voulez que la cataſtrophe ſoit funeſte, & cependant vous avez préféré cette révolution qui arrache un homme à l'infortune; & le place dans un état plus heureux (1).

Théodecte. J'ai préféré la reconnoiſſance qui arrête l'exécution d'un forfait; mais je n'ai pas dit qu'elle dût ſervir de dénouement. Oreſte, reconnu d'Iphigénie, eſt ſur le point de ſuccomber ſous les armes de Thoas (2); reconnu d'Electre, il tombe entre les mains des Furies (3). Il n'a donc fait que paſſer d'un danger & d'un

(1) Dacier., poét. d'Ariſtote, page 224. Victor, in Ariſtot.

(2) Eurip. Iphig. in Taur.

(3) Id. in Oreſt.

malheur dans un autre. Euripide le tire de ce ſecond état, par l'intervention d'une divinité; elle pouvoit être néceſſaire dans ſon Iphigénie en Tauride; elle ne l'étoit pas dans ſon Oreſte, dont l'action ſeroit plus tragique, s'il eût abandonné les aſſaſſins de Clytemneſtre aux tourmens de leurs remords. Mais Euripide aimoit à faire deſcendre les dieux dans une machine, & il n'emploie que trop ſouvent cet artifice groſſier, pour expoſer le ſujet, & pour dénouer la piece.

Zopyre. Condamnez-vous les apparitions des dieux? Elles ſont ſi favorables au ſpectacle!

Nicéphore. Et ſi commodes au poëte!

Théodecte. Je ne les permets que lorſqu'il eſt néceſſaire de tirer du paſſé ou de l'avenir, des lumieres qu'on ne peut acquérir par d'autres voies (1). Sans ce motif, le prodige honore plus le machiniſte que l'auteur.

Conformons-nous toujours aux loix de la raiſon, aux regles de la vraiſemblance; que votre fable ſoit tellement conſtituée, qu'elle s'expoſe, ſe noue & ſe dénoue ſans effort; qu'un agent céleſte ne vienne pas, dans un froid avant-propos, nous inſtruire de ce qui eſt arrivé auparavant, de ce

(1) Ariſtot. de poet. cap. 15, page 664.

qui doit arriver dans la ſuite ; que le nœud, formé des obſtacles qui ont précédé l'action, & de ceux que l'action fait éclore, ſe reſſerre de plus en plus depuis les premieres ſcenes, juſqu'au moment où la cataſtrophe commence (1) ; que les épiſodes ne ſoient ni trop étendus, ni en trop grand nombre (2) ; que les incidens naiſſent avec rapidité les uns des autres, & amenent des événemens inattendus (3) ; en un mot, que les différentes parties de l'action ſoient ſi bien liées entre elles, qu'une ſeule étant retranchée ou tranſpoſée, le tout ſoit détruit ou changé (4) ; n'imitez pas ces auteurs qui ignorent l'art de terminer heureuſement une intrigue heureuſement tiſſue (5), & qui, après s'être imprudemment jettés au milieu des écueils, n'imaginent d'autre reſſource pour en ſortir, que d'implorer le ſecours du ciel.

Je viens de vous indiquer les diverſes manieres de traiter la fable ; vous pourrez y joindre les différences ſans nombre que vous offriront les penſées, & ſur-tout la muſique. Ne vous plaignez donc plus de

(1) Id. ibid. cap. 15, p. 664 ; cap. 18, p. 666.
(2) Id. ibid. cap. 17, p. 665 ; cap. 18, p. 666.
(3) Ariſtot. de poet. cap. 7, p. 658 ; cap. 9, p. 660; Corneille, 3e. diſcours, p. 74.
(4) Ariſtot. ibid. cap. 8, p. 659.
(5) Id. ibid. cap. 18, p. 666.

la ſtérilité de nos ſujets, & ſouvenez-vous que c'eſt les inventer, que de les préſenter ſous un nouveau jour.

Nicéphore. Mais vous ne les animez pas aſſez. On diroit quelquefois que vous craignez d'approfondir les paſſions; ſi par haſard, vous les mettez aux priſes les unes avec les autres, ſi vous les oppoſez à des devoirs rigoureux (1), à peine nous laiſſez-vous entrevoir les combats qu'elles ſe livrent ſans ceſſe.

Théodecte. Plus d'une fois on a peint avec les plus douces couleurs, les ſentimens de l'amour conjugal (2), & ceux de l'amitié (3); cent fois, avec un pinceau plus vigoureux, les fureurs de l'ambition (4), de la haine (5), de la jalouſie (6), & de la vengeance (7). Voudriez-vous que dans ces occaſions, on nous eût donné des portraits, des analyſes du cœur humain ? Parmi nous, chaque art, chaque ſcience ſe renferme dans ſes limites. Nous devons abandonner, ſoit à la morale, ſoit à la rhétorique, la théorie des paſſions (8), & nous attacher moins à leur

(1) Euripid. in Oreſt.
(2) Id. in Alceſt.
(3) Id. in Oreſt.
(4) Id. in Phœniſſ.
(5) Soph. in Philoct. & in Ajac.
(6) Euripid. in Med.
(7) Æſchyl. in Agam.
(8) Ariſtot. de mor, Id. de rhet.

développement qu'à leurs effets ; car ce n'eſt pas l'homme que nous préſentons à vos yeux, ce ſont les viciſſitudes de ſa vie, & ſur-tout les malheurs qui l'oppriment (1). La tragédie eſt tellement le récit d'une action terrible & touchante, que pluſieurs de nos pieces ſe terminent par ces mots que prononce le chœur : *C'eſt ainſi que finit cette aventure* (2). En la conſidérant ſous ce point de vue, vous concevez que s'il eſt eſſentiel d'exprimer les circonſtances qui rendent la narration plus intéreſſante, & la cataſtrophe plus funeſte, il l'eſt encore plus de tout faire entendre, plutôt que de tout dire. Telle eſt la maniere d'Homere ; il ne s'amuſe point à détailler les ſentimens qui uniſſoient Achille & Patrocle ; mais, à la mort de ce dernier, ils s'annoncent par des torrens de larmes, ils éclatent par des coups de tonnerre.

Zopyre. Je regretterai toujours qu'on ait juſqu'à préſent négligé la plus douce & la plus forte des paſſions. Tous les feux de l'amour brûlent dans le cœur de Phedre, & ne répandent aucune chaleur dans la tragédie d'Euripide (3). Cependant les premieres atteintes de cet amour, ſes

(1) Ariſtot. de poet. cap. 6, p. 657.
(2) Euripid. in Alceſt. v. 1163 ; in Androm. v. 1288 ; in Helen. v. 1708 ; in Med. v. 1419.
(3) Id. in Hippol.

progrès, ſes troubles, ſes remords; quelle riche ſuite de tableaux pour le pinceau du poëte! Quelle nouvelle ſource d'intérêt pour le rôle de la princeſſe! Nous avons parlé de l'amour d'Hémon pour Antigone(1); pourquoi ce ſentiment ne devient-il pas le principal mobile de l'action? Que de combats n'auroit-il pas excités dans le cœur du pere, & dans celui des deux amans? Que de devoirs à reſpecter! que des malheurs à craindre!

Théodecte. Les peintures que vous regrettez ſeroient auſſi dangereuſes pour les mœurs, qu'indignes d'un théatre qui ne s'occupe que de grands événemens, & de ſentimens élevés. Jamais aux ſiecles héroïques l'amour ne produiſit aucune de ces révolutions que nous retrace la tragédie.

Zopyre. Et la guerre de Troye?

Théodecte. Ce ne fut pas la perte d'Hélene qui arma les Grecs contre les Troyens; ce fut pour Ménélas, le beſoin de venger une injure éclatante; pour les autres princes, le ſerment qu'ils avoient fait auparavant de lui garantir la poſſeſſion de ſon épouſe (2): ils ne virent dans l'amour trahi, que l'honneur outragé.

L'amour n'a proprement à lui que de

(1) Soph. in Antig.
(2) Euripid. Iphig. in Aulid. v. 58.

petites intrigues, dont nous abandonnons le récit à la comédie ; que des ſoupirs, des larmes & des foibleſſes, que les poëtes lyriques ſe ſont chargés d'exprimer. S'il s'annonce quelquefois par des traits de nobleſſe & de grandeur, il les doit à la vengeance, à l'ambition, à la jalouſie, trois puiſſans reſſorts que nous n'avons jamais négligé d'employer.

TROISIEME SÉANCE.

Il fut queſtion des mœurs, des penſées des ſentimens & du ſtyle qui conviennent à la tragédie.

DES MŒURS.

Dans les ouvrages d'imitation, dit Théodecte, mais ſur-tout dans le poëme, ſoit épique, ſoit dramatique, ce qu'on appelle mœurs eſt l'exacte conformité des actions, des ſentimens, des penſées & des diſcours du perſonnage avec ſon caractere. Il faut donc que dès les premieres ſcenes on reconnoiſſe à ce qu'il fait, à ce qu'il dit, quelles ſont ſes inclinations actuelles, quels ſont ſes projets ultérieurs (1).

(1) Ariſtot. de poet. cap. 6, p. 657, cap. 15, p. 663;

Les mœurs caractériſent celui qui agit (1); elles doivent être bonnes. Loin de charger le défaut, ayez ſoin de l'affoiblir. La poéſie, ainſi que la peinture, embellit le portrait ſans négliger la reſſemblance. Ne ſaliſſez le caractere d'un perſonnage, même ſubalterne, que lorſque vous y ſerez contraint. Dans une piece d'Euripide (2), Ménélas joue un rôle répréhenſible, parce qu'il fait le mal ſans néceſſité (3).

Il faut encore que les mœurs ſoient convenables, reſſemblantes, égales; qu'elles s'aſſortiſſent à l'âge & à la dignité du perſonnage; qu'elles ne contrarient point l'idée que les traditions anciennes nous donnent d'un héros; & qu'elles ne ſe démentent point dans le courant de la piece.

Voulez-vous leur donner du relief & de l'éclat? faites-les contraſter entre elles. Voyez combien dans Euripide, le caractere de Polynice devient intéreſſant par celui d'Etéocle ſon frere (4); & dans Sophocle, le caractere d'Electre par celui de Chryſothémis ſa ſœur (5).

---

(1) Ariſtot. de poet. cap. 6, p. 656.
(2) Euripid. in Oreſt.
(3) Ariſtot. ibid. cap. 15, p. 663.
(4) Euripid. in Phœniſſ.
(5) Soph. in Electr.

DES PENSÉES ET DES SENTIMENS.

Nous devons, comme les orateurs, remplir nos juges de pitié, de terreur, d'indignation; comme eux, prouver une vérité, réfuter une objection, agrandir ou rapetiſſer un objet (1). Vous trouverez les préceptes dans les traités qu'on a publiés ſur la rhétorique, & les exemples dans les tragédies qui ſont l'ornement du théatre. C'eſt là qu'éclate la beauté des penſées, & l'élévation des ſentimens; c'eſt là que triomphe le langage de la vérité, & l'éloquence des malheureux. Voyez Mérope, Hécube, Electre, Antigone, Ajax, Philoctete, environnés tantôt des horreurs de la mort, tantôt de celles de la honte, du déſeſpoir; écoutez ces accens de douleur, ces exclamations déchirantes, ces expreſſions paſſionnées, qui d'un bout du théatre à l'autre font retentir les cris de la nature dans tous les cœurs, & forcent tous les yeux à ſe remplir de larmes.

D'où viennent ces effets admirables? C'eſt que nos auteurs poſſédent au ſouverain degré, l'art de placer leurs perſon-

(1) Ariſtot. de poet. cap. 19; page 667. Corneille; 1er. diſcours, p. 21.

nages dans les ſituations les plus touchantes ; & que s'y plaçant eux-mêmes, ils s'abandonnent ſans réſerve au ſentiment unique & profond qu'exige la circonſtance.

Vous ne ſauriez trop étudier nos grands modeles. Pénétrez-vous de leurs beautés ; mais apprenez ſur-tout à les juger, & qu'une ſervile admiration ne vous engage pas à reſpecter leurs erreurs. Oſez condamner ce raiſonnement de Jocaſte. Ses deux fils étoient convenus de monter alternativement ſur le trône de Thebes. Etéocle refuſoit d'en deſcendre, & pour le porter à ce grand ſacrifice, la reine lui repréſente entre autres choſes, que l'égalité établit autrefois les poids & les meſures, & a réglé de tous temps l'ordre périodique des jours & des nuits (1).

Des ſentences claires, préciſes, & amenées ſans efforts, plaiſent beaucoup aux Athéniens ; mais il faut être attentif à les choiſir, car ils rejettent avec indignation les maximes qui détruiſent la morale.

Polus. Et ſouvent mal-à-propos. On fit un crime à Euripide d'avoir mis dans la bouche d'Hippolyte ces paroles : « Ma » langue a prononcé le ſerment, mon cœur » le déſavoue (2). Cependant elles con-

(1) Euripid. in Phœniſſ. v. 544.
(2) Euripid. in Hippol. v. 612. Schol. ibid. Ariſtot.

venoient à la circonſtance, & ſes ennemis l'accuſerent fauſſement d'en faire un principe général. Une autrefois on voulut chaſſer l'acteur qui jouoit le rôle de Bellérophon, & qui, ſuivant l'eſprit de ſon rôle, avoit dit que la richeſſe eſt préférable à tout. La piece étoit ſur le point de tomber. Euripide monta ſur le théatre. On l'avertit de retrancher ce vers. Il répondit qu'il étoit fait pour donner des leçons, & non pour en recevoir (1); mais que ſi l'on avoit la patience d'attendre, on verroit bientôt Bellérophon ſubir la peine qu'il avoit méritée (2). Lorſqu'il eut donné ſon Ixion, pluſieurs aſſiſtans lui dirent, après la repréſentation, que ſon héros étoit trop ſcélérat. Auſſi, répondit-il, j'ai fini par l'attacher à une roue (3).

DU STYLE.

Quoique le ſtyle de la tragédie ne ſoit plus auſſi pompeux qu'il l'étoit autrefois (4), il faut néanmoins qu'il ſoit aſſorti à la dignité des idées. Employez les charmes

---

rhet. lib. 3, cap. 15, page 602. Cicer. de offic. lib. 3, cap. 29, t. 3, p. 289.

(1) Val. Max. lib. 3, cap 7, extern. n°. 1.

(2) Senec. epiſt. 115.

(3) Plut. de aud. poet. t. 2, p. 19.

(4) Ariſtot. rhet. lib. 3, cap. 1, p. 584, D.

de l'élocution pour ſauver des invraiſemblances que vous êtes forcé d'admettre : mais ſi vous avez des penſées à rendre ou des caracteres à peindre, gardez-vous de les obſcurcir par de vains ornemens (1). Evitez les expreſſions ignobles (2). A chaque eſpece de drame conviennent un ton particulier & des couleurs diſtinctes (3). C'eſt pour avoir ignoré cette regle, que le langage de Cléophon & de Sthénélus ſe rapproche de celui de la comédie (4).

Nicéphore. J'en découvre une autre cauſe. Ce genre que vous traitez eſt ſi factice, le nôtre eſt ſi naturel, que vous êtes à tout moment forcé de paſſer du premier au ſecond, & d'emprunter nos penſées, nos ſentimens, nos formes, nos facéties & nos expreſſions. Je ne vous citerai que des autorités reſpectables, Eſchyle, Sophocle, Euripide jouant ſur le mot, & faiſant d'inſipides alluſions aux noms de leurs perſonnages (5) : le ſecond de ces poëtes (6) mettant dans la bouche

(1) Ariſtot. de poet. cap. 24, p. 672, E.
(2) Athen. lib. 4, cap 15, p. 158. Caſaub. ibid. p. 180.
(3) Quintil. lib. 10, cap. 2, p. 650.
(4) Ariſtot. rhet. lib. 3, cap. 7, t. 2, p. 590. Id. de poet. cap. 22, p. 669.
(5) Æſchyl. in Agam. v. 690. Euripid. in Phœniſſ. v. 639 & 1500. Id. in Troad. v. 990. Ariſtot. rhet. lib. 2 & cap. 23, t. 2, p. 579.
(6) Soph. in Ajac. v. 430.

d'Ajax ces paroles étonnantes : « Aï, aï, » quelle fatale conformité entre le nom que » je porte & les malheurs que j'éprouve ! * »

Théodecte. On étoit alors perſuadé que les noms qui nous ſont impoſés, préſagent la deſtinée qui nous attend (1), & vous ſavez que dans le malheur, on a beſoin de s'attacher à quelque cauſe.

Nicéphore. Mais comment excuſer dans vos auteurs le goût des fauſſes étymologies & des jeux de mots (2), les froides métaphores, (3), les fades plaiſanteries (4), les images indécentes (5), & ces ſatyres contre les femmes (6), & ces ſcenes entremêlées de bas comique (7), & ces fréquens exemples de mauvais ton ou d'une familiarité choquante (8) ? Comment ſupporter qu'un ſujet, un domeſtique preſſé par Déjanire ſa ſouveraine, de lui révéler un ſecret, lui réponde qu'il faut être fou

---

* Aï eſt le commencement du nom d'Ajax. Les Grecs prononçoient Aïas.

(1) Soph. ibid. v. 926. Euripid. in Bacch. v. 508.

(2) Æſchyl. in Perſ. v. 769. Euripid. ibid. v. 367.

(3) Hermog. de form. orat. lib. 1, cap. 6, p. 285.

(4) Soph. ibid. v. 1146.

(5) Euripid. in Hecub. v. 570. Soph. in Trachin. v. 31. Hermog. de invent. lib. 4, cap. 12, p. 227.

(6) Euripid. in Hippol. v. 616 ; in Androm. v. 85.

(7) Euripid. in Oreſt. v. 1506. Æſchyl. in Agam. v. 864 & 923.

(8) Soph. in Antig. v. 325 & 567. Eurip. in Alceſt. v. 750, &c.

pour l'écouter plus long-temps, & que puiſqu'elle aime tant à parler, elle n'a qu'à l'interroger de nouveau (1) ? Comment ſouffrir encore qu'au lieu de nous annoncer tout uniment la mort de cette princeſſe, on nous diſe qu'elle vient d'achever ſon dernier voyage ſans faire un ſeul pas (2) ? Eſt-il de la dignité de la tragédie, que des enfans vomiſſent des injures groſſieres & ridicules contre les auteurs de leurs jours (3); qu'Antigone nous aſſure qu'elle ſacrifieroit un époux, un fils à ſon frere, parce qu'elle pourroit avoir un autre fils & un autre époux ; mais qu'ayant perdu ſon pere & ſa mere, elle ne ſauroit remplacer le frere dont elle eſt privée (4) ?

Je ne ſuis point étonné de voir Ariſtophane lancer, en paſſant, un trait contre les moyens ſur leſquels Eſchyle a fondé la reconnoiſſance d'Oreſte & d'Electre (5) ; mais Euripide devoit-il parodier & tourner ſi plaiſamment en ridicule cette même reconnoiſſance (6) ? Je m'en rapporte à l'avis de Polus.

---

(1) Soph. in Trach. v. 419.
(2) Id. ibid. v. 888.
(3) Euripid. in Alceſt. v. 629. Soph. in Antig. v. 476 & 752.
(4) Soph. in Antig. v. 921. Ariſtot. rhet. lib. 3, cap. 16, t. 2, p. 603.
(5) Æſchyl. in Choeph. v. 223. Ariſtoph. in nub. v. 531. Schol. ibid.
(6) Euripid. in Electr. v. 520.

Polus. J'avoue que plus d'une fois j'ai cru jouer la comédie ſous le maſque de la tragédie. Aux exemples que vous venez de citer, qu'il me ſoit permis d'en joindre deux autres tirés de Sophocle & d'Euripide.

Le premier ayant pris pour ſujet d'une de ſes tragédies, la métamorphoſe de Théſée & de Procné, ſe permet pluſieurs plaiſanteries contre ce prince, qui paroît, ainſi que Procné, ſous la forme d'un oiſeau (1).

Le ſecond, dans une de ſes pieces, introduit un berger qui croit avoir vu quelque part le nom de Théſée. On l'interroge : « Je ne ſais pas lire, répondit-il, mais je vais » décrire la forme des lettres. La premiere » eſt un rond avec un point dans le milieu *, » la ſeconde eſt compoſée de deux lignes » perpendiculaires, jointes par une ligne » tranſverſale ; » & ainſi des autres. Obſervez que cette deſcription anatomique du nom de Théſée réuſſit tellement, qu'Agathon en donna bientôt après une ſeconde qu'il crut, ſans doute, plus élégante (2).

---

(1) Ariſtoph. in av. v. 100. Schol. ibid.

* Euripide décrivoit dans cette piece la forme des ſix lettres Grecques qui compoſent le nom de Théſée ; THSEYS.

(2) Euripid. in Theſ. ap. Athen. lib. 10, cap. 20 ; p. 454.

Théodecte. Je n'oſe pas convenir que j'en riſquerai une troiſieme dans une tragédie que je prépare (1) : ces jeux d'eſprit amuſent la multitude ; & ne pouvant la ramener à notre goût, il faut bien nous aſſujettir au ſien. Nos meilleurs écrivains ont gémi de cette ſervitude, & la plupart des fautes que vous venez de relever, prouvent clairement qu'ils n'ont pas pu la ſecouer. Il en eſt d'autres qu'on pourroit excuſer. En ſe rapprochant des ſiecles héroïques, ils ont été forcés de peindre des mœurs différentes des nôtres : en voulant ſe rapprocher de la nature, ils devoient paſſer du ſimple au familier, dont les limites ne ſont pas aſſez diſtinctes. Avec moins de génie, nous avons encore plus de riſques à courir. L'art eſt devenu plus difficile. D'un côté, le public raſſaſié des beautés depuis long-temps offertes à ſes yeux, exige follement qu'un auteur réuniſſe les talens de tous ceux qui l'ont précédé (2). D'un autre, les acteurs ſe plaignent ſans ceſſe de n'avoir pas des rôles aſſez brillans. Ils nous forcent, tantôt d'étendre & de violenter le ſujet, tantôt d'en détruire les liaiſons (3) ; ſouvent même leur négligence & leur maladreſſe ſuffiſent pour faire

(1) Athen. ibid.
(2) Ariſtot. de poet. cap. 18, p. 666.
(3) Id. ibid. cap. 9, p. 659.

tomber une piece. Polus me pardonnera ce reproche ; le haſarder en ſa préſence c'eſt faire ſon éloge.

Polus. Je ſuis entiérement de votre avis ; & je vais raconter à Zopyre le danger que courut autrefois l'Oreſte d'Euripide. Dans cette belle ſcene où ce jeune prince, après des accès de fureur, reprend l'uſage de ſes ſens, l'acteur Hégélochus n'ayant pas ménagé ſa reſpiration, fut obligé de ſéparer deux mots, qui, ſuivant qu'ils étoient élidés ou non, formoient deux ſens très-différens, de maniere qu'au lieu de ces paroles : *Après l'orage, je vois le calme*, il fit entendre celles-ci : *Après l'orage, je vois le chat* *. Vous pouvez juger de l'effet que, dans ce moment d'intérêt, produiſit une pareille chute. Ce furent des rires exceſſifs de la part de l'aſſemblée, & des épigrammes très-piquantes de la part des ennemis du poëte & de l'acteur (1).

QUATRIEME SÉANCE.

Dans la quatrieme ſéance furent diſcutés quelques articles tenus juſqu'alors en réſerve. On obſerva 1°. que dans preſque

---

* Voyez la note à la fin du volume.

(1) Euripid. in Oreſt. v. 279. Schol. ibid. Ariſtoph. in Ran. v. 306. Schol. ibid.

toutes les ſcenes les réponſes & les répliques ſe font de vers à vers (1), ce qui rend le dialogue extrêmement vif & ſerré, mais quelquefois peu naturel ; 2°. que Pylade ne dit que trois vers dans une piece d'Eſchyle (2), & pas un dans l'Électre de Sophocle, ainſi que dans celle d'Euripide : que d'autres perſonnages quoique préſens ſe taiſent pendant pluſieurs ſcenes, ſoit par excès de douleur, ſoit par hauteur de caractere (3) ; 3°. qu'on a quelquefois introduit des perſonnages allégoriques, comme la force, la violence (4), la mort (5), la fureur (6) ; 4°. que les chœurs de Sophocle font partie de l'action ; que la plupart de ceux d'Euripide y tiennent foiblement ; que ceux d'Agathon en ſont tout-à-fait détachés, & qu'à l'exemple de ce dernier poëte, on ne ſe fait aucun ſcrupule aujourd'hui d'inſérer dans les intermedes des fragmens de poéſie & de muſique qui font perdre de vue le ſujet (7).

Après qu'on ſe fut déclaré contre ces

(1) Poll. lib. 4, cap. 17, §. 135. Æſchyl. Euripid. Sophocl. paſſim.

(2) Æſchyl. in Choeph. v. 900.

(3) Schol. Æſchyl. in Prom. v. 413. Hecub. ap. Eurip. v. 486.

(4) Æſchyl. in Prom.

(5) Eurip. in Alceſt.

(6) Id. in Herc. fur.

(7) Ariſtot. de poet. cap. 18, t. 2, p. 666.

abus

abus, je demandai ſi la tragédie avoit atteint ſa perfection. Tous s'écrierent à-la-fois que certaines pieces ne laiſſeroient rien à déſirer, ſi l'on en retranchoit les taches qui les défigurent, & qui ne ſont point inhérentes à leur conſtitution. Mais comme je leur fis obſerver qu'Ariſtote avoit héſité ſur cette queſtion (1), on l'examina de plus près, & les doutes ſe multiplierent.

Les uns ſoutenoient que le théatre eſt trop vaſte & le nombre des ſpectateurs trop conſidérable. Il en réſulte, diſoient-ils, deux inconvéniens. Les auteurs ſont obligés de ſe conformer au goût d'une multitude ignorante, & les acteurs de pouſſer des cris qui les épuiſent, au riſque même de n'être pas entendus d'une partie de l'aſſemblée. Ils propoſoient de choiſir une enceinte plus étroite, d'augmenter le prix des places, qui ne ſeroient remplies que par les perſonnes les plus honnêtes. On répondoit que ce projet ne pouvoit ſe concilier ni avec la nature, ni avec les intérêts du gouvernement. Ce n'eſt, dit-on, qu'en faveur du peuple & des étrangers que nos ſpectacles ſont célébrés avec tant de magnificence. D'un côté, on détruiroit l'égalité qui doit régner entre les citoyens; De l'autre, on ſe priveroit des ſommes;

(1) Id. ibid cap. 4, p. 655.

d'argent que les étrangers verſent dans cette ville pendant nos fêtes.

Les premiers répliquoient : Pourquoi ne pas ſupprimer les chœurs & la muſique, comme on commence à les ſupprimer dans la comédie ? Les chœurs obligent les auteurs à bleſſer à tout moment la vraiſemblance. Il faut que les perſonnages de la piece, attirés de force ou de gré dans le veſtibule d'un palais, ou dans tout autre lieu découvert, y viennent dévoiler leurs plus intimes ſecrets, ou traiter des affaires de l'état en préſence de pluſieurs témoins, ſouvent amenés ſans motif ; que Médée y publie les affreux projets qu'elle médite ; que Phedre y déclare une paſſion qu'elle voudroit ſe cacher à elle-même, qu'Alceſte mourante s'y faſſe tranſporter pour rendre les derniers ſoupirs. Quand à la muſique, il eſt abſurde de ſuppoſer que des hommes accablés de douleur, agiſſent, parlent & meurent en chantant.

Sans le chœur, répondoient les autres, plus de mouvement ſur le théatre, plus de majeſté dans le ſpectacle. Il augmente l'intérêt pendant les ſcenes, il l'entretient pendant les intermedes. Ils ajoutoient que le peuple ne voudroit point renoncer aux agrémens de la muſique, & que ce ſeroit dénaturer la tragédie que d'adopter le changement propoſé.

Gardons-nous, dit Nicéphore, de la dé-

pouiller de ſes ornemens ; elle y perdroit trop. Mais donnez-lui du moins une plus noble deſtination, & qu'à l'exemple de la comédie.....

Théodecte. Elle nous faſſe rire ?

Nicéphore. Non : mais qu'elle nous ſoit utile.

Théodecte. Et qui oſeroit ſoutenir qu'elle ne l'eſt pas ? La plus ſaine morale n'eſt-elle pas ſemée par maximes dans nos tragédies ?

Nicéphore. N'eſt-elle pas à tout moment contredite par l'action même ? Hippolyte, inſtruit de l'amour de Phedre, ſe croit ſouillé par cette horrible confidence (1), & n'en périt pas moins. Quelle funeſte leçon pour la jeuneſſe ! Ce fut à notre exemple que vous entreprîtes autrefois de dévoiler les vices de l'adminiſtration. Mais quelle différence entre votre [illegible] & la nôtre ! Nous couvrions de ridicules les coupables orateurs de l'état ; vous vous appeſantiſſez triſtement ſur les abus de l'éloquence (2). Nous diſions quelquefois aux Athéniens des vérités dures & ſalutaires : vous les flattiez, & vous les flattez encore avec une impudence dont vous devriez rougir (3).

---

(1) Euripid. in Hipp. v. 655.

(2) Id. in Oreſt. v. 905. Valck. diatrib. in Euripid. cap. 23, p. 250.

(3) Euripid. in Helen ; in Heracl.

Théodecte. En nourriſſant leur haine contre le deſpotiſme, nous les attachons à la démocratie; en leur montrant la piété, la bienfaiſance, & les autres vertus de leurs ancêtres, nous leur fourniſſons des modeles; nous entretenons leur vanité, pour leur inſpirer de l'honneur. Il n'eſt point de ſujet qui ne leur apprenne à ſupporter leurs maux, à ſe garantir des fautes qui peuvent les leur attirer.

Nicéphore. J'en conviendrois, ſi l'inſtruction ſortoit du fond même de l'action, ſi vous banniſſiez du théatre ces calamités héréditaires dans une famille, ſi l'homme n'étoit jamais coupable ſans être criminel, jamais malheureux que par l'abus des paſſions, ſi le ſcélérat étoit toujours puni, & l'homme de bien toujours récompenſé.

Mais tant que vous ſerez aſſervis à vos formes, n'attendez rien de vos efforts. Il faut ou corriger le fond vicieux de vos hiſtoires ſcandaleuſes, ou vous exercer, comme on a fait quelquefois, ſur des ſujets d'imagination. J'ignore ſi leurs plans ſeroient ſuſceptibles de combinaiſons plus ſavantes, mais je ſais bien que la morale en pourroit être plus pure & plus inſtructive.

Tous les aſſiſtans applaudirent à ce projet, ſans en excepter Théodecte, qui néanmoins ſoutenoit toujours que dans l'état actuel des choſes, la tragédie étoit auſſi

utile aux mœurs que la comédie. Diſciple de Platon, dit alors Polus en m'adreſſant la parole, qu'auroient penſé votre maître & le ſien de la diſpute qui s'eſt élevée entre Théodecte & Nicéphore ? Je répondit qu'ils auroient condamné les prétentions de l'un & de l'autre, & que les philoſophes ne voyoient qu'avec indignation ce tiſſu d'obſcénités & de perſonnalités qui ſouilloient l'ancienne comédie.

Rappellons-nous les circonſtances où l'on ſe trouvoit alors, dit Nicéphore : Périclès venoit d'impoſer ſilence à l'Aréopage ; il ne ſeroit plus reſté de reſſource aux mœurs, ſi nos auteurs n'avoient eu le courage d'exercer la cenſure publique.

Il n'y a pas de courage à être méchant, répondis-je, quand la méchanceté eſt impunie. Comparons les deux tribunaux dont vous venez de parler ; je vois dans celui de l'Aréopage, des juges integres, vertueux, diſcrets, gémiſſant de trouver un coupable, & ne le condamnant qu'après l'avoir convaincu ; je vois dans l'autre, des écrivains paſſionnés, forcenés, quelquefois ſubornés, cherchant par-tout des victimes pour les immoler à la malignité du public, ſuppoſant des crimes, exagérant les vices, & faiſant le plus cruel outrage à la vertu, en vomiſſant les mêmes injures contre le ſcélérat & contre l'homme de bien.

Quel étrange réformateur que cet Ariſto-

phane, celui de tous qui avoit le plus d'eſprit & de talens, qui connut le mieux la bonne plaiſanterie, & qui ſe livra le plus à une gaieté féroce ! On dit qu'il ne travailloit à ſes ouvrages que dans le délire du vin (1) ; c'étoit plutôt dans celui de la haine & de la vengeance. Ses ennemis ſont-ils exempts d'infamie ? il les attaque ſur leur naiſſance, ſur leur pauvreté, ſur les défauts de leurs perſonnes. Combien de fois reprocha-t-il à Euripide d'être fils d'une vendeuſe d'herbes (2) ! Il étoit fait pour plaire aux honnêtes gens, & pluſieurs de ſes pieces ne ſemblent deſtinées qu'à des hommes perdus de débauche, & pleins de noirceurs (3).

Nicéphore. J'abandonne Ariſtophane, quand ſes plaiſanteries dégénerent en ſatyres licencieuſes. Mais je l'admire lorſque, pénétré des maux de ſa patrie, il s'éleve contre ceux qui l'égarent par leurs conſeils (4) ; lorſque dans cette vue il attaque ſans menagement les orateurs, les généraux, le Sénat, & le peuple même. Sa gloire s'en accrut ; elle s'étendit au loin. Le roi de

(1) Athen. lib. 10, cap. 7, p. 429.
(2) Ariſtoph. in equit. v. 19. Id. in Acharn. v. 477.
(3) Id. in equit. v. 1275. Plut. in compar. Ariſtoph. t. 2, p. 854.
(4) Ariſtoph. in ran. v. 628.

Perſe dit à des ambaſſadeurs de Lacédémone, que les Athéniens ſeroient bientôt les maîtres de la Grece, s'ils ſuivoient les conſeils de ce poëte (2).

Anacharſis. Eh ! que nous fait le témoignage d'un roi de Perſe, & quelle confiance pouvoit mériter un auteur qui ne ſavoit pas, ou qui feignoit d'ignorer qu'on ne doit point attaquer le crime par le ridicule (2), & qu'un portrait ceſſe d'être odieux, dès qu'il eſt chargé de traits burleſques ? On ne rit point à l'aſpect d'un tyran ou d'un ſcélérat, on ne doit pas rire de ſon image, ſous quelque forme qu'elle paroiſſe. Ariſtophane peignoit fortement l'inſolence & les rapines de ce Cléon, qu'il haïſſoit, & qui étoit à la tête de la république ; mais des bouffonneries groſſieres & dégoûtantes, détruiſoient à l'inſtant l'effet de ſes tableaux. Cléon, dans quelques ſcenes du plus bas comique, terraſſé par un homme de la lie du peuple, qui lui diſpute & lui ravit l'empire de l'impudence, fut trop groſſiérement avili, pour devenir mépriſable. Qu'en arrivoit-il ? La multitude s'égayoit à ſes dépens, comme elle s'égayoit dans d'autres pieces du même auteur, aux dépens d'Hercule & de Bacchus. Mais

(1) Ariſtoph. in Acharn. v. 446.

(2) Cicer. orat. cap. 26, t. 1, p. 441. Plut. de adul. & amic. t. 2, p. 68.

en ſortant du théatre, elle couroit ſe proſterner devant Bacchus, Hercule & Cléon.

Les reproches que faiſoit le poëte aux Athéniens, ſans être plus utiles, étoient plus modérés. Outre qu'on pardonnoit ces ſortes de licences, quand elles ne bleſſoient pas la conſtitution établie, Ariſtophane accompagnoit les ſiennes de correctifs amenés avec adreſſe. « Ce peuple, diſoit-il, » agit ſans réflexion & ſans ſuite ; il eſt » dur, colere (1), inſatiable de louanges : » dans ſes aſſemblées, c'eſt un vieillard » qui entend à demi-mot (2), & qui ce- » pendant ſe laiſſe conduire comme un » enfant auquel on préſente un petit gâ- » teau ; mais par-tout ailleurs, il eſt plein » d'eſprit & de bon ſens (3). Il ſait qu'on » le trompe, il le ſouffre pendant quelque » temps, reconnoît enſuite ſon erreur, & » finit par punir ceux qui ont abuſé de » ſa bonté (4). » Le vieillard, flatté de l'éloge, riroit de ſes défauts, & après s'être moqué de ſes dieux, de ſes chefs & de lui-même, continuoit d'être, comme auparavant, ſuperſtitieux, dupe & léger.

Un ſpectacle ſi plein d'indécence & de malignité, révoltoit les gens les plus ſages

(1) Ariſtoph in equit. v. 40.
(2) Id. ibid. v. 46.
(3) Id. ibid. v. 750.
(4) Id. ibid. v. 1122 & 1352.

& les plus éclairés de la nation. Ils étoient tellement éloignés de le regarder comme le ſoutien des mœurs, que Socrate n'aſſiſtoit point à la repréſentation des comédies (1), & que la loi défendoit aux Aréopagites d'en compoſer (2).

Ici Théodecte s'écria : La cauſe eſt finie, & ſe leva auſſitôt. Attendez, répondit Nicéphore, il nous revient une déciſion ſur vos auteurs. Qu'aurois-je à craindre, diſoit Théodecte ? Socrate voyoit avec plaiſir les pieces d'Euripide (3) ; il eſtimoit Sophocle (4), & nous avons toujours vécu en bonne intelligence avec les philoſophes. Comme j'étois à ſes côtés, je lui dis tout bas : Vous êtes bien généreux. Il ſourit, & fit de nouveaux efforts pour ſe retirer : mais on le retint, & je me vis forcé de reprendre la parole, que j'adreſſai à Théodecte.

Socrate & Platon rendoient juſtice aux talens, ainſi qu'à la probité de vos meilleurs écrivains ; mais ils les accuſoient d'avoir, à l'exemple des autres poëtes dégradé les dieux & les héros. Vous n'oſeriez en effet les juſtifier ſur ce premier article. Toute vertu, toute morale eſt détruite,

(1) Ælian. var. hiſt. lib. 2, cap. 13.
(2) Plut. de glor. Athen. t. 2, p. 348.
(3) Ælian. ibid.
(4) Socr. ap. Xenop. memor. lib. 1, p. 725.

quand les objets du culte public, plus vicieux, plus injuſtes & plus barbares que les hommes mêmes, tendent des piéges à l'innocence, pour la rendre malheureuſe, & la pouſſent au crime, pour l'en punir. La comédie qui expoſe de pareilles divinités à la riſée du public, eſt moins coupable que la tragédie qui les propoſe à notre vénération.

Zopyre. Il ſeroit aiſé de leur donner un plus auguſte caractere. Mais que pourroit-on ajouter à celui des héros d'Eſchyle & de Sophocle ?

Anacharſis. Une grandeur plus réelle & plus conſtante. Je vais tâcher de m'expliquer. A voir les changemens qui ſe ſont opérés en vous depuis votre civiliſation, il ſemble qu'on peut diſtinguer trois ſortes d'hommes, qui n'ont entre eux que des rapports généraux.

L'homme de la nature, tel qu'il paroiſſoit encore dans les ſiecles héroïques; l'homme de l'art, tel qu'il eſt aujourd'hui; & l'homme que la philoſophie a depuis quelque-temps entrepris de former.

Le premier, ſans apprêt & ſans fauſſeté, mais exceſſif dans ſes vertus & dans ſes foibleſſes, n'a point de meſure fixe. Il eſt trop grand ou trop petit : c'eſt celui de la tragédie.

Le ſecond, ayant perdu les traits nobles & généreux qui diſtinguoient le premier,

ne ſait plus, ni ce qu'il eſt, ni ce qu'il veut être. On ne voit en lui qu'un mélange bizarre de formes, qui l'attachent plus aux apparences, qu'à la réalité; de diſſimulations ſi fréquentes, qu'il ſemble emprunter les qualités mêmes qu'il poſſede. Toute ſa reſſource eſt de jouer la comédie, & c'eſt lui que la comédie joue à ſon tour.

Le troiſieme eſt modelé ſur des proportions nouvelles. Une raiſon plus forte que ſes paſſions lui a donné un caractere vigoureux & uniforme; il ſe place au niveau des événemens, & ne permet pas qu'ils le traînent à leur ſuite comme un vil eſclave; il ignore ſi les accidens funeſtes de la vie ſont des biens ou des maux, il ſait uniquement qu'ils ſont une ſuite de cet ordre général auquel il ſe fait un devoir d'obéir. Il jouit ſans remords, il fournit ſa carriere en ſilence, & voit ſans crainte la mort avancer à pas lents.

Zopyre. Et n'eſt-il pas vivement affligé, quand il eſt privé d'un pere, d'un fils, d'une épouſe, d'un ami?

Anacharſis. Il ſent déchirer ſes entrailles; mais, fidelle à ſes principes, il ſe roidit contre la douleur (1), & ne laiſſe échapper, ni en public, ni en particulier, des pleurs & des cris inutiles.

(1) Plut. de rep. lib. 10, t. 2, p. 603.

Zopyre. Ces cris & ces pleurs ſoulageroient ſon ame ?

Anacharſis. Ils l'amolliroient ; elle ſeroit dominée une fois, & ſe diſpoſeroit à l'être encore plus dans la ſuite. Obſervez en effet que cette ame eſt comme diviſée en deux parties (1) ; l'une qui toujours en mouvement, & ayant toujours beſoin de ſe paſſionner, préféreroit les vives atteintes de la douleur, au tourment inſupportable du repos ; l'autre qui ne s'occupe qu'à donner un frein à l'impétuoſité de la premiere, & qu'à nous procurer un calme que le tumulte des ſens & des paſſions ne puiſſe pas troubler. Or, ce n'eſt pas ce ſyſtême de paix intérieure que les auteurs tragiques veulent établir. Ils ne choiſiront point, pour leur perſonnage principal, un homme ſage eſt toujours ſemblable à lui-même : un tel caractere ſeroit trop difficile à imiter, & ne frapperoit pas la multitude. Ils s'adreſſent à la partie la plus ſenſible & la plus aveugle de notre ame ; ils la ſecouent, ils la tourmentent, &, en la pénétrant de terreur & de pitié, ils la forcent de ſe raſſaſier de ces pleurs & de ces plaintes ; dont elle eſt, pour ainſi dire, affamée (2).

(1) Id. ibid. p. 605 & 606.
(2) Plat. de rep. lib. 10, t. 2, p. 606.

Qu'eſpérer déſormais d'un homme, qui depuis ſon enfance, a fait un exercice continuel de craintes & de puſillanimité ? Comment perſuaderoit-il que c'eſt une lâcheté de ſuccomber à ſes maux, lui qui voit tous les jours Hercule & Achille ſe permettre dans la douleur, des cris, des gémiſſemens & des plaintes ; qui tous les jours voit un peuple entier honorer de ſes larmes, l'état de dégradation où le malheur a réduit ſes héros auparavant invincibles (1) ?

Non, la philoſophie ne ſauroit ſe concilier avec la tragédie : l'une détruit continuellement l'ouvrage de l'autre. La premiere crie d'un ton ſévere au malheureux : Oppoſe un front ſerein à la tempête ; reſte debout & tranquille au milieu des ruines qui te frappent de tous côtés ; reſpecte la main qui t'écraſe, & ſouffre ſans murmurer ; telle eſt la loi de la ſageſſe (2). La tragédie, d'une voix plus touchante & plus perſuaſive, lui crie à ſon tour : Mendiez des conſolations ; déchirez vos vêtemens ; roulez-vous dans la pouſſiere ; pleurez & laiſſez éclater votre douleur ; telle eſt la loi de la nature.

Nicéphore triomphoit : il concluoit de

(1) Id. ibid. p. 605.
(2) Plat. de rep. lib. 10, t. 2, p. 604.

ces réflexions, qu'en ſe perfectionnant, la comédie ſe rapprocheroit de la philoſophie, & que la tragédie s'en écarteroit de plus en plus. Un ſourire malin qui lui échappa dans le moment, irrita ſi fort le jeune Zopyre, que ſortant tout-à-coup des bornes de la modération, il dit que je n'avois rapporté que le ſentiment de Platon, & que des idées chimériques ne prévaudroient jamais ſur le jugement éclairé des Athéniens, & ſur-tout des Athéniennes qui ont toujours préféré la tragédie à la comédie (1). Il ſe déchaîna enſuite contre un drame qui, après deux ſiecles d'efforts, ſe reſſentoit encore des vices de ſon origine.

Je connois, diſoit-il à Nicéphore, vos plus célébres écrivains. Je viens de relire toutes les pieces d'Ariſtophane, à l'exception de celle des Oiſeaux, dont le ſujet m'a révolté dès les premieres ſcenes; je ſoutiens qu'il ne vaut pas ſa réputation. Sans parler de ce ſel acrimonieux & déchirant, & de tant de méchancetés noires dont il a rempli ſes écrits, que de penſées obſcures, que de jeux de mots inſipides, quelle inégalité de ſtyle (2)!

(1) Ulpian. in Demoſth. p. 681. Plat. de leg. lib. 2, t. 2, p. 658.

(2) Plut. in compar. Ariſtop. & Menandr. t. 2, page 853 & 854.

J'ajoute, dit Théodecte en l'interrompant, quelle élégance, quelle pureté dans la diction, quelle fineſſe dans les plaiſanteries, quelle vérité, quelle chaleur dans le dialogue, quelle poéſie dans les chœurs! Jeune homme, ne vous rendez pas difficile, pour paroître éclairé, & ſouvenez-vous que s'attacher par préférence aux écarts du génie, n'eſt bien ſouvent que vice de cœur ou diſette d'eſprit. De ce qu'un grand homme n'admire pas tout, il ne s'enſuit pas que celui qui n'admire rien, ſoit un grand homme. Ces auteurs, dont vous calculez les forces, avant que d'avoir meſuré les vôtres, fourmillent de défauts & de beautés. Ce ſont les irrégularités de la nature, laquelle, malgré les imperfections que notre ignorance y découvre, ne paroît pas moins grande aux yeux attentifs.

Ariſtophane connut cette eſpece de raillerie qui plaiſoit alors aux Athéniens, & celle qui doit plaire à tous les ſiecles. Ses écrits renferment tellement le germe de la vraie comédie, & les modeles du bon comique, qu'on ne pourra le ſurpaſſer, qu'en ſe pénétrant de ſes beautés (1). Vous en auriez été convaincu vous-même à la lecture de cette alégorie,

(1) Schol. vit. Ariſtoph. in proleg. p. XIV.

qui pétille de traits originaux, ſi vous aviez eu la patience de l'achever. On me permettra de vous donner une légere idée de quelques-unes des ſcenes qu'elle contient.

Piſthétere & un autre Athénien, pour ſe mettre à l'abri des procès & des diſſentions qui les dégoûtent du ſéjour d'Athenes, ſe tranſportent à la région des oiſeaux, & leur perſuadent de conſtruire une ville au milieu des airs; les premiers travaux doivent être accompagnés du ſacrifice d'un bouc; les cérémonies en ſont ſuſpendues par des importans qui viennent ſucceſſivement chercher fortune dans cette nouvelle ville. C'eſt d'abord un poëte qui, tout en arrivant, chante ces paroles (1): » Célébrez, muſe, célébrez l'heureuſe » Néphélococcygie *. « Piſthétere lui demande ſon nom & celui de ſon pays. Je ſuis, répondit-il, pour me ſervir de l'expreſſion d'Homere, le fidelle ſerviteur des muſes; mes levres diſtillent le miel de l'harmonie.

PISTHÉTERE.

Quel motif vous amene en ces lieux ?

(1) Ariſtop. in av. v. 905.

* C'eſt le nom qu'on vient de donner à la nouvelle ville. Il déſigne la ville des oiſeaux dans la région des nues.

LE POETE.

Rival de Simonide, j'ai composé des cantiques sacrés dans toutes les espeçes, pour toutes les cérémonies, tous en l'honneur de cette nouvelle ville, que je ne cesserai de chanter. O pere ! ô fondateur d'Etna ! faites couler sur moi la source des bienfaits que je voudrois accumuler sur votre tête. *C'est la parodie de quelques vers que Pindare avoit adressés à Hiéron, roi de Syracuse.*

PISTHÉTERE.

Cet homme me tourmentera jusqu'à ce que je lui fasse quelque présent. Ecoute, *à son esclave*, donne-lui ta casaque, & garde ta tunique. *Au poëte* : Prenez ce vêtement, car vous paroissez transi de froid.

LE POETE.

Ma muse reçoit vos dons avec reconnoissance. Ecoutez maintenant ces vers de Pindare.

C'est une nouvelle parodie, par laquelle il demande la tunique de l'esclave. Il l'obtient enfin, & se retire, en chantant.

PISTHÉTERE.

Enfin, me voilà heureusement échappé

à la froideur de ſes vers. Qui l'eût dit, qu'un tel fléau s'introduiroit ſi-tôt parmi nous (1)? Mais continuons notre ſacrifice.

LE PRETRE.

Faites ſilence.

UN DEVIN *tenant un livre.*

Ne touchez point à la victime.

PISTHÉTERE.

Qui êtes-vous?

LE DEVIN.

L'interprête des oracles.

PISTHÉTERE.

Tant pis pour vous.

LE DEVIN.

Prenez garde, & reſpectez les choſes ſaintes; je vous apporte un oracle concernant cette ville.

PISTHÉTERE.

Il falloit me le montrer plutôt.

---

(1) Ariſtoph. in av. v. 957.

LE DEVIN.

Les dieux ne l'ont pas permis.

PISTHÉTERE.

Voulez-vous le réciter ?

LE DEVIN.

» Quand les loups habiteront avec les » corneilles, dans la plaine qui ſépare » Sicyone de Corinthe * ..... »

PISTHÉTERE.

Qu'ai-je de commun avec les Corinthiens ?

LE DEVIN.

C'eſt une image myſtérieuſe ; l'oracle déſigne la région de l'air où nous ſommes. En voici la ſuite ! Vous ſacrifierez un bouc à la terre, & vous donnerez à celui qui le premier vous expliquera mes volontés, un bel habit & une chauſſure neuve.

PISTHÉTERE.

La chauſſure en eſt elle ?

---

* Il y avoit un oracle célébre qui commençoit par ce mots. (Schol. Ariſtoph. in av. v. 969.)

LE DEVIN.

Prenez & liſez : Plus un flacon de vin, & une portion des entrailles de la victime.

PISTHÉTERE.

Les entrailles en ſont auſſi ?

LE DEVIN.

Prenez & liſez : Si vous exécutez mes ordres, vous ſerez au-deſſus des mortels, comme un aigle eſt au-deſſus des oiſeaux.

PISTHÉTERE.

Cela y eſt-il encore ?

LE DEVIN.

Prenez & liſez.

PISTHÉTERE.

J'ai dans ces tablettes, un oracle que j'ai reçu d'Apollon ; il differe un peu du vôtre, le voici : Quand quelqu'un, ſans être invité, aura l'effronterie de ſe gliſſer parmi vous, de troubler l'ordre des ſacrifices, & d'exiger une portion de la victime, vous le rouerez de coups de bâton.

LE DEVIN.

Vous badinez, je penſe.

PISTHÉTERE *lui préſenta ſes tablettes.*

Prenez & liſez : Fût ce un aigle, fût-ce un des plus illuſtres impoſteurs d'Athenes, frappez & ne l'épargnez pas.

LE DEVIN.

Cela y eſt-il auſſi ?

PISTHÉTERE.

Prenez & liſez. Hors d'ici, & allez-vous en débiter vos oracles ailleurs.

A peine eſt-il ſorti, qu'on voit paroître l'aſtronome Méton qui, la regle & le compas à la main, propoſe d'aligner la nouvelle ville, & tient des diſcours abſurdes. Piſthétere lui conſeille de ſe retirer, & emploie les coups pour l'y contraindre. Aujourd'hui que le mérite de Méton eſt généralement reconnu, cette ſcene lui fait moins de tort qu'au poëte.

Alors ſe preſente un de ces inſpecteurs que la république envoie chez les peuples dont elle tire des tributs, & dont ils exigent des préſens. On l'entend crier en s'approchant : Où ſont donc ceux qui devroient me recevoir (1) ?

(1) Ariſtop. in av. v. 1022.

PISTHÉTERE.

Quel eſt ce Sardanapale ?

L'INSPECTEUR.

Le ſort m'a donné l'inſpection ſur la nouvelle ville.

PISTHÉTERE.

De la part de qui venez-vous ?

L'INSPECTEUR.

De la part du peuple d'Athenes.

PISTHÉTERE.

Tenez ; il ne faudroit pas vous faire des affaires ici. Tranſigeons ; nous vous donnerons quelque choſe, & vous retournerez chez vous.

L'INSPECTEUR.

Par les dieux j'y conſens ; car il faut que je me trouve à la prochaine aſſemblée générale. C'eſt au ſujet d'une négociation que j'ai entamée avec Pharnace, un des lieutenans du roi de Perſe.

PISTHÉTERE *le battant.*

Voilà ce que je vous avois promis : allez-vous en bien vîte maintenant.

L'INSPECTEUR.

Qu'eſt-ce donc que ceci ?

PISTHÉTERE.

« C'eſt la déciſion de l'aſſemblée, au ſujet de Pharnace.

L'INSPECTEUR.

Quoi ! l'on oſe me frapper, & je ſuis inſpecteur ! des témoins ! *Il ſort.*

PISTHÉTERE.

C'eſt une choſe effroyable : nous commençons à peine à bâtir notre ville, & déjà des inſpecteurs !

UN CRIEUR D'ÉDITS.

Si un habitant de la nouvelle ville inſulte un Athénien.....

PISTHÉTERE.

Que veut cet autre avec ſes paperaſſes ?

LE CRIEUR.

Je crie les édits du Sénat & du peuple ; j'en apporte de nouveaux. Qui veut les acheter ?

PISTHÉTERE.

Qu'ordonnent-ils ?

LE CRIEUR.

Que vous vous conformerez à nos poids, à nos meſures & à nos décrets.

PISTHÉTERE.

Attends : je vais te montrer ceux que nous employons quelquefois. *Il le bat.*

LE CRIEUR.

Que faites-vous ?

PISTHÉTERE.

Si tu ne te retires avec tes décrets.....

L'INSPECTEUR *revenant ſur le théâtre.*

Je ſomme Piſthétere à comparoître en juſtice, pour cauſe d'outrages.

PISTHÉTERE.

Quoi ! te voilà encore !

LE CRIEUR *revenant ſur le théâtre.*

Si quelqu'un chaſſe nos magiſtrats, au lieu de les accueillir avec les honneurs qui leur ſont dus.....

PISTHÉTERE

PISTHÉTERE.

Et te voilà auſſi !

L'INSPECTEUR.

Tu ſera condamné à payer mille drachmes. *Ils rentrent & ſortent pluſieurs fois. Piſthétere pourſuit tantôt l'un, tantôt l'autre, & les force enfin à ſe retirer.*

Si vous joignez à cet extrait le jeu des acteurs, vous concevrez ſans peine que le vrai ſecret de faire rire le peuple, & ſourire les gens d'eſprit, eſt connu depuis long-temps, & qu'il ne reſte plus qu'à l'appliquer aux différens genres de ridicules. Nos auteurs ſont nés dans les plus heureuſes circonſtances. Jamais tant de peres avares & de fils prodigues ; jamais tant de fortunes renverſées par l'amour du jeu, des procès & des courtiſannes : jamais enfin tant de prétentions dans chaque état, & une ſi grande exagération dans les idées, dans les ſentimens, & juſques dans les vices.

Ce n'eſt que chez des peuples riches & éclairés, comme les Athéniens & ceux de Syracuſe, que le goût de la comédie peut naître & ſe perfectionner. Les premiers ont même un avantage marqué ſur les ſeconds : leur dialecte ſe prête mieux à cette eſpece de drame, que celui des

Syracuſains, qui a quelque choſe d'emphatique (1).

Nicéphore parut touché des éloges que Théodecte venoit de donner à l'ancienne comédie. Je voudrois avoir aſſez de talens, lui diſoit-il, pour rendre un juſte hommage aux chefs-d'œuvre de votre théâtre. J'ai oſé relever quelques-uns de ſes défauts; il ne s'agiſſoit pas alors de ſes beautés. Maintenant qu'on demande ſi la tragédie eſt ſuſceptible de nouveaux progrès, je vais m'expliquer clairement. Par rapport à la conſtitution de la fable, l'art plus approfondi découvrira peut-être des moyens qui manquerent aux premiers auteurs, parce qu'on ne peut pas aſſigner des limites à l'art; mais on ne peindra jamais mieux qu'ils n'ont fait, les ſentimens de la nature, parce que la nature n'a pas deux langages.

Cet avis paſſa tout d'une voix, & la ſéance finit.

---

(1) Demetr. Phal. de eloc. cap. 181.

FIN DU CHAPITRE SOIXANTE-ONZIEME.

NOTES.

CHAPITRE LXVII, PAG. 135.

Sur l'ironie de Socrate.

JE ne me ſuis point étendu ſur l'ironie de Socrate, perſuadé qu'il ne faiſoit pas un uſage auſſi fréquent & auſſi amer de cette figure que Platon le ſuppoſe. On n'a pour s'en convaincre, qu'à lire les converſations de Socrate, rapportées par Xénophon, & celles que Platon lui attribue. Dans les premieres, Socrate s'exprime avec une gravité qu'on regrette ſouvent de ne pas retrouver dans les ſecondes. Les deux diſciples ont mis leurs maîtres aux priſes avec le ſophiſte Hippias (1); que l'on compare ces dialogues & l'on ſentira cette différence. Cependant Xénophon avoit été préſent à celui qu'il nous à conſervé.

(1) Xenoph. memor. lib. 4, p. 804. Plat. t. 1, p. 363, t. 3, p. 281.

MEME CHAPITRE, PAG. 168.

Sur les prétendus regrets que les Athéniens témoignerent après la mort de Socrate.

DES auteurs poſtérieurs à Socrate de pluſieurs ſiecles, aſſurent qu'immédiatement après ſa mort, les Athéniens, affligés d'une maladie contagieuſe, ouvrirent les yeux ſur leur injuſtice (1); qu'ils lui éleverent une ſtatue; que ſans daigner écouter ſes accuſateurs, ils firent mourir Mélitus & bannirent les autres (2); qu'Anytus fut lapidé à Héraclée, où l'on conſerva long-temps ſon tombeau (3): d'autres ont dit que les accuſateurs de Socrate, ne pouvant ſupporter la haine publique, ſe pendirent de déſeſpoir (4). Ces traditions ne peuvent ſe concilier avec le ſilence de Xénophon & de Platon, qui ſont morts long-temps après leur maître, & qui ne parlent nulle part ni du repentir des Athéniens, ni du ſupplice des accuſateurs. Il y a plus: Xénophon qui ſurvéquit à Anytus, aſſure poſitivement que la mémoire de ce

(1) Argum. in Buſ. Iſocr. t. 2, p. 149.
(2) Diod. Sic. lib. 14, p. 266. Diog. Laert. lib. 2, §. 43, Menag. ib.
(3) Themiſt. orat. 20, p. 239.
(4) Plut. de invid. t. 2, p. 538.

dernier n'étoit pas en bonne odeur parmi les Athéniens, ſoit à cauſe des déréglemens de ſon fils dont il avoit négligé l'éducation, ſoit à cauſe de ſes extravagances particulieres (1). Ce paſſage prouve invinciblement, ſi je ne me trompe, que jamais le peuple d'Athenes ne vengea ſur Anytus la mort de Socrate.

CHAPITRE LXVIII, PAG. 185.

Quel étoit, à Eleuſis, le lieu de la ſcene, tant pour les cérémonies que pour les ſpectacles ?

JE ne puis donner ſur cette queſtion que de légers éclairciſſemens.

Les auteurs anciens font entendre que les fêtes de Cérès, attiroient quelquefois à Eleuſis 30 mille aſſociés (2), ſans y comprendre ceux qui n'y venoient que par un motif de curioſité. Ces 30 mille aſſociés n'étoient pas témoins de toutes les cérémonies. On n'admettoit ſans doute aux plus ſecrettes, que le petit nombre de novices, qui tous les ans recevoient le dernier ſceau de l'initiation, & quelques-uns de ceux qui l'avoient reçu, depuis long-temps.

---

(1) Xenoph. apol. p. 707.
(2) Herodot. lib. 8, cap. 65.

Le temple, un des plus grands de ceux de la Grece (1), étoit conſtruit au milieu d'une cour fermée d'un mur, longue de 360 pieds du nord au midi, large de 301 de l'eſt à l'oueſt (2). C'eſt là, ſi je ne me trompe, que les myſtes tenant un flambeau à la main, exécutoient des danſes & des évolutions.

Derriere le temple, du côté de l'oueſt, on voit encore une terraſſe taillée dans le roc même, & élevée de 8 à 9 pieds au-deſſus de l'aire du temple; ſa longueur eſt d'environ 270 pieds, ſa largeur en certains endroits de 44. A ſon extrêmité ſeptentrionale, on trouve les reſtes d'une chapelle à laquelle on montoit par pluſieurs marches (3).

Je ſuppoſe que cette terraſſe ſervoit aux ſpectacles dont j'ai parlé dans ce chapitre; qu'elle étoit dans ſa longueur diviſée en 3 grandes galeries; que les deux premieres repréſentoient la région des épreuves, & celle des enfers; que la troiſieme couverte de terre, offroit aux yeux des boſquets & des prairies; que de là on montoit à la chappelle où ſe trouvoit cette ſtatue dont l'éclat éblouiſſoit les nouveaux initiés.

---

(1) Strab. lib. 9, p. 395. Vitruv. in præf. lib. 7, p. 125.

(2) Wood, note manuſcrite. Chandel. trav. in Greece, chap. 42, p. 190.

(3) Id. ibid. Note de M. Foucherot.

MEME CHAPITRE, MÊME PAG.

Sur une formule uſitée dans les myſteres de Cérès.

MEURSIUS (1) a prétendu que l'aſſemblée étoit congédiée par ces deux mots : *konx*, *ompax*. Heſychius (2), qui nous les a tranſmis, dit ſeulement que c'étoit une acclamation aux initiés. Je n'en ai pas fait mention, parce que j'ignore ſi on la prononçoit au commencement, vers le milieu, ou à la fin de la cérémonie.

Le Clerc a prétendu qu'elle ſignifioit : *Veiller & ne point faire de mal.* Au lieu d'attaquer directement cette explication, je me contenterai de rapporter la réponſe que je fis, en 1766, à mon ſavant confrere M. Larcher, qui m'avoit fait l'honneur de me demander mon avis ſur cette formule (3) ;

» Il eſt viſible que les deux mots, *konx*,
» *ompax* ſont étrangers à la langue grecque ;
» mais dans quelle langue faut-il les chercher ?
» Je croirois volontiers qu'ils ſont Egyptiens,
» parce que les myſteres d'Eleuſis me paroiſſent

(1) Meurſ. in Eleuſ. cap. 11.
(2) Heſych. in *Konx*.
(3) Supplément à la philoſophie de l'hiſtoire, p. 373.

MEME CHAPITRE, PAG. 186.

Sur la Doctrine ſacrée.

WARBURTON a prétendu que le ſecret des myſteres, n'étoit autre choſe que le dogme de l'unité de Dieu : à l'appui de ſon ſentiment, il rapporte un fragment de poéſie, cite par pluſieurs peres de l'égliſe, & connu ſous le nom de palinodie d'Orphée. Ce fragment commmence par nne formule uſitée dans les myſteres : *loin d'ici les profanes.* On y déclare qu'il n'y a qu'un Dieu, qu'il exiſte par lui-même, qu'il eſt la ſource de toute exiſtence, qu'il ſe dérobe à tous les regards, quoique rien ne ſe dérobe aux ſiens. (1).

S'il étoit prouvé que l'Hiérophante annonçoit cette doctrine aux initiés, il ne reſteroit plus aucun doute ſur l'objet des myſteres ; mais il s'éleve, à cet égard, pluſieurs difficultés.

Que ces vers ſoient d'Orphée, ou de quelque autre auteur, peu importe. Il s'agit de ſavoir, s'ils ſont antérieurs au chriſtianiſme, & ſi on les prononçoit dans l'initiation.

1°. Euſebe les a cités, d'après un Juif, nomme Ariſtobule, qui vivoit du temps de

(1) Clem. Alex. in protrept. p. 64.

Prolémée Philopator (1), roi d'Egypte, c'eſt-à-dire, vers l'an 200 avant J. C.; mais la leçon qu'il nous en a conſervée, differe eſſentiellement de celle qu'on trouve dans les ouvrages de S. Juſtin (2). Dans cette derniere, on annonce un être unique qui voit tout, qui eſt l'auteur de toutes les choſes, & auquel on donne le nom de Jupiter. La leçon rapportée par Euſebe, contient la même profeſſion de foi, avec quelques différences dans les expreſſions; mais il eſt parlé de Moyſe & d'Abraham. De-là de ſavans critiques ont conclu que cette piece de vers avoit été fabriquée ou du moins interpolée par Ariſtobule, ou par quelqu'autre Juif (3). Otons l'interpolation, & préférons la leçon de St. Juſtin; que s'enſuivra-t-il? Que l'auteur de ces vers, en parlant d'un être ſuprême, s'eſt exprimé à-peu-près de la même maniere que pluſieurs anciens écrivains. Il eſt ſur-tout à remarquer que les principaux articles de la doctrine annoncée par la palinodie, ſe trouvent dans l'hymne de Cléanthe (4), contemporain d'Ariſtobule, & dans le poëme d'Aratus (5), qui vivoit dans le même

(1) Euſeb. præpar. in evang. lib. 13, cap. 12, p. 664.
(2) Juſtin. exhort. ad Græc p. 18.; & de monarch. p. 37.
(3) Eſchenb. de poeſ. Orph. p. 184. Fabric. bibl. Grec. t. 2, p. 281. Cudw. ſyſt. intell. cap. 4, §. 17, p. 445. Moshem. ibid.
(4) Fabric. ibid. t. 2, p 397.
(5) Arat phænom. v. 5. Euſeb. præp. evang. lib. 13, cap. 12, p. 666.

temps, & dont il paroît que St. Paul à cité le témoignage (1).

2°. Chantoit-on, lors de l'initiation, la palinodie d'Orphée ? Tatien & Athénagore (2) ſemblent, à la vérité, l'aſſocier aux myſteres ; cependant ils ne la rapportent que pour l'oppoſer aux abſurdités du polythéiſme. Comment ces deux auteurs, & les autres peres de l'égliſe, voulant prouver que le dogme de l'unité de Dieu avoit toujours été connu des nations ; auroient-ils négligé d'avertir qu'une telle profeſſion de foi, ſe faiſoit dans les cérémonies d'Eleuſis ?

En ôtant à Warburton ce moyen ſi victorieux, je ne prétends pas attaquer ſon opinion ſur le ſecret des myſteres ; elle me paroît fort vraiſemblable ; en effet il eſt difficile de ſuppoſer qu'une ſociété religieuſe, qui détruiſoit les objets du culte reçu, qui maintenoit le dogme des peines & des récompenſes dans une autre vie ; qui exigeoit, de la part de ſes membres, tant de préparations, de prieres & d'abſtinences, jointes à une ſi grande pureté de cœur, n'eût eu d'autre objet que de cacher, ſous un voile épais, les anciennes traditions ſur la formation du monde ; ſur les opérations de la nature, ſur l'origine des arts, & ſur d'autres objets qui ne pouvoient avoir qu'une légere influence ſur le mœurs.

(1) Act. apoſt. cap. 17, v. 28.

(2) Tatian. orat. ad Græc. page 33. Athenag. legat. pro chriſtian. in init.

Dira-t-on qu'on ſe bornoit à développer le dogme de la métempſycoſe ? mais ce dogme ; que les philoſophes ne craignoient pas d'expoſer dans leurs ouvrages , ſuppoſoit un tribunal qui , après notre mort , attachoit à nos ames les deſtinées bonnes ou mauvaiſes qu'elles avoient à remplir.

J'ajoute encore une réflexion : ſuivant Euſebe (1), dans les cérémonies l'initiation , l'Hiérophante paroiſſoit ſous les traits du Démiurgue ; c'eſt-à-dire , de l'auteur de l'univers. Trois prêtres avoient les attributs du ſoleil , de la lune , & de mercure ; peut-être des miniſtres ſubalternes repréſentoient-ils les quatres autres planetes. Quoi qu'il en ſoit , ne reconnoît-on pas ici , le Démiurgue tirant l'univers du chaos ; & n'eſt-ce pas là le tableau de la formation du monde , tel que Platon l'a décrit dans ſon Timée ?

L'opinion de Warburton eſt très ingénieuſe , & l'on ne pouvoit l'expoſer avec plus d'eſprit & de ſagacité ; cependant , comme elle offre de grandes difficultés , j'ai pris le parti de la propoſer comme une ſimple conjecture.

---

(1) Euſeb. præp. evang. lib. 3 , cap. 12 , p. 117.

CHAPITRE LXIX. PAG. 238.

Sur le nombre des tragédies d'Eſchyle, de Sophocle & d'Euripide.

ESCHYLE, ſuivant les uns, en compoſa 70 (1); ſuivant d'autres, 90 (2). L'auteur anonyme de la vie de Sophocle lui en attribue 113; Suidas, 123; d'autres, un plus grand nombre (3); Samuël Petit ne lui en donne que 66 (4). Suivant différens auteurs, Euripide en a fait 75 ou 92 (5); il paroît qu'on doit ſe déterminer pour le premier nombre (6). On trouve auſſi des différences ſur le nombre des prix qu'ils remporterent.

[1] Anonym. in vitâ Æſchyl.
[2] Suid. in *Aischyl.*
[3] Id. in *Sophocl.*
[4] Pet. leg. Att. p. 71.
(5) Suid. in *Eurip.* Varr. ap. Aul. Gell. lib. 17, cap. 4.
(6) Walck, diatrib. in Euripid. p. 9.

CHAPITRE LXX, PAG. 265.

Sur le chant & ſur la déclamation de la tragédie.

LEs anciens ne nous ont laiſſé ſur ce ſujet que de foibles lumieres ; & les critiques modernes ſe ſont partagés, quand ils ont entrepris de l'éclaircir. On a prétendu que les ſcenes étoient chantées ; on a dit qu'elles n'étoient que déclamées, quelques-uns ont ajouté qu'on notoit la déclamation. Je vais donner en peu de mots le réſultat de mes recherches.

1°. *On déclamoit ſouvent dans les ſcenes.* Ariſtote, parlant des moyens dont certains genres de poéſie ſe ſervent pour imiter, dit que les dithyrambes, les nomes, la tragédie & la comédie emploient le rhythme, le chant & le vers, avec cette différence que les dithyrambes & les nomes les emploient tous trois enſemble, au lieu que la tragédie & la comédie les emploient ſéparément (1) ; & plus bas il dit, que dans une même piece, la tragédie emploie quelquefois le vers ſeul, & quelquefois le vers accompagné du chant (2).

On ſait que les ſcenes étoient communément compoſées de vers iambes, parce que cette eſpece de vers eſt la plus propre au dialogue. Or, Plutarque, en parlant de l'exécution

(1) Ariſtot. de poet. cap. 1, t. 2, p. 653, B.
(2) Id. ibid. cap. 6, p. 656. C.

muſicale des vers ïambes, dit que dans la tragédie les uns ſont récités pendant le jeu des inſtrumens, tandis que les autres ſe chantent (1). La déclamation étoit donc admiſe dans les ſcenes.

2°. *On Chantoit ſouvent dans les ſcenes.* A la preuve tirée du précédent paſſage de Plutarque, j'ajoute les preuves ſuivantes. Ariſtote aſſure que les modes ou tous hypodorien & hypophrygien étoient employés dans les ſcenes, quoiqu'ils ne le fuſſent pas dans les chœurs (2).

Qu'Ecube & Andromaque chantent ſur le théatre, dit Lucien, on peut le leur pardonner. Mais qu'Hercule s'oublie au point de chanter, c'eſt une choſe intolérable (3). Les perſonnages d'une piece chantoient donc en certaines occaſions.

3°. *La déclamation n'avoit jamais lieu dans les intermedes ; mais tout le chœur y chantoit.* Cette propoſition n'eſt point conteſtée.

4°. *Le chœur chantoit quelquefois dans le courant d'une ſcene.* Je le prouve par ce paſſage de Pollux : « Lorſqu'au lieu d'nn quatrieme » acteur, on fait chanter quelqu'un du » chœur, &c. » (4) ; par ce paſſage d'Horace : » Que le chœur ne chante rien entre les » intermedes, qui ne ſe lie étroitement à

(1) Plut. de muſ. t. 2, p. 1141, A. Buret. Mém. de l'Acad. de Bell. Let. t. 10, p. 253.
(2) Ariſtot. probl. ſect. 19, p. 48, t. 2, p. 770, B.
(3) Lucian. de ſalt. §. 27, t. 2, p. 285.
(4) Poll. lib. 4, cap. 15, § 110.

» l'action » (1) ; par quantité d'exemples, dont il ſuffit de citer les ſuivans : voyez dans l'Agamemnon d'Eſchyle, depuis le vers 1099 juſqu'au vers 1186 ; dans l'Hippolyte d'Euripide, depuis le vers 58 juſqu'au vers 72 ; dans l'Oreſte du même, depuis le vers 140 juſqu'au vers 270, &c. &c.

5°. *Le chœur, ou plutôt ſon coryphée ; dialoguoit quelquefois avec les acteurs, & ce dialogue n'étoit que déclamé.* C'eſt ce qui arrivoit ſur-tout lorſqu'on lui demandoit des éclairciſſements, ou que lui même en demandoit à l'un des perſonnages ; en un mot toutes les fois qu'il participoit immédiatement à l'action. Voyez dans la Médée d'Euripide, vers 811 ; dans les Suppliantes du même, vers 634 ; dans l'Iphigénie en Aulide du même, vers 917, &c.

Les premieres ſcenes de l'Ajax de Sophocle ſuffiront, ſi je ne me trompe, pour indiquer l'emploi ſucceſſif qu'on y faiſoit de la déclamation & du chant.

Scene premiere, *Minerve & Ulyſſe ;* ſcene ſeconde, *les mêmes & Ajax ;* ſcene troiſieme, *Minerve & Ulyſſe.* Ces trois ſcenes forment l'expoſition du ſujet. Minerve apprend à Ulyſſe qu'Ajax, dans un accès de fureur, vient d'égorger les troupeaux & les bergers, croyant immoler à ſa vengeance les principaux chefs de l'armée. C'eſt un fait : il eſt raconté en

(1) Horat. de art. poet. v. 194.

vers ïambes, & j'en conclus que les trois ſcenes étoient déclamées.

Minerve & Ulyſſe ſortent; le chœur arrive : il eſt compoſé de Salaminiens qui déplorent le malheur de leur ſouverain, dont on leur a raconté les fureurs ; il doute, il cherche à s'éclaircir. Il ne s'exprime point en vers ïambes ; ſon ſtyle eſt figuré. Il eſt ſeul, il fait entendre une ſtrophe & une antiſtrophe, l'une & l'autre contenant la même eſpece & le même nombre de vers. C'eſt donc là ce qu'Ariſtote appelle le premier diſcours de tout le chœur (1) ; & par conſéquent le premier intermede, toujours chanté par toutes les voix du chœur.

Après l'intermede, ſcene premiere, *Tecmeſſe & le chœur.* Cette ſcene qui va depuis le vers 200 juſqu'au 347, eſt comme diviſée en deux parties. Dans la premiere, qui contient 62 vers, Tecmeſſe confirme la nouvelle des fureurs d'Ajax : plaintes de ſa part, ainſi que de la part du chœur. Les vers ſont anapeſtes. On y trouve pour le chœur une ſtrophe, à laquelle correſpond une antiſtrophe, parfaitement ſemblable pour le nombre & l'eſpece des vers. Je penſe que tout cela étoit chanté. La ſeconde partie de la ſcene étoit ſans doute déclamée. Elle n'eſt compoſée que de vers ïambes. Le chœur interroge Tecmeſſe qui entre dans de plus grands détails ſur l'action

(1) Ariſtot. de poet. cap. 12, t. 2, p. 662.

d'Ajax. On entend les cris d'Ajax ; on ouvre la porte de ſa tente ; il paroît.

Scene ſeconde, *Ajax*, *Tecmeſſe & le chœur.* Cette ſcene, comme la précédente, étoit en partie chantée & en partie déclamée. Ajax (vers 348) chante quatre ſtrophes avec leurs antiſtrophes correſpondantes. Tecmeſſe & le chœur lui répondent par deux ou trois vers ïambes, qui devoient être chantés, comme je le dirai bientôt. Après la derniere antiſtrophe & la réponſe du chœur, commencent, au vers 430, des ïambes qui continuent juſqu'au vers 600, ou plutôt 595. C'eſt-là que ce prince, revenu de ſon délire, laiſſe preſſentir à Tecmeſſe & au chœur le parti qu'il a pris de terminer ſes jours : on le preſſe d'y renoncer ; il demande ſon fils ; il le prend entre ſes bras, & lui adreſſe un diſcours touchant. Tout cela eſt déclamé. Tecmeſſe ſort avec ſon enfant. Ajax reſte ſur le théâtre ; mais il garde un profond ſilence, pendant que le chœur exécute le ſecond intermede.

D'après cette analyſe que je pourrois pouſſer plus loin, il eſt viſible que le chœur étoit enviſagé ſous deux aſpects différens, ſuivans les deux eſpeces de fonctions qu'il avoit à remplir. Dans les intermedes, qui tenoient lieu de nos entr'actes, toutes les voix ſe réuniſſoient & chantoient enſemble ; dans les ſcenes, où il ſe mêloit à l'action, il étoit repréſenté par ſon coryphée. Voilà pourquoi

Ariſtote & Horace ont dit que le chœur faiſoit l'office d'un acteur (1).

6°. *A quels ſignes peut-on diſtinguer les parties du drame qui ſe chantoient, d'avec celles qu'on ſe contentoit de réciter ?* Je ne puis donner ici des regles applicables à tous les cas. Il m'a paru ſeulement que la déclamation avoit lieu toutes les fois que les interlocuteurs, en ſuivant le fil de l'action ſans l'intervention du chœur, s'exprimoient en une longue ſuite d'ïambes, à la tête deſquels les ſcholiaſtes ont écrit ce mot : IAMBOI. Je croirois volontiers que tous les autres vers étoient chantés ; mais je ne l'aſſure point. Ce qu'on peut affirmer en général, c'eſt que les premiers auteurs s'appliquoient plus à la mélopée que ne firent leurs ſucceſſeurs (2) : la raiſon en eſt ſenſible. Les poëmes dramatiques tirant leur origine de ces troupes de farceurs qui parcouroient l'Attique, il étoit naturel que le chant fut regardé comme la principale partie de la tragédie naiſſante (3) ; de là vient ſans doute qu'il domine plus dans les pieces d'Eſchyle & de Phrynichus (4) ſon contemporain, que dans celles d'Euripide & de Sophocle.

Plus haut, d'après le témoignage de Plutar-

---

(1) Ariſtot. de poet. cap. 18, t. 2, p. 666, D. Dacier, ibid. p. 312. Horat. de art. poet. v. 193.

(2) Ariſtot. probl. ſect. 19, §. 31, t. 2, p. 766.

(3) Athen. lib. 14, cap. 7, p. 630, C. Diog. Laert. lib. 3, §. 56.

(3) Ariſtot. ibid.

que, j'ai dit que les vers ïambes ſe chantoient quelquefois, lorſque le chœur faiſoit l'office d'acteur. Nous trouvons en effet de ces vers dans des ſtances irrégulieres & ſoumiſes au chant. Eſchyle les a ſouvent employés dans des ſcenes modulées. Je cite par exemple, celle du roi d'Argos & du chœur, dans la piece des Suppliantes, vers 352 : le chœur chante des ſtrophes & des antiſtrophes correſpondantes ; le roi répond cinq fois, & chaque fois par cinq vers ïambes : preuve, ſi je ne me trompe, que toutes ces réponſes étoient ſur le même air. Voyez des exemples ſemblables dans les pieces du même auteur, dans celle des ſept chefs, vers 209 & 692 ; dans celle des Perſes, vers 256 ; dans celle d'Agamemnon, vers 1099 ; dans celle des Suppliantes, vers 747 & 883.

7°. *La déclamation étoit-elle notée* ? L'abbé Dubos l'a prétendu. (1). Il a été réfuté dans les Mémoires de l'Académie des Belles Lettres (2). On y prouve que l'inſtrument dont la voix de l'acteur étoit accompagnée, n'étoit deſtinée qu'à ſoutenir de temps en temps la voix, & l'empêcher de monter trop haut ou de deſcendre trop bas.

---

(1) Dubos, réflex. crit. t. 3, p. 54, &c.

(2) Mém. de l'Acad. des Bell. Lettr. t. 21, p. 191 & 209.

MEME CHAPITRE, PAG. 270.

Sur les vaſes des théatres.

VITRUVE rapporte que ſous les gradins ou devoient s'aſſeoir les ſpectateurs, les architectes grecs ménageoient de petites cellules entr'ouvertes, & qu'ils y plaçoient des vaſes d'airain, déſtinés à recevoir dans leur cavité les ſons qui venoient de la ſcene, & à les rendre d'une maniere forte, claire & harmonieuſe. Ces vaſes, montés à la quarte, à la quinte, à l'octave l'un de l'autre (1), avoient donc les mêmes proportions entre eux, qu'avoient entre elles les cordes de la lyre qui ſoutenoit la voix; mais l'effet n'en étoit pas le même. La lyre indiquoit & ſoutenoit le ton; les vaſes ne pouvoient que le reproduire & le prolonger; & quel avantage réſultoit-il de cette ſuite d'échos dont rien n'amortiſſoit le ſon? Je l'ignore, & c'eſt ce qui m'a engagé à n'en pas parler dans le texte de mon ouvrage. J'avois une autre raiſon: rien ne prouve que les Athéniens aient employé ce moyen. Ariſtote ſe fait ces queſtions: Pourquoi une maiſon eſt-elle plus raiſonnante quand elle vient d'être reblanchie, quand on y enfouit des vaſes

(1) Vitruv. de archit. lib. 5, cap. 5.

vides, quand il s'y trouve des puits & des cavités ſemblables (1) ? Ses réponſes ſont inutiles à rapporter : mais il auroit certainement cité les vaſes du théatre, s'il les avoit connus. Mummius en trouva au théatre de Corinthe ; ce fut deux cents ans après l'époque que j'ai choiſie. L'uſage s'en introduiſit enſuite en pluſieurs villes de la Grece & de l'Italie, où l'on ſubſtituoit quelquefois des vaſes de terre cuite aux vaſes d'airain (2). Rome ne l'adopta jamais ; ſes architectes s'apperçurent ſans doute que ſi d'un côté il rendoit le théatre plus ſonore, d'un autre côté il avoit des inconvéniens qui balançoient cet avantage.

---

(1) Ariſtot. probl. ſect. 11, §. 7, 8, 9, t. 2, p. 736.

(2) Vitruv. de archit. lib. 5, cap. 5, Plin. lib. 11, cap. 51, t. 1, p. 643.

MEME CHAPITRE, PAG. 275.

Sur Callipide

CEt acteur qui ſe vantoit d'arracher des larmes à tout un auditoire (1), étoit tellement énorgueilli de ſes ſuccès, qu'ayant rencontré Agéſilas, il s'avança, le ſalua, & s'étant mêlé parmi ceux qui l'accompagnoient, il attendit que ce prince lui dit quelque choſe de flatteur; trompé dans ſon eſpérance: » Roi » de Lacédémone, lui dit-il à la fin, eſt-ce » que vous ne me connoîtriez pas? » Agéſilas ayant jetté un coup-d'œil ſur lui, ſe contenta de lui demander s'il n'étoit pas Callipide l'hiſtrion. Le talent de l'acteur ne pouvoit plaire aux Spartiates. On propoſoit un jour à ce dernier d'entendre un homme qui imitoit parfaitement le chant du roſſignol. » J'ai » entendu le roſſignol, » répondit-il (2) ».

(1) Xenoph. in conv. p. 880, C.
(2) Plut. in Ageſil. t. 1, p. 607, D. Id. apophth. Lacon. t. 2, p. 212, E.

MEME CHAPITRE, PAG. 282.

Sur les maſques.

ON découvrit, il y a quelques années à Athenes, une grande quantité de médailles d'argent, la plupart repréſentant d'un côté une aire en creux, toutes d'un travail groſſier & ſans légendes. J'en acquis pluſieurs pour le Cabinet du roi. D'après les différens types dont elles ſont chargées, je ne crains pas d'avancer qu'elles furent frappées à Athenes, ou dans les contrées voiſines; & d'après leur fabrique, que les unes ſont du temps d'Eſchyle, les autres antérieures à ce poëte. Deux de ces médailles nous préſentent ce maſque hideux dont j'ai parlé dans le texte de mon ouvrage. Ce maſque fut donc employé dès la naiſſance de l'art dramatique.

CHAPITRE

CHAPITRE LXXI. PAG. 312.

Sur le lieu de la ſcene où Ajax ſe tuoit.

PLUSIEURS critiques modernes ont ſuppoſé que dans la tragédie de Sophocle, Ajax ſe perçoit de ſon épée à la vue des ſpectateurs. Ils s'autoriſoient du ſcholiaſte qui obſerve que les héros ſe donnoient rarement la mort ſur le théatre (1). Je penſe que la regle n'a pas été violée en cette occaſion. Il ſuffit pour s'en convaincre de ſuivre le fil de l'action.

Le chœur inſtruit qu'Ajax n'eſt plus dans ſa tente (2), ſort par les deux côtés du théatre pour le rechercher & le ramener (3). Le héros reparoît. Après un monologue touchant, il ſe précipite ſur la pointe de ſon épée, dont il avoit enfoncé auparavant la garde dans la terre (4) : le chœur revient (5) ; & pendant qu'il ſe plaint de l'inutilité de ſes recherches, il entend les cris de Tecmeſſe qui a trouvé le corps de ſon mari (6) ; &

(1) Schol. Sophocl. in Ajac. v. 826.
(2) Sophocl. in Ajac. v. 805.
(3) Ibid. v. 824.
(4) Ibid. v. 826.
(5) Ibid. v. 877.
(6) Sophocl in Ajac. v. 900.

il s'avance pour voir ce funeſte ſpectacle (1). Ce n'eſt donc pas ſur la ſcene qu'Ajax s'eſt tué.

J'ai ſuppoſé qu'à côté de la tente d'Ajax, placée ou fond du théatre, étoit une iſſue qui conduiſoit à la campagne, & qui étoit cachée par un rideau qu'on avoit tiré lors la ſortie du chœur. C'eſt dans cet enfoncement qu'Ajax s'étoit montré, & qu'il avoit declaré hautement ſa derniere réſolution. Voilà pourquoi il eſt dit que le rôle de ce héros demandoit une voix très-forte (2). A quelques pas de là, derriere la tente, il avoit placé ſon épée. Ainſi les ſpectateurs pouvoient le voir & l'entendre, lorſqu'il récitoit ſon monologue, & ne pouvoient pas être témoins de ſa mort.

---

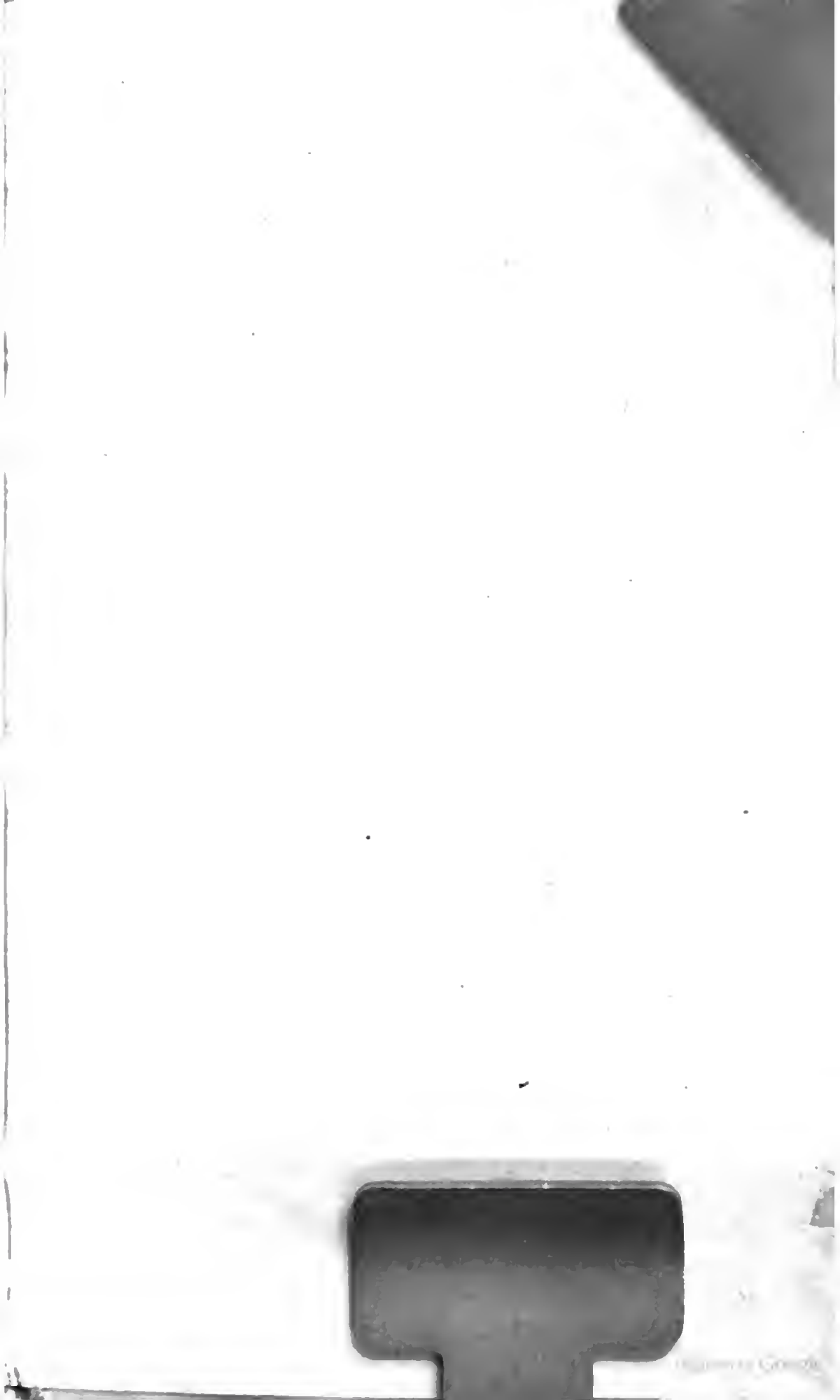
(1) Ibid. v. 924 & 1022.
(2) Schol. Sophocl. in Ajac. v. 875.

MEME CHAPITRE, PAG. 351.

Sur la maniere dont l'acteur Hégélochus prononça un vers d'Euripide.

EN grec, *galêna*, déſigne le calme : *galên*, ſignifie un *chat*. Dans le paſſage dont il s'agit, Hégélochus devoit faire entendre *galêna oro*, c'eſt-à-dire, *le calme je vois*. Or, ces deux mots ſe prononçoient de telle maniere qu'on entendoit à-la-fois la derniere voyelle du premier, & la premiere du ſecond. L'acteur, épuiſé & manquant tout-à-coup de reſpiration, fut obligé de s'arrêter après le mot *galéna*, dont il omit la voyelle finale, & dit *galên.... oro*, c'eſt-à-dire, *un chat..... je vois* (1).

(1) Eurip. in Oreſt. v. 279. Schol. ibid. Markl. in ſuppl. Eurip. v. 901, Ariſtoph. in ran. v. 306. Schol. ibid. Brunck. ibid.

Fin des notes & du Tome VIIe.

88771